This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

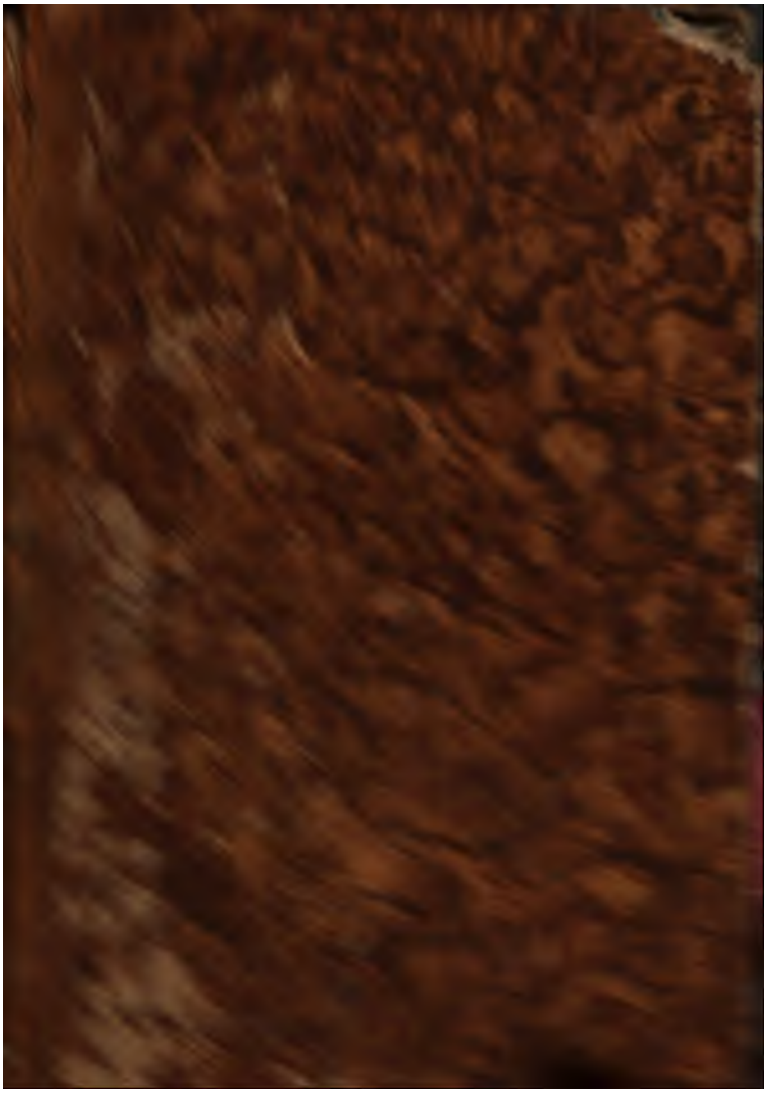
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

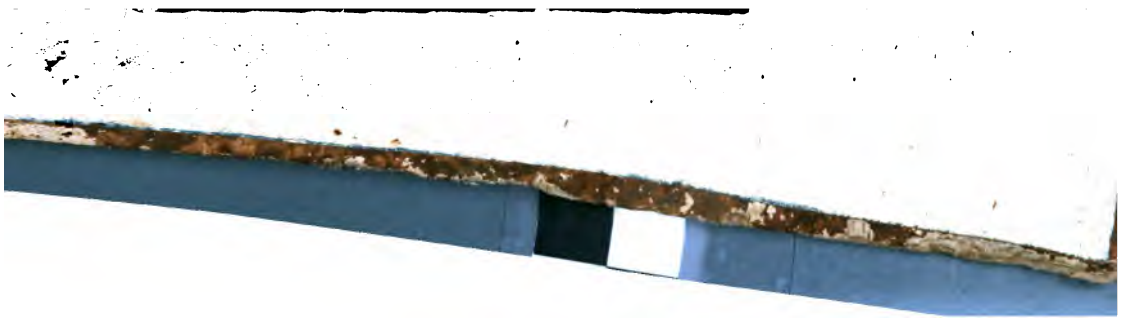
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

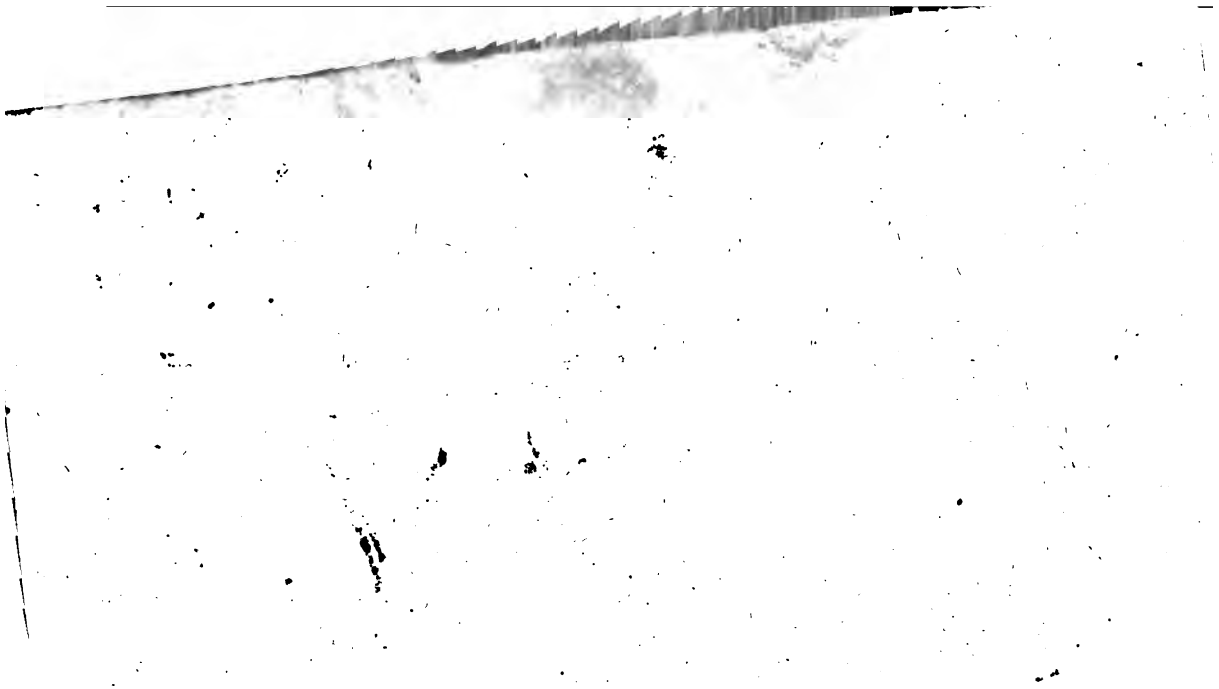
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`







L'A…
LITTÉRAIR…

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIÉME.

A PARIS;

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LXXI.

PQ
2
.A6
1771
v.5-6

'ANNÉE
T TÉRAIRE.

LETTRE I.

lies d'Eſchyle ; un volume in 8°, plus de 600 pages ; prix 6 livres lié ; à Paris chez Saillant & Nyon ibraires rue Saint Jean de Beau- ais.

VOus avez lû, Monſieur, le *Théâtre des Grecs* du Père *Brumoy*, ouvrage digne du grand ſuccès qu'il obt dans ſa naiſſance, & dont il jouit core. Vous regrettiez ſeulement que habile Jéſuite ne nous eût fait conître que par des extraits pluſieurs piès dramatiques des Poëtes Athéniens, ntr'autres celles d'*Eſchyle*, qui (choſe

étonnante!) fut à la fois le créateur & le modèle de la Tragédie. Vous apprendrez avec plaisir que cet auteur admirable vient enfin de recevoir dans notre Langue l'honneur qu'il méritoit d'une traduction entière, & d'une traduction faite par un homme de génie, qui s'est lui-même avec éclat exercé dans l'art de *Melpomène*. Cette version, remarquable par la fidélité, par la force, par l'élégance, enrichie d'ailleurs de [illegible] sçavantes, nous la devons à M. [illegible] de Pompignan, un des meilleurs & des Littérateurs les plus qu'il y ait aujourd'hui en Europe gré toutes les clameurs & [illegible] de l'Envie, de la mé[illegible] l'esprit de parti, & de [illegible] du jour.

Les Tragédies [illegible] sont précédées de [illegible] vous en rapporter [illegible] Poëte nâquit à [illegible] que, vers le [illegible] xantiéme Olym[illegible] écrivains, c'est [illegible] J. C. Les marbr[illegible] naissance sous [illegible]

…ait une difference de douze ans. Son père, qui étoit d'une famille ancienne & illuſtre, ſe nommoit *Euphorion*. Le fils embraſſa les dogmes de *Pythagore*, & commença fort jeune à travailler pour le Théâtre; car juſqu'alors on n'avoit connu que le chariot ambulant de *Theſpis*. Il fit une Tragédie à l'âge de vingt ans, & fut applaudi. Il paſſa ſa jeuneſſe entre la Guerre & la Poëſie. Il avoit deux frères, *Amynias* & *Cynégire*, qui ſignalèrent, ainſi que lui, leur valeur contre les Perſes; ils concoururent même l'un & l'autre avec *Sophand*, *Ariſtide* & *Callimaque* pour les ſeconds honneurs à Marathon, où *Eſchyle* fut bleſſé. Au retour de cette Campagne il mit au Théâtre une Tragédie nouvelle, & pour la première fois il remporta le prix; il étoit âgé de quarante ans. L'année d'après les hoſtilités recommencèrent entre les Perſes & les Grecs. Il ſe trouva au combat naval de Salamine. Cette bataille, qui ruina les affaires de *Xercès*, a fourni le ſujet de la Tragédie des *Perſes*. La guerre ayant continué l'année ſuivante, *Eſ-*

…ſaire
…eſt lui-
…, l'art de
…, remarqua-
…orce, par l'é-
…leurs de notes
…ons à M. le Franc
…des meilleurs Poë-
…ure les plus éclairés
…d'hui en Europe, mal-
…clameurs & les ſarcaſmes
…, de la méchanceté, de
…parti, & de la Philoſophie

…Tragédies que je vous annonce
…précédées de la Vie d'Eſchyle. Je
…us en rapporterai quelques traits. Ce
…oëte naquit à Eleuſine Bourg de l'Attique, vers le commencement de la ſoixantième Olympiade, ſelon quelques écrivains, c'eſt-à-dire, 536 ans avant J.C. Les marbres d'Arondel mettent ſa naiſſance ſous la dernière année de la

chyle ne quitta point les armes ; il combattit à Platée sous *Aristide* Général des Athéniens. C'est la dernière bataille qui se donna en Europe entre les Perses & les Grecs, & ce fut aussi la dernière Campagne d'*Eschyle* ; il composa successivement quatre Tragédies qui furent couronnées sous l'Archonte où c'étoient *Phinée*, *les Perses*, *Glaucus* & *Prométhée*. On l'accuse d'avoir beaucoup aimé le vin. *Lucien* semble même insinuer que ce Poëte étoit un ivrogne. *Plutarque*, plus équitable & plus sage que *Lucien*, croit qu'*Eschyle* buvoit peu & ne composoit que dans les momens où il étoit à jeun. Il dit dont il se sert marque bien la différence qu'il y a entre boire & s'enivrer. Il s'appuie du témoignage d'*Homère* pour justifier l'amour d'*Eschyle* pour les festins. « Les plus grandes autorités, dit-il, ne sont pas suffisantes pour prouver ce que l'on avance, il faut conclure de ce que l'on voit point ce qui se cache, ou ce qui se cellent, ou ce qui s'est passé, ou ce qui s'étoit passé, ou ce qui s'engie &

…ral des
…rnière bataille
…urope entre les Perſes
…, & ce fut auſſi la dernière
…pagne d'*Eſchyle*; il compoſa ſuc-
…ivement quatre Tragédies qui fu-
…t couronnées ſous l'Archonte *Menon*;
…oient *Phinée*, *les Perſes*, *Glaucus &*
méthée. On l'accuſe d'avoir trop ai-
…le vin. *Lucien* ſemble même inſinuer
…ce Poëte étoit un ivrogne. *Plutar-*
…plus équitable & plus ſage que *Lu-*
…, croit qu'*Eſchyle* buvoit quelques
…os de vin en travaillant. Le terme
…e qu'il ſe ſert marque même la diffé-
…e qu'il y a entre boire & s'enivrer.
…ppuie du témoignage de *Platon*
…juſtifier l'amour du vin & les ef-
…avantageux qu'il produit. » Ces
…orités, dit M. *de Pompignan*, ne
…nt pas ſuſpectes. *Plutarque* ni *Pla-*
…ne prêchent point l'ivrognerie. Il
…t conclure delà qu'*Eſchyle* ne bû-
…t point avec excès, mais que l'ex-
…ent vin ranimoit ſa verve; que
…it un homme de bonne compa-
…& qui aimoit la table comme

…premi…
…ſcène, o…
…paravan…
…qu'*Eſchyl*…
…des Trag…
…parle de mê…
…n'attribue l'in…
…que à *Theſpis*.
…talens qu'on p…
…teur Dramatiqu…
…génie, l'élan de…
…l'enthouſiaſme, la…
…avoit l'eſprit ferti…
…tout ce qui concerne…
…nique du ſpectacle, le…
…machines, les habits &…
…leçons formèrent *Agath*…
…bile décorateur qui écri…
…ſur l'architecture ſcénique…
…au Chœur des danſes ſingu…
…mouvemens animés dont l…
…muette ſecondoit admirablet…
…tion théâtrale, & donnoit de n…
…reſſorts à la terreur & à la pitié. A…
…mière repréſentation de ſes *Eum*…

des femmes avouèrent, des enfans me
rurent. L'habillement horrible. de
Divinités infernales contribua b
coup à produire ces effets. Elles par
pour la première fois avec des f
entrelassés dans leurs cheveux.

Les Athéniens traitoient
ceux qui parloient mal de leur
& de leurs superstitions. Cet
qui fit périr Socrate, Esch
prise dans plusieurs de ses
Un jour le peuple pensa l'
plein théâtre; il courut
l'autel de Bacchus. Au r
ques écrivains, les Mag
page se saisirent de
renvoyèrent absous e
ses services militair
qu'il avoit reçues à
rathon. Si l'on en
fut sauvé des rig
son frère Amir
une main au c
Poëte venoit
menoit au
accourt, j
loppoit
couvre

ais, dit très-bien le tradu
doyer ne fut si court ni si élo
Eschyle, délivré de ce péril, con
de travailler pour le Théâtre. L
vain Grec anonyme de sa vie lui do
soixante-dix Tragédies; il ne nous
reste que sept. *Eschyle* avoit puisé pr
que tous ses sujets dans l'*Iliade* & da
l'*Odyssée* d'*Homère*; loin de le dissim
ler, il s'en faisoit honneur. *Mes Trage*
dies, disoit-il, *ne sont que des reste*
des festins d'Homère. Il essuya néan-
moins des dégoûts dans la carrière dra-
matique; ses Pièces ne réussissoient pas
toujours. Il étoit vaincu par des adver-
saires qu'il avoit formés & qui ne le
valoient pas. Enfin *Sophocle* parut. Son
coup d'essai fut de combattre *Eschyle*.
Les ossemens de *Thésée* ayant été portés
à Athènes, ce fut un sujet de fêtes &
de jeux. Pour donner plus d'éclat à ces
réjouissances, on établit une dispute de
Poëtes tragiques. *Eschyle* & *Sophocle* pré-
sentèrent chacun des Pièces qui furent
jouées avec beaucoup de pompe & de
soin. Avant la représentation, l'Archonte
s'étant apperçu qu'il y avoit de la bri-

gue & des cabales parmi les ſpectateurs
craignit de confier la déciſion à des J
ges tirés au ſort. » Dans ce mom
» *Cimon* arriva ſur le Théâtre
» tous les Généraux d'armées; ils ét
» dix, un de chaque Tribu. L'Arc
» voulut qu'ils décidaſſent entre l
» Emules, & leur fit prêter le
» ordinaire en pareil cas. Ces
» s'aſſirent, écoutèrent atten
» les Tragédies des deux auter
» cutèrent enſemble les bea
» défauts. Quels rivaux & c
» On croit voir les Turen
» *dès* prononcer entre Co
» *cine*. Le jeune Sophocle
» *chyle* crut, comme de
» déciſion étoit injuſte
» trie, & joignit ain
» foibleſſe; il ſe re
» *Hiéron* Roi de
» Cour étoit l'aſyl
» eſprits mécont
» *nide*, *Pindare*,
» devoit être alo
» jour de la terre
» tes, des cham
» Syracuſe la pl

, d'autres villes remarquables
leur richeſſe & leur ſituation, un
oi protecteur des Sciences & des
Arts, l'élite des Philoſophes & des
Poëtes qui s'aſſembloient ſouvent
» dans ſon palais : il n'eſt pas étonnant
» que tant d'agrémens réunis attiraſſent
» de toutes parts les étrangers & les ta-
» lens. *Hiéron* pourvut libéralement à
» la ſubſiſtance & aux beſoins d'*Eſchyle*.
» Il lui aſſigna des domaines ſur les
» bords du Géla, près de la ville qui
» portoit le même nom. C'eſt peut-être
» dans ſa retraite que ce Poëte com-
» poſa les Elégies dont parlent *Théo-*
» *phraſte* & *Suidas*. . . . . Un jour qu'il
» étoit aſſis au Soleil & qu'il écrivoit
» ſur ſes tablettes, un aigle laiſſa tom-
» ber ſur ſa tête une groſſe tortue. Quel-
» que diſeur de bonne aventure ou ti-
» reur d'horoſcope lui avoit prédit
» qu'il mourroit de la chûte d'une mai-
» ſon. »

Peu de temps avant cet accident qui lui coûta la vie, il avoit lui-même compoſé ſon épitaphe ; il ne daigne pas y faire mention de ſes Tragédies ; la voici : *Cy gît Eſchyle, le fils d'Euphorion, né dans l'Attique ; il eſt mort*

dans les campagnes fécondes de G
ha. Le bois de Marathon & les Per
rendront témoignage à ſa valeur. Les
ciliens lui élevèrent un tombeau.
Athéniens rendirent de grands
neurs à ſa mémoire. Il avoit ſoixan
quand il mourut.

A la tête de la Traduction d'*E*
on lit encore, ſous le titre m
d'*Avertiſſement*, un Diſcours
d'idées judicieuſes. Les Spectac
formes des Chinois, ceux que
pagnols trouvèrent chez les Pé
prouvent, à la vérité, que ce
avoient imaginé des repré
théâtrales; mais, par rapport a
civiliſées de l'Europe, tant
que modernes, l'inventi
eſt dûe excluſivement aux
ſont eux qui ont déterm
& la forme des Poëmes
ont écrit les règles & fourn
M. *de Pompignan* penſe
du temps perdu de diſſer
die; qu'*Horace* & *Deſ*
dit. Ce n'eſt pas tout-
nion. Au reſte, l'auteu
dans des idées qu'il
progrès de l'art, ſe c

ques réflexions sur les mœurs de la Tragédie Grecque, & cette matière lui paroît, avec raison, de la plus grande considération. Il n'entend point par les mœurs celles dont parle *Aristote*, ce Rhéteur Philosophe ne traitant dans son ouvrage que de celles qui sont poëtiquement bonnes. Dans ce sens les mœurs sont bonnes quand elles conviennent aux personnes en général, quand elles sont assorties au personnage particulier, quand elles sont soutenues, soit dans l'égalité, soit dans l'inégalité du caractère du héros, &c. On sent que cette bonté de mœurs, très-nécessaire pour la bonté poëtique de l'ouvrage, peut se trouver dans des Tragédies & dans des Comédies du plus mauvais genre. Par exemple, les mœurs, en tant que caractères & dans l'idée d'*Aristote*, seront quelquefois excellentes dans un Opéra.

Chez les Grecs, la Tragédie étoit austère, & n'y parloit jamais un langage corrupteur. Ce langage, au contraire, est le fond de tous nos Drames. François, Anglois, Italiens, Espagnols, habitans du Nord, *Corneille*, *Racine*, tous se réunissent pour consacrer à l'A-

mour la Muſe d
hommes ſont
dies modernes
celles des Gre
trouvons les
nos devoirs
vers nos fe
mes ; idée
le cœur d
éducatio
reſpect
pratiq
la pa
xerci
dulc
mu
pi
n
c

ſervir & pour le venger. En un mot, l'amour eſt le Dieu de nos Tragédies. Nous avons cependant d'excellens modèles de Tragédies ſans amour. Sans parler d'*Eſther* qui eſt un très-beau Poëme, nous pouvons propoſer *Athalie* comme la Tragédie la plus parfaite qui ait paru ſur aucun Théâtre. Cette route ouverte par *Racine* ſembloit être abandonnée: on y eſt rentré de nos jours, & quelques auteurs s'y ſont diſtingués. Nous avons déja égalé les Anciens dans la forme & dans la régularité des Pièces, dans la ſcience des caractères & des ſituations, dans les beautés de génie; il ne nous reſte plus qu'à ramener dans nos Tragédies les mœurs vertueuſes & rigides du Théâtre Grec.

M. *de Pompignan* n'eſt pas un interprète enthouſiaſte. Loin de diſſimuler les défauts de ſon original, il les relève lui-même en même temps qu'il rend juſtice à ſes beautés. Les *Préfaces* lumineuſes qu'il a miſes à chaque Pièce ſont des leçons de juſteſſe & de goût.

PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ eſt le premier des ſept Drames d'*Eſchyle* qui ſont venus juſqu'à nous. Rien de plus monſtrueux

que cet ouvrage, dit le Traducteur lui-même. Cependant il attache. La première Scène fait frémir d'horreur. C'eſt un malheureux dompté par la *Force*, auquel il ne reſte d'autre arme que la patience. Quel ſupplice & quel courage! Les *Nymphes de l'Océan*, l'*Océan* lui-même viennent prendre part à ſes ſouffrances; mais il ſemble que ces Divinités n'oſent le plaindre qu'avec ménagement: tant eſt grande la terreur qu'inſpire *Jupiter*. *Io*, que ſa cruelle deſtinée fait errer de contrée en contrée, s'arrête à la vue de *Prométhée* enchaîné ſur un rocher. L'un & l'autre éprouvent des maux inouis. Le fils de *Japhet* révèle à la fille d'*Inachus* ce qui la concerne; il lui raconte à ſon tour que le traitement injuſte & barbare qu'il éprouve, c'eſt ſon amour pour les hommes qui le lui a attiré. Mais il ſera vengé. *Jupiter*, après avoir détrôné ſon père, ſera lui-même détrôné. Cette prédiction fait trembler le maître des Dieux; il voudroit ſçavoir comment arrivera cette révélation qu'il redoute. Il envoie *Mercure* avec ordre de faire parler *Prométhée*. Celui-ci reſtein fléxi-

ble. Alors la foudre gronde ; alors commence un second supplice ; un aigle fond du haut de la nue ; il vient & viendra tous les jours se repaître des entrailles renaissantes de *Prométhée*. Le caractère de ce dernier est admirablement soutenu. Son courage, sa constance, sa fierté ne se démentent pas un instant. Vous en jugerez par ce seul trait. » Que *Jupiter* épuise sur moi tous » ses carreaux ; que d'effroyables tonnerres, de furieux tourbillons de » vents secouent à l'envi le Ciel & » remuent la terre jusques dans ses » fondemens, soulèvent les mers irritées, interrompent le cours des astres, & m'engloutissent dans le dernier gouffre des Enfers, le tyran qui » me persécute peut m'accabler de tourmens ; mais il ne me forcera point à lui » nommer l'usurpateur de son trône. » Le personnage d'*Io*, dans cette même Tragédie, est très-touchant & très-pathétique.

LES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES. Quoique cette Pièce n'ait, pour ainsi dire, qu'un Acteur, elle est pleine de mouvement & de vie. On se croit dans

Thèbes, on ſe croit au moment d'eſ-ſuyer un aſſaut. D'abord c'eſt *Etéocle* qui s'adreſſe à ſon peuple. Ses diſcours reſpirent une noble fermeté ; il excite les Thébains à ſe bien défendre ; il voudroit faire paſſer dans leur cœur le courage dont il eſt animé. Une armée Grecque marche contre lui ; ſept chefs déterminés la commandent ; l'eſpion les a vus tirant au ſort l'attaque des portes ; il revole pour les obſerver une ſeconde fois & rendre compte de leurs mouvemens. *Etéocle* prie les Dieux de détourner l'orage dont il eſt menacé. Des femmes Thébaines réunies en Chœur joignent leurs prières aux ſiennes ; leur douleur & leurs ſupplications ſont de la plus grande énergie. Les cris des ennemis, leurs armes plus brillantes que le Soleil, le choc des boucliers, le bruit des chars qui font voler des tourbillons de pouſſière juſqu'au Ciel ; tout cet appareil terrible glace leur âme d'effroi. *Etéocle* leur reproche leur foibleſſe, d'autant plus dangereuſe qu'elle peut ſe communiquer au ſoldat dont elle énerveroit le courage. Il s'efforce de leur faire ſentir que c'eſt s'ôter à elles mê-

mes toute reſſource que de s'abandonner au déſeſpoir. Il ne prétend pas qu'elle agiſſent, mais qu'elles ſe taiſent & commandent, s'il ſe peut, à leurs larmes; elles promettent d'attendre en ſilence les arrêts du ſort. *Etéocle* les exhorte à faire des vœux au Ciel pour le ſalut de ſon peuple; il ſort pour aller donner des ordres néceſſaires. C'eſt dans ce moment que de nouveau ſe retrace à leurs yeux l'horreur d'une ville au pillage; il n'eſt pas poſſible de ne pas partager leur cruelle déſolation. M. *de Pompignan* a bien raiſon de mettre ce Chœur au rang des Odes les plus ſublimes.

L'armée ennemie environne Thèbes. L'attaque des portes va commencer. Caractère des Chefs qui doivent conduire & diriger cette attaque. Deſcription longue, par conſéquent froide, des armes dont ils ſont revêtus. *Etéocle* nomme les guerriers qu'il oppoſe à l'ennemi. L'endroit où *Polinice* ſon frère doit combattre eſt celui qu'il ſe deſtine. Le Chœur effrayé de cette diſpoſition, voudroit la changer; ce ſeroit peut-être détourner un fratricide. Le

Roi, aveuglé par sa haine, persiste dans son dessein. Cette scène offre le tableau terrible d'une malédiction qui commence à s'accomplir. *Etéocle* vole au combat, brûlant de répandre le sang de son frère; ce qui amène l'Histoire de la race infortunée de *Layus*. Le Chœur gémit sur les malheurs d'*Œdipe* & de ses enfans. Un soldat vient annoncer la mort des deux Princes & la délivrance de Thèbes. Le Chœur s'attendrit de nouveau & pousse d'affreux gémissemens. On apporte sur le Théâtre les corps d'*Etéocle* & de *Polinice*. *Isménie* & *Antigone* leurs sœurs sont autour & versent un torrent de larmes. On n'entend que lamentations, que cris funèbres; cependant le Sénat s'est assemblé & a rendu un décret qui accorde les honneurs de la sépulture à *Etéocle*, & en prive *Polinice*. *Antigone* ne veut point obéir à cet ordre des Magistrats. Le Chœur partage le devoir qu'elle s'impose d'ensevelir son frère. M. *de Pompignan* observe que, s'il y a dans cette Pièce peu de personnages qui paroissent sur la scène, il y en a deux invisibles qui la remplissent depuis le commence-

ment jusqu'à la fin, la Terreur & la Pitié : rien de plus vrai.

Les Perses. Le premier Acte n'a qu'une Scène remplie par un Chœur de vieillards. L'un d'eux leur parle en ces termes : » Sages administrateurs de » cet Empire, dépositaires du pou» voir & du trésor de *Xercès*, pen» dant que ce fils illustre de *Darius* » porte la guerre au fond de la Grèce, » quel sera le sort de ce Monarque » & de l'armée innombrable qui le » suit ? Mon esprit est agité de fâcheux » présages. Toutes les forces de l'Asie » sont en Europe. Nos Provinces rap» pellent en vain leurs jeunes guer» riers. En vain nous attendons tous » les jours des nouvelles ; personne » n'arrive. » Après ces réflexions il jette un coup d'œil effrayant sur la Perse ; elle est déserte ; la plus part de ses habitans sont passés dans la Grèce, commandés par différens chefs dont il fait le portrait. L'espérance & la crainte agitent son cœur ; tout est soumis aux ordres du Destin. Les vieillards avec lesquels il est en scène, préoccupés des mêmes inquiétudes, font

les vœux les plus ardens pour la gloi de leur Roi ; s'ils ſe promettent d ſuccès, ils redoutent des revers.

Atoſſa, la Reine-Mère, ouvre l ſecond Acte ; elle adreſſe la parole au vieillards, qu'elle regarde dans la con ſonćture préſente comme les unique ſoutiens de la nation. Elle vient le conſulter. D'effroyables ſonges inter rompent ſon repos ; le plus affreux de tous eſt celui qui l'a tourmentée la nuit dernière ; elle a vu deux femmes d'une beauté remarquable ; l'habit de l'une étoit Perſien ; le vêtement de l'autre étoit Dorique. Le Sort avoit donné la Perſe à la première, la Grèce à la ſeconde ; il eſt ſurvenu entr'elles un différend. *Xercès* a voulu les calmer ; il croyoit y réuſſir en les attachant toutes deux à ſon char. L'une, docile au frein, ſembloit s'enorgueillir du poids de ſon maître ; l'autre, après s'être agitée dans ſes liens, a rompu les rênes & briſé le joug. *Xercès* eſt tombé dans la pouſſière ; *Darius* eſt d'abord venu au ſecours de ſon fils ; mais celui-ci rempli de honte & de confuſion déchiroit ſes vêtemens. Ce préſage épouvante la

Reine. Les Vieillards, ſans découvrir ni déguiſer l'effroi qu'il leur cauſe, exhortent cette Princeſſe à offrir des libations à la Terre & aux Morts. Elle approuve leurs conſeils; en attendant qu'elle les exécute, elle leur demande en quel païs eſt ſituée la ville d'Athènes. Il eſt un peu ſurprenant qu'elle l'ignore. La réponſe qu'on lui fait jette la terreur dans ſon ame. Un Envoyé de *Xercès* paroît. Il apporte les plus terribles nouvelles; il n'y a plus ni armée de terre, ni armée de mer, ni chefs, ni ſoldats; tout a été la proie de l'inéxorable Deſtin. Le Roi ſeul eſt échappé à travers mille & mille périls. » Reine malheureuſe, déplorable armée, s'écrie *Atoſſa*! O » ſonges, ô apparitions nocturnes, » avant-coureurs trop certains de nos » revers! Et vous, en s'adreſſant aux » Vieillards, à qui je me confiois, » vous m'ayez trompée par de vaines » conjectures. Je ſuivrai cependant vos » premiers conſeils. J'offrirai des ſa» crifices aux Dieux du Ciel, à la Terre » & aux Divinités Infernales..... Con» ſolez mon fils, s'il arrive avant que je » ſois de retour; accompagnez-le au

» palais. Qu'il n'ajoûte pas ſon propre » déſeſpoir à tant de malheurs. » Elle ſort, laiſſant les Vieillards dans l'affreuſe conſternation de la perte irréparable que vient d'eſſuyer l'Empire.

Dans le troiſiéme Acte la Reine, dépouillée des ornemens royaux, arrive du palais ſans ſuite & ſans char; elle vient préſenter au père de *Xercès* les dons expiatoires qui appaiſent les morts. Pendant qu'elle fait ſes libations, les Vieillards en Chœur invoquent les Divinités Infernales, & les prient de rendre à la clarté du jour le héros qu'ils attendent. En effet, *Darius* paroît, & c'eſt l'ouverture du quatriéme Acte. » Vos gémiſſemens, leur dit-il, » ont déchiré la terre pour venir juſ» qu'à moi..... Je ſuis venu promptement. Quel nouveau revers accable » les Perſes? Nous n'oſons t'enviſager, » ombre de notre maître, répond le » Chœur, nous n'oſons t'adreſſer la pa» role. » *Ils ſont proſternés le viſage contre-terre.* » Puiſque je ne puis les » raſſûrer, c'eſt à vous que je m'adreſſe, ô Reine illuſtre..... Parlez » moi ſans rien déguiſer. » La Reine alors

alors entre dans un long détail. *Darius*, frappé de ce qu'il vient d'entendre, s'écrie que les prédictions de l'oracle ont été promptement accomplies. *Jupiter* en a consommé l'effet sur son fils. Les Vieillards, un peu revenus de la terreur que leur avoit causé l'apparition de leur maître, lui demandent de quelle manière la Perse pourra se relever d'une si profonde disgrace. *En ne faisant plus la guerre aux Grecs*, répond le Monarque. Que ce trait dut produire une impression flatteuse sur l'esprit des Athéniens! » Que vos Rois, contens » de leur sort, continue *Darius*, ne » forment plus de projets d'usurpation » qui ruineroient leurs Etats..... Je re- » tourne au séjour des morts. Adieu, » sages Vieillards, dédommagez-vous de » vos malheurs par les plaisirs de la vie, » & songez que les richesses sont inu- » tiles aux morts. » Ce n'est pas là de la morale austère; les morts sont ordinairement un peu plus sérieux. Le Chœur fait l'éloge de *Darius* & plaint son successeur.

Le cinquiéme Acte offre le tableau du plus grand pathétique. *Xercès* pa-

roît avec toutes les marques de la plus vive douleur. Ses habits ſont déchirés, ſes genoux chancelans; il frémit & ſe trouble à la vue de ſes citoyens éplorés; c'eſt lui qui a cauſé le malheur de ſa famille & de ſa nation. Qu'a produit cet armement terrible qui devoit déſoler & ruiner la Grèce de fond en comble? Ses armées ont péri; il permet qu'on l'interroge, & conſent à répondre. Chaque queſtion r'ouvre les plaies de ſon cœur; c'eſt le déſeſpoir mêlé à la plus cruelle douleur.

AGAMEMNON. Cette Pièce, à mon avis, eſt une des plus foibles d'*Eſchyle*. Outre que les trois premiers Actes ſont poſtiches, ils offrent des abſurdités incroyables. Preſqu'au même moment qu'on apprend la priſe de Troye, on eſt témoin du retour d'*Agamemnon*. Cependant une diſtance conſidérable le ſéparoit de ſes Etats. L'évènement qui le rend à ſa famille, cet évènement heureux, devoit être annoncé par des ſignaux allumés de loin en loin. Un Officier, qui les épioit du haut d'une tour, apperçoit cette lumière qui va remplir de joie les contrées d'Argos; il court

éveiller l'épouse d'*Agamemnon*. Vient ensuite un Chœur de Vieillards, scène qui contient un long récit de l'expédition de Troye, mêlé de réflexions assez ennuyeuses. *Clytemnestre* fait part à son peuple de la nouvelle qu'elle vient d'apprendre ; elle cache sous une joie feinte le déplaisir qu'elle en ressent. Le Chœur, qui apparemment ne se doute pas de l'affreux projet qu'elle a conçu, la félicite de bonne foi sur le retour inespéré de son époux ; son compliment fait, il reprend l'histoire de la guerre de Troye. Un héraut paroît qui confirme les bruits répandus. Nouveaux transports de la part de la Reine ; nouvelles sentences de la part du Chœur. C'est toujours la guerre de Troye qui en est le sujet. *Agamemnon* arrive sur son char ; il harangue le peuple. *Clytemnestre* le harangue à son tour. *Agamemnon* trouve le discours qu'elle lui adresse un peu trop long, & la prie d'abréger. Les tapis déployés sur son passage lui paroissent une pompe plus digne d'un Dieu que d'un homme. Cependant, pour ne pas affliger la Reine

qui a préſidé à cette magnificence, il conſent à ſe rendre au palais dans l'appareil qui a été ordonné. Le Chœur fait encore des réflexions ; mais qu'elles ſont triſtes ! Les plus funeſtes préſages s'offrent à ſes yeux ; il croit voir le palais d'*Agamemnon* inveſti par les trois Furies. Ce dernier Acte fait frémir. *Caſſandre*, captive d'*Agamemnon*, a pénétré les complots qu'on médite ; elle en a démêlé l'abominable tiſſu. Dans ſon tranſport fatidique elle prédit la mort du Roi & la ſienne même ; tout à coup ſon trouble augmente ; elle voit le poignard levé ſur le Roi. *On va frapper*, dit-elle. A peine a-t-elle prononcé ces redoutables paroles, qu'on entend un cri : *Ah, barbares, vous me frapper encore*, s'écrie *Agamemnon !* Le Chœur qui reconnoît la voix de ſon maître, délibère s'il doit aller à ſon ſecours ; la Reine alors ſe montre. Loin de déſavouer ſon crime, elle en fait gloire & prétend le juſtifier. L'indignation du peuple s'allume ; elle ſe répand ſur elle & ſur *Egiſthe* ſon amant qu'il accable de malédictions. Celui-ci les mépriſe ; il y répond par des menaces.

Les Cæphores. Le titre de cette Tragédie eſt un compoſé de deux mots qui ſignifient *Porteurs de Libations*. Le ſujet en eſt terrible. C'eſt un fils qui vient immoler ſa mère ſur le tombeau de ſon mari qu'elle a égorgé. Il y avoit déja long-temps qu'*Oreſte* étoit banni d'Argos ; il reparoît dans le deſſein de venger *Agamemnon* dont il tient le jour. *Pilade* l'accompagne. L'un & l'autre s'éloignent à la vue d'*Electre* & des femmes de ſa ſuite. Ces femmes ſont vêtues de noir ; leurs mains ſont chargées de préſens qu'elles viennent déposer ſur le tombeau *d'Agamemnon*, par ordre de *Clytemneſtre* qui par ces offrandes croit appaiſer les mânes irrités de ſon époux. Mais ce n'eſt pas ainſi qu'elle doit expier le ſang qu'elle a verſé. *Electre*, dans le premier acte qui eſt très-court, n'a pas proféré une parole. Dans le ſecond, ſa douleur répand avec la rapidité d'un torrent qui a rompu ſa digue. Quelle ſombre amertume ! Quelle profonde triſteſſe ! Jamais la terreur & la pitié n'ont parlé un langage plus touchant. » Femmes eſ-» claves, dit-elle, vous qui rempliſ-

» ſez avec moi le devoir funèbre dont » on m'a chargée, aidez *Electre* de » vos conſeils. En faiſant des Liba- » tions ſur ce tombeau, pourrai-je » adreſſer des vœux à mon père? Lui » dirai-je que ce ſont-là les dons de » ma mère, les dons qu'une épouſe » chérie envoie à ſon cher époux! Non, » je n'oſerois; non je ne le puis. Dois- » je le prier de payer ces dons d'une » main barbare par le châtiment qu'el- » le mérite? Ou ne vaudroit-il pas » mieux garder un triſte ſilence, ré- » pandre ſur la terre la liqueur ſacrée, » jetter le vaſe comme s'il étoit im- » pur, détourner les yeux & m'en- » fuir «. Ce trait eſt admirable. Le caractère d'*Electre* eſt un des plus inté- reſſans qui exiſte ſur aucun théâtre. La nature s'élève ſans ceſſe dans ſon cœur contre les mouvemens qui l'ex- citent à ſe venger. Point de forfait plus affreux que celui qu'a commis *Clytemneſtre*; mais *Clytemneſtre* eſt ſa mère; elle n'oſe former contr'elle un vœu que la piété condamne. Cepen- dant elle apperçoit ſur le tombeau d'*Agamemnon* une boucle de cheveux.

Seroient ce les cheveux d'*Oreſte* ? Elle le croit, & bien-tôt *Oreſte* lui-même l'en aſſûre. Que cette ſcène eſt belle ! *Oreſte* ſe regarde comme indigne du jour, tant qu'il n'aura pas vengé ſon père. *Agamemnon* eſt mort ; mais il revit dans ſon ſein ; c'eſt-là qu'il lui crie ſans ceſſe de punir ſes meurtriers. *Electre* alors ſe retrace dans toute ſon horreur l'aſſaſſinat d'*Agamemnon*? » C'eſt » à vous, chère ombre, dit-elle, oui, » c'eſt à vous de nous ſecourir ; c'eſt à » vous d'aider vos enfans ; mes pleurs » vous en conjurent ; les larmes de » tous ceux qui m'environnent vous » le demandent avec moi ; ſortez des » Enfers ; combattez avec nous vos en- » nemis. Rendez leur violence pour » violence ; ils ſe ſont vengés ; ven- » gez vous.... Hélas ! je friſſonne en » formant ces vœux ; mais il faut que » les arrêts du ſort s'accompliſſent ». Le Chœur parle d'un ſonge effrayant qui tourmente *Clytemneſtre* ; elle a cru qu'elle accouchoit d'un ſerpent qui lui déchiroit le ſein ; *Oreſte* dit qu'il ſera ce ſerpent. L'atrocité ne peut guères

aller plus loin. Son projet eſt de ſe préſenter à *Egiſthe* & à *Clytemneſtre* qu'il trompera par un faux avis ; en effet, il frappe à la porte du Palais ; il eſt reçu par un eſclave qui avertit la Reine que deux Etrangers demandent à lui parler. *Oreſte* dit à *Clytemneſtre* que l'urne qu'il tient & qu'il eſt chargé de lui remettre contient les cendres de ſon fils. Après avoir verſé des larmes feintes ſur les triſtes reſtes qui lui ſont préſentés, elle va donner ſes ordres pour que ſes hôtes ſoient bien traités. Voilà donc *Oreſte* introduit dans le Palais. Tout eſt dans la joie, à l'exception de *Giliſſa* qui fond en larmes de la nouvelle qu'elle vient d'apprendre : elle pleure cet *Oreſte* que ſes mamelles ont nourri. Le Chœur, ſans l'inſtruire tout-à-fait, la raſſure ; elle ſort emportant dans ſon cœur un rayon d'eſpérance. *Egiſthe*, trop éclairé pour ſe fier légerement au rapport qu'on vient de lui faire, cherche les Etrangers qu'il veut interroger. A peine a-t-il quitté la ſcène qu'on l'entend pouſſer un grand cri. Le Chœur encourage *Oreſte*. Un

Eſclave vient dire qu'*Egiſthe* n'eſt plus. La Reine paroît & demande ce que c'eſt que le cri qu'elle vient d'entendre ; on lui répond, *les morts reſſuſcitent, les vivans meurent.* Il me ſemble que c'eſt un peu jouer ſur le mot, & ce n'en étoit pas le moment. *Clytemneſtre* conçoit qu'*Egiſthe* vient d'être aſſaſſiné ; elle s'attend au même ſort en femme courageuſe ; elle demande des armes pour ſe défendre. *Oreſte* paroît qui la ſaiſit, prêt à la traîner ſur le tombeau d'*Agamemnon.* Les ſupplications de *Clytemneſtre* qui demande la vie à ſon fils, ce même fils demeurant inflexible & ſourd aux larmes de ſa mère : quelle ſcène ou plutôt quelle horreur ! *Oreſte* n'a pas plutôt commis cet exécrable parricide qu'il en eſt puni par les plus affreux remords ; les Furies s'emparent de ſon ame ; il ſent déja tout l'enfer dans ſon ſein.

Les Euménides. Cette pièce eſt d'un genre particulier. Les Dieux y ſont mêlés avec les hommes. C'eſt *Oreſte* d'un côté pourſuivi par les *Furies*, de l'autre protégé par *Apollon.* Cette Tra-

gédie eſt une eſpèce d'Opéra tout fait ; il ne s'agiroit que de ſupprimer le plaidoyer qui la termine. Il eſt étrange que *Minerve* faſſe juger par les hommes ce qu'elle auroit elle-même ſi bien jugé. Ce trait dut beaucoup flatter les Athéniens. Quoique les *Euménides* ſoient on ne peut pas plus éloignées de nos mœurs, elles ne laiſſent pas de produire de fortes impreſſions. Cette pièce étincelle de génie ! Quelle peinture des remords ! Quel mortel plus malheureux qu'*Oreſte* ! Il porte au fond du cœur un vautour qui le déchire ſans ceſſe. Avec quelle ſatisfaction on le voit échapper au ſouffle brûlant qu'exhale l'haleine empeſtée des Furies : cette Tragédie inſpire par-tout l'horreur du crime, & je la regarde comme une des meilleures leçons en faveur de la vertu.

Les Suppliantes. Les filles de *Danaüs* ayant leur père à leur tête, débarquent dans l'Argolide. Elles arrivent des bords du Nil n'ayant pu ſe réſoudre à former des liens inceſtueux, en épouſant les fils d'*Ægyptus* leurs

couſins germains. Elles invoquent les Divinités du païs & ſe mettent ſous leur protection. Leurs mains ſont chargées de bandelettes de rameaux ſacrés. *Danaüs* leur père leur recommande la modeſtie & la douceur; c'eſt l'unique moyen d'obtenir de l'Etranger l'azyle qu'elles viennent implorer. *Pelaſgus* Roi d'Argos paroît & les interroge; quoique ſenſible à leur triſte ſort, il n'oſe ſe déclarer pour elles, qu'il n'ait conſulté le peuple. En attendant il les engage à ſe retirer dans une forêt voiſine. Les *Argiens*, à la ſollicitation de leur Roi, conſentent à recevoir cette malheureuſe famille. Les *Danaïdes* reconnoiſſantes leur ſouhaitent tous les bonheurs enſemble. Un bruit ſe répand que les fils d'*Ægyptus* ſont près de débarquer; déja leurs ſatellites ſont à terre, ſaiſiſſant d'une main ſacrilége & forçant les *Danaïdes* d'entrer dans les vaiſſeaux de leur maître. *Pelaſgus* arrive; il en impoſe à ces barbares qu'il oblige à prendre la fuite & à s'éloigner. Les *Danaïdes* le béniſſent & font mille vœux pour lui.

Vous trouverez, Monſieur, à la

ſuite de cette traduction des *Remarques ſur un endroit du cinquième Acte des Euménides*, ſuivies *d'Eclairciſſemens hiſtoriques & géographiques ſur les courſes d'Io.* Ces Remarques & ces éclairciſſemens qui ne ſont point ſuſceptibles d'extrait, prouvent que le traducteur unit le ſçavoir au talent : aſſociation bien rare. A l'égard d'*Eſchyle*, vous conviendrez avec moi que ce père de la Tragédie eſt plein de verve, d'énergie & de ſenſibilité. Quelle conduite dans la plûpart de ſes pièces, quelle variété, quel pathétique ! N'eſt-il pas étonnant que l'inventeur de l'art l'ait porté, pour ainſi dire, à ſon plus haut degré de perfection ? Son cœur brûloit de l'amour de la vertu : de-là ce ſublime qui regne dans une grande partie de ſes Chœurs. Sans doute ce poëte a des défauts ; mais ils ſont rachetés par mille beautés. Les auteurs tragiques qui vinrent après lui l'alloient invoquer ſur ſon tombeau ; ils déclamoient leurs Pièces autour de ce monument ; les jeunes Poëtes qui parmi nous ſe deſtinent au Théâtre peuvent mieux faire ; c'eſt d'étudier *Eſchyle*, de le méditer, de ſe remplir de ſon eſprit. *Ho-*

mère & lui me paroiſſent les deux hommes à qui la Nature a le plus accordé de génie ; & quiconque aſpire aux lauriers de la Poëſie ne ſçauroit trop ſe pénétrer de la lecture de ces immortels écrivains.

Eſchyle n'eſt pas le ſeul Tragique Grec dont le Père *Brumoy* ne nous ait donné qu'une idée imparfaite. Il y a pluſieurs pièces de *Sophocle* & d'*Euripide* mêmes qu'il n'a fait qu'extraire, & qui mériteroient auſſi d'être traduites en entier. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que M. *de Pompignan* rendît ce nouveau ſervice à notre Littérature, qu'il enrichit doublement & par ſes propres écrits & par quelques-uns des meilleurs de l'Antiquité ! Sa verſion d'*Eſchyle* eſt encore une de ces productions eſtimables qui doivent faire rougir notre frivolité. Quand je vois paroître, parmi ces bagatelles futiles & licencieuſes qui nous environnent, un ouvrage de ce mérite, vraiment honnête, utile, ſolide, il me ſemble voir *Caton* au milieu d'une troupe de petits-maîtres & de jeunes libertins.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 14 Août 1771.

LETTRE II.

Les Militaires au delà du Gange; par M. de Lo - Looz, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis, deux volumes in - 8° ; à Paris chez Bailly Libraire Quai des Auguſtins.

AVANT de vous rendre compte, Monſieur, de la nouvelle production d'un auteur déja connu par de bons ouvrages, il eſt néceſſaire de déterminer à quel genre appartient celui que je vous annonce. D'un côté, M. *de Lo-Looz* dit dans ſa *Préface* que quand même ſon Livre ne ſeroit qu'une fiction, que les épiſodes de ſes *Militaires au delà du Gange* n'auroient pas plus de réalité que la *Cyropédie* de *Xénophon*, quand il n'auroit fait qu'un Roman calqué ſur le plan de *Télémaque*, ce Roman ne mériteroit pas moins d'être accueilli, pourvû qu'il ne reſpirât que l'humanité & la crainte des Dieux. De

l'autre côté, on reconnoît dans ce Livre des Princes & des Souverains qui réellement ont existé, & qui se montrent sous les traits dont l'Histoire a formé leurs portraits. On appelle & l'on cite l'*Histoire Universelle* en témoignage des évènemens principaux qu'on raconte. Ce n'est donc ni un Roman proprement dit, ni une Histoire exacte, mais un ouvrage qui tient des deux. Il paroît que l'auteur a pris ses premières idées dans les Historiens & dans les Voyageurs, & que c'est d'après leurs ouvrages qu'il a dessiné des portraits & des évènemens purement arbitraires, mais qui vont directement à remplir un dessein utile & louable, qui est de développer aux yeux des Militaires les élémens de leur art, & surtout de leur en faire goûter la lecture. Les plus zélés d'entr'eux perdent beaucoup de temps à parcourir l'Histoire, où les faits qui leur sont relatifs sont noyés dans une foule d'évènemens. C'est donc tendre à l'économie d'un temps précieux & rapide que de rassembler & de fondre les grands principes de la Tactique & de la science

des fortifications dans le tiſſu d'une fiction à laquelle il paroiſſoit convenable de donner le nom de *Roman Militaire*. L'auteur avertit qu'il a transporté la ſcène ſous la Zone Torride, afin de détourner les malignes applications de l'envie, de la haine ou de la calomnie. Voici l'abrégé de la narration ou la fable du Roman.

Chaou Roi de Siam, arrière petit-fils de *Pitracha*, qui en 1688 s'étoit frayé le chemin au trône par ſes forfaits & ſes attentats ſur la famille Royale, avoit ſuccédé à la puiſſance de ſon ayeul. Ce Prince, qui ne connoiſſoit d'autre gloire que celle qu'on attache aux ravages & aux conquêtes, forma le deſſein d'envahir le royaume de la Cochinchine. Cet Etat étoit alors gouverné par *Chenga*, jeune Monarque dont les qualités heureuſes avoient été corrompues par les flatteries des Mandarins, qui, ſous un Prince inſtruit, auroient appréhendé de voir échapper l'autorité de leurs mains. *Chaou* crut qu'un royaume, déja vaincu par la molleſſe, tomberoit aiſément ſous les efforts de ſes Lieutenans; il leur donna le commandement de ſes

armées, après en avoir tiré un nouveau ſerment de fidélité, qui conſiſte à Siam à avaler de l'eau ſur laquelle les Talapoins prononcent des imprécations contre les traîtres qui la boivent. *Je vous charge*, leur dit alors *Chaou*, *de m'amener enchaîné le Roi de la Cochinchine; partez & ſoyez les miniſtres de ma vengeance.*

A la première nouvelle de la marche des Siamois, l'allarme fut générale dans le Royaume & à la Cour de la Cochinchine. Le Prince ſeul, ſupérieur au danger, prend ſon parti avec fermeté & fait aſſembler les ſoldats répandus dans les Places de ſon Empire. Aux Lieutenans du Roi de Siam il oppoſa *Bomikan* un de ſes Généraux, qui, de toutes les parties qui caractériſent un grand homme de guerre, n'avoit qu'une intrépidité à toute épreuve. L'expérience fit voir que l'orgueil & la faveur ne peuvent dans un Officier Général ſuppléer au mérite. Après deux Campagnes ſanglantes, où les deux Nations eſſuyèrent tour à tour des pertes conſidérables, le Roi de Siam, furieux d'une réſiſtance à laquelle il ne s'étoit pas attendu, ſe mit lui-même à la tête

de ſes troupes. » *Chaou* poſſédoit toutes » les parties ſublimes de l'art mili- » taire. Il étoit grand dans ſes projets, » fertile en expédiens, prudent dans le » conſeil, hardi dans l'exécution..... » Il avoit cette fineſſe de coup d'œil, » don précieux de la nature, pour la re- » connoiſſance d'un païs, pour le choix » des poſitions..... Ses réflexions » étoient ſuivies d'une exécution auſſi » prompte que le coup d'œil lui-mê- » me. On admiroit dans ce Prince une » préſence & une hardieſſe ſingulière » d'eſprit dans les actions les plus dé- » ſeſpérées..... Il avoit une activité » tempérée par une ſage retenue pour » éviter toute ardeur indiſcrète. Sa » fermeté & ſa conſtance n'avoient ja- » mais été déconcertées par les contre- » temps, ni rebutées par les grands » obſtacles qu'il ne regardoit que com- » me des accidens naturels aux grandes » entrepriſes; auſſi trouvoit-il dans la » force de ſon génie des reſſources » contre ces coups du haſard qui pa- » roiſſent ſouvent accablans aux plus » courageux..... Ce Prince eut mérité » par ſes hauts faits d'être mis au nom-

» bre des Héros les plus fameux qui » brillent dans l'Hiſtoire, ſi l'huma- » nité & la juſtice, ayant également à » rougir de ſes conquêtes, ne lui euſ- » ſent fermé le ſanctuaire de la vraie » gloire. »

Ce Monarque guerrier mène ſes ſoldats à l'ennemi, & préſente la bataille. *Bomikan*, ſur le point de tomber dans une embuſcade terrible, en eſt averti par un déſerteur; il replie ſes troupes & ſe retranche ſous le canon d'Haltan où étoient les magaſins de l'armée. Cette retraite laiſſa les Siamois maîtres de la campagne; ils en profitèrent pour réduire toutes les petites Places qui ſe trouvèrent dans le voiſinage. Leur Roi, au moment d'attaquer un de ces Forts, entendit un de ſes Officiers qui diſoit qu'en ſacrifiant une vingtaine d'hommes on en hâteroit la conquête : *vous vous propoſez ſans doute*, dit *Chaou*, *d'être à la tête de ces vingt ſoldats*. L'Officier à cette demande changea de couleur & demeura interdit. Le Roi, indigné de ſa lâcheté, ordonna qu'on lui fît faire le tour de l'armée, coëffé en femme avec du rouge & des mouches,

une cuiraſſe ſur le dos, & pour arme défenſive on lui mit en main une épée de bois.

Chaou, réſolu de prendre des quartiers, feint d'être embarraſſé de faire ſa retraite; il affecte de l'inquiétude pour attirer *Bomikan*. Celui-ci marche aux Siamois par un défilé très-dangereux; il eſt complettement défait; l'armée victorieuſe voulut enſuite entreprendre le ſiége d'Haltan. Cette nouvelle & celle de la perte de la bataille arrivèrent bientôt dans la capitale de la Cochinchine. Le Roi fut conſterné. Les amis du Général vaincu voulurent attribuer les déſaſtres de l'Etat à la lâcheté des ſoldats. » Que vous » êtes cruels, leur répondit le jeune » Roi! Vous augmentez ma douleur en » voulant pour la juſtification d'un ſeul » me faire connoître cent mille coupa» bles. Laiſſez moi la triſte conſolation » de croire qu'ils ont tous combattu gé» néreuſement. Ne ſeroit il pas affreux » d'attaquer la mémoire de ceux qui, » les armes à la main, ont verſé juſqu'à » la dernière goutte de leur ſang pour la » Patrie? »

Chenga commanda lui-même ſes troupes; il aſſit ſon camp derrière un fleuve qui le ſéparoit de l'armée ennemie; elle preſſoit vivement le ſiège d'Haltan. Par bonheur pour les Cochinchinois, *Chaou*, accablé des fatigues de la guerre, étoit entre les bras de la mort. L'Officier qui par ſes ordres continuoit le ſiége, eut recours à la négociation. Les Députés Siamois ayant repréſenté au Gouverneur que bientôt les vivres lui manqueroient: *nous n'en manquerons jamais*, répondit celui-ci, *tant que le bras gauche nous reſtera; il nous ſervira d'aliment, & le droit nous ſervira pour combattre & repouſſer nos ennemis.* Ce trait de généroſité piqua les négociateurs, qui menacèrent ce brave guerrier de toute la colère de leur maître. A ce mot le Gouverneur rompit l'entrevue & leur dit: *c'eſt par la bouche du canon que je réponds à de telles menaces.* Les Ambaſſadeurs que *Chenga* avoit envoyés dès le commencement de la Campagne au camp des Siamois pour traiter de la paix arrivèrent dans ces conjectures. L'ors qu'ils répandirent parmi les Mandarins Conſeillers d'Etat, & la foibleſſe

où se trouvoit réduit *Chaou*, firent bientôt conclure une Trève de trois ans. A peine ce Prince eût il recouvré la santé, qu'il fit couper la main à celui qui avoit signé le traité, & se prépara à l'enfreindre ouvertement & sans se donner la peine de supposer quelque prétexte. Mais le Roi de Johor, autrefois terrassé par ses armes, se révolta & l'occupa long-temps.

Cependant le vertueux & brave *Chenga* continuoit à exercer & à former ses troupes; il réparoit les malheurs de l'Etat; il faisoit donner des instrumens de labourage aux cultivateurs ruinés, il assignoit des pensions aux familles indigentes dont la guerre avoit moissonné le chef & l'appui. *Voilà*, disoit il, *voilà le moment le plus doux de la royauté; c'est pour le voir renaître sans cesse que je remercie les Dieux du rang où ils m'ont placé en naissant.* En parcourant les Provinces, théâtre de la guerre, il arriva à l'entrée de ce fameux défilé qui avoit été le tombeau de ses troupes. *Chaou* y avoit fait ériger un trophée que l'on ne pouvoit fixer sans frémir. C'étoit une pyramide de

trente pieds de haut conſtruite uniquement de têtes des Cochinchinois qui avoient péri dans le combat. Sur la baſe de ce monument affreux le barbare vainqueur avoit fait graver cette inſcription : *Ici la préſomptueuſe ignorance d'un ſeul homme en a fait périr cent mille.* A la place de cette pyramide, que *Chenga* fit ôter, il éleva ſur la même baſe une colonne, & au bas de l'inſcription de *Chaou* on ajoûta : *quelle leçon pour les vainqueurs & les vaincus !* Les Seigneurs de la ſuite du Roi paroiſſant ſurpris qu'il n'eût pas fait diſparoître juſqu'aux moindres traces d'un pareil monument : *qu'il ſubſiſte ou non*, répondit le Prince ; *le ſouvenir affreux n'en peut s'en effacer de la mémoire des hommes ; ce trophée des Siamois eſt un autel dreſſé à la vengeance. Les Cochinchinois en paſſant près d'ici ne pourront s'empêcher de répandre des pleurs ; & ce monument preſcrira à chacun d'eux ce que la Patrie attend de leur zèle & de leur reſſentiment.*

Chenga en arrivant à Haltan y trouva un vieil Officier. Les bleſſures que ce vénérable guerrier avoit reçues au der-

nier siége, le témoignage honorable du Gouverneur, l'air de candeur & de vérité que respiroit toute sa personne, lui attirèrent bientôt l'estime particulière & la confiance de son maître. Pressé de parler librement & d'expliquer au Roi ce qu'il avoit vu dans les dernières Campagnes, le vieillard, dans une très longue conversation, peint à *Chenga* la présomptueuse incapacité de son Général; il lui fait une relation détaillée des fautes de *Bomikan*, des services importans qu'avoit rendus à l'armée & au royaume un Officier de beaucoup de mérite nommé *Balagirao*, que la jalousie du Général avoit éloigné, malgré les services les plus distingués & les exploits les plus brillans. Le Roi de Siam, étonné d'apprendre des choses qu'on lui avoit cachées avec tant de soin, voulut récompenser par un Gouvernement la noble franchise du vieillard, qui remercia le Roi & se retira dans la solitude.

Balagirao, accablé d'infirmités, languissoit loin de la Cour. *Chenga* lui envoya son Médecin accompagné d'un gentilhomme

gentilhomme chargé d'un *Serpeau* * & d'une lettre où le Prince nommoit ce brave guerrier le défenseur de l'Etat, & l'invitoit à venir l'aider de ses conseils. *Balagirao* arrive & se présente au Roi, qui dans une assemblée brillante le nomme Gouverneur d'Halkan. Dans les fréquens entretiens que ce Prince eut avec son digne favori, il apprit le grand art de gouverner, de former & de discipliner les forces militaires d'un Royaume, de monter une marine redoutable, de faire fleurir le commerce, de choisir & d'élever les hommes de mérite, de réformer les abus qui s'étoient glissés dans les Tribunaux de la justice & dans l'administration des Finances. *Balagirao* partit pour son Gouvernement. Le Roi voulut qu'on portât devant lui en public deux épées, l'une comme épée de l'Etat, & l'autre comme épée de Justice. A sa prière *Chenga* pardonne à *Bomikan* qu'il avoit exilé, & lui permet de se retirer dans ses terres. Il ne put profiter des bontés de son

* Espèce d'habillement magnifique que les Princes d'Asie envoyent par honneur comme les Turcs envoyent le *Caftan*.

maître : trop foible pour supporter le poids de sa disgrace, il s'étoit donné la mort. *Chenga*, fidèle au plan que lui avoit tracé la sagesse par la bouche de *Balagirao*, continua d'offrir à la Cochinchine attendrie un Prince vertueux, bienfaisant, appliqué à remplir les devoirs de la royauté. Il fit graver en lettres d'or au frontispice de son palais, *QUICONQUE A DE JUSTES PLAINTES A PORTER, OU DES DEMANDES LÉGITIMES A FAIRE, OU DES CHOSES UTILES A PROPOSER, PEUT, QUAND IL VOUDRA, SE PRESENTER A L'AUDIENCE.* Cette image d'un Roi, l'objet de l'amour & de la vénération de ses peuples, laquelle sert de base à la fiction de M. *de Lo-Looz*, est exprimée avec autant de noblesse que de vérité. C'est une copie intéressante du grand tableau de *Mentor*, & du Roi de Salente, peint par l'immortel Archevêque de Cambray. D'ailleurs, toutes les parties de l'Art Militaire y sont développées avec cette justesse de vûes, cette profondeur de recherches & cet esprit de détail qui caractérisent un grand Tacticien, un Of-

ficier d'un mérite distingué, un génie nourri de la lecture des auteurs anciens & modernes qui ont écrit sur cette matière. En un mot, cet ouvrage, considéré comme Livre élémentaire de l'Art de la Guerre ou Code des Officiers, obtiendra les plus justes éloges. Envisagé comme Roman, vous trouverez peut-être que l'érudition y est prodiguée, & que la marche du récit en est trop fréquemment embarrassée & rallentie. Mais ce défaut, qui sert même à remplir le but de l'auteur, n'empêche pas que *Les Militaires au delà du Gange* ne fassent beaucoup d'honneur à M. de *Lo-Looz* & par le fond; & par le style qui, pur & noble en général, est quelquefois animé par des éclairs d'une imagination heureuse, & par des traits d'une vive éloquence. Je ne serois pas étonné qu'on regardât cette production estimable comme un monument érigé à l'héroïsme des qualités Sociales, Politiques, Militaires & Patriotiques.

Je suis, &c.

A Paris, ce 16 Août 1771.

LETTRE III.

*Cours d'Architecture ou Traité de la Décoration, Distribution & Construction des Bâtimens; contenant les Leçons données en 1750 & les années suivantes par J. F. Blondel, Architecte, dans son Ecole des Arts: publié de l'aveu de l'auteur, par M. R***.*

JE vous ai plus d'une fois entretenu, Monsieur, des *Leçons* que M. *Blondel* donnoit dans son Ecole des Arts à Paris. Il vient de permettre à M. *R**** d'être l'Editeur du *Cours* complet d'*Architecture* qui comprendra ses *Leçons*, & qui sera composé de six volumes de Discours in-8° & de trois volumes de Planches. Les trois premiers volumes viennent de paroître chez la veuve *Desaint* Libraire rue du Foin S. Jacques. L'ou-

vrage eſt précédé d'un *Avis de l'Éditeur*, qui ſe flatte que le Public lui ſçaura gré d'avoir publié ces *Leçons* dont il a recueilli la plus grande partie en ſuivant les Cours donnés par l'habile Profeſſeur pendant pluſieurs années.

Dans la *Préface*, l'auteur indique les ouvrages qui ont été imprimés juſqu'à préſent ſur l'Architecture, &, quoiqu'il parle avec éloge de la plûpart de ceux qui ont paru, il convient de leur trop peu d'étendue, & fait ſentir la néceſſité d'en donner un beaucoup plus complet. M. *Blondel* annonce dans cette même *Préface* les trois parties qui doivent compoſer ſon Cours. Dans la première, qui a pour objet la décoration des édifices, il traite en particulier du maiſonnement, de l'analyſe, du goût, des licences & de l'expérience de l'Art; dans la ſeconde, de la diſtribution générale des Égliſes, des Palais des Rois, des Maiſons de plaiſance, des Hôtels des grands Seigneurs, de ceux des riches particuliers; &, dans différens Chapitres, des appartemens, des divers genres de pièces, de leur diſpoſition, de leur expoſition, de la décoration

intérieure & de la relation que celle-ci doit avoir avec l'ordonnance des façades. Cette seconde Partie contient auſſi la diſtribution des jardins parés & de tous les acceſſoires qui en dépendent, ainſi que des ornemens qui les embelliſſent. Enfin, dans la troiſiéme Partie il s'agit de la conſtruction des bâtimens pour ce qui regarde la Maçonnerie, la Charpenterie, la Serrurerie, la Menuiſerie, la Couverture, la Peinture d'impreſſion, &c, &c, &c.

Le premier volume commence par une *Introduction* qui a pour objet l'origine des Arts. M. *Blondel* y donne l'idée générale de l'Architecture, du Jardinage, de la Sculpture & de la Peinture, inſéparables des productions de l'Architecte. L'auteur y paſſe auſſi en revue les chefs-d'œuvre de l'Egypte, de la Grèce, de l'Italie, & ceux qui ſe ſont élevés en France, particuliérement depuis *François I* juſqu'à nous. Il paroît avoir puiſé dans les meilleures ſources, & l'on doit lui ſçavoir gré d'avoir raſſemblé dans un aſſez court eſpace ce que ne peut ignorer abſolument quiconque veut connoître les progrès de

l'Architecture & des Arts qui lui ſont relatifs, ainſi que ſes révolutions, les monumens & les Artiſtes les plus célèbres qui ont contribué à la gloire des Nations chez leſquelles les Beaux-Arts ont été cultivés. Cette *Introduction* comprend de plus un Diſcours ſur l'utilité de l'Architecture & ſur les moyens d'acquérir les talens néceſſaires à un Architecte. Ce Diſcours m'a paru ſupérieurement fait, & bien capable d'inſpirer aux jeunes Elèves, à qui particulièrement l'auteur a dédié ſon ouvrage, le goût de cet Art important.

Après cette *Introduction* vient le premier Chapître ſur l'origine des Ordres : connoiſſance indiſpenſable pour en faire une application judicieuſe dans la décoration des bâtimens de même genre & de genre différent. On traite enſuite de la proportion des Ordres d'Architecture que M. *Blondel* expoſe d'après *Vignole*, afin, dit-il, que les Elèves qui ſuivent ſes leçons puiſſent reconnoître les procédés de cet auteur dans l'examen des bâtimens que les plus célèbres Architectes François ont élevés, tels que le *Château de Mai-*

ſons, le *Val de Grace*, le *Périſtile du Louvre*, *Saint Gervais* & les *Invalides*. Aux préceptes de *Vignole*, M. *Blondel* ajoûte le ſentiment de *Palladio* & celui de *Scammozy*. Il inſinue que, quoique ces trois célèbres Commentateurs de *Vitruve* ne ſoient pas toujours d'accord entr'eux, leurs diverſes opinions, loin d'être un obſtacle à la perfection de l'art, contribuent au contraire à féconder le génie des Architectes, en leur enſeignant les moyens de préférer tels ou tels rapports, ſelon que les édifices ont plus ou moins d'étendue, qu'ils ſont plus ou moins conſidérables, qu'ils ſont apperçus à des points de diſtance différens. Pour délaſſer les Elèves qui s'appliquent à cette partie de l'Architecture, l'auteur a cru devoir enſeigner, après l'explication de chacun des Ordres, la manière de les appliquer dans la décoration des édifices; il offre pour cela différens exemples dont pluſieurs ſont de ſa compoſition.

Le ſçavant Profeſſeur, dans un Chapître particulier, donne des définitions juſtes des principaux membres d'architecture & de ſculpture propres à l'embelliſſement des façades.

Vous lisez avec beaucoup de plaisir, Monsieur, la plûpart de ces définitions; elles m'ont toutes intéressé; mais particuliérement ce que l'auteur rapporte concernant les différens genres d'ornemens de sculpture destinés à embellir les façades des bâtimens.

» L'application, dit-il, de la sculpture » dans la décoration d'un édifice de- » mande beaucoup de goût & de juge- » ment de la part de l'Architecte; d'a- » bord il doit sçavoir éviter la prodi- » galité des ornemens; il faut que leur » place soit assignée par l'architecture; » que leur expression soit puisée dans » celle des Ordres, & que les attributs » qui la caractérisent soient conformes » à l'esprit de convenance qui a donné » lieu à l'édifice. On doit prendre gar- » de encore d'employer des ornemens » arbitraires ou indifférens; se ressou- » venir qu'il est des formes reçues dont » il ne faut guères s'écarter; que tout » ornement doit être symbolique; qu'au- » trement la richesse qu'il procure à la » décoration est indiscrette; & que sou- » vent cette indiscrétion ne tend qu'à

» accabler l'architecture, qu'à la rendre » confuſe, à lui ôter ſes nuds & à la » dépouiller de l'avantage qu'elle a » preſque toujours de ſe ſuffire à elle- » même ».

A la ſuite de ces définitions, M. *Blondel* analyſe les moyens de parvenir à diſtinguer la bonne architecture de l'architecture médiocre. Il établit ce qu'on doit entendre par une architecture ſublime, admirable, originale, libre, vraie, ou au contraire à quoi l'on reconnoît une architecture frivole, licencieuſe, diſſemblable, vague, terrible, &c. Voici l'idée que l'auteur préſente à ſes élèves de l'architecture ſublime. » L'architecture ſublime, telle » que nous la concevons, a ſes limites » qu'il ne faut jamais franchir abſolu- » ment, ſi l'on ne veut tomber dans » le giganteſque. Celui-ci n'en impoſe » qu'au vulgaire. Un coloſſe ſans pro- » portion, & compoſé, pour ainſi dire, » de pièces rapportées, ne peut obte- » nir le ſuffrage des hommes de goût, » quelque grande qu'en ſoit l'idée. Pour » arriver à la ſublimité de l'art, il faut

» droit réunir, dans ſes productions, le
» génie, la convenance, les propor-
» tions & la commodité; l'enthouſiaſ-
» me eſt quelquefois néceſſaire pour y
» parvenir; il élève l'artiſte au-deſſus
» de lui-même; par lui il donne la vie
» à toutes ſes compoſitions. Il ſeroit à
» deſirer que l'aſpect d'un édifice pût
» entraîner, émouvoir l'ame du ſpec-
» tateur, en le portant à une admira-
» tion contemplative..... Le genre ſu-
» blime dont nous voulons parler de-
» vroit être le propre de l'architecture
» de nos temples. Tout doit y paroître
» tracé par une main divine; leur or-
» donnance doit avoir un caractère ſacré
» dont pluſieurs de nos Egliſes gothi-
» ques portent l'empreinte; une gran-
» de hauteur de voute qui n'a rien de
» vulgaire, des nefs & des bas côtés
» ſpacieux, une lumière modérée &
» analogue aux myſtères, des façades
» élevées & pyramidales, une ſymétrie
» intérieure dans les côtés reſpectifs;
» enfin, des dimenſions qui annoncent
» des principes ſuivis, ſont autant de
» beautés qu'on remarque dans quel-

» ques ouvrages de ce genre..... C'eſt
» dans nos Temples qu'il faut de la
» grandeur, de la majeſté, de la di-
» gnité; par-tout ailleurs, la beauté,
» l'agrément peuvent ſuffire; dans nos
» Egliſes, il faut un tout autre ſtyle;
» une architecture traitée avec ſimpli-
» cité, peu de ſculpture, mais admi-
» rable, une diſtribution ſage, en un
» mot une expreſſion, un enſemble
» impoſant, ſont les beautés qu'on doit
» chercher à mettre en œuvre dans nos
» édifices ſacrés.... L'architecture ſu-
» blime eſt encore du reſſort des baſi-
» liques, des édifices publics, de la
» ſépulture des grands hommes, &c
» généralement de tous les monumens
» élevés pour rappeller à la mémoire
» des Citoyens, les actions éclatantes,
» la valeur des Princes, des Héros &c
» des grands Capitaines. Par les grands
» traits qui la caractériſent elle élève
» l'eſprit de l'examinateur, le ſaiſit, l'é-
» tonne. Les vrais connoiſſeurs la re-
» connoiſſent par une régularité qui
» n'a rien de monotone, par des ac-
» compagnemens aſſortis, &c. ».

Vous me ſçaurez gré de vous citer encore un trait où l'auteur explique l'architecture terrible. « On peut entendre par une architecture terrible » celle dont l'expreſſion forte ſemble » annoncer par ſon ordonnance extérieure la ſûreté des dedans de l'édifice, parce qu'elle offre dès les dehors » une ſolidité réelle & apparente, non-» ſeulement par la ruſticité de ſes membres, mais encore par le choix des » matières qu'on y a employées; celle » qui, par de profondes ſaillies & de » profonds renfoncemens, donne à connoître, dans les bâtimens militaires, » les précautions que l'Ingénieur a priſes pour faire échouer la témérité de » l'ennemi; celle qui, entourée de baſtions, de tours & de foſſés eſcarpés, » laiſſe voir à peine dans ſes façades de » petites ouvertures, mais de hautes & » épaiſſes murailles revêtues de membres d'architecture portant de grandes » ombres, & traités avec fierté; celle » enfin qui, plus peſante, plus raccourcie encore que la proportion Toſcane, » paroît plus propre dans nos décora-

» tions théâtrales à peindre à l'idée le » séjour du Tartare qu'à être mise en » œuvre, si ce n'est dans les frontispi- » ces des maisons de force, des prisons, » des cachots, où une architecture ter- » rible contribue, en quelque sorte, à » annoncer dès l'extérieur le désordre » de la vie des hommes détenus dans » les dedans, & tout-à-la-fois la féro- » cité nécessaire à ceux qui sont prépo- » sés pour les tenir dans les fers. »

Le premier volume est terminé par un Chapitre particulier qui traite du goût de l'art. Je ne vous en rapporterai que ce morceau. « Le goût, guidé par » le raisonnement, exige l'imitation » de l'architecture antique préférable- » ment à la gothique la plus ingénieuse. » La première plus régulière occupe » l'âme sans partager l'attention, & ne » laisse pas d'être assez susceptible de » variété pour obtenir le suffrage des » hommes intelligens. Ce n'est pas que » les Goths, s'ils eussent montré plus de » choix dans leur ordonnance & sur- » tout plus de goût dans leurs orne- » mens, n'eussent mérité d'être imités

» par leurs ſucceſſeurs ; mais leurs pro-
» ductions ſont preſque toujours une
» ſorte d'énigme pour l'œil qui les exa-
» mine.... Le goût acquis exclut toute
» eſpèce de mode dans l'architecture,
» comme autant d'obſtacles à ſa perfec-
» tion & à ſes progrès. La nouveauté
» ſemble ne devoir être permiſe que
» pour les choſes de pur agrément.
» L'homme de goût, lorſqu'il s'agit
» des arts utiles, ſçait réſiſter au tor-
» rent & abandonne au vulgaire cet eſ-
» prit de vertige que l'Artiſte ſuperfi-
» ciel décore du nom de génie, de feu,
» & d'invention. C'eſt la mode, ce ty-
» ran du goût, qui a varié à l'infini l'eſ-
» pèce, la forme & le genre des orne-
» mens, & qui, ſans diſtinction, nous
» les a fait placer long-tems dans les
» édifices ſacrés, dans les palais des
» Rois, dans les demeures du Prélat,
» du Magiſtrat, du Sçavant & de l'hom-
» me privé, &c. »

Le ſecond volume commence par un *Avant-propos* qui donne un précis des principales matières contenues dans le premier, & contient une Diſſertation

sur la nécessité de l'étude des Ordres d'architecture. Les premiers Chapitres de ce second tome traitent encore des Ordres & de leur application à l'architecture. L'auteur y fait voir les changemens que les Modernes ont faits aux procédés des Anciens : il rapporte à ce dessein des exemples tirés des plus beaux monumens de la Gréce & de l'Italie ; il offre aussi plusieurs compositions de cette espèce, d'après les Interprètes de *Vitruve* & les Architectes François les plus célèbres. Toutes ces opinions diverses forment un corps de leçons très-propres à guider le goût des jeunes artistes qui se vouent à l'architecture, & à les mettre en état de profiter d'un Chapitre important de ce volume où le Professeur donne avec précision les mesures de la plûpart des édifices antiques & modernes dans lesquels les Ordres sont employés les uns élevés au-dessus des autres, avec les rapports que chacun de ces Ordres doit avoir, lorsqu'ils se trouvent appliqués à des bâtimens à un ou à plusieurs étages. Ce travail sera certainement bien accueilli

li, même des maîtres de l'art, parce qu'il présente d'un seul coup-d'œil un parallèle exact & lumineux de tous les genres d'édifices que l'Architecture peut comprendre dans ses productions. D'ailleurs, les observations répandues dans ce Chapitre sont également intéressantes & pour l'Architecte & pour l'Amateur qui veut juger sans partialité de la perfection de ces différens Ordres dans les édifices.

Mais ce qui vous fera peut-être le plus grand plaisir, ce sont, Monsieur, différens Chapitres qui terminent ce second volume & dans lesquels M. *Blondel* a tâché de peindre à l'esprit de ses lecteurs le caractère qu'il convient de donner à chaque genre d'édifice, sacré, public ou particulier. Ce sont plusieurs articles séparés, dans lesquels il traite des bâtimens d'habitation élevés dans les villes & à la campagne, des bâtimens durables construits pour la magnificence dans les Cités, ou seulement en charpente à l'occasion des fêtes publiques, des joûtes, des carousels & des pompes funèbres; des édifices éri-

gés pour l'utilité publique, tels que les édifices ſacrés & toutes les parties qui ſont de leur reſſort, les hôtels des monnoies, les bibliothèques, les fontaines, les marchés; enfin des bâtimens entrepris pour la ſûreté publique, comme les arſenaux, les priſons, les phares, les portes de ville, &c. Tous ces articles ſont préſentés par l'auteur comme autant de programmes offerts aux Elèves pour développer leur génie & leur inſpirer des idées nettes ſur le ſtyle qu'il convient de donner à chacun de ces différens genres de bâtimens. M. *Blondel* dans ces Articles ne ſe borne pas toujours à ce qui eſt du reſſort de l'Architecture; il a ſouvent des vues dignes d'un bon citoyen, & dont il ſeroit à deſirer qu'on profitât, lorſqu'il s'agit d'ériger la plûpart des ouvrages d'importance; toute cette partie vous paroîtra neuve. Vous aimerez ſur-tout ce que dit le ſage Profeſſeur de la décence néceſſaire dans les Lieux Saints. Il voudroit, par exemple, qu'on reléguât les tombeaux des gens du monde ſous des portiques qui circuleroient autour de

l'enceinte de nos Temples; alors, dit-il, les chefs-d'œuvre contenus ſous ces portiques pourroient être viſités ſans inconvénient par les citoyens & par les étrangers qui voudroient s'éclairer par les productions célèbres des *Germains Pillons*, des *Coiſevox*, des *Sarraſins* & des *Girardons*. Il voudroit encore qu'on n'employât dans nos Temples que des matières d'élite & qu'on renvoyât à l'Opéra tous ces cartonnages, cet or en feuilles, ces grillages de fer, ces ornemens frivoles, ces luſtres, ces illuminations, ces tapiſſeries ſi peu dignes du Sanctuaire, ſi peu capables d'inſpirer ce reſpect religieux qu'on doit éprouver dans l'intérieur de nos Temples. Il paroît peu content de nos Egliſes Paroiſſiales modernes & cite avec beaucoup d'éloges, au contraire, les Egliſes du Val-de-Grace, des Invalides & de la Sorbonne. Il deſireroit qu'on étudiât davantage les beautés, quoique dans un autre genre, qu'on remarque dans les Egliſes d'un beau gothique, telles que Sainte Croix d'Orléans, St Ouën de Rouen, le portail de Reims, le Chœur

de Beauvais & le clocher de Strasbourg, dont la structure & plusieurs parties de détails lui paroissent préférables à la pesanteur de nos voûtes plein-ceintres, aux ordres pilastres, à nos piliers quarrés, à nos entablemens saillans, souvent tronqués, mutilés, &c.

En parlant des Marchés, M. *Blondel* pense qu'il seroit utile de prendre quelques portions de la plûpart des Jardins de nos Communautés Religieuses, pour y distribuer des Halles & des Marchés, déja si heureusement commencés, quoiqu'en petit, dans l'Enclos de Saint-Martin, mais dont les nouvelles issues dans les rues *Saint-Martin*, *Aumaire* & *Frépillon*, procurent une circulation intéressante au Quartier du Temple, presque dépourvu précédemment de tout secours à cet égard. Il prétend même que de telles entreprises produiroient beaucoup aux propriétaires des Terreins, & que par là on procureroit au Peuple des maisons d'un loyer modique, à raison de l'économie qu'on pourroit employer selon les différens Quartiers où se construiroient ces Mar-

chés. Il en propose dans un emplacement du Cimetiere des Innocens pour le Quartier Saint-Denis, dans une portion du Jardin des Petits Peres pour le Quartier Montmartre, dans celui des Jacobins pour le Quartier de la Place de Vendôme. Il voudroit que ces Marchés eussent une certaine grandeur, qu'ils fussent entourés de portiques d'une ordonnance d'architecture qui, quoique rustique, annonçât l'opulence de cette grande ville; il rappelle à ses Eleves le Marché de Rome nommé aujourd'hui *Campo Vaccino*, anciennement *Forum Boarium*, les Marchés de *Nerva* & de *Trajan* entourés de superbes portiques; il cite ceux des Grecs, très-précieux, de forme quarrée & à portiques doubles; ces peuples sur tout savoient réunir l'utilité à la magnificence. L'Auteur parle aussi des Halles, des Foires, des Boucheries, des Prisons, des Hôpitaux, d'une maniere intéressante, articles que je vous invite à lire dans l'ouvrage même, chacun d'eux méritant une attention particuliere, soit qu'on les envisage du côté de l'art, soit

qu'on les conſidere du côté des vues patriotiques.

Le 3e volume de ce *Cours d'Architecture* n'eſt compoſé que des Planches relatives aux deux premiers tomes. L'Editeur a très-bien fait de les détacher du diſcours, & de les raſſembler dans un volume particulier. Si on les eût inſérées dans le corps de l'ouvrage, leur deſcription, qui demande pluſieurs pages d'impreſſion, auroit obligé ſans ceſſe de paſſer du texte à la figure, & de retourner de la figure au texte; ce qui eſt fort incommode. Si, comme c'eſt l'uſage ordinaire, on avoit mis les Planches à la fin de chaque volume, ils ſeroient devenus trop conſidérables & moins portatifs. Le plus grand nombre des Elèves a paru deſirer que l'on ſuivît la méthode adoptée par M. *Blondel*, afin de pouvoir, ont-ils dit, examiner ſéparément les différens genres de profils qui font partie des élémens de ce *Cours*, & comparer enſemble les plans, les coupes & les élévations qui compoſent la partie du raiſonnement & de la théorie répandus dans cet ouvrage. Ces Planches, au reſte, ſont très-bien gravées.

Le nom de M. *Blondel* eſt ſi célèbre, Monſieur, que je ne m'arrêterai point à faire valoir par des phraſes un livre, dont la grande & juſte réputation de l'auteur, trente années du travail le plus conſtant & le plus heureux, les édifices qu'il a lui-même conſtruits ou décorés, & le grand nombre d'habiles Elèves ſortis de ſon école, garantiſſent le mérite. Nous n'avons plus qu'un deſir à former : c'eſt que l'Editeur nous faſſe jouir au plutôt des ſix volumes qui doivent completter ce *Cours*, où les vrais principes & le vrai goût de l'architecture ſont développés avec autant de ſagacité que de profondeur.

Portrait de M. Fréron, deſſiné par M. Cochin & gravé par M. Gaucher de l'Académie des Arts d'Angleterre ; à Paris chez l'auteur rue St. Jacques, maiſon des Dames de la Viſitation.

Annoncer un Portrait deſſiné par M. *Cochin*, c'eſt flatter agréablement les amateurs éclairés qui ſaiſiſſent avec

empreſſement tout ce qui ſort de la main de cet illuſtre & ſçavant Deſſinateur. L'Artiſte qui a gravé ce portrait l'a fait voir, avant que de le rendre public, à M. *Cochin* lui même qui en a été très-ſatisfait ; un pareil ſuffrage aſſure celui de tous les connoiſſeurs à M. *Gaucher*, qui, par une exécution ſuave, moëlleuſe & variée avec autant de goût que d'intelligence, a ſçu réunir, en effet, dans cette eſtampe le caractère, la reſſemblance, la touche fine & ſpirituelle qu'on admire dans le Deſſin.

Le même Artiſte termine actuellement un Portrait de Mgr le COMTE DE PROVENCE d'après un tableau très-reſſemblant de M. *Vanloo*, appartenant au Roi. Cette gravure doit paroître inceſſamment.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 22 Août 1774.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Poëſies Paſtorales; par M. Léonard; un volume in-8° d'environ 230 pages; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques, au coin de la rue des Mathurins.

ON a ſouvent confondu, Monſieur, *Idylle* avec l'*Eglogue*. Il me ſemble cependant que l'*Idylle* ne préſente le ſpectacle de quelqu'objet champêtre que pour en tirer des réfléxions morales & mélancoliques; telles ſont les Idylles de Madame *Deshoulières*, au lieu que l'*Eglogue* ſe contente de célébrer, en général, les amours & les jeux des Ber-

gers. Si cette distinction est juste, les ouvrages que M. *Gessner* & d'après lui M. *Léonard* ont appellés des *Idylles*, sont réellement des *Eglogues*. Il est vrai que M. *Gessner* a sçû donner un nouvel intérêt à ce genre, en étendant ses limites. Des Poësies qui nous retracent de fréquens exemples d'humanité, de tendresse paternelle; d'amour filial & de tous les sentimens qui peuvent affecter le cœur des Bergers comme des autres hommes, sont bien plus intéressantes pour des ames sensibles que des combats de flutes & les amours d'*Alexis* & de *Coridon*. Aussi beaucoup de personnes préfèrent-elles par cette raison les Pastorales de M. *Gessner* à toutes les Bucoliques de l'antiquité.

M. *Léonard* suit avec succès les traces de ce Poëte célèbre. Nous n'avions de ce jeune Auteur que sept ou huit pièces répandues dans différens Recueils; il publie aujourd'hui la collection de toutes ses *Idylles* au nombre de vingt, dont plusieurs sont imitées de l'Allemand, les autres de son invention. Il n'étoit guères possible de mettre plus de variété dans les sujets. Tantôt c'est une

eſpèce de Cantique dans lequel un vieillard admire & célèbre les charmes de l'aurore, & rend graces au Créateur des jours longs & heureux que ſa bonté lui a fait couler ; tantôt c'eſt un amant qui ſurprend ſa maîtreſſe au bain, que la timidité arrête & qui n'oſe approcher : ſujet vraiment antique & convenable à l'innocence paſtorale. Dans l'une, deux Bergers ſe montrent réciproquement un ormeau planté par un vieillard comme un monument éternel de ſa reconnoiſſance envers ſon bienfaiteur ; dans l'autre, deux nouveaux époux forment le projet de ne pas ſe ſéparer de leur mère & de ſe règler toujours ſur ſes avis. Ici le Poëte prend un ton plus élevé, s'enfonce dans les tombeaux, & devine, pour ainſi dire, l'exiſtence d'une autre vie ; là c'eſt une jeune Bergère à qui ſon amant donne un oiſeau, & qui, attendrie de l'idée des maux que doit ſouffrir la femelle dont on l'a ſéparé, rompt ſes liens & lui rend la liberté. M. *Léonard* a traité tous ces ſujets avec le ton qui leur eſt propre, Egalement éloigné du ſtyle épique, ou de ces rafinemens d'eſprit ſi contraires

au genre paſtoral, il a par-tout le naturel & cette ſimplicité qui ſont le partage des habitans de la campagne. Voici ſa ſeconde *Idylle*

THESTILE ET DAPHNÉ.

Le midi répandoit ſes brûlantes ardeurs,
Et *Theſtile*, à l'abri ſous un épais feuillage,
D'un ſommeil careſſant éprouvoit les faveurs;
Quand tout à coup, ſur ſon viſage,
Il ſent tomber un nuage de fleurs.
Il s'éveille ſurpris, apperçoit ſon Amante,
Veut courir dans ſes bras, & ſe trouve enchaîné;
Plus l'obſtacle irritoit ſon ame impatiente,
Et plus ſon embarras faiſoit rire *Daphné*.
Tu triomphes, dit-il, attens, attens, méchante!
Du nœud qui me retient je vais me dégager;
Et par mille baiſers je ſçaurai me venger.
Oui, dit en ſouriant la maligne Bergère,
Eh bien! je ne te délîrai
Qu'après que tu m'auras juré

De ne point m'embaſſer pendant une heure entière.

Theſtile y conſentit. *Daphné* diſoit tout bas :
C'eſt un ſerment frivole & qu'il ne tiendra pas ;
Oh, j'en ſuis sûre, il va l'enfreindre.
Mais il la punit bien ; car il ſçut ſe contraindre.
Elle a beau lui jetter un regard languiſſant :
Ses yeux pour cette fois ont perdu leur empire.
Elle a beau l'appeller, & d'un air agaçant,
Lui ſerrer la main, lui ſourire :
Ce nouveau charme eſt impuiſſant.
Berger, dit-elle enfin, je crois l'heure paſſée :
Non, dit *Theſtile*, à peine eſt-elle commencée.
Elle attendit encor : mais au bout d'un moment,
L'heure eſt paſſée aſſurément,
Dit-elle avec dépit, & comme un peu laſſée :
Oh, cela ne ſe peut, répondit le Berger.
Eh bien donc, puiſqu'il faut que je ſois embraſſée,
Ne tardes plus à te venger ;
Je te rends ta promeſſe, & te permets de prendre
Tant de baiſers que tu voudras.....

La Bergère, à ces mots, se panche dans ses bras,
Lui jette un doux regard, lui sourit d'un air tendre,
Thestile ému balance un peu ;
Puis cédant au desir dont l'ardeur le tourmente,
Il applique à sa bouche une bouche de feu,
Et par mille baisers satisfait son attente.

Cette pièce est très-ingénieuse ; j'aurois cependant desiré que la fin fût plus saillante, & que l'auteur corrigeât ce vers si peu poëtique : *Mais il la punit bien ; car il sçut se contraindre.* Il faut distinguer le style simple d'avec le style commun.

Parmi ces Idylles il y en a qui sont dialoguées, & que vous trouverez charmantes, entr'autres l'Idylle du *Ruban* qui a déja paru dans le dernier *Almanach des Muses*, & celle de *Lucinde* & de *Zerbin* qui est imprimée ici pour la première fois. Ce sont deux enfans qui ne peuvent expliquer le charme & en même temps l'inquiétude qu'ils ressentent à se trouver ensemble.

ZERBIN.

Ma ſurpriſe eſt extrême !
Je ſuis ravi quand je te voi :
Cependant je friſſonne en t'abordant..... pour-
quoi ?

LUCINDE.

Et d'où vient ſuis-je triſte, inquiète, abbatue ;
Quand je dois être un jour, un ſeul jour ſans te
voir ?
Je voudrois au matin que la nuit fût venue ;
Je ſoupire en voyant le ſoir.
Parois-tu ? Je rougis, & je baiſſe la vue....
Pourquoi ce tourment là ? Je voudrois le ſça-
voir.

ZERBIN.

Je ne le conçois pas.

LUCINDE.

C'eſt pourtant ton ouvrage :
Car pour d'autres que toi mon cœur n'éprouve
rien.

ZERBIN.

Je crois que c'eſt plutôt le tien ;

Car sitôt que je touche à ton joli corsage,
Voilà qu'un feu subit se répand dans mon sein...!

LUCINDE.

Tu sçais, quand nous jouons, combien je suis joyeuse:
Cependant....

ZERBIN.

Cependant?

LUCINDE.

J'ai par fois du chagrin:
Tout à coup je deviens taciturne, rêveuse,
Et je ne sçais plus à la fin
Quels jeux il me faudroit pour que je fusse heureuse.

ZERBIN.

Quand les jeux t'ennuiront, tu n'as qu'à les quitter;
Je t'apprendrai des Chansonnettes;
Quand tu ne voudras plus chanter,
Je sçais beaucoup d'historiettes:
Je pourrai te les raconter;
Puis nous parlerons d'autres choses;
En variant ainsi nos jeux & nos discours,

Nous verrons s'écouler nos jours,
Comme le ruiſſeau pur qui fuit parmi des roſes.

LUCINDE.

Hélas! contre ma peine inutile ſecours!
Souvent tu m'entretiens, dès la naiſſante aurore,
Juſqu'au temps où la nuit recommence ſon cours;
Quand nous nous ſéparons, il me ſemble toujours
Que tu n'as point tout dit encore.

Une Bergère plus inſtruite, *Froſine*, écoute leurs diſcours & admire leur innocence; elle leur apprend que ce qu'ils éprouvent eſt de l'amour, que l'amour embellit la beauté même, &c.

ZERBIN.

Ah, je n'en puis douter, car *Lutinde* eſt charmante.

FROSINE.

Un Amant ne croit voir que l'objet qui l'enchante.

LUCINDE.

Assûrément, j'ai de l'amour :
Car je crois voir *Zerbin* & la nuit & le jour.

FROSINE.

Ce mal vient à votre âge & n'épargne perſonne.

ZERBIN.

Eh bien, ſi nous l'avons, faut-il qu'on s'en étonne ?

FROSINE.

Il peut venir plus tard, il peut être moins vif.

LUCINDE.

Et vous eſt-il venu ?

FROSINE.

Non, j'attens qu'il me vienne.

LUCINDE.

Hélas! depuis l'enfance il cauſe notre peine.
Il faut que nous ayons un eſprit bien baſſ!

FROSINE.

Mais l'heure m'appelle à l'ouvrage ;

Adieu : ſi vous voulez en ſçavoir davantage,
Retrouvez-vous ici ; je m'y rendrai ce ſoir.

LUCINDE.

Je brûle déja de vous voir :
Car, d'en parler, cela ſoulage.

FROSINE.

Belle enfant, ſois tranquille, & compte ſur mes ſoins :
Je guérirai ta maladie.....

LUCINDE.

Ma bonne ! écoutez donc : je veux être guérie ;
Mais non pas tout à fait, au moins.

A quelques vers près cette pièce me ſemble un chef-d'œuvre de graces & de naïveté. Je n'aimerois point, *Il faut que nous ayons un eſprit bien hâtif.* On doit éviter avec ſoin tout ce qui peut prêter aux mauvaiſes plaiſanteries. Mais rien de plus délicieux que les ſix derniers vers de cette Idylle : *Car d'en parler cela ſoulage ; je veux être guérie, mais non pas tout à fait au moins*, ſont de ces traits qui font ſur l'ame l'impreſſion la plus douce, & qui ſuffi-

roient pour faire diſtinguer M. *Léonard* de la foule des autres Poëtes.

Ce Recueil d'Idylles eſt varié non-ſeulement par les ſujets, mais encore par les différentes meſures que l'auteur emploie. A une Idylle écrite en grands vers ſuccède une autre écrite en vers mêlangés de dix ou de huit ſyllabes, d'autres partagées en Stances, d'autres en vers de huit ſyllabes ſeulement, comme celle-ci où M. *Léonard* a imité M. *Geſſner* d'auſſi près qu'il eſt poſſible; en voici le commencement:

Sombre Hyver, malgré ta froidure,
Que tu ſouris à mes regards!
Quelle clarté brillante & pure
Le Soleil prête à ces brouillards
Dont s'enveloppe la nature!
Quel beau mêlange offrent ces grains
Dont la pointe paroît à peine,
Ces noires ſouches de ſapins
Coupant la blancheur de la plaine;
Ces perles que le vent promène
Sur les rameaux de nos buiſſons,
Et cette neige éblouiſſante,

Sur qui la lumière naiſſante
Fait étinceler ſes rayons!

Dans leurs étables enfumées,
Les troupeaux repoſent en paix;
Tandis qu'emportant des forêts
La lourde charge de ramées,
Le bœuf au milieu des frimats,
Imprime triſtement ſes pas.

Je n'entens plus ſur ſa muſette
Le Berger chantant ſes amours,
Ni la matineuſe Fauvette
Qui me charmoit dans les beaux jours:
Mais près de moi je vois encore
Le Roitelet & le Moineau,
Voler au lever de l'aurore,
Et béquetter le verd nouveau
Dont la campagne ſe colore.

A la ſuite de ces Paſtorales M. *Léonard* nous donne une eſpèce de Poëme moral où il développe les principales vérités gravées de tout temps dans le cœur des l'hommes. Le ſpectacle de la nature conduit à l'idée d'un Etre-Su-

prême, l'idée de cet Etre à celle de la vertu, & la vertu qui ne peut trouver ici bas sa récompense au dogme de l'immortalité de l'ame. Tels sont le sujet & la division de ce Poëme en trois Chants. Vous y trouverez des vers harmonieux, de l'énergie, de l'élévation. Vous applaudirez sur-tout à cette excellente tirade contre cette secte d'hommes pernicieux à qui l'on ne peut pas même supposer le mérite de la bonne foi.

Hardi fabricateur d'argumens sophistiques,
Raisonneur insensé qu'on appelle Esprit-Fort,
Qui toujours entouré de vapeurs létargiques,
Portes autour de toi le regard de la mort!
Ce Tout harmonieux dont tu vois la structure
Ne t'offre point la main qui règle son ressort:
Tu ne peux dans la créature,
Saisir du Créateur le sublime rapport,
Et ton cœur engourdi ne sent qu'avec effort
Les secousses de la Nature.
Si tes secrets replis pouvoient nous être ouverts,
Sous le voile imposant d'une arrogance feinte,

Peut-être nous verrions le ſerpent de la crainte
T'infecter à longs traits de ſes poiſons amers.
Ah, combien j'en ai vus dans leur folie extrême,
Sourdement agités par d'éternels combats,
De l'incrédulité ſoutenir le ſyſtême
Que leur eſprit confus déſavouoit tout bas.

Après ce Poëme viennent quelques autres eſſais en vers & en proſe dont la lecture ne vous fera pas moins de plaiſir. Le Recueil eſt terminé par un petit Roman qui a pour titre : *Lettres de Sainville & de Sophie.* Le fond de ces Lettres n'a rien de bien remarquable ; c'eſt une amante délaiſſée ; mais les détails en ſont charmans, & je ne connois point d'ouvrage de cette eſpèce où il y ait plus de vérité & qui attache davantage. Je ne vous citerai que la Lettre dans laquelle *Sainville*, encore fidèle, fait la deſcription de la Guadeloupe où il eſt arrivé. Cette deſcription eſt exacte & pleine de détails extrêmement curieux.

SAINVILLE A SOPHIE.

» Après quelques jours de courſes ; » je rentre enfin dans le repos, & je » reprens ma plus chère occupation. » Que ne puis je multiplier les inſtans » que je paſſe avec toi ! Qu'il m'en a » coûté pour les interrompre ! J'ai par- » couru la G*** : j'ai vu des plantes ra- » res, des phénomènes curieux, des » citoyens pleins de franchiſe & d'hon- » nêteté ; mais *Sophie* me manquoit.

» J'étois parti de mon habitation » avant le jour, & j'entrai au lever du » Soleil dans les gorges des montagnes » qui traverſent l'Iſle. C'étoit un ſpec- » tacle étrange de voir la verdure au » milieu de ces roches menaçantes, des » fruits ſuſpendus à leurs flancs arides, » des cocotiers en fleurs ſur le bord des » précipices, & quelques débris de ca- » banes qui avoient pu ſervir de retraite » aux premiers habitans du païs. A me- » ſure que j'avançois, ma vue s'égaroit » ſur une file de rochers entaſſés & ren- » dus plus affreux par l'épaiſſeur de leurs » ombres. A l'aſpect de ces maſſes énor-

» mes dont quelques unes étoient en-
» tr'ouvertes jusques dans les racines,
» d'autres courbées dans l'air & comme
» près de s'écrouler, je me croyois en-
» touré des ruines de la nature, & je
» m'arrêtai pour jouir de cette scène ef-
» frayante. En descendant, je trouvois
» ici des fleuves qui se précipitoient
» en cascades bruyantes jusques dans le
» fond des abymes, là des forêts qui
» s'élevoient en amphithéâtre, plus
» loin des plantations & des bourgs:
» la mer terminoit le païsage. Je n'ai
» rien vu de si beau que ce mêlange de
» la nature sauvage & cultivée, & des
» ouvrages des hommes avec ses pro-
» ductions antiques. »

» En traversant les bois j'étois sans
» cesse arrêté par la nouveauté des ob-
» jets. Le guide que j'avois pris me
» montroit des arbres dont l'ombre
» même est mortelle, d'autres qui don-
» nent un lait rafraîchissant, d'autres
» dont on fait du pain. Il y en avoit
» dont les rameaux en touchant la terre
» y prenoient racine. Plusieurs n'étoient
» qu'un rouleau de larges feuilles, &
» mon guide m'apprit qu'on les cou-

» poit par le pied pour avoir le fruit.
» Nombre de ces arbres atteignent en
» peu de temps la hauteur des plus
» grands chênes, & le moindre vent les
» déracine. J'obſervai que certaines
» plantes paiſſent l'herbe qui croît au-
» tour d'elles. J'en vis d'autres qui
» avoient été animées, & dont les or-
» ganes le prouvoient encore ; mais
» mon étonnement s'accrut à l'aſpect de
» quelques mouches qui avoient jetté
» des rameaux en terre, & dont les
» corps tenoient à leur tige.

» En coroyant la mer je vis des poiſ-
» ſons s'élever dans l'air & déployer
» des aîles ; d'autres chargés d'une pe-
» ſante écaille venoient dépoſer leurs
» œufs ſur le rivage. Quelques-uns
» perdoient le ſentiment en ſortant de
» l'eau. Le ſable que je foulois étoit ſe-
» mé de coquillages nuancés de mille
» couleurs ; leur émail varié, l'azur des
» Cieux & le tapis de lumière qui cou-
» vroit les flots formoient le plus raviſ-
» ſant des ſpectacles.

» Tu vas croire que j'habite le païs
» des Fées. Si les yeux ſont ſatisfaits
» ici, le cœur ne l'eſt pas moins. J'é-

» trois touché de l'accueil que je recevois
» des habitans dans tous les lieux où je
» m'arrêtois. Je leur dois cet éloge
» qu'ils donnent l'hospitalité de la fa-
» çon la plus noble. Leur bonté fran-
» che, & l'air de liberté que je respirois
» chez eux, me rappelloient les an-
» ciennes mœurs. L'abus qu'on a fait
» de leur zèle commence, dit-on, à le
» refroidir. O *Sophie !* Tel est le sort
» des établissemens humains, qu'ils sont
» détruits par leur propre cause.

» Après une route longue & pénible
» sur des côtes entrecoupées de falaises
» où la mer se roule avec violence, j'en-
» trai dans une plaine dont la perspec-
» tive me frappa. Tout ce que les Poëtes
» ont dit de la belle vallée de Tempé
» n'a rien d'égal à ce lieu de délices.
» Plus de quinze rivières y coulent sous
» des berceaux d'acacias, d'orangers
» & de myrtes qui parfument l'air d'a-
» lentour & font tomber une pluie de
» fleurs quand le vent les agite. Je ne
» puis t'exprimer l'émotion qu'on éprou-
» ve à l'aspect de ces bois, qui déployant
» devant l'œil étonné un rideau im-
» mense, paroissent séparer l'homme

» ſolitaire du reſte de la nature, & dont » le ſilence majeſtueux n'eſt troublé que » par le bruit des vagues qui battent » les rochers voiſins ; j'étois entouré » d'habitations riantes & commodes, » de champs couverts de cannes, de » fruits de toute eſpèce ; je diſois en » m'occupant de toi, que n'eſt-elle ici ! » Qu'une ſimple cabane nous rendroit » heureux !

» A la chûte du jour je m'embarquai » pour la Grand-Terre. Elle eſt ſéparée » de la G..... par un bras de mer, qui » dans certains endroits n'a pas plus de » vingt toiſes de large. De vieux ar- » bres garniſſent des deux côtés le ri- » vage, & s'élèvent en cintre au deſ- » ſus de l'eau. C'eſt un charme de navi- » ger ſous leur ombre : mais la terre » eſt inabordable ; on n'y trouve pas » un ſol ferme ; nulle trace d'homme, » nul indice de communication. En » voyant ces lieux ſauvages on croit en- » core être aux premiers temps de leur » découverte. Le Soleil couchant qui » répandoit un jour doux ſous le feuil- » lage, le calme attendriſſant d'un » beau ſoir, le chant monotone des

» Nègres qui conduiſoient mon bateau, » & la vue de ces déſerts me firent tomber dans une rêverie profonde. Je me » repréſentai l'inſtant où les premiers » Européens parcoururent ces bords & » vinrent en chaſſer les habitans. Je me » peignis un peuple libre arraché de » ſon aſyle, victime des uſurpations, » & contraint de ſe réfugier dans d'autres terres. Ce tableau me fit gémir. » Ah, dis-je en moi-même, qui ſont » ceux qu'on doit appeller des barbares ? »

Sainville dit quelques mots des mœurs & du caractère des femmes Créoles, & fait quelques réflexions ſur les Nègres tranſportés en Amérique; puis il rapporte ce qu'il a obſervé ſur les Caraïbes. » Ce peuple qui habitoit » autrefois nos terres, s'eſt réfugié dans » une iſle voiſine, où il ſe maintient » dans l'indépendance. Il y vit ſans » loix, ſans Souverain, ſans forme de » gouvernement, ne s'inquiétant de » rien, ne ſongeant point à l'avenir, » allant à la chaſſe quand il a faim, ven» dant ſon lit quand il a dormi, & cé-

» dant par goût pour la paix le terrein
» qu'on lui diſpute. Pendant le jour il
» fait des paniers ou s'amuſe à rêver.
» Quelquefois il paſſe des heures en-
» tières, aſſis ſur une natte, les bras
» croiſés ; car il met le bonheur ſu-
» prême dans l'inaction. Las d'habiter
» un canton il va dans un autre. Trou-
» ve-t il un ſéjour qui lui plaiſe ? Il
» dreſſe une cabane autour de laquelle
» ſes enfans s'en élèvent d'autres, &
» ceux-ci, quand ils ſe marient, vont
» s'établir ailleurs. Souvent le frère
» épouſe ſa ſœur ; ſouvent le même
» homme eſt le mari de la mère & de
» la fille. Ils n'ont aucun égard aux liens
» du ſang, & leur pareſſe s'accommode
» aſſez de ces unions étranges qu'ils
» peuvent former ſans ſortir de chez
» eux. Leurs femmes ſont d'honnêtes
» eſclaves qu'ils multiplient ſuivant
» leur caprice & le beſoin qu'ils en
» ont ; elles cultivent le jardin, font
» les ouvrages de coton, & préparent le
» repas qui ſe borne à quelques poiſ-
» ſons rôtis ſur le charbon. Quand
» elles ont ſervi leurs maris à table,

» elles se retirent ; ceux-ci se jettent » dans leurs hamachs, dorment ou fument. Quand elles viennent d'accoucher elles reprennent leurs travaux ordinaires ; l'époux se met au » lit, se plaint, fait diéte, & reçoit » les visites. Une chose dont tu seras » surprise encore, c'est que la danse, » qui pour nous est l'expression de la » joie, n'est chez eux qu'un signe de » deuil & de tristesse. Au lieu de ces pas » qui peignent la tendresse & le desir, de ces doux enlacemens, de ces » attitudes charmantes dont chacune » porte un sentiment dans l'ame, ils » n'ont qu'un trépignement de pieds » accompagné de contorsions bisarres » & d'un hurlement lugubre : quand » un Caraïbe est mort, ses parens vont » danser sur sa tombe. »

» Leurs guerres sont peu sanglantes, » & la bravoure n'est pas leur vertu. » Ils se cachent dans les bois pour surprendre l'ennemi, vont brûler sa cabane s'il est absent, & s'éloignent au » premier bruit.

» Leur Religion est simple & peu

» chargée de dogmes ; ſon culte reſ-
» ſemble à celui des anciens Patriar-
» ches ; ils ſacrifient en pleine campa-
» gne au *Zéméen*, & lui portent pour
» offrandes les prémices des fruits de
» la terre. Ce Dieu, ſuivant leur opi-
» nion, fait croître leurs racines, les
» protège dans leurs guerres, & veille
» la nuit autour de leurs maiſons. Ils
» ont encore un autre Dieu qu'ils re-
» gardent comme l'auteur du mal. Ce
» ſyſtême des deux principes leur eſt
» commun avec la plûpart des Nations,
» qui peut-être ont cru devoir l'adop-
» ter pour juſtifier la Providence.

» Tel eſt ce peuple étrange, le ſeul
» qui nous donne une idée de notre
» ſimplicité primitive, & de cette li-
» berté franche qui dut caractériſer l'en-
» fance du monde. Sa tempérance le
» fait jouir de la ſanté la plus ferme,
» & ſa vigueur le ſuit juſqu'au tombeau.
» Quand il eſt parvenu au plus grand
» âge, il demeure couché, ne prend
» plus de nourriture & laiſſe venir la
» mort. Ce moment n'a rien qui l'ef-
» fraie : il n'y voit que les approches
» d'un

» d'un long repos. Cependant le dogme » de l'immortalité de l'ame a pénétré » jusqu'à lui, mais enveloppé de tant » d'absurdités qu'il est à peine recon- » noissable. La plus imbécille superstition regne chez ces sauvages trompés » par leurs Prêtres ou Boyés, qui abu- » sent, comme par-tout ailleurs, de la » crédulité des foibles; leur tempéra- » ment mélancolique les rend propres » au prestige, & ils s'y livrent à un point » qui n'est pas concevable. »

Vous voyez, Monsieur que le principal caractère des ouvrages de M. *Léonard* est la douceur, la candeur, l'honnêteté même. Il a un grand avantage sur la plûpart des Poëtes de nos jours; ses écrits ont tous l'air de sortir de son ame. Il semble avoir entrepris de ramener l'art des vers à sa véritable origine; ses Poësies respirent par-tout la vertu; elles la font toujours aimer. En un mot, ce jeune écrivain a des talens très-réels, très-estimables; & c'est un de ceux que vous souhaiterez davantage de voir se perfectionner dans la carrière où il entre avec tant de distinc-

tion. Je voudrois qu'il changeât quelques vers proſaïques qui lui ſont échappés, qu'il ſupprimât trois ou quatre de ſes Idylles qui me paroiſſent foibles, & qu'il finît quelques autres d'une manière plus marquée : car il ne faut jamais laiſſer l'eſprit du lecteur ſur des circonſtances ou des idées communes. Son ſtyle eſt harmonieux en beaucoup d'endroits : je deſirerois qu'il le fût toujours ; dans ces ſortes de vers, cela dépend preſqu'entièrement du mêlange des meſures & des rimes ; je demanderois encore qu'il mît plus de liaiſon, & en même temps plus d'images dans ſes poëſies morales. Enfin, Monſieur, je penſe qu'avec quelque travail, M. *Léonard* peut eſpérer de voir ſes productions comptées dans le petit nombre d'ouvrages qui triomphent du temps & de la Critique.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 29 Août 1771.

LETTRE V.

L'Honneur François, ou l'Hiſtoire des vertus & des exploits de notre Nation depuis l'établiſſement de la Monarchie juſqu'à nos jours; Tomes troiſième & quatrième; à Paris chez J. P. Coſtard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

LEs Anciens repréſentoient l'Hiſtoire ſous l'emblême ingénieux d'une Muſe qui répète à la terre les accens de la Renommée, & qui ſuſpend au Temple de Mémoire le tableau des Empires & les images des grands hommes. Grave, ſimple, modeſte, ennemie du faſte, belle de ſes propres charmes, elle dédaigne les évènemens pompeux & recherchés. Elle laiſſe la trompette & la lyre à l'Epopée, les élans & l'exaltation du ſtyle à la majeſté de l'Ode, les échaſſes & les cli-

quetis de l'antithèse aux profateurs collégiaux ; elle n'envie point à l'Eloquence l'éclat de la parure, ni à la Poëſie le brillant du coloris. Si quelquefois, pour tracer des portraits célèbres, elle emprunte le luxe de la première, &, le pinceau de la ſeconde pour les peintures guerrières, elle n'en uſe qu'avec une ſage retenue. Mais ce qui la bleſſe le plus, c'eſt ce langage ſententieux & empeſé, fatras éternel de maximes philoſophiques dont la charge faſtidieuſe révolteroit même dans un Traité de morale.

Je ne prétends pas, Monſieur, que l'Hiſtorien anonyme de *L'Honneur François* ait tous les défauts que je viens d'indiquer. On ne ſçauroit lui conteſter de la force, de la rapidité, de la chaleur, une façon de repréſenter les grands objets qu'il traite, bien propre à allumer dans l'ame des lecteurs la flamme du courage & le ſentiment de l'honneur. Quel dommage que tant de belles qualités ſoient infectées par le mauvais goût des déclamations oratoires, pédanteſques & philoſophiques ! Eh ! pourquoi l'auteur s'obſtine-t-il à ſui-

vre une route qui l'égare? Pourquoi tant d'efforts pour corrompre ſon talent? Il n'a pas beſoin de toutes ces petites reſſources dont la médiocrité cherche à s'étayer. Qu'il s'abandonne à l'impulſion d'un génie mâle & ferme; qu'il dédaigne une parure ambitieuſe; qu'il ſçache s'arrêter à propos, & je lui prédis, dans ce genre hiſtorique, une gloire que peu de contemporains pourront lui diſputer.

Une partie des reproches que je fais à l'Anonyme, je les lui avois faits, lorſqu'il publia les deux premiers Tomes de ſon Ouvrage *; j'avouai que le ſecond étoit écrit avec plus de modération & de ſageſſe que le premier, & je reconnois de même aujourd'hui que les nouveaux volumes affectent encore moins d'enflure & de morgue : mais ils n'en ſont pas tout-à-fait exempts. Eſt-il ſupportable, par exemple, d'écrire dans une hiſtoire que » *Charles VII*, s'avança » bientôt vers Paris : *on eût dit que ſé-* » *clat de ſon diadême diſſipoit les orages* » *formés devant lui, & glaçoit d'effroi*

* Voyez l'*Année Littéraire* 1770, Tome II, page 189.

» *ses ennemis* » : & en parlant du Siége d'Orléans : « Tout vrai François con-» templera avec respect les vestiges de » ce Siége célèbre, & sentira à cette » vue naître dans son ame ces transports généreux, cet enthousiasme » plus qu'humain, dont un Citoyen » de Rome étoit embrasé en montant » au Capitole. Lorsqu'il songera que, » sous ces remparts écroulés, reposent » les cendres de tant de Héros, il leur » donnera des larmes, & s'écriera : oui, » ces monumens formés de quelques » pierres rongées par le temps sont plus » superbes que ceux que le luxe éleve » aux grandeurs ».

Les Tomes troisième & quatrième de l'*Honneur François* embrassent les règnes de *Charles VII*, de *Louis XI*, de *Charles VIII*, de *Louis XII*, & de *François I*; c'est-à-dire, qu'ils renferment les morceaux les plus intéressans de notre Histoire, qu'ils touchent aux époques de la renaissance du goût, du réveil des Arts, de la formation de la langue, & des progrès de la civilisation. La lecture m'en a paru très-curieuse & très-amusante; les Princes

& les hommes célèbres y sont peints avec autant de force que de vérité. Indépendamment des traits dont la victoire ou les succès politiques embellissent leurs portraits, on y rencontre des anecdotes piquantes, dont la plupart avoient été ignorées ou négligées par les Ecrivains trop servilement occupés de la dignité de l'Histoire. Il seroit bien à souhaiter que les gens de lettres, qui fournissent cette noble carrière, mêlassent souvent à la dignité de leur style la franchise & la naïveté des détails du bon *Plutarque* : ils n'en seroient que plus intéressans & plus recherchés. Les descriptions militaires de l'Auteur m'ont singulièrement frappé ; c'est une chaleur & une vivacité de narration, qui entraîne l'esprit, & qui échauffe l'imagination ; on croit y être ; la bataille malheureuse de Pavie, du moins ce qui se passa autour du Roi, est digne du pinceau de *le Brun*, & plus circonstancié que dans aucun de nos Historiens ; vous me saurez gré, Monsieur, de vous en transcrire quelques morceaux : » Le vieux *la Trimouille* » étendu aux pieds du Roi, terminoit

» au lit d'honneur une carrière de ſoixan-
» te ans de travaux & d'exploits. Plus
» loin, *S. Severin*, grand Ecuyer,
» percé de coups, nageant dans ſon
» ſang, abattu ſous ſon cheval, ren-
» doit les derniers ſoupirs. On veut le
» ſecourir, *Je n'ai plus beſoin de rien*,
» dit-il, *courez au Roi, & laiſſez-moi*
» *mourir*... Le Maréchal *de Foix* ayant
» perdu un bras, appelloit à grands cris
» *Bonnivet*, qui n'étoit plus... Il tom-
» be, il eſt pris, & va mourir à Pavie.
» Le Comte *de Saint Paul* & *Montmo-*
» *renci* furent enveloppés en courant
» au ſecours du Roi; & forcés de ren-
» dre les armes. Le Roi combattoit à
» pied; il s'étoit fait un rempart des
» cadavres des deux nations... Il reçoit
» deux bleſſures, tombe, rappelle ſes
» forces, ſe relève, fait mordre la
» pouſſière à tout ce qui l'approche...
» On le conduit, priſonnier au camp;
» il traverſe le champ de bataille, il
» voit les Suiſſes étendus à leurs poſtes,
» tous percés de coups honorables, &
» la face tournée vers le Ciel... Tandis
» qu'on étanche ſon ſang; & qu'on
» panſe ſes bleſſures, *François*, d'une

» main que le désespoir faisoit trem-
» bler, écrit à sa mère ce peu de
» mots, où son ame se peint toute
» entière, & que tout le monde res-
» pecte encore : *Madame, tout est per-*
» *du, fors l'honneur* ».

On sait combien l'intrépidité & la haute valeur de ce Prince enflammoient *Louis le Grand*. Le jeune Roi, sur le point d'entreprendre une guerre, dit qu'il y marcheroit en personne ; on lui représenta ce qu'il en avoit coûté à *François I*, pour s'être abandonné à cette ardeur imprudente : *imprudente, tant qu'il vous plaira*, reprit Louis, *mais cette imprudence l'a placé au rang des plus grands Rois.*

Vous trouverez, Monsieur, dans cette Histoire, les exploits, les bons mots & les faits de chevalerie du fameux *Bayard*, présentés avec beaucoup d'intérêt & de détails, & vous y reconnoîtrez au premier coup-d'œil le Héros de l'honneur, du courage & de la patrie. *Louis XI*, un des hommes les plus indéfinissables qu'il y ait jamais eu, y est peint mourant ; « Environné de
» Médecins, d'Astrologues, de Prêtres

» & de Reliques. ... Tantôt essayant de » rallumer par des breuvages qui font » frémir la nature, son sang que l'âge » avoit glacé, tantôt se couvrant d'osse- » mens desséchés. ... Il prodiguoit ses » biens pour des reliques, & croyoit » séduire le ciel à force de présens, » comme on corrompt des Ministres. » Sa vie fut un tissu de lâchetés politi- » ques, de soupçons injustes, de ter- » reurs paniques. Il fut le plus défiant » des hommes, mauvais fils, mauvais » ami, mauvais père, & mourut en » invoquant *Notre-Dame d'Embrun sa* » *bonne maîtresse*». Le jugement que tous les Ecrivains ont porté de ce mauvais Prince, devroit faire trembler les Rois au souvenir du tribunal incorruptible de l'Histoire, & de ses redoutables anathèmes.

Vous lirez avec plaisir l'intéressant épisode de la *Pucelle d'Orléans*, & vous serez content de la façon dont l'Historien en parle, d'après les monumens les plus authentiques & les plus incontestables. Quel délire & quelle odieuse effervescence de Philosophie de noircir l'Héroïne de Vaucouleurs de traits

infames & dégoûtans, précisément pour avoir la satisfaction de consigner des horreurs dans un Poëme, où la rage de l'impiété, l'impudence de la calomnie, & la débauche la plus crapuleuse, tiennent lieu de verve & de génie ! L'Auteur, sans reconnoître dans la *Pucelle* une fille soutenue du bras du Tout-puissant, ce que rien n'oblige de croire, prétend que *Jeanne*, échauffée par un noble enthousiasme, crut tenir de la main de Dieu même le glaive dont la sienne étoit armée, & que cette illusion suffit pour l'élever au-dessus de son sexe. » L'obscure patrie de la *Pu*
» *celle* avoit seule conservé l'amour
» la patrie commune, & soupiroit
» disgraces de son Roi, tandis qu
» hameaux rebelles insultoient à
» leur, & sembloient partager l
» phe des Anglois. Que fal
» plus pour enflammer le c
» jeune fille, née avec un tem
» de feu, & élevée parmi
» riers. Le plaisir d'être
» ajoute encore à la v
» mande audience au

le
des
le les
la dou-
triom-
oit-il de
eur d'une
éramment
des Guer-
feul vertueux
ertu... Elle de-
Seigneur de *Bau-*

dricourt; elle eſſuie des mépris; les refus ne l'étonnent point; elle parle » avec un enthouſiaſme qui ſubjugue » les eſprits. Le Capitaine ſent avec » ſurpriſe la perſuaſion ſe gliſſer dans » ſon cœur. Il ne peut concevoir ni ce » qu'il voit, ni ce qu'il entend, ni ce » qu'il eſpére. *Vas*, lui dit-il enfin, *& » advienne tout ce qu'il pourra*... Un » *Philoſophe* auroit ri de ſes viſions, » un Roi ſuperſtitieux l'auroit fait exor» ciſer, un Monarque malheureux l'a » reçue, & remis ſa deſtinée entre ſes » mains ».

Convenez, Monſieur, qu'alors il a été heureux pour la France de n'être point Philoſophe.

L'Auteur compare ſérieuſement *Charles VII* à *Henri IV*. Que penſez-vous, de ce parallèle? Je ne vois qu'un trait de reſſemblance, c'eſt qu'ils ont été perſécutés l'un & l'autre par leurs ſujets: mais l'un les ſoumit l'épée à la main, l'autre avec les armes de la *Pucelle*.

Les Deux Avares, Comédie en deux Actes en prose, mêlée d'Ariettes, représentée à Fontainebleau le 27 Octobre, & à la Comédie Italienne le 6 Décembre 1770 ; par M. de Falbaire, Musique de M. Grétry ; à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise.

Cette prétendue Comédie, Monsieur, est trop compliquée, pour que j'entreprenne de vous en faire connoître le sujet, & les scènes sont d'un style trop commun, pour que vous en puissiez soutenir la lecture. Quant aux ariettes ; vous savez qu'en général c'est de la prose triviale, à laquelle on coud de mauvaises rimes, qui donnent lieu à quelques effets de musique. M. *de Falbaire* a étendu ce privilége aussi loin qu'il puisse aller. Si vous en doutez, lisez cette ariette, où l'un des deux Avares dit que *Mahomet* avec ses Houris n'est point son Prophète.

Des ſequins bien ſonnans,
Des ducats trébuchans,
Un Ciel tout d'argent
M'auroient plus aiſément
Fait croire à l'Alcoran.

Et cette autre, où le même vieillard donne au diable ceux qui deſirent ſa ſucceſſion.

Voyez une chatte,
La patte en l'air & l'œil ardent,
Guetter la ſouris qui gratte :
Elle la guette doucement ;
Elle la guette
Doucement, tout doucement ;
Et pour croquer la pauvre bête,
D'avance elle aiguiſe ſes dents.

Voilà pourtant, Monſieur, à quoi nous en ſommes réduits! Voilà le ſpectacle favori de ce même peuple, qui daignoit s'amuſer autrefois à la repréſentation des chef d'œuvres de *Moliere*, de *Corneille* & de *Racine*! Cependant il faut convenir que s'il n'y a dans la pièce

de M. *de Falbaire* ni détails, ni traits, ni ſtyle, il y a en revanche beaucoup de mouvemens, & des ſituations aſſez bouffones. Il faut rendre auſſi juſtice à M. *Grétry*, & répéter avec le public que ſa muſique, qui eſt charmante, empêcheroit de tomber l'Opéra-Comique le plus déteſtable.

Le Fabriquant de Londres, Drame en cinq Actes & en Proſe, repréſenté par les Comédiens François ordinaires du Roi le 12 Février 1771; par M. de Falbaire; à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

Vous avez entendu parler, Monſieur, de cette aventure, qu'on dit être réellement arrivée à Londres il y a quelques années. Deux malheureux ſe rencontrent ſur le pont de Weſtminſter, à l'inſtant même où ils ſont près de ſe précipiter dans la Tamiſe. L'un eſt un négociant, que des pertes conſidérables réduiſent, ainſi que toute ſa famille, à

la plus affreuse indigence ; l'autre est un Lord, qui, malgré d'immenses richesses, n'en a pas moins *le Spleen*, ou ce que nous appellons en François *la Consomption*. Le Lord interroge le Négociant, qui lui fait part de sa situation & de son dessein ; il lui offre de réparer son désastre avec ce bien qui ne peut l'empêcher lui-même d'être malheureux, & le Négociant, à son tour, vient à bout de lui faire supporter la vie, en lui faisant goûter tout le plaisir de la bienfaisance.

M. *de Falbaire* a cru que ce sujet pouvoit fournir un Drame intéressant. Il suppose que son *Fabriquant*, qu'il nomme *Vilson*, resté veuf avec deux enfans, vient de se remarier le jour même où il essuye toutes les pertes qui causent sa banqueroute. La personne qu'il épouse est fille d'une Madame *Sonbrige*, que le Lord *Falkland* avoit abusée par une promesse de mariage, & ce Lord ensuite avoit pris des engagemens avec une personne des premières maisons d'Angleterre. Il se trouve que celui que *Vilson* rencontre sur le pont

de Weſtminſter, lorſqu'il va ſe précipiter dans le fleuve, eſt ce même *Falkland* qui a perdu ſa femme, & que le remords tourmente. Il a vainement cherché Madame *Sonbrige*: perſuadé qu'elle n'eſt plus, il veut auſſi terminer des jours qui lui ſont à charge. Le *Fabriquant* qu'il détourne d'un pareil projet, le préſente à ſa famille comme ſon libérateur: *Falkland* reconnoît Madame *de Sonbrige*, l'épouſe, & devient ainſi le beau-père de *Vilſon*.

Cette pièce n'a point eu de ſuccès au théâtre; elle n'en a pas davantage à la lecture. Si le fonds eſt ſingulier & touchant, les ſcènes ne ſont qu'eſquiſſées; il n'y a preſque point de développemens: je n'y ai trouvé aucun morceau aſſez remarquable pour pouvoir être cité. L'auteur a cru devoir remplacer les développemens par une indication perpétuelle de la pantomime, & par mille petits détails domeſtiques qu'il offre ſans ceſſe aux yeux du ſpectateur: mais ces détails là mêmes ont quelque choſe de niais qui fait rire, & ils ont été la principale cauſe de la chûte de la pièce.

Comment peut-on mettre sur la scène une femme qui tricote, & qui laisse échapper une maille, un commis écrivant sur un registre, & disant : *posez zero, avance un* ? Ce commis, entouré d'enfans qui jouent, dit à l'un : *Tenez-vous tranquille, petit garçon* ; à l'autre, *vous ferez donc toujours pendu à ma ceinture* ! Dans un autre endroit, la nouvelle épouse de *Vilson* donne un collier à la petite fille, qui s'écrie : *Voyez comme ça brille, mon papa* ! Et le papa de répondre : *Eh bien ! qu'est-ce qu'on dit* ? A quoi l'enfant réplique : *Je vous aime de tout mon cœur.* Il est encore fort ridicule de mettre sur la scène une troupe de gens avec des flambeaux qui cherchent un noyé le long de la rivière. En un mot, il n'est pas étonnant que toutes ces puérilités aient mis le parterre de bonne humeur, & que ce Drame soit tombé dès la première représentation, *non sans bruit*, comme dit M. *de Falbaire*.

La Fête de Flore, Pastorale en un Acte, représentée devant Sa Majesté, à Fontainebleau, le Jeudi 15 Novembre de l'année dernière; & ensuite à l'Opera le 12 Juin de cette année 1771.

Cette jolie bagatelle a eu beaucoup de succès; les paroles en sont très-ingénieuses; on y trouve le rôle d'une Coquette qui est plein de graces & d'esprit. La Scène avec *Eucharis*, Bergère naïve & tendre, vous fera beaucoup de plaisir.

CHLOÉ, *à Eucharis.*

De ce jour, fait pour le plaisir,
Pourquoi ne pas goûter les charmes?
Dans vos yeux j'ai lu vos allarmes:
Je viens les partager, je viens les adoucir.
Votre tristesse
S'accroît sans cesse;
Parlez sans détour,
Prêtresse de *Flore*,

Seriez-vous encore
Victime de l'Amour ?

EUCHARIS.

Hélas !

CÉPHISE.

Le tendre Amour vous forme pour sa gloire;
Non, la belle *Eucharis* n'aime point vainement.

EUCHARIS.

Céphise !..... Hylas est inconstant.
Ah, qu'il m'en coûte pour le croire !

CÉPHISE.

Regretter un perfide Amant
C'est mériter une nouvelle offense.
Les pleurs que l'amour répand
Font la gloire de l'inconstance.

EUCHARIS.

Et, comment de l'ingrat perdre le souvenir ?
Ah ! de mon cœur je ne puis le bannir.

CÉPHISE.

De la fleur la plus belle
Voyez le deſtin.
Chaque matin,
Une roſe nouvelle
Pare notre ſein.

Le plaiſir comme elle,
Au gré des amours,
Change tous les jours.
De ce bien ſuprême
Sçachons nous ſaiſir :
Qu'importe qu'il ſoit le même,
Si c'eſt un plaiſir ?

EUCHARIS.

L'amour léger & volage
N'a que de trompeurs attraits :
Pour plaire aux cœurs qu'il engage,
Du bonheur il offre l'image :
Mais ne le donne jamais.

Les airs que chante *Céphiſe* ſont très-agréables ; & développent bien le perſonnage d'une Coquette.

Loin de ſuccomber à ſes peines,
L'Amant, qui gémit ſous ſes chaînes,
Ne doit ſonger qu'à les quitter.

L'Amour a des aîles
Pour fuir les cruelles;
Il faut l'imiter.

. . . . . .

Quand l'Amour nous appelle,
S'il nous preſcrit un nouveau choix,
Volons à ſa voix.

Une ardeur nouvelle
Doit nous enflammer:
Laiſſons nous charmer.
C'eſt être fidèle
Que de toujous aimer.

. . . . . .

L'Amour doit avoir en partage
La légereté de Zéphir.
Toujours riant, ſouvent volage,
Comme lui, changer & jouir.

Sans les charmes du badinage,
Seroit-il le Dieu du plaiſir ?

Vous pouvez juger par ces vers, Monſieur, que M. *de Saint-Marc*, auteur de la *Fête de Flore*, poſsède le genre de verſification qui convient au lyrique. Il a cette fleur de ſentiment qui rend ce ſtyle agréable. On attend de lui un nouvel Opéra intitulé *Adèle de Ponthieu*; on en dit beaucoup de bien; il a eu l'art d'y faire entrer les uſages de l'ancienne Chevalerie, & d'y répandre cette vérité de coſtume ſi néceſſaire dans tout eſpèce de Drame.

Dictionnaire de Santé. Tome III.

Il y a quelques années, Monſieur, que je vous annonçai le *Dictionnaire de Santé* comme un de ces ouvrages d'une utilité générale & journalière. Vous ſçavez qu'il n'embraſſe que la partie médécinale, & que pour en faire un ouvrage complet, dans lequel on n'eût rien à deſirer, il étoit indiſpenſable d'y joindre ce qui concerne la Chirurgie. C'eſt ce qu'on vient d'exécuter avec

ſuccès ſous ce titre : *Dictionnaire Portatif de Chirurgie, ou Tome III du Dictionnaire de Santé, contenant toutes les connoiſſances tant théoriques que pratiques de la Chirurgie ; le détail & les uſages des meilleurs inſtrumens, avec la figure des plus uſités ; le Manuel des opérations chirurgicales ; à l'uſage non-ſeulement des Etudians en Chirurgie, mais même des perſonnes charitables de Province qui voudront être utiles aux pauvres. Le tout traité d'après les préceptes des plus grands maîtres, & les ouvrages modernes les plus eſtimés ; par M. Sue le jeune, Maître en Chirurgie, Adjoint au Comité Perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie, Chirurgien ordinaire de l'Hôtel de ville, Profeſſeur en Anatomie & en Chirurgie à l'Ecole Pratique, &c ; un volume in 8° de 740 pages ; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.* Il y a dans ce Dictionnaire pluſieurs articles qui appartiennent uniquement aux gens de l'art : mais il en eſt un grand nombre qui ſont du reſſort de tous les états & de toutes les conditions. Vous en trouverez quantité d'autres fort étendus qui ſont

ſont autant de Traités complets des opérations les plus intéreſſantes de la Chirurgie. Voyez les mots *Accouchement*, *Fracture*, *Hernie*, *Luxation*, *Plaie*, *Taille*, *Trépan*, &c, &c, &c. » Les Livres les plus ſuivis, nous dit » M. *Sue* dans un *Avertiſſement*, ont » fourni les matériaux de ce Dictionnaire: les Mémoires de l'Académie » Royale de Chirurgie, ces archives » ſacrées de notre ſcience, ceux de » l'Académie Royale des Sciences, le » Journal de Médecine, les maladies » des os de M. *Petit*, les ſçavans Traités de *Maître Jean* & de M. *Deshaies-Gendron* ſur les Maladies des yeux: » &c. » Je ne puis trop vous engager, Monſieur, à lire l'ouvrage de M. *Sue*; il vous devient abſolument néceſſaire ſi vous avez déja le *Dictionnaire de Santé*; &, ſi vous ne l'avez pas, vous ne ſçauriez mieux faire que de vous procurer les trois volumes.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 22 Août 1771.

LETTRE VI.

Fables & Contes Philoſophiques par M. Barbe, un volume in-12, à Paris chez Deladain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

M. *Barbe* Doctrinaire, a publié pour la première fois des Fables en 1762 ; je vous en rendis compte dans le temps. En liſant ſon Recueil, on eſt étonné de ce qu'elles n'ont pas fait plus de ſenſation. Il y en a quelques-unes de foibles ; mais on y en trouve auſſi un grand nombre de charmantes. La narration en eſt preſque toujours vive & naturelle ; ſon ſtyle eſt toujours analogue au genre dans lequel il écrit. On nous a peu donné de Fables dans ce ſiécle qui ſoit préférable à celle que vous allez lire.

Les Pêcheurs.

Six jeunes gens, que je ne nomme point,
Dirent un jour : qui nous empêche

De nous promener un peu loin ?
Le temps est beau ; partons ; allons vîte à la
pêche.
Aussitôt dit, aussitôt fait.
En un clin d'œil tout se prépare,
Hameçons, lignes & filet.
D'abord on marche ensemble ; ensuite on se sé-
pare ;
Deux suivent le chemin qui conduit au ruisseau.
Les y voilà ; le filet est dans l'eau ;
L'appât est au bout de la ligne ;
Leur empressement étoit digne
D'être récompensé. Déjà plus d'un poisson
Se laisse prendre & mord à l'hameçon.
La nasse se remplit ; leur succès les étonne :
Jamais ils n'avoient fait une pêche si bonne.
Bien contens, ils s'en vont par un autre che-
min
Déterminés à faire un grand festin
Ce même soir sans inviter personne.
Leurs quatre compagnons, que sont-ils de-
venus ?
Tranquillement sous un arbre étendus

Ils s'entretiennent de nouvelles,
De jeux, d'amuſemens, de mille bagatelles:
Le temps s'écoule. -- Et notre pêche? -- Hélas!
Je l'avois oubliée; avançons à grands pas;
Nos camarades nous attendent.
Point du tout, ils n'attendoient pas:
Ils ſont déja chez eux, libres, ſans embarras;
Ils comptent les poiſſons qu'ils ont pris, & prétendent
Qu'aucun autre n'a droit d'aſſiſter au repas.

Le fond de cette Fable pourroit être ſans doute plus ingénieux & la fin plus piquante : mais elle eſt remplie de détails qui en rachètent les défauts.

Deux ſuivent le chemin qui conduit au ruiſſeau.
Les y voilà.
Nos camarades nous attendent :
Point du tout, ils n'attendoient pas.

Ce ſont là de ces graces de ſtyle qu'on ne trouve guères dans les autres Fabuliſtes de ce ſiécle ; le premier Recueil de M. *Barbe* en offre une foule de-

xemples. Il y en a moins dans celles qu'il donne aujourd'hui. Il ſemble qu'il ait voulu travailler davantage ſes vers, & le travail produit rarement ces graces fugitives qui ne ſe préſentent que dans le premier feu de la compoſition. Une ſorte de Fables dans laquelle il réuſſit preſque toujours, eſt celle où il emploie le dialogue. En voici une qui certainement vous fera beaucoup de plaiſir; elle eſt intitulée *Les Conſultations.*

Dois-je employer mon temps à compoſer des Fables?
Diſois-je à mon ami. — *La Fontaine* en a fait,
Répondit-il. Auriez-vous le ſecret
D'en faire de plus agréables? —
Qui moi! Vous vous moquez. — N'en compoſez donc point. —
Ne m'eſt-il pas permis de le ſuivre de loin? —
Tant d'autres l'ont ſuivi dans le ſiécle où nous ſommes!
Abandonnez la Fable. On n'en a plus beſoin.

Donnez-nous du Tragique. — Après tant de grands hommes ? —

Du Comique. — On ne voit autre chose à Paris. —

Des Brochures délicieuses. —

Hélas ! me mettez-vous au rang des beaux-esprits ? —

Des aventures scandaleuses. —

La satyre jamais n'infecta mes écrits. —

Quelques Romans Anglois. — Vous badinez, je pense.

Les Quais n'en sont-ils pas garnis ?

La Tamise aujourd'hui semble couler en France. —

Des Odes. — Cela seroit beau.

N'avons-nous pas *le Franc*, & *la Motte* & *Rousseau* ? —

Traduisez-nous du Grec. On vous lira. — J'en doute. —

Faites des vers Latins. — Ils seroient inconnus. —

L'Histoire plaît. — On la sçait toute. —

Eh bien, n'écrivez point. — Je ne dormirois plus. —

Croyez-moi, renoncez. -- Comment ! que je renonce
A l'Apologue ! Moi ! Jamais..... Je vous annonce
Que juſqu'à mon dernier ſoupir
La Fable occcupera mes momens de loiſir. —
On demande conſeil. L'affaire eſt d'importance.
On a pris ſon parti d'avance.

Vous trouverez encore des détails agréables dans la Fable ſuivante.

Le Colin-Maillard.

Voici comment un pere ſage,
Au lieu de leçons & d'avis,
D'un jeu d'enfans ſçut faire uſage
Pour l'inſtruction de ſon fils.

Trois jeunes gens du voiſinage
Sont invités. Ils viennent, & d'abord
Il s'agit de connoître, en conſultant le ſort,
Celui dont un bandeau doit couvrir le viſage.
Le ſort décide. A l'un d'entre eux
On bande inconcinent les yeux.
En cet état, il court, il recule, il avance ;

S'il entend quelque bruit, auſſitôt s'élance.
Il s'empreſſe, il s'agite, il ſe tourmente envain;
Croyant tenir quelqu'un, c'eſt l'air ſeul qu'il
embraſſe.
L'un s'approche, & s'enfuit ſoudain:
Sur la table un autre ſe place,
Tend un livre à l'Aveugle, & le lui laiſſe en
main.
Pendant qu'il ſe dépite, ami, je viens me ren-
dre,
S'écrie un Enfant; me voici. --
L'Aveugle accourt: mais au lieu de le prendre,
A l'autre bout il eſt ſurpris d'entendre,
Tu te trompes, je ſuis ici. --
Comment finira cette hiſtoire?
Un petit fripon d'Ecolier
Se cache derrière un pilier,
Par un trait de malice noire;
Puis, ſans crier, gare le pot au noir,
En badinant, en raillant, il excite
L'Enfant dont le viſage eſt couvert d'un mou-
choir.

Celui-ci plein d'eſpoir, vole & ſe précipite,
Diſant enfin te voilà pris. —
Heureuſement le maître du logis
Se met au devant, & l'arrête ;
Sans quoi, contre le marbre il ſe caſſoit la tête.

Cette Fable eſt ſuivie d'une longue moralité qui tient une page entière & qui n'a rien de neuf. Les moralités ſont preſque toujours l'écueil de M. *Barbe*. La plûpart de celles qu'il place après ſes Fables ſont communes & même écrites d'un ſtyle négligé. Il ſeroit à ſouhaiter que nos Fabuliſtes puſſent ſe perſuader une fois pour toutes, qu'une telle morale ſuffit pour gâter la plus jolie Fable, & lui ôter tout ſon effet. Dans une Fable de M. *Barbe* deux enfans partagent des noix ; l'un prend le dedans & donne les coquilles à ſon camarade. Celui qui a été la dupe du partage voit quelque temps après des olives & croit attraper l'autre en lui donnant le deſſus & en gardant le noyau pour lui. L'idée de cette Fable eſt plaiſante. Quelle morale l'auteur donne-t-il là deſſus au lecteur ?

L'expérience ſans eſprit
Ne ſert à rien ; la preuve en eſt dans ce récit.

Vous m'avouerez qu'il n'y a rien de ſi froid. Je voudrois que l'on compoſât un apologue où un père de famille réciteroit à ſes enfans des allégories amuſantes & faciles à pénétrer ; l'agrément de ces fictions, le plaiſir d'en ſaiſir le ſens piqueroit d'abord leur curioſité & leur amour-propre ; mais le vieillard feroit ſuivre ſes allégories d'un long ſermon qui les expliqueroit, quoiqu'elles fuſſent très-claires. Il finiroit par endormir profondément l'auditoire, ou par le faire bâiller une heure de ſuite. On pourroit reprocher à cette hiſtoire de n'être pas tout à fait une Fable ; mais elle ſeroit sûrement fort inſtructive.

Les meilleures Fables, ſuivant moi, ſont celles qui emportent leur morale avec elles, comme celle que je vais vous citer ; elle vous prouvera en même-temps que ce n'eſt pas à tort que M. *Barbe* a intitulé ſon Recueil *Fables & Contes Philoſophiques*. Au reſte, c'eſt de la vraie Philoſophie, & qui n'a rien

de commun avec cette morgue pédantesque qui en usurpe aujourd'hui le nom.

Le Livre du temps.

Comblé depuis long-temps & de biens & d'honneurs,
Le riche *Mukammed*, du faîte des grandeurs
Etoit tombé dans l'indigence.
Il ne lui restoit rien de sa fortune immense...
Enfermé dans son cabinet,
Il se plaignoit un jour avec impatience,
Et murmuroit contre la Providence...
Hélas! Seigneur, disoit-il, qu'ai-je fait
Pour éprouver votre vengeance?
N'ai-je pas secouru le pauvre & l'orphelin?
Plein de courage au péril de ma vie
N'ai-je pas servi ma Patrie?
L'homme est donc vertueux en vain? —
Comme il parloit encore, à ses côtés un Ange
Se présente, & lui dit... Je suis l'Ange *Uriel*...
Je viens te corriger de cet orgueil étrange,
Qui souille tes vertus & te rend criminel...
La perte de tes biens te fait verser des larmes...

Apprends que cette pauvreté,
Qui répand dans ton cœur de ſi vives allarmes,
Eſt la punition de ton oiſiveté....
Combien as-tu vécu? Pourrois-tu me répondre?
Ce Livre que je tiens eſt le Livre du Temps.
Il renferme tous les inſtans
Bien employés. Pour te confondre,
Regarde & lis... Voici tous les momens
Que la Religion, l'humanité, l'aumône,
Ont obtenus de toi... Voici ceux où le trône
Du grand Monarque des Perſans
S'eſt affermi par tes faits éclatans;
Tu vois plus bas ceux que l'étude
S'eſt conſacrés: ceux où l'inquiétude,
Les fatigues, les ſoins, les ennuis accablans,
Ont invité les plaiſirs innocens
A te rendre la vie & moins triſte & moins rude..
Tu viens de lire...Eh bien, combien as-tu vécu?
Cette liſte à tes yeux offerte
Te montre-t-elle aſſez ta véritable perte?
Et ton orgueil eſt-il vaincu? --
Hélas! que j'ai perdu d'heures & de journées!
S'écria *Muhammed* interdit & confus.

Quelle perte, grand Dieu !... Je ne regrette plus
Mes eſpérances ruinées,
Mes biens, ou pillés ou vendus.
Je ſuis puni. Ces malheurs m'étoient dûs.
O Ciel ! A ſoixante ans, j'ai vêcu quatre années.

Le Recueil de M. *Barbe* eſt très eſtimable. Cet auteur a beaucoup de naturel & de vérité ; on ne lui reprochera point des choſes recherchées, des faux brillans, des étincelles de bel-eſprit, défauts ſi communs aujourd'hui, ſi répréhenſibles dans tout ouvrage de Littérature en général, & particulièrement ſi contraires à la ſimplicité de l'Apologue & à la naïveté du bon *la Fontaine*.

*Lettres ſur la Vérification des Ecritures arguées de faux ; pour ſervir de réponſe à celles de M. B*** : par M. d'Autrépe, Expert Ecrivain-Juré, ancien Bis-Syndic de Experts-Ecrivains Jurés ; un volume in 12 d'environ 300 pages ; à Paris chez Lottin l'aîné Imprimeur-Libraire rue S. Jacques.*

Ce petit ouvrage eſt une apologie

victorieuſe d'une des branches de notre légiſlation. En France (car il n'eſt ici queſtion que d'elle) lorſqu'on met ſous les yeux de la Juſtice un écrit, un billet, une cédule où les Magiſtrats apperçoivent clairement des traces de reſtitution, d'infamation ou de peines corporelles, & que malgré l'évidence apparente du témoignage, l'accuſé perſiſte à ſoutenir ou que l'écrit n'eſt point de lui, ou qu'on a contrefait le caractère de ſon écriture, on met la plume à la main des parties, on compare leur manière actuelle de tracer & de lier les lettres avec celle qui eſt exprimée dans la pièce qui fait l'objet de la conteſtation, & ſur l'avis attentif & réfléchi des Experts-Ecrivains Jurés, les Tribunaux décident de la vérité ou de la contrefaction de la preuve alléguée; c'eſt ce qu'on appelle en terme d'art, *jugé par comparaiſon d'écriture.*

L'Anonyme que l'auteur réfute dans l'écrit polémique que je vous annonce, Monſieur, prétend que cette eſpèce de preuve eſt *inutile*, *abuſive*, & même *dangereuſe.* Le zèle patriotique & l'honneur de l'art mettent les armes à la

main de M. d'*Autrèpe* ; le triple blaſphême excite ſon indignation ; il combat avec courage & avec ſuccès, *pro aris & focis*, il prouve que cette forme de judicature eſt *utile* & même *néceſſaire*. » Des orphelins ſans appui viennent ſe jetter aux pieds de la Juſtice ; ils élèvent vers elle des mains tremblantes & des yeux couverts de larmes. Le patrimoine de leurs ancêtres, la ſeule reſſource qui leur reſtoit pour ſubvenir à leurs beſoins, eſt envahie par un homme puiſſant. Un prix vil offert dans le ſecret n'a pu l'en rendre propriétaire. La fourbe & l'artifice le feront parvenir à ſes fins. Il fabrique un titre qui favoriſe ſon uſurpation & ſemble lui donner le droit de rentrer dans un héritage détaché de celui dont il eſt actuellement en poſſeſſion. C'eſt en vain qu'une famille déſolée expoſe la légitimité de ſa propriété : le titre produit contre elle détruiroit ſes eſpérances, ſi la Juſtice, toujours prudente dans ſes jugemens, ne cherchoit à s'aſſûrer de la vérité par le rigoureux examen des droits reſpectifs

» des parties. Mais à qui peut-elle con-
» fier cet examen ?..... A ces Artiſtes
» dont l'œil accoûtumé à ſaiſir les ar-
» tifices des fauſſaires, peut ſeul diſtin-
» guer la vérité ou la fauſſeté du titre
» qui leur eſt produit. »

A la ſuite de cette hypothèſe touchante, l'auteur fait une énumération vive des divers autres cas où il prouve que le repos de la Société ſeroit néceſſairement troublé par les écrivains fauſſaires, ſi *la preuve par comparaiſon d'écriture* qui ſeule peut alors répandre la lumière, étoit rejettée. Ici c'eſt un malheureux dévoré de la ſoif de l'or, doué du funeſte talent d'imiter l'écriture, qui forme des créances ſur une perſonne aiſée, & en reclame hardiment la valeur par les voies juridiques. Là des héritiers collatéraux ſont appellés à une ſucceſſion par un teſtament olographe, dont la validité eſt conteſtée par d'autres héritiers qui prétendent n'y pas reconnoître l'écriture du teſtateur. Une autre fois on dépoſe aux pieds des tribunaux indignés des écrits contre le gouvernement, contre le prince & ſes

miniſtres, contre les mœurs & la religion. Les Auteurs téméraires ou impies de pareilles pièces les ont compoſées dans le ſecret & l'obſcurité du cabinet, il faut les découvrir malgré leurs précautions. On conſigne & on répand dans des écrits clandeſtins des ſoupçons injurieux ſur la conduite d'une épouſe, des imputations odieuſes qui font naître la jalouſie & le déſeſpoir dans le cœur d'une femme qui chérit ſon époux, & qui s'en croyoit tendrement aimée.

M. *d'Autrépe* fortifie ſon aſſertion par une multiplicité d'Ordonnances de nos Rois, qui enjoignent & autoriſent la preuve *par comparaiſon d'écriture*, par la pratique conſtante & uniforme des Cours Souveraines & des Tribunaux inférieurs. Il réfute les différentes objections qu'on peut lui faire ſur le talent perfide d'imiter une écriture, au point de n'avoir rien à craindre de l'artiſte le plus fin & le plus habile, ſur l'adreſſe à ſe former par un travail pénible une nouvelle manière d'écrire, pour n'avoir point à redouter la confrontation d'écrits ſortis précédemment

de sa plume; il fait voir que quoique l'âge, la maladie, ou la frayeur, aient pu occasionner quelques légers changemens dans une écriture, un Expert, instruit à fond des règles & des élémens de son art, ne s'y trompera pas; que quoiqu'il soit possible de rencontrer deux écritures qui aient le même air de ressemblance qu'on remarque quelquefois entre deux visages, cependant un Ecrivain observateur & patient découvrira entre les deux corps d'écriture quelques caractères, quelques traits de différence, tels que ceux qu'un œil attentif démêle entre deux personnes qui passent pour se ressembler parfaitement. Enfin il n'est aucune espèce d'objection solide que M. *d'Autrepe* ne détruise d'une manière triomphante dans son ouvrage, divisé en sept lettres, écrites avec beaucoup de chaleur & d'esprit.

On sent que l'intérêt de la patrie & le dessein de la purger des pertes qui la désolent ont mis la plume à la main de l'Auteur; je ne sais cependant si quelques endroits de ses lettres ne pourroient pas aller directement contre un but aussi louable. Il ne m'a point

paru prudent, par exemple, pour prouver péremptoirement qu'il eſt impoſſible à un fauſſaire d'en impoſer à un Expert conſommé dans les connoiſſances de l'art, de révéler toutes les fineſſes, toutes les petites ruſes qu'il emploie pour examiner & confondre une contrefaction ; il n'étoit point à propos de publier qu'on la découvre évidemment à la négligence de certaines choſes, de certains traits que la main d'un fourbe n'a pas ordinairement l'attention de bien ſaiſir & d'imiter. N'eſt-ce pas là, Monſieur, avertir ces fripons d'être plus habiles, de prendre plus de précautions, & ſur-tout de s'attacher aux articles qui les trahiſſent, & qu'on leur apprend à connoître ? N'eſt-ce pas là, en quelque ſorte, dire à l'ennemi le *mot du guet* ? Quoi qu'il en ſoit, l'Ouvrage de M. *d'Autreps* me rappelle un trait qui y a rapport, & que j'ai mille fois entendu attribuer à un Roi célèbre dans les Annales de la Politique & de la Guerre. En Pruſſe, l'inſtruction du procès ne doit durer tout au plus qu'une année, ou les Juges en répondent au Roi, à moins que quelques mois avant

la révolution de l'année, ils ne puiſſent prouver que les démarches & les enquêtes néceſſaires à la déciſion n'ont pu ſe parfaire dans le terme fixé. Le cas venoit d'arriver, on avoit produit un billet portant créance d'une ſomme très-conſidérable ; la Partie aſſignée avouoit que l'écriture du corps du billet & la ſignature imitoient parfaitement la ſienne, mais qu'elle étoit contrefaite, & qu'il ne devoit rien. Sa probité reconnue plaidoit en ſa faveur. On multiplia donc les recherches, & rien ne s'éclairciſſoit. Le Prince, informé du procès & des délais qu'il avoit occaſionnés, demande le billet, en tâte le papier, l'ouvre, l'approche des bougies, le referme, en ordonnant de faire arrêter ſur le champ le fauſſaire qui l'avoit contrefait. *Cela eſt évident*, dit FRÉDÉRIC, *ce morceau de papier a été coupé préciſément dans le milieu de la feuille, enſorte que le timbre s'y trouve tout entier, & paroît à la lumière ; il porte la marque d'une papeterie récemment établie, & la date du billet lui eſt antérieure de quelques années.*

Le Dépit & le Voyage, Poëme avec des notes, ſuivi des Lettres Vénitiennes; à Londres, & ſe trouve à Paris chez Coſtard rue Saint Jean de Beauvais.

Ce Poëme a ſix Chants. L'Auteur ſemble avoir eu pour objet d'y décrire les inconvéniens de la coquetterie. La belle *Eglé* a pour amant le jeune *Lindor*, qui mérite toute ſa tendreſſe, & qui eſt forcé de s'abſenter pour quelque temps. Dans cet intervalle, elle ſe livre imprudemment au plaiſir de montrer le pouvoir de ſes charmes. Elle paroît dans un cercle avec un petit maître nommé *Damis*. *Lindor*, qui eſt de retour, croit qu'elle eſt inconſtante, & s'éloigne d'un ſéjour qu'il déteſte. *Eglé* ſe livre au déſeſpoir : elle forme le projet de ſuivre les traces de ſon amant; elle change d'habillement avec la fille qui l'accompagne, & veut paſſer

dans le voyage pour la ſuivante. Ce traveſtiſſement produit pluſieurs aventures. Enfin, au bout d'un mois, elle retrouve *Lindor*, qui s'étoit fait hermite; elle lui découvre ſon imprudence & ſon repentir, & le ſixième Chant finit par l'himen des deux amans.

Il eſt dommage que ce Poëme ſoit gâté par quantité de détails bas, qui ne devroient être réſervés qu'au pinceau de ceux qui n'ont aucun talent. Par exemple, l'hiſtoire de la ſuivante d'*Egié* avec un boſſu, qu'elle rencontre dans le chemin, & qui s'enfuit avec elle, ne plaira point aux lecteurs délicats. Cependant ſi l'Auteur de ce petit ouvrage vouloit être difficile, il pourroit obtenir des ſuffrages plus flateurs que ceux qu'il paroît ambitionner.

Le portrait du petit-maître eſt agréablement tracé.

Monſieur *Damis* étoit un petit homme
Très-peu pourvu de mérite & de bien;

Dame Nature avoit réduit en somme,
A cet égard, son lot à presque rien.
Pour la figure, hélas! c'étoit tout comme
Ces faquins vantés par leur laideur;
Pour la naissance, & même pour l'honneur
Son appanage étoit encor plus mince:
Mais de l'audace & des airs de bonheur,
Il en avoit autant & plus qu'un Prince.

On croiroit presque en voyant de tels traits,
Qu'Amour ainsi l'avoit fait naître exprès
Pour corriger le caprice des Belles,
Qui trop souvent font de très-mauvais choix:
On croiroit mal. Jusques aux plus cruelles,
Il rangeoit tout sous ses honteuses loix.
Quel art puissant le rendoit maître d'elles?
Il se vantoit: c'est leur plus grand écueil;
Un indiscret peut troubler cent cervelles;
Et qui se vante, est sûr d'un doux accueil.

Voici encore deux traits naturels, qui m'ont fait regretter que le reste ne soit pas du même genre. *Eglé* étoit inquiéte de l'absence de *Lindor*:

Au même instant on apporte un billet,
Il est signé de la main qu'elle adore ;
Avant la nuit, elle verra l'objet
Que ce moment lui rend plus cher encore.
Transports charmans d'un amour satisfait,
Que l'on doit plaindre un cœur qui vous ignore !
D'*Eglé* bientôt le beau sein se colore,
Et dans ses yeux éteints par la langueur,
Du plus beau jour naît la brillante aurore :
Rien n'embellit autant que le bonheur.

Dans un autre endroit, l'auteur suppose qu'*Eglé* a perdu tout son goût pour sa parure.

C'est maintenant un excès tout contraire :
Depuis sa faute elle porte le soin
Jusqu'aux rigueurs d'un préjugé sévère ;
Elle voudroit être laide, & déplaire ;
Le repentir ne peut aller plus loin.

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Août 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Lettres à une Illuſtre Morte, décédée en Pologne depuis peu de temps : ouvrage du ſentiment, où l'on trouve des anecdotes auſſi curieuſes qu'intéreſſantes : par l'auteur des Caractères de l'Amitié *&c ; un vol. in-12 de près de 500 pages ; à Paris chez Bailly Libraire Quai des Auguſtins.*

L'Auteur de cet ouvrage, Monſieur, ſemble vouloir imiter Madame *de Sévigné*. Toutes les Lettres de cette tendre mère ne reſpirent, pour ainſi dire, que la paſſion extraordinaire qu'elle avoit pour ſa fille. Celles-ci retracent à chaque page la douleur & la triſteſſe de l'auteur au ſujet d'une Illuſtre Polonoiſe digne de tous ſes regrets. Il s'élève contre ceux qui pourroient ſoupçonner ſes ſentimens d'avoir été autre choſe que l'amitié la plus pure ; il eſt vrai que cette liaiſon

intime paroît n'avoir eu aucun rapport avec les ſens, puiſqu'elle tiroit ſon origine d[illegible]eur goût commun pour *Malle-branche* & la Métaphyſique. Ces *Lettres* portent l'empreinte du même genre de Philoſophie. Voici un fragment qui en donnera une idée, & qui peut être eſt ce qu'il y a de mieux dans tout l'ouvrage. Il faut ne pas perdre de vûe que l'auteur s'adreſſe toujours à l'illuſtre amie dont il pleure la perte. » Quelle » profuſion de richeſſes dans la région » des eſprits! C'eſt là que vous nous » attendez, & que vous vous trouvez » avec tous ces grands hommes qui » connurent la vérité. Oh! quelle ma- » gnifique aſſemblée! Que vos con- » noiſſances ſe ſeront étendues au mi- » lieu de ces eſpaces immenſes où il » n'y a rien de corporel! Que vos idées » ſeront devenues ſublimes dans ce » lieu raviſſant dont l'Eternel lui même » eſt le centre & la fin! Le jour que vous » coulez maintenant eſt une éternité; » & quelle différence entre ce jour » d'oui & celui d'un temps qui ſe di- » viſe en heures & en minutes, & qui » eſt toujours au moment de finir! » La région que vous habitez eſt [illegible]

» menſité même : & quelle diſpropor-
» tion entre un ſéjour où il n'y a ni
» barrières ni limites, & une terre
» qui n'a que neuf mille lieues de cir-
» conférence, & qui eſt bornée de tou-
» tes parts !

» Oh, que nous nous trouvons reſ-
» ſerrés quand nous laiſſons courir no-
» tre imagination au delà de ce monde !
» Que ce point de vue, tout obſcur
» qu'il eſt, nous donne une petite idée
» de tout ce qui tombe ſous les ſens !
» Cette terre ne nous paroît plus qu'un
» atôme, & l'homme qui ſe croit im-
» menſe, & tous nos héros remplis de
» leur grandeur, ne ſe retrouvent plus.
» Oh, que la Philoſophie bien en-
» tendue offre à l'eſprit de belles & de
» grandes images ! Avec elle on eſt ſu-
» périeur à toutes les hauteurs du fié-
» cle, & l'on apperçoit l'ame mille
» fois plus vaſte que les Cieux. » L'au-
teur rend compte à l'ombre de ſon amie de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre, des troubles de la Pologne ſa patrie, de l'élection du Souverain Pontife, & même des ouvrages de Littérature, des productions de Mrs *de Voltaire*, *Rouſſeau* de Genêve, *Buffon*, *d'Alem-*

bert, *d'Arnaud*, *Dorat*, &c, &c, &c. Mais les jugemens qu'il en porte n'ont rien de piquant ; les anecdotes qu'il rapporte de temps en temps ſont plus curieuſes. En voici une tout à fait ſingulière. Il s'agit d'un homme que le Duc d'Orléans Régent apperçut au milieu de la nuit dans le Jardin du Palais Royal, qu'il interrogea ſur toutes ſortes de matières, & dont il reçut toujours les réponſes les plus étonnantes & les plus relevées. » Le Régent, qui ne » ſe fit point connoître, s'efforça, par » tout ce qu'il y a de plus engageant, » de ſçavoir quel étoit un homme ſi » rare & ſi curieux ; & c'eſt alors que » l'inconnu dit au Prince qu'il étoit » *Moïſe* ; à quoi ſon Alteſſe répliqua » qu'*elle aimoit autant que ce fût lui* » *qu'un autre*, & auſſitôt il s'enfuit » avec tant de vîteſſe qu'on ne put le » retrouver. Le Régent regretta toute » ſa vie de n'avoir pu découvrir quel » étoit un original ſi intéreſſant. »

L'auteur réfléchit ſur la bizarrerie de la fortune, en ſe rappellant l'aventure de Mlle d'*Arquien*, qui paſſa en Pologne à la ſuite de l'épouſe du Roi *Sigiſmond*, & qui, de très ſimple patti-

culière qu'elle étoit, se maria à *Jean Sobieski*, & devint Reine au grand étonnement de tous les François. » Je » suis surpris, dit-il, que M. l'Abbé » *Coyer* ne nous ait pas raconté son » histoire en nous donnant celle du Roi » son époux. Le public auroit appris » que, pour satisfaire son avarice, elle » parioit des sommes considérables » avec des gentilshommes Polonois, » sous prétexte qu'avant tel temps ils au- » roient tel emploi, & qu'ensuite » afin de gagner son pari elle les y fai- » soit nommer; qu'ayant voulu se re- » tirer à la Cour de France après la » mort de *Jean Sobieski*, *Louis XIV* » lui refusa cette faveur, & ne lui ac- » corda que le séjour de Blois où elle » se rendit de Rome avec empresse- » ment & où elle mourut dans un âge » avancé. Son père, dont on ne sçavoit » que faire, devint Cardinal, & l'on » dit, lorsqu'il fut admis dans le Sacré » Collège, *que c'étoit le premier Collège* » *où il étoit entré.* »

On lit dans ces *Lettres* des exemples d'amitié presqu'aussi prodigieux que ceux que nous fournit l'Histoire

Ancienne. Un gentilhomme Polonois nommé *Masalski* perdit son sang par toutes les parties de son corps à la vue de son ami qui venoit d'être tué, & l'on trouva son cœur presque offifié. » Le » Cardinal *Albéroni*, cet homme ex- » traordinaire à qui deux mondes n'au- » roient pas suffi pour exercer son gé- » nie aussi vaste qu'inquiet, ne ces- » soit de dire *qu'il avoit été beaucoup* » *plus sensible à la mort d'un de ses amis* » *qu'aux révolutions qui l'avoient dé-* » *pouillé du Ministère d'Espagne, & qui* » *avoient soulevé la France contre lui.* Au » commencement du siécle dernier My- » lord *Hamilton* partit de Londres pour » se rendre à Constantinople auprès » d'un ami que de mauvaises affaires » retenoient en prison. Il sollicita, com- » me d'autres demandent leur délivran- » ce, le bonheur de se renfermer » avec lui. Le Visir, frappé d'un si » bel accord, fit élargir le captif. » Le dernier trait est de *Pierre le Grand*. » Cet Empereur passant par Cracovie, » & visitant un Chanoine qu'il hono- » roit de son amitié, fut vivement af- » fligé de le trouver au lit, &, après

» avoir voulu voir ſon mal qui con-
» ſiſtoit dans un ulcère à la jambe, il ſe
» jetta deſſus avec impétuoſité, & le
» lêcha lui-même, en lui diſant, *vous*
» *ne guérirez qu'en vous faiſant rendre le*
» *même ſervice par quelqu'un de vos ſer-*
» *viteurs.* Le Chanoine, auſſi confus
» qu'étonné d'un acte d'humanité ſi ex-
» traordinaire, le raconta quelque
» temps après à M. *Galuski* qui étoit
» alors tout jeune & de qui l'auteur le
» tient. »

Il cite encore une Lettre de *la Bruyère* qui mérite d'être conſervée. Elle donne un nouveau degré d'eſtime pour la mémoire de cet excellent écrivain. Il y répond à un homme qui avoit attaqué ſa naiſſance, ſes mœurs & ſa perſonne dans un libelle diffamatoire qui couroit la ville & la Cour. » Eh, mon
» ami, que vous ai-je fait pour me dé-
» chirer à belles dents? Ne ſuis-je donc
» pas votre frère & un homme com-
» me vous? Eſt-ce à mon cœur que vous
» en voulez? Hélas, il vous chérit ten-
» drement. Eſt-ce à mon eſprit? Je vous
» l'abandonne pour ce qu'il eſt, & je ne
» puis m'en donner un autre. Eſt-ce à

» mon origine ? Je n'en tire nulle va-
» nité, & je ſerois né fils d'un artiſan,
» que je n'en ſerois pas moins ſatisfait.
» Eſt-ce à mes ouvrages ? S'ils ne vous
» plaiſent pas, ne les liſez point. Je ne
» vous demande ni des approbations
» ni des éloges. Me direz-vous que
» vous faites des ſatyres pour ſub-
» ſiſter ? Je vous répondrai que c'eſt
» le plus horrible de tous les mé-
» tiers, & qu'il vaudroit encore
» mieux labourer la terre, & même
» mendier ? Me direz-vous que c'eſt
» pour faire rire des lecteurs ? Mais quel
» triomphe d'amuſer les méchans &
» les ſots ! Et d'ailleurs celui qui rira
» de vos calomnies, vous déteſtera in-
» térieurement comme un ſcélérat.

» Vous m'auriez épargné ſi vous
» euſſiez été tigre ou taureau, &
» parce que vous êtes mon ſemblable
» vous me déchirez de la manière la
» plus cruelle ! Avez vous voulu me
» nuire, ſans autre raiſon que de faire
» du mal ? Vous ne vous y êtes pas bien
» pris ; le monde, tout corrompu qu'il
» eſt, n'en eſtime pas moins un hon-
» nête homme calomnié, & déteſte

» un calomniateur. Cela eſt ſi vrai que je » ne rougirai point de paroître dans une » compagnie, & que je vous défie de » vous y produire avec votre libelle à la » main. Oh, que votre ame eſt noire, » ſi vous n'avez point de remords de ce » que vous avez fait ! Et que la mienne » eſt belle, ſi je vous aime, comme cela » eſt très-vrai ! Adieu ; ne tourmentez » plus perſonne, je vous le dis en ami : » mais enfin, ſi vous êtes aſſez miſérable » pour ne pouvoir vous empêcher de » calomnier, j'aime encore mieux que » vous parliez mal de moi que de tout » autre. »

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai pu recueillir d'intéreſſant dans les *Lettres à une Illuſtre Morte*. Le reſte eſt plein de moralités & d'exclamations communes. Le ſtyle de l'auteur eſt ſouvent négligé & même de mauvais goût. Il nous apprend qu'*il eſt dans la confidence de ſon cœur*, & ailleurs que *tous les Aſtronomes ſont en l'air pour obſerver le paſſage de Vénus. Si Ovide écrivit ſes Triſtes à raiſon de ſon exil, ce Poëte illuſtre, au bout du compte, ne perdoit que la vue de ſon païs. Si je croyois à la*

métempſycoſe, je me perſuaderois facilement que c'eſt vous-même qui ſous la forme d'une fauvette venez chaque jour vous repoſer ſur ma fenêtre, &c. Dans le commencement de cet Article j'ai comparé ces *Lettres* à celles de Madame *de Sévigné*; mais je n'ai entendu parler que du projet & point du tout de l'exécution. Il faut toute la délicateſſe de cette femme célèbre pour répandre de la grace juſques ſur les moindres détails.

Les Amans Sans le Sçavoir, Comédie en trois Actes & en proſe, repréſentée pour la première fois par les Comédiens François ordinaires du Roi le 6 Juillet 1771; à Paris chez Monory Libraire, cul-de-ſac des Quatre-Vents, Fauxbourg S. Germain.

Vous connoiſſez, Monſieur, de réputation, Mademoiſelle *Mazarelli* comme l'une des perſonnes qui font le plus d'honneur à ſon ſexe, comme l'auteur

d'un Eloge de *Sully* que je vous annonçai dans le temps avec toute la diſtinction qu'il méritoit, & d'un Conte intitulé *Camédris*, rempli d'idées fines & de vues philoſophiques. C'eſt aujourd'hui Madame la Marquiſe *de Saint-Chamond*; elle vient de nous donner la nouvelle Comedie des *Amans Sans le Sçavoir*. Le fond de cette Pièce eſt à peu près le même que celui de *La Surpriſe de l'Amour* & de preſque toutes les Comédies métaphyſiques du ſubtil *Marivaux*. Deux jeunes gens, *Henriette* & le Marquis *de Sainville*, ont été élevés enſemble, & ne ſe doutent pas qu'il y a dans leur cœur quelque choſe de plus que de l'amitié. Un parti avantageux, le Chevalier *de Candeuſe*, ſe préſente pour *Henriette*; cet évènement découvre à *Sainville* la nature de ſes ſentimens; il met tous ſes efforts à traverſer le mariage; il fait naître des tracaſſeries; il débite des propos; tout cela lui attire de l'excellente morale de la part de ſa mère. Cependant le Chevalier *de Candeuſe* le ſurprend aux genoux d'*Henriette*: c'eſt un homme un peu froid; il la lui cède

avec beaucoup de flegme, &, comme il eſt très-clair que les deux jeunes gens ont l'un pour l'autre un penchant qu'il ſeroit aſſez inutile de combattre, leur union eſt le dénouement de la Pièce. » Les étourdis, dit le Comte d'*Aurai* » père de *Sainville*, finiſſent toujours » par être raiſonnables, & les femmes » tendres ſont les plus vertueuſes. Ainſi » le ſort ſe joue des projets des humains. » Je voulois que mon fils fût complai- » ſant & léger ; il eſt impérieux & ſen- » ſible. (*A la Comteſſe*) Vous deſiriez » qu'*Henriette* vêcût dans l'indifférence ; » ſon cœur a trompé votre eſpoir : on » ne détruit pas les penchans de la » nature. »

Je vais, Monſieur, vous tranſcrire une Scène qui vous donnera une idée du talent de Madame *de Saint-Chamond* : il faut ſçavoir que ce Comte d'*Aurai* eſt un père facile, & qu'il a l'adreſſe de paſſer à ſon fils beaucoup de petites fautes pour l'empêcher d'en faire de plus importantes. Ce caractère me plaît aſſez, & je l'aime bien mieux que celui des pères graves & triſtes.

LE COMTE.

Tu rêves, je crois ? Eſt-ce que tu n'as point d'argent? En voilà..... Ou tes amours vont-ils mal ?

SAINVILLE.

La fortune, les amours, tout m'ennuie.

LE COMTE.

Que t'eſt-il donc arrivé ?

SAINVILLE.

C'eſt que..... je ſuis amoureux, je crois.....

LE COMTE, *riant.*

Sérieuſement ?

SAINVILLE.

Ne riez pas, mon père, ce que je dis eſt très-vrai.

LE COMTE.

Eh, pourquoi m'as-tu caché cet amour? .....

SAINVILLE.

Je ne ſçavois pas en avoir.

LE COMTE.

Tu ne veux pas que je rie!.... Et dis moi, eſt-ce depuis long-temps?

SAINVILLE.

Mais, oui..... où je ſuis bien trompé.

LE COMTE.

Et tu n'en ſçavois rien. Comment as-tu fait cette belle découverte, depuis quand?

SAINVILLE.

D'aujourd'hui.

LE COMTE.

Oh, me voilà raſſuré. Puiſque c'eſt l'ouvrage d'un jour, ce n'eſt qu'une fantaiſie; il faut t'arranger.

SAINVILLE.

Si vous vouliez.....

LE COMTE.

Moi..... je veux bien être ton confident ; mais je ne peux pas être ton interprète ; & puis j'aurois bien de la peine à me ressouvenir de toutes les phrases nécessaires en pareilles occasions ; j'ai passé l'âge aimable où l'on déraisonne avec grace.

SAINVILLE.

Mais, mon père, je ne vous dis pas de faire l'amour pour moi.

LE COMTE.

Que dis-tu donc ?

SAINVILLE.

Que vous pouvez beaucoup.

LE COMTE.

Est-ce une femme dont le mari soit jaloux?.... Tu serois trop heureux..... Est-ce une veuve que des parens intéressés éloignent d'un second hymen ? Alors je peux parler.

SAINVILLE, *avec impatience.*

Elle n'eſt ni femme, ni veuve.

LE COMTE, *ſurpris.*

Elle eſt fille?

SAINVILLE, *avec chagrin.*

Et ſans fortune.

LE COMTE, *ſérieuſement.*

Mon fils, ne cherchez point à plaire à quelqu'un que vous ne pouvez épouſer; c'eſt un crime d'y réuſſir. Le talent de ſéduire eſt brillant dans le monde quand il ne ſert que le plaiſir; mais il eſt deshonorant s'il trahit l'innocence.

SAINVILLE.

Eh, pourquoi ne puis-je épouſer une perſonne que j'aime?

LE COMTE.

Tu dis qu'elle n'eſt pas riche; tu ne l'es pas aſſez pour prendre une femme ſans bien. Ta fortune ſera conſidérable

un jour ; mais nous sommes faits, ma femme & moi, pour vivre long-temps ; il n'y a pas même avec nous la ressource de nous voir mourir d'ennui, comme tant d'autres. En attendant, il te faut une femme qui ait au moins vingt-cinq mille livres de rente.

SAINVILLE, *à part en soupirant.*

En faut-il tant pour être heureux?... Dans une autre Scène, *Sainville* fait un récit très-piquant de ce qui s'est passé dans un concert où il s'est trouvé. » La Maîtresse de la maison jouoit de » la harpe : la petite Baronne sa sœur » nous a chanté des airs Italiens avec » toutes les prétentions possibles à la » voix légère. Elle ne se doutoit pas » des paroles ; elle a la fureur des lan- » gues étrangères, & feroit mieux d'ap- » prendre le François. La Comtesse » d'*Herbier*, malgré ses quarante ans, a » voulu chanter son morceau ; comme » elle a beaucoup de dignité, c'étoit » avec une lenteur..... désolante ; len- » teur qu'elle donne pour de la dé- » cence, comme la Baronne prend son

» étourderie pour de l'enjouement.
» *Nancay* jouoit du baſſon & faiſoit
» un bruit épouvantable. *Dorſin* étoit
» modeſtement à l'orcheſtre. Mais le
» beau *Teſſan* nous a donné un air de
» violon ſeul. Le Comte *de Fargy* ſuoit
» à groſſes gouttes pour mettre de l'ame
» dans ſa flute ; ſes groſſes joues, ſes
» gros yeux, ſes gros doigts juroient
» avec ſa muſique ; car il a la folie du
» tendre. Toutes ces perſonnes étoient
» mêlées avec des Chanteuſes & des
» Violons à gages ; tout a parlé, fait
» ſociété, ſoupé enfin, & cela s'ap-
» pelle une ſoirée charmante..... Que
» les talens ſont ennuyeux quand ils
» ſont médiocres & déplacés ! »

On trouve d'ailleurs dans cette Comédie pluſieurs traits ingénieux & pleins de vérité, qui ont été fort applaudis à la repréſentation, & qui font plaiſir à la lecture ; ceux-ci entr'autres. » Il y
» a beaucoup de gens eſtimés dont je
» ne voudrois point pour maris, ſi
» j'étois femme... Qu'importe, en ef-
» fet, dit ironiquement *Sainville* à
» *Henriette*, qu'importe le caractère
» d'un époux riche ? On gémit dans ſon

» appartement, mais on brille dans le » monde..... Je veux être aimé ſans » doute, lui dit ſon rival, mais com- » me on aime dans le monde. — Com- » me on aime dans le monde, répond » *Sainville!* Vous n'êtes pas difficile. »

Enfin, Monſieur, cette Pièce eſt écrite dans le bon goût, d'un ſtyle ſimple, élégant. Avec quelques ſituations & plus de rapidité dans le dialogue, ſon ſuccès au Théâtre auroit été probablement plus décidé. Cependant elle a eu cinq ou ſix repréſentations. J'en ai vûes qui en ont eu davantage & qui ne la valoient point; mais il y avoit plus de fracas, d'incidens, de coups de théâtre bien ou mal amenés, & aujourd'hui les trois quarts des ſpectateurs prennent cela pour de l'intérêt.

Mes Réveries, contenant Erato & l'Amour, Poëme, ſuivi des Riens; à Londres, & ſe trouve à Paris chez les Marchands de Nouveautés.

Le Poëme d'*Erato* ne renferme autre choſe que les Amours de cette Muſe

avec le Dieu de la tendreſſe. Quant aux *Riens*, ce ſont des Poëſies fugitives où vous trouverez de temps en temps des traits d'eſprit & d'aſſez jolis vers, mais plus ſouvent encore un ſtyle recherché, des idées précieuſes & preſque inintelligibles. J'avouerai, par exemple, que je n'ai pas entendu ces vers au ſujet des *Baiſers* de M. *Dorat*.

Parés des mains de la Nature,
Sur le ſein de *Vénus* bercés,
Et dans les plis de ſa ceinture
Avec les Ris entrelacés,
Ils folâtrent ſur la verdure,
Et loin de la carrière obſcure,
Sur l'aîle de l'Amour ils vont être lancés.
La Gloire leur montre ſes traces;
Zéphir les ſoulève dans l'air:
Ils ſe balancent ſur les Graces,
Et s'envolent comme un éclair.

Dans un autre pièce l'auteur vante ainſi le talent de Mlle *G**** pour l'Hiſtoire.

Dans les archives de la Gloire

Tu conduis ton génie ardent,
Et tu débrouilles en jouant
L'effrayant cahos de l'Hiſtoire,
Comme tu déférois ces nœuds
Qui de ton ſein parent l'ivoire
Et l'ébène de tes cheveux.

Une femme qui débrouille le cahos de l'Hiſtoire comme elle défait les rubans de ſon corſet ! Voilà sûrement une idée neuve; mais n'eſt-ce pas en même-temps le comble du ridicule? L'auteur de ces Poëſies me paroît jeune; on ne ſçauroit aſſez lui conſeiller de lire les bons auteurs du ſiécle de *Louis XIV*. Il y apprendra à écrire ſainement, naturellement, & à mépriſer ces faux brillans & ces mépriſables abus de l'eſprit qu'on peut regarder comme les plus déplorables effets du mauvais goût. S'il n'avoit aucune eſpèce de talent, ces conſeils ſeroient ſuperflus; mais il y a dans cette Brochure quelques pièces qui prouvent qu'en ſe formant ſur les bons modèles il peut réuſſir dans le genre anacréontique. La pièce ſuivante intitulée *La Vengeance*, a de la fineſſe & de la légèreté.

Zéphire careſſoit les gaſons ranimés ;
Et des Ris la troupe légère,
Dans les ſombres boſquets, ſur les amans
charmés
Tiroit les voiles du myſtère.

Preſſant dans mes bras amoureux,
Le ſein brûlant de ma maîtreſſe,
De nos tranſports je reſſerrois les nœuds,
Nous expirions de plaiſir & d'ivreſſe ;
Et d'un calme délicieux
Recueillant l'heureuſe moleſſe,
Par cent baiſers voluptueux,
Cloé réchauffoit ma tendreſſe,
Et dans mes ſens éteints ſoufflоit de nouveaux
feux.

» Faut-il que du plaiſir les roſes ſoient mor-
» telles,
» Diſoit *Cloé* ! Que nous ſert d'être amans ?
» Le plaiſir ne vient qu'à pas lents ;
» Et, pour s'enfuir, il a des ailes !

» Mais ſi le plaiſir eſt léger,

» C'eſt parce que l'Amour l'entraîne ;
» L'Amour ſe plaît à voltiger.
» Qu'il revienne demain jouer dans ce verger,
» De ma guirlande je l'enchaîne,
» Et, par mille tourmens, je ſçaurai m'en venger :
» Que dis-je ? N'eſt-ce pas ſa main enchanteresſe
» Qui verſa dans mon cœur les feux du ſentiment,
» Et les deſirs & la tendreſſe,
» Et qui des fleurs de la jeuneſſe,
» Couronna mon fidèle Amant ?
» Moi, te punir, Amour !... Non, va, je te pardonne. »

Alors je tombe à ſes genoux,
J'humecte ſon beau ſein des baiſers les plus doux.
» Tien, prend, lui dis-je encor, mes rubans, ma couronne ;
» Suis ton juſte courroux,
» L'Amour, pour t'embellir, épuiſa ſes richeſſes ;

» Il te prodigua tout, *Cloé*, je le ſçais bien :
» Mais doit-il échapper à tes mains vengereſſes ?
» Hélas ! il ne me donna rien.
» Je ne ſçais point toucher ſa lyre,
» Et je n'ai pas l'art de charmer ;
» Je n'ai donc que celui d'aimer.....
» Encor, c'eſt toi qui me l'inſpire !

Vers de M. Sabatier, Profeſſeur d'Eloquence au Collège de Tournon, à M. l'Abbé de Crillon au ſujet de ſon Livre intitulé DE L'HOMME MORAL.

Dans ce Livre profond qui de toi vient d'éclore,
J'ai reconnu ton ame, tes talens,
Et les généreux ſentimens
De tes braves aïeux dont mon pays s'honore.
Sans doute ces lecteurs ému,
Diront, en admirant ce tableau ſi fidèle :
Quand un *Crillon* peint les vertus,
Il eſt le peintre & le modèle.
Je ſuis, &c.

A Paris ce 26 Août 1771.

LETTRE VIII.

Traité du Mélo-Drame, ou Réflexions ſur la Muſique Dramatique ; à Paris chez Vallat-la-Chapelle Libraire ſur le Perron de la Sainte Chapelle ; un volume in-8° d'environ 400 pages ; prix 5 livres relié.

VOus vous rappellez ſans doute, Monſieur, ce temps de trouble & de fermentation excités par la fameuſe Lettre de M. *Jean-Jacques Rouſſeau*, dans laquelle il avança *que nous n'avions point de Muſique, & que nous n'en aurions jamais* ; que les ſymphonies de *Jean Baptiſte Lulli*, ſi fameuſes & ſi reſpectées, étoient traînantes & ſoporifiques ; que preſque jamais ſes ſons ne rendoient le gracieux & le pathétique des Scènes de *Quinault*, & que tous les ſucceſſeurs de ce célèbre *Lulli*, en aſpirant au même laurier,

ne s'étoient point écartés de sa manière. A ces mots, l'Académie Royale de Musique pâlit d'horreur, ses Vestales perdirent la voix, la Nation entière trembla. On publia des Manifestes pour exposer le danger de la Patrie & réveiller le zèle des citoyens. La Philosophie elle-même ne dédaigna pas de sortir de son auguste repos, & de prendre parti dans la querelle publique; on la vit calculer gravement des notes, & décider en dernière analyse *ce qu'il falloit démontrer. Rameau*, le grand *Rameau*, ayant ramassé autour de lui *les bons François*, donna tête baissée sur l'étendard de Genève; M. *Rousseau* sortit des rangs & présenta la lance en criant *Italiam, Italiam*: alors les combattans des deux partis laissèrent les Généraux se mesurer en champ clos. *Rameau* s'échauffa, s'emporta, menaça son antagoniste d'évoquer les mânes terribles de *Lulli*, & de le livrer à toute la vengeance d'un Italien. Le Citoyen de Genève, qui ne craint pas plus les Revenans que les Philosophes, se moqua de la menace & répondit que, *si jamais la Nation Françoise avoit une Musique*, ce

ſeroit tant pis pour elle. Ce dernier blaſphême étoit le comble de l'audace. L'Académie Royale priva *Jean-Jaques* de ſes entrées gratuites ; *Rouſſeau* lui dit, *à la bonne heure ; mais avouez que vous n'avez point de Muſique.* Enfin, au plus fort de la fermentation, le calme revint ; les diſputes ceſsèrent, préciſément parce qu'il y avoit déja quelque temps qu'elles duroient.

On aſsûre néanmoins qu'elles ſervirent à former le goût de quelques Artiſtes qui eurent le bon eſprit de réfléchir & de ſecouer inſenſiblement le goût de la vieille harmonie. Nous avons moins de répugnance à goûter la Muſique Italienne, & nous nous accoûtumons à calculer les progrès de la nôtre par les efforts qu'elle fait de s'aſſocier à celle qui regne au delà des Alpes. Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, voici une nouvelle pièce qu'on peut ajoûter à toutes celles qui ont paru ſur cette matière lors du grand procès. Vous la lirez avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'outre le mérite d'un ſtyle ingénieux, léger & brillant, l'anonyme y prend un ton de politeſſe, de dé-

cence & d'honnêteté qu'on ne trouve pas toujours dans les écrits polémiques, & que n'avoient point adopté la plûpart de ceux qui l'ont précédé dans cette carrière. Malgré l'air de modestie répandu dans l'ouvrage, on voit que l'écrivain n'est point un amateur superficiel qui par de jolies phrases éblouit une multitude ignorante; c'est un Philosophe éclairé qui remonte jusqu'aux premiers principes, & en tire exactement les conséquences. Il me semble qu'on n'a point encore traité cet objet avec autant de bonne foi, de désintéressement, de vues & de capacité.

Il n'est point question dans ce Traité de décider à laquelle des deux Musiques, *Françoise* ou *Italienne*, on doit adjuger la palme, ni même de raisonner sur la Musique en général, mais sur la Musique Dramatique, ou sur l'union de l'harmonie, instrumentale ou vocale, avec les pièces de Théâtre qu'on nomme *Lyriques*. La Musique des Opéra Italiens est plus mélodieuse, plus vive, plus riche, plus variée; c'est dommage qu'elle ne rende point les images de

la Poëſie, & que ſouvent elle n'exprime rien. La Muſique Françoiſe eſt plus pittoreſque; mais elle eſt lente, timide, monotone; par conſéquent, plus d'expreſſion en Italie, plus d'ame en France; ainſi l'une & l'autre Nation peut ſe flatter d'avoir une bonne & excellente Muſique. Voilà, Monſieur, l'aſſertion générale & tout le fond de l'ouvrage qui eſt diviſé en neuf Chapitres.

Pour ſaiſir la marche de l'auteur & les branches de ſa théorie, il faut diſtinguer deux ſortes de chants, le *chant ſimple* & le *chant compoſé*. » Le premier eſt celui qui ne s'applique qu'à » un ſeul objet, le varie ſous différentes » formes, & ſe contente de l'embellir » de tous les ornemens dont il eſt » ſuſceptible. Son caractère eſt marqué par les traits les plus brillans de » la mélodie & de l'harmonie; il flatte » extrêmement l'oreille & produit ſur » les ſenſations une impreſſion uniforme au milieu des effets les plus » variés. Le *chant compoſé* s'étend à un » bien plus grand nombre de ſujets; il » peindra différens tableaux de la Na-

» ture ; il rendra différentes situations » de l'ame ; il en fera sentir la mar- » che & les changemens ; en un mot, » il se transformera dans tous les ob- » jets qu'il embrasse. Ce chant est plus » sçavant, plus difficile à saisir que le » *chant simple* ; il est aussi moins mélo- » dieux, moins agréable. » Le suffrage de la plus grande partie de l'Europe adjuge la préférence aux Italiens par rapport au *chant simple*. Il est certain que nous leur devons à cet égard tout le fond & l'embellissement de notre Musique ; c'est d'eux que nous avons emprunté les modulations, les inflé- xions douces, les passages chromati- ques, les ports de voix, les cadences & les finales ; mais il n'est pas moins vrai que les Musiciens d'Italie n'ont pas fait les mêmes progrès dans le *chant composé*, c'est-à-dire, qu'ils possèdent beaucoup moins que nous le talent pré- cieux de peindre en Musique, d'adap- ter leurs accords au motif & au sujet d'une Ariette, & de rendre avec force ou avec aménité tout ce qu'exprime un morceau lyrique. Par conséquent, si la Musique Dramatique ne doit avoir

d'autre fonction que d'être l'interprète de la Poëſie Théâtrale, d'exprimer, par la combinaiſon des ſons & l'harmonie qui en réſulte, les peintures qu'on expoſe ſur la ſcène, il eſt évident que les maîtres d'Italie ſont bien loin du grand but du *Mélo-Drame*, & que notre Muſique en approche davantage.

Pour établir le principe déciſif dont je viens de parler, l'Anonyme trace avec autant de ſçavoir que de préciſion le tableau hiſtorique de la Muſique depuis ſa naiſſance & ſa perfection juſqu'à l'état de décadence & de barbarie d'où nous l'avons à peine tirée. La Muſique, dans ſon premier âge, réuniſſoit le chant, le geſte & la poëſie, c'eſt à-dire, que les premiers hommes, en ſe fréquentant, apprirent aux paſſions à s'exprimer avec quelque régularité; la voix devint chant meſuré, le geſte une danſe en forme, & la parole ſe revêtit de nombres. Ces trois arts dans les beaux jours de l'antiquité demeurèrent toujours unis & inſéparables; enſorte que, du temps de *Platon*, la Muſique Inſtrumentale ayant abandonné ſes ſœurs, ce grand Philoſophe

l'appelloit *une chose sans signification ; un abus de la mélodie.*

Quand la Grèce eut subi le joug des maîtres du monde, la Musique & tous les Arts furent transplantés au pied du Capitole. La Musique ne put recouvrer sa première gloire. Cependant, après plusieurs siécles, les Romains modernes se rappellèrent que les Tragédies Grecques étoient toujours accompagnées de chant, du moins dans les Chœurs. Cette idée donna naissance aux représentations en Musique qu'on a nommées depuis *Opéra*. Le restaurateur de ce genre fut *Francesco Beverini* ; son ouvrage du moins est le premier que l'on connoisse ; il est intitulé *La Conversion de Saint Paul*, & fut joué dans l'une des places de Rome l'an 1440. Cinq ans après on vit paroître à Venise une nouvelle Pièce dont le sujet n'étoit pas sacré ; elle avoit pour titre *La Verità Raminga*. Ce ne fut qu'en 1574, selon *Riccoboni*, que Venise sçut donner à ce spectacle la forme & la pompe qu'il a conservées jusqu'à nos jours.

Il s'ensuit de ce précis historique de la Musique que, plus elle se rapprochera

de ſon inſtitution première, c'eſt-à-dire, des Arts qui ne la quittoient point, plus elle marchera vers ſa perfection, & plus elle ſera propre à produire de grands effets. Ici l'auteur met à part pour un moment la Danſe, & ne s'attachant qu'à ſes deux compagnes, il eſſaye le traité d'alliance qui doit les unir à jamais ſur nos Théâtres; il cherche à régler leurs droits & ſur-tout la préſéance. Eſt ce la Muſique qui doit porter le ſceptre ſur le Théâtre, & commander en Souveraine? Ou l'harmonie ne doit-elle ſervir qu'à faire ſortir les traits divers dont la Poëſie Dramatique embellit ſes tableaux? Voilà le grand problème dont la ſolution doit faire ceſſer toute rivalité entre les deux Arts qui brillent à l'Opéra, & déterminer lequel doit commander à l'autre. C'eſt le ſujet du troiſiéme Chapître.

L'imitation de la Nature eſt l'objet des Beaux-Arts. Ce que la Peinture exécute par les couleurs, la Poëſie par les paroles, il faut que la Muſique l'opère par les ſons; elle doit donc exprimer quelque choſe, &, dès qu'il eſt queſtion de Muſique Dramatique, elle ne peut & ne doit ex-

primer que les objets que lui préſente la Poëſie Théâtrale. Mais ce mot d'*exprimer* paroît à l'auteur encore trop vague ; il diſtingue cinq claſſes d'expreſſion très différentes, & qui néanmoins doivent concourir au même but : *l'expreſſion dramatique*, *l'expreſſion poëtique*, *l'expreſſion muſicale*, celle de la *ſymphonie* & celle des *exécutans*. En developpant l'article de l'*expreſſion poëtique*, l'auteur met en parallèle la manière de *Quinaut* avec celle du célèbre Abbé *Métaſtaſe*. » *Quinaut* fait » trop monotoner & dialoguer les paſ» ſions ; il en fait de vraies babillardes » qui comptent, qui meſurent leurs » moindres pas, & qui fatiguent l'au» diteur par de triviales confidences. » L'imagination peut ſe plaire à ſuivre » ainſi, de fil en fil, la chaîne qu'our» dit chaque paſſion ; mais c'eſt un vrai » verbiage pour la Muſique. *Métaſtaſe*, » au contraire, met toutes ſes ſcènes » en action ; peu de raiſonnemens, » nulle deſcription, des traits hardis, » des phraſes coupées, du déſordre, » une marche bruſque, des repos, des » exclamations : il y a là de quoi faire

» briller un Muſicien, même médio-
» cre. »

Pour traiter à fond l'article de l'*expreſſion muſicale*, l'Anonyme examine ſéparément quelques Opéra Italiens & quelques Opéra François. J'oubliois de vous faire obſerver que l'auteur, par reſpect ſans doute pour le grand Opéra, ne fait tomber la plûpart de ſes réfléxions que ſur l'Opéra-Comique. Il prouve, par le témoignage & par les plaintes de Mrs *Métaſtaſe* & *Algarotti*, que cette Muſique Dramatique Italienne que nous vantons tant, eſt tombée & ne ſignifie rien abſolument, parce que le Muſicien, ſans s'embarraſſer des paroles & des vers du Poëte, ne cherche qu'à faire briller ſon talent. Pourvu qu'il puiſſe mêler à ſon harmonie des roulades, des concetti, des paſſages éclatans, des élans de mélodie, il s'inquiette peu ſi tout ce bruit peut avoir quelque rapport avec la ſcène qu'il doit préciſément embellir. On s'attend bien que l'auteur ſe hâte de tirer de cette foule de Muſiciens ſans goût l'immortel *Pergolèze*: quelle ame, en effet, quel feu, quelle chaleur &

quelle vérité d'expreſſion dans ſa *Serva Padrona* & dans ſon *Stabat*! Mais il avoue auſſi que la carrière qu'avoit ouverte cet habile Artiſte a été fermée pour ſes ſucceſſeurs, & que preſqu'aucun d'eux n'a voulu reconnoître pour véritable patrimoine de la bonne Muſique Théâtrale les nouveaux domaines dont le jeune *Pergolèze* l'avoit enrichie. Les élégans compilateurs modernes ſe contentent de l'appeller modeſtement *il vecchio guſto*.

Une autre raiſon qui empêche la Muſique d'au delà des monts de donner à ſes airs la vie dramatique, c'eſt la conduite des Acteurs. » Un Caſtrat s'en va » chez le Compoſiteur, lui gliſſe quelques ſequins dans la main, & lui dit: » *Maître, de grace une Ariette pour moi; vous allez juger de l'étendue de ma voix; voici quelques paſſages que* » *je me ſens en état de bien rendre; vous me ferez plaiſir de les placer dans votre* » *Ariette.* Le maître ne s'aviſe pas de » contredire une harangue précédée » d'un prologue auſſi éloquent; il met » donc à la torture le Poëte qui n'a » pas plaidé ſa cauſe avec tant d'art, &

» auquel le Public s'intéreſſe lui-mê-
» me ſi peu. »

Vient enſuite l'examen des Drames François. L'Anonyme prétend que notre Muſique, quoique fort inférieure à l'Italienne pour le goût & la mélodie, ſçait mieux peindre qu'elle dans les Opéra ; que la lyre Françoiſe eſt plus expreſſive, plus ſouple & plus docile à rendre les impreſſions de la Poëſie. Il parcourt les Opéra-Comiques les plus connus. Il s'arrête ſur-tout avec complaiſance ſur les brillantes productions de M. *Philidor*. Je me borne à un ſeul article, extrait de l'Opéra de *Tomes Jones*, pour vous donner une idée de la manière de raiſonner de l'auteur ſur l'*expreſſion muſicale* Françoiſe. » Il ſeroit
» trop long de ſpécifier tous les traits de
» pinceau qui immortaliſent le dé-
» but de cet Opéra, & dont l'éloge ap-
» partient autant au jeu des inſtru-
» mens qu'au chant lui-même. Il n'eſt
» point d'oreille ſi diſtraite, point d'i-
» magination ſi froide qui ne doive être
» ramenée & échauffée par le bruit de
» ces ſons harmoniques au moment
» que le cerf eſt lancé à l'eau, par le

» jeu continuel des cors qui annonce » que la victoire eſt prochaine, par la » chûte de l'animal, dont chaque note » peint la triſteſſe, l'épuiſement, l'a- » gonie, le dernier ſouffle. L'Artiſte, en » jettant ſur le papier la dernière note, » pouvoit bien répéter le mot que laiſſa » partir de ſa bouche avec un peu d'é- » motion le célèbre *Donatello*. Il fut ſi » frappé lui-même de la beauté d'une » ſtatue qu'il venoit d'achever, qu'en » lui donnant le dernier coup de mail- » let, il lui cria, *Parle*. »

Dans le catalogue intéreſſant des reſtaurateurs de l'*expreſſion muſicale* en France, paroiſſent M. *Duni*, dont l'éloge eſt de nous avoir apporté d'Italie la connoiſſance de la vraie muſique, d'avoir ſenti les défauts du goût Italien, & d'avoir ouvert les yeux à nos Artiſtes ſur ceux du ſon François; M. *de Monſigny* qui plaît ſi généralement par ſes airs agréables & faciles; M. *Grétri* qui fait éclater dans ſes chants toute l'invention, toute la force, tout le coloris que l'on ſe promettoit d'un talent cultivé dans le païs des modèles; il nous fait part des richeſſes des Italiens ſans

les gâter par un luxe inutile & dangereux ; un peu plus d'attention à la proſodie nationale en fera un Artiſte parfait.

L'auteur conſacre un Chapitre au *Récitatif.* Je vous dirai dans un ſeul mot ce qu'il penſe de ce que nous appellons parmi nous *Récitatif.* » Ceci rappelle » l'excellente Epigramme en muſique » de l'auteur du *Sorcier.* Il avoit à » faire chanter le Diable dans une ſcè» ne de conjuration. Comme il n'avoit » jamais été en Enfer pour ſçavoir préciſément le goût de la muſique de ce » païs là, il ne vit rien de mieux que » de lui faire entonner le grand Réci» tatif François avec ſes roulemens, » ſes gonflemens, ſes chevrottemens, » ſes longues cadences, &c, &c. »

L'*expreſſion des exécutans* eſt encore une choſe bien eſſentielle à la perfection du *Mélo-Drame.* Cet article dépend en partie de la bonté de l'orcheſtre, de la capacité des Muſiciens, de l'accord parfait de leur jeu & de toutes les parties, par deſſus tout du double talent de chanter & de déclamer dans l'Acteur ou dans l'Actrice. » Je ne

» connois, dit l'auteur, que l'Actrice » représentant *Marthon* dans *La Fée* » *Urgelle* & le Sieur *Caillot* qu'on » puisse citer comme des modèles. Cet » incomparable Acteur paroît avoir » reçu du Ciel deux ames, l'une dé- » vouée au Musicien, l'autre au Poëte. » Dans les airs où l'expression domine, » c'est un Acteur que l'on entend, dans » ceux où la mélodie l'emporte, l'Ac- » teur est éclipsé par le Chanteur. Il » semble tenir ces deux fonctions à son » commandement. Le passage si diffi- » cile de l'un à l'autre, il l'exécute » avec toute l'aisance possible, &, ce » qui est admirable, il ne sort jamais » du milieu de la nature; il garde la » couleur du caractère & la nuance du » moment; il donne à tout le de- » gré de charge qui convient, &, en » remplissant le rôle essentiel, il laisse » toujours percer l'accessoire. *Euterpe* » & *Thalie* le chérissent également, & » *l'encens qu'il brûle sur leurs autels* » *n'est que le parfum des fleurs dont elles* » *le couronnent.* » Rien n'est outré dans ce brillant éloge; quel dommage que cet Acteur admirable se soit retiré: le

Public eſpère que ſes ſucceſſeurs s'efforceront d'imiter ſur-tout ce ton d'aiſance, cette familiarité, pour ainſi dire, de la Scène, & cette manière de chanter douce, expreſſive & pleine de vérité, qui l'immortaliſe dans les faſtes du Théâtre.

Dans ſon dernier Chapître l'Anonyme oſe enfin jetter un coup d'œil reſpectueux ſur le grand Opéra François qu'il compare à celui d'Italie pour le fond du Drame. Les Opéra Italiens, dit-il, ſont de vraies Tragédies pleines d'ame, de chaleur & d'activité; nos Opera ſont froids, pleins de langueur & de monotonie. Lequel des deux genres eſt plus ſuſceptible de l'expreſſion de l'harmonie? Refondons nos ſublimes Opéra; mettons-y plus de feu, d'intérêt & de rapidité; qu'indépendamment de la muſique ils préſentent des tableaux paſſionnés. Prenons enſuite la mode & le ton d'Italie; appliquons les à ces peintures animées; que la force de l'expreſſion Françoiſe, jointe à la mélodie, à l'accent & aux charmes de la Muſique Italienne, produiſe ces grands effets que nous avons

droit d'attendre & que nous attendons depuis long-temps; que les Italiens empruntent à leur tour notre pinceau, qu'ils ſe ſervent de leur coloris brillant, mais qu'ils le répandent à propos & ſuivant l'exigence du deſſin : alors Naples & Paris auront, non pas une Muſique Françoiſe ou Italienne, mais une bonne & excellente Muſique, de parfaits *Mélo-Drames* & de vrais Opéra.

L'auteur en finiſſant dit un mot de la Danſe. Il remarque que la plûpart des ballets dont on coupe les ſcènes Lyriques, quelque parfaits qu'ils ſoient, n'ont aucune eſpèce de rapport aux peintures qui ont paſſé ſous les yeux des ſpectateurs, & que par conſéquent, ſans les graces & le mérite des Danſeuſes, le Parterre & les Loges n'y prendroient aucune part. Vous connoiſſez le bon mot de cet homme à qui on demandoit un projet pour faire refleurir le Théâtre de l'Opéra : *Il ne faut*, répondit-il, *que deux choſes, rendre les ballets très-longs & les jupons des Danſeuſes très-courts.*

Je crois, Monſieur, que ce *Traité*

du Mélo-Drame doit être le Code familier des Poëtes, des Muſiciens & des Directeurs d'Opéra ; ils y puiſeront des idées très-ſaines & très-neuves, à moins qu'aveuglés à l'excès par le préjugé national, ils penſent n'avoir beſoin ni de réforme ni de conſeils.

Nouveau Jeu d'Hiſtoire Univerſelle, par M. le Maître, Profeſſeur d'Hiſtoire & de Géographie.

Les enfans ne ſçavent que balbutier encore, & leur main peut à peine tracer quelques lignes, qu'on les voit entourés de livres de toutes couleurs. D'abord, & avec raiſon, les premières leçons qu'on leur donne ſont de Catéchiſme & de Religion. On y joint les premiers élémens de la Langue, & à ceux-ci les principes plus difficiles, plus rebutans, & preſque toujours incompréhenſibles pour eux, d'une Langue étrangère & barbare. Si vous voulez y ajouter une teinture d'Hiſtoire & de Géographie, ſciences qui leur deviendront très-néceſſaires pour leur faciliter l'intelligence des Auteurs & les mer-

tre plus à portée de comprendre ce qui ſe dit dans la converſation, vous faites de ces enfans des prodiges ; mais tant de connoiſſances entaſſées à la fois & par force s'entrechoquent néceſſairement, fatiguent les fibres trop délicates de leur petit cerveau, & l'exténuent à la fin. On perfectionne, on enrichit les facultés de leur eſprit aux dépens du corps, de la ſanté, & peut-être de leur vie. Rien n'eſt donc mieux imaginé, Monſieur, ſur-tout pour ces ſciences qui ſont plutôt une affaire de mémoire que de l'eſprit & de la conception, rien, dis-je, de mieux imaginé que de les réduire en jeu, & de les leur préſenter d'une manière qui puiſſe les amuſer, leur plaire, les attacher & les inſtruire en même-temps.

M. *le Maître* qui enſeigne à Paris la Géographie, l'Hiſtoire, le Deſſin, & qui par là même eſt plus capable que perſonne d'apprécier la force & la portée des enfans, a juſtement penſé qu'une Carte en forme de *Jeu*, qui contiendroit ce qu'il importe le plus de ſçavoir ſur l'Hiſtoire Univerſelle, leur ſeroit plus agréable à cet âge, & qu'ils

en retireroient beaucoup plus de profit que de tous les Traités raiſonnés de cette ſcience. En effet, filles ou garçons, cette jeuneſſe n'a vu qu'un jeu; elle s'eſt amuſée; elle tiendra même compte à des pères & mères, à des maîtres aſſez complaiſans ou qui leur ſeront aſſez attachés pour leur accorder quelques momens. Ces maîtres, en leur développant les points du jeu, je veux dire les dates & les évènemens de l'Hiſtoire, leur ont donné une vraie leçon, & les enfans n'ont ſongé qu'à une récréation. Vous les voyez très-attentifs à ne ſe point laiſſer prendre en défaut, & plus sûrs de retenir ce que la choſe exige, plutôt que ce qu'ils apprennent machinalement & de routine, parce qu'ils mettent bien plus d'attention à éviter ce qu'on appelle *pénitence & amende* de jeu, qu'à ſe ſouſtraire peut être aux férules & aux punitions réelles des claſſes. Enfin ces enfans ont lu, ils ont ri, ils ſe ſont amuſés & inſtruits à la fois ſans s'en appercevoir. C'étoit la maxime de M. *de Fénelon*, cet excellent inſtituteur, & je ne puis mieux finir qu'en rapportant ſes

propres paroles dans ſon *Traité de l'Education des Filles*, *Chap. V.* » Laiſſez » jouer un enfant ; mêlez l'inſtruc- » tion avec le jeu ; que la ſageſſe ne ſe » montre à lui que par intervalles & » avec un viſage riant, & gardez vous » de le fatiguer par une exactitude in- » diſcrète. »

Ce *Nouveau Jeu d'Hiſtoire Univerſelle*, dreſſé pour l'inſtruction & l'amuſement de la jeuneſſe ſur une feuille de Chapelet, ſe vend chez *Crépy* le jeune Marchand d'eſtampes rue Saint Jacques, vis à vis la rue de la Parcheminerie. On trouve chez le même *Crépy* le jeune toutes ſortes d'autres jeux de ce genre, dont pluſieurs de Géographie. J'oubliois de vous dire que M. *le Maître* Profeſſeur de Géographie, d'Hiſtoire, & qui montre le Deſſin, doit être diſtingué de cette foule dont parle M. *de Monteſquieu*, quand il dit *que la plûpart ont l'art de montrer ce qu'ils ne ſçavent point.* M. *le Maître* poſsède parfaitement les ſciences qu'il enſeigne ; je puis ajouter qu'il eſt d'ailleurs honnête & plein de mérite. Il demeure rue du Cimetière de Saint Nicolas des Champs.

Nouvelle Lettre à l'Auteur de ces Feuilles ſur M. du Hamel du Monceau, de l'Académie des Sciences, Inſpecteur Général de la Marine, &c.

MONSIEUR,

La Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire * au ſujet de M. *du Hamel du Monceau*, m'a donné occaſion de connoître plus particulièrement ce ſçavant Académicien. J'ai appris qu'il a un frère aîné, homme de beaucoup d'eſprit & de ſçavoir comme lui, M. le Comte *de Deninvilliers*, avec lequel il vit dans l'union la plus parfaite :

Talis Amycleos non junxit gratia fratres.

C'eſt la Fable de *Caſtor & Pollux* heureuſement réaliſée. Ces deux Gentilshommes demeurent dans le même château ; quoique Seigneurs de différentes terres, leurs biens ſont communs entr'eux. Ils s'occupent des mêmes objets

* Voyez *l'Année Littéraire* 1770, Tome VI page 191.

de ſcience. Le château de *Deninvilliers* qu'ils habitent eſt un vrai ſéjour Académique ; on n'y voit que des inſtrumens de Mathématiques, d'Architecture, d'Aſtronomie, d'Agriculture, &c, dont ils ſe ſervent pour faire les expériences & les découvertes les plus utiles. Leur jardin & leur parc ſont des pépinières d'arbres étrangers raſſemblés de toutes les parties du monde. Lorſqu'on s'y promène, on oublie qu'on eſt en Europe, & l'on ſe croit tranſporté tour à tour en Aſie, en Afrique, en Amérique. Quand on leur fait l'amitié de les aller voir, ils montrent toutes ces raretés aux curieux avec une politeſſe affectueuſe. Dans le commerce de la vie, rien de plus ſociable que ces deux reſpectables frères. Leurs vaſſaux les regardent moins comme leurs maîtres que comme leurs pères & leur amis. Comme leur château avoiſine une petite ville, ils ſont d'une très-grande reſſource aux habitans dans les cas de maladie, dans les temps de diſette, & pour les procès, dans leſquels on les choiſit très-ſouvent pour arbitres.

Je

Je tiens, Monſieur, toutes ces particularités intéreſſantes d'une de leurs voiſines, Madame la Baronne *d'Auſſi*, Dame d'autant plus en état d'apprécier le vrai mérite, qu'elle en a beaucoup elle-même au jugement de tous ceux qui ont l'honneur de la connoître. M. *du Hamel* ayant lu dans vos Feuilles, Monſieur, les quatre vers que j'ai compoſés pour mettre au bas de ſon Portrait, m'a fait la galanterie de me l'envoyer. Je l'ai placé honorablement dans mon cabinet auprès de celui de SA MAJESTÉ:

Ainſi de l'équité le veut l'auguſte loi ;
La place de faveur & de prééminence
Eſt dûe, à côté de ſon Roi,
Au meilleur Citoyen de France.

J'ai l'honneur d'être, &c.

DE PONÇOL.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 28 Août 1771.

LETTRE IX.

Observations sur la Statue de Marc-Aurèle & sur d'autres objets relatifs aux Beaux-Arts, à M. Diderot; par Etienne Falconet: Brochure in-12 d'environ 200 pages; à Amsterdam, & se trouve à Paris chez le Clerc Libraire Quai des Augustins.

M. *Falconet*, Sculpteur célèbre, fut mandé il y a quelques années par la Czarine, actuellement regnante, pour ériger une statue équestre au créateur de la Russie, au vainqueur de Pultowa, au Père des Arts, à un des plus beaux & des plus vastes génies qui ayent porté la couronne. L'honneur du choix & les grandes qualités du Héros semblent avoir élevé l'ame de l'Artiste François. On admire l'attitude noble, l'habillement simple & majestueux du Czar, la beauté & la vie du cheval, sur-tout

l'idée neuve de la baſe. Comme toutes les formes & les ornemens des piédeſtaux profilés ou ronds ſont épuiſés, & que d'ailleurs cette eſpèce de baſe ne peut avoir aucune expreſſion, M. *Falconet* a imaginé de repréſenter le courſier élancé au galop, prêt à franchir un quartier de roche qui ſert d'appui aux pieds de derrière, & qui eſt l'emblême des difficultés & des obſtacles que *Pierre* eut à ſurmonter pour polir & civiliſer ſa Nation. L'Artiſte auteur dut être bien flatté lorſque quelque temps après il découvrit que ſon génie s'étoit rencontré avec celui de ſon Héros. » J'ai, dit-il dans ſa Brochure, l'em» preinte d'un cachet de *Pierre I*, dont » il avoit, dit-on, imaginé le ſujet. » C'eſt l'Empereur lui-même repré» ſenté en Statuaire, formant la Ruſſie » dans un roc encore brut quant à la par» tie inférieure..... Le jour que j'eſquiſ» ſai, ſur le coin de votre table, le Hé» ros & ſon courſier franchiſſant la ro» che emblêmatique, & que vous futes » content de mon idée, nous ne devi» nions pas que je me rencontrerois ſi » bien avec mon Héros. Il ne verra pas

» ſaſtatue ; s'il pouvoit la voir, je crois » qu'il en ſeroit content : oui, mon » ami, parce qu'il y trouveroit l'ex- » preſſion du ſentiment qui l'animoit. »

Avant de travailler à ce grand ouvrage, M. *Falconet* fit venir à Saint-Pétersbourg toutes les parties du fameux cheval de *Marc-Aurèle* moulées à Rome. Il aſſûre qu'il fut ſurpris de ne trouver qu'une production froide & médiocre à la place d'un courſier admiré de l'antiquité, vanté par les modernes, & l'objet des extaſes de tous les voyageurs. » La ſtatue de *Marc-Au-* » *rèle* n'eſt pas travaillée dans les règles » de l'Optique ; la touche & la ſaillie » des yeux du cheval ſont au deſſous du » naturel pour la froideur. Les narines » ſont un cercle ſans mouvement & » ſans reſpiration ; les plis formés par » l'ouverture de la bouche ſont arran- » gés comme on voit les brins d'oſier » dans le tiſſu d'une corbeille. Ceux du » col, au deſſous de la ganache, ſont » bien ronds, bien froids, ſans inéga- » lités, ſans reſſort, ſans ce frémiſſe- » ment, cette criſpation de la peau que » ſes plis occaſionnent toujours ; il ſem-

» ble voir une douzaine de baguettes ar-
» rangées ſymétriquement les unes au-
» près des autres. » Voilà, Monſieur, le jugement réfléchi d'un Artiſte habile & l'anathème lancé contre un monument qui a reçu tant d'éloges, contre ce Cheval à qui *Pietre de Cortone* ou *le Cavalier Bernin* dirent un jour, *avance donc ; ne ſçais-tu pas que tu es vivant*?

Lorſqu'on entreprend de s'élever contre une opinion auſſi univerſellement reçue & conſacrée avec tant de gloire dans les annales des Beaux-Arts, on doit s'attendre à une multitude d'objections & d'attaque. M. *Falconet* les a prévues, & ſe croit en état de les ſoutenir avec honneur. *Toute l'Italie qui a le goût des Beaux-Arts, célébre cette ſtatue.* Il répond que les Italiens, admirateurs paſſionnés de toutes les richeſſes qu'ils possèdent, ne peuvent porter qu'un jugement aveugle & ſans conſéquence; que le ſeul mot d'*antique* excite dans leur cerveau une agitation & dans leur ame un enthouſiaſme qui va quelquefois juſqu'au délire; témoin, dit l'auteur, le tour excellent que leur joua

Michel-Ange, quoiqu'Italien. Indigné de les voir ramper ſans diſcernement au pied des monumens antiques, cet Artiſte immortel » fit un *Cupidon* de »marbre qu'il enterra ſecrettement après »en avoir caſſé un bras. On trouva la »ſtatue en faiſant une fouille; on ſe »récria ſur la beauté de ce chef d'œu»vre antique; un Cardinal en fit l'ac»quiſition à grands frais. *Michel-Ange* »*exhiba* le bras caſſé, & l'Eminence »antiquomane ſe défit auſſitôt de ce »mauvais ouvrage qui n'étoit que d'un »Statuaire vivant.»

Après avoir évalué les éloges que les amateurs, les voyageurs & quelques artiſtes François ont donnés à la ſtatue de *Marc-Aurèle*, & la préférence que *Totila* Roi des Goths lui décerna ſur quantité d'autres en ordonnant qu'au ſac de Rome elle fût ſeule conſervée, l'auteur combat directement *Pietre de Cortone.*» Etes vous sûr, dit-il, que ce »Peintre, qui admettoit la vie dans ce »cheval, ſe connût bien en chevaux, »qu'il eût beaucoup étudié la juſteſſe »de leurs actions.» Cette façon de répondre au jugement d'un des plus grands

maîtres de l'Ecole Florentine me paroît foible. Que *Pietre de Cortone* ait étudié les chevaux ou non, qu'importe? Il n'a eu beſoin que de ſes yeux pour voir ſi celui de *Marc-Aurèle* avoit l'air ſi animé, ſi vivant qu'il pût l'exhorter à marcher; &, ſuppoſé que ce mot lui ſoit réellement échappé, il doit frapper tout juge impartial. Si je me trouvois dans l'attelier de l'illuſtre *Pigale*, qu'on vînt lui préſenter la figure en marbre ou en bronze de quelqu'animal de la Chine dont il ne connût ni les proportions ni l'anatomie, & qu'à la vue ſeule de l'eſprit de vie, de la force de l'expreſſion & du mouvement même de l'ame répandus ſur cette figure, *Pigale* ſaiſi d'admiration s'écriât: *marche donc; ne ſçais-tu pas que tu es vivant*? J'avoue que ce cri de la nature dans la bouche d'un grand homme feroit une ſingulière impreſſion ſur moi, & que je ſerois fort tenté d'exalter la gloire du ciſeau Chinois qui auroit produit cette merveille. Il étoit, ce me ſemble, plus ſimple & plus vrai de dire qu'à l'élévation du génie, à une facilité prodigieuſe, & au brillant du coloris Vénitien, le Peintre de Flo-

rence ne ſçut jamais allier la manière correcte & la vigueur d'expreſſion de l'Ecole Romaine ; ſon mot ſur le cheval de *Marc-Aurèle* ſeroit toujours embarraſſant ; mais dumoins n'auroit-il plus autant de poids.

Il paroît devoir acquérir une nouvelle force dans la bouche du Cavalier *Bernin*, à qui pluſieurs auteurs l'attribuent ; le *Bernin*, un des plus grands Sculpteurs qui jamais aient exiſté ; *le Bernin*, dont le génie, ſi adroit imitateur des chefs-d'œuvre de l'antiquité, a arraché les applaudiſſemens de ſon ſiécle, & jouit de ceux de la poſtérité. M. *Falconet* répond froidement : » dans ce dernier cas, le témoignage ſeroit beaucoup plus foible. Un » Sculpteur qui a fait ou qui a eu la foi» bleſſe de laiſſer faire dans ſon atelier, » d'après ſon modèle, *un auſſi déteſtable* » *cheval* (ſi on peut lui donner ce nom) » que celui qu'on voit à Verſailles au » bout de la pièce des Suiſſes, étoit-il » en état de juger des beautés & des dé» fauts d'un cheval ? En ſçavoir il faire » un ? *Le Bernin*, dira-t-on, étoit » vieux lorſqu'il fit ce mauvais ouvra» ge. *Guillaume Couſtou* l'étoit bien au-

» tant quand il fit les très beaux group-
»pes de chevaux qui ſont à Marly. Mais
» il avoit étudié le naturel, ſans quoi
» l'on ne fait que des monſtres, tels que
» celui de la pièce des Suiſſes, & ſans
» cette étude un Artiſte, quelqu'habile
» qu'il ſoit d'ailleurs, n'eſt pas connoiſ-
» ſeur en chevaux. » Pour la taille, la proportion, le jeu des pieds, les élancemens, à la bonne heure; mais, quant à la vérité de la figure & le feu de l'action, il ne faut, pour s'y connoître, qu'avoir des yeux, & je penſe que ceux du *Bernin* en valoient bien d'autres.

A meſure que l'auteur avance, ſon courage s'accroît par les victoires qu'il croit remporter. Après avoir refuſé au fameux cheval de l'Empereur Romain la force de l'expreſſion, il lui conteſte les graces de la figure, les belles proportions, & juſqu'à la vérité du pas & de la marche. Je ne ſuivrai pas M. *Falconet* dans tous ces détails qui exigent des connoiſſances profondes. Je me borne à vous expoſer la façon dont l'auteur répond aux objections des Amateurs qui pourroient s'effaroucher de lui entendre prononcer que la forme du che-

val de *Marc-Aurèle* eſt courte, peſante, ſans fineſſe, ſans gracés & ſans légèreté. *Les Romains*, dit-on, *n'avoient que cette race de chevaux qui passât pour belle.* » Si ces gens là, dit l'auteur, con» ſultoient les ſtatues, les bas-reliefs, les » pierres gravées, les monnoies & les » médailles antiques, ces monumens » leur offriroient par fois des chevaux » auſſi fins que tous ceux que nous con» noiſſons. Les Romains, maîtres du » monde, avoient des chevaux de tou» tes les races qu'ils vouloient; & puiſ» qu'ils avoient le goût & le diſcerne» ment juſte dans les ſtatues humaines, » pourquoi ne l'auroient-ils pas eu dans » leurs ſtatues de chevaux?... Mais ce » qui eſt ſans replique, ce qui l'em» porte ſur tout ce que peuvent dire les » défenſeurs des gros chevaux Romains, » c'eſt le petit cheval antique écorché » qui eſt dans la *Villa - Mathéi*. La fi» neſſe, l'élégance de ſa proportion, » la juſteſſe de ſes mouvemens & la » belle forme de chacune de ſes parties, » font de cet ouvrage un morceau pré» cieux. Si la peau y étoit, vous verriez, » en le comparant au cheval de *Marc-*

» *Aurèle*, que le vrai Beau l'eſt par lui-
» même, quelque nombreux que ſoient
» les éloges prodigués à ce qui l'eſt
» beaucoup moins. »

Vous me demandez actuellement, Monſieur, ce que je penſe du fond de ce procès intenté au cheval de *Marc-Aurèle*. Si les pièces alléguées ſont exactement vraies, c'eſt-à-dire, ſi le modèle exécuté à Rome eſt une copie bien fidèle, ſi M. *Falconet* a bien diſtingué, comme il le dit, ce que les accidens ont pu déformer d'avec les endroits où ſe retrouve la main de l'Artiſte, s'il a eu ſoin, comme il l'aſſûre encore, de placer ce modèle de plâtre à dix huit ou vingt pieds de terre, & qu'il l'ait éclairé à ſon avantage, ſi dis-je, ainſi examiné, le courſier eſt tel que l'auteur l'a peint au commencement de cette Lettre, on peut prononcer qu'aſſûrément ce n'eſt pas un chef-d'œuvre, ni même un monument digne de l'éclat & de l'univerſalité de ſa réputation; qu'il pêche ſur-tout pour la beauté de la forme, l'élégance des proportions & la nobleſſe de la

taille ; qu'en conſéquence ce cheval n'eſt point un modèle au pied duquel le jeune Artiſte doive chercher à étudier la belle nature, l'objet unique des Beaux-Arts. Mais ſi *ce gros cheval Romain* n'eſt pas de noble race, ſi, tel qu'il eſt, il n'eſt pas digne de porter le maître du monde, peut-être a-t-il beaucoup d'expreſſion ; peut-être ſemble-t-il reſpirer & marcher ; &, ſous ce point de vue, il auroit certainement droit à l'hommage des Arts & aux ſuffrages de *Pietre de Cortone* & du *Bernin*, de même que nous nous extaſions dans la Galerie du Luxembourg à la vue des femmes nues de *Rubens*, malgré leurs incorrections, leurs chairs *Flamandes* & un peu ſoufflées. Voilà, Monſieur, le jugement proviſoire qu'on peut porter de la fameuſe ſtatue du Capitole ; mais je penſe que, pour en aſſeoir un définitif, il faudroit la voir elle-même, & la voir en place.

Vous me diſpenſerez de vous rendre compte de quantité de petites Lettres qui complettent la Brochure de l'auteur, & qui toutes ont pour objet la

preuve de ſon aſſertion principale. Je ne vous crois pas d'humeur non plus à vouloir ſéparer Mrs *Falconet* & *de Jaucourt* qui ſe heurtent vivement. M. *Falconet* avoit avancé dans ſes *Réflexions ſur la Sculpture* que » les anciens Sculpteurs » étoient ſi peu affectés des détails que » ſouvent ils négligeoient les plis & les » mouvemens de la peau dans les en» droits où elle s'étend & ſe replie ſelon » le mouvement des membres, & que » cette partie de la Sculpture a peut-être » été portée de nos jours à un plus haut » degré de perfection. » Monſieur le Chevalier *de Jaucourt* lui répondit, par la voie de l'*Encyclopédie* : » ce ſe» roit une eſpèce de délire de conteſ» ter aux Grecs la prééminence qui leur » eſt dûe à cet égard ; il n'y a que la » médiocrité *qui calcule à l'inſçu du gé» nie.* » M. *Falconet* réplique ici que M. *de Jaucourt*, dont il reſpecte les talens Littéraires autant que ſes connoiſſances en Sculpture lui ſont ſuſpectes, raiſonne mal ſur ce qu'il n'entend pas. Quoiqu'il en ſoit, ne nous mêlons pas du combat ; l'affaire eſt portée au ſuprême Tribunal de l'*Encyclopédie*, &

le ſçavant M. *Diderot* eſt le Préſident & le Rapporteur.

J'invite les jeunes Artiſtes à lire avec attention cette Brochure de M. *Falconet*, dont les raiſonnemens, les réflexions & les vûes peuvent leur être de la plus grande utilité. Mais ſi quelque jour ils ſont tentés d'écrire auſſi ſur leur Art, je leur conſeille d'éviter le ſtyle de certains prétendus Philoſophes, c'eſt-à-dire, le ton avantageux, emphatique, dur & tranchant.

Pſyché, Poëme en huit Chants, par M. l'Abbé Aubert; pour ſervir de ſuite à ſon Recueil de Fables, avec des Notes & des Pièces Fugitives du même Auteur: un volume in-12 petit format d'environ 260 pages; à Paris chez Moutard Libraire Quai des Auguſtins.

Ce ſeroit vous faire injure, Monſieur, que de vous demander ſi vous avez lû *Les Amours de Pſyché & de Cu-*

pidon, ouvrage charmant, moitié proſe, moitié vers, du divin *la Fontaine*. Cette Fable ingénieuſe eſt originairement d'*Apulée*, ce Philoſophe Platonicien qui vivoit au deuxiéme ſiécle de notre Ere ſous *Antonin* & *Marc-Aurèle*, & qui s'eſt rendu ſi célèbre par ſon *Ane d'Or*, dont les aventures de *Pſyché* ne ſont qu'un Epiſode. A proprement parler, il n'a fourni que la matière de ce dernier Roman; *la Fontaine* a ſçu l'embellir de toutes les graces de l'imagination & du ſtyle. *Molière* a traité le même ſujet; il en a fait une Tragi-Comédie-Ballet en cinq Actes en vers libres *, qui fut jouée en 1671 ſur le Théâtre des Tuileries avec un ſuccès qu'elle méritoit; elle eſt

* Cette Pièce n'eſt pas toute de *Molière*; preſſé par les ordres du Roi, il eut recours au grand *Corneille* qui voulut bien remplir, en partie, le plan que le premier avoit tracé. *Quinault* compoſa les Paroles Françoiſes qui furent miſes en Muſique par *Lully*.

pleine de traits ; on admire, entr'autres, le tour neuf & délicat de la déclaration de l'*Amour* à *Pſyché*.

L'ouvrage de *la Fontaine* pèche quelquefois ſans doute par des longueurs, des hors-d'œuvre, des enfantillages, des vers négligés. M. l'Abbé *Aubert* les relève avec aſſez de juſteſſe dans ſa *Préface* & dans ſes *Notes*. Mais on eſt fâché de voir critiquer avec une ſorte de rigueur un homme qui avoit tant de génie & ſi peu de prétentions que cet immortel Fabuliſte, & dont les défauts mêmes ont je ne ſçais quoi d'agréable, qui non-ſeulement les fait excuſer, mais aimer, pour ainſi dire. Il eſt dangereux de toucher à des écrits conſacrés par l'eſtime publique. Quand même on feroit mieux, on a contre ſoi la prévention générale qu'il eſt preſqu'impoſſible de détruire, ſur-tout lorſqu'elle eſt fondée. M. l'Abbé *Aubert* devoit reſpecter *Les Amours de Pſy-*

ché & de Cupidon tels qu'on les lit depuis près d'un ſiécle, & choiſir, pour exercer ſon talent, une matière moins connue, ou gâtée par quelque mauvais écrivain. L'impartialité lui reproche donc, ſans fiel & ſans amertume, de s'être flatté de ſurpaſſer *la Fontaine* & de l'avoir critiqué ſévèrement. Elle ajoûte que, dans ſa *Préface* & dans ſes *Notes*, il parle de lui-même trop fréquemment & avec trop de complaiſance. Son Poëme, d'ailleurs, eſt eſtimable; & vous y trouverez un grand nombre de morceaux qui vous feront beaucoup de plaiſir. La peinture ſuivante, par exemple, eſt pleine de poëſie & de graces; il s'agit de *Vénus* qui, furieuſe contre *Pſyché* ſa rivale, demande à l'*Amour* qu'elle périſſe:

L'Amour malin promit tout à ſa mère.
Déja plus fière elle applaudit aux maux
Qui vont dans peu ſignaler ſa colère.
Neptune ordonne aux habitans des eaux

De la conduire en triomphe à Cythère.
Un char brillant, porté par des Tritons,
Sortit des flots & reçut la Déeſſe.
Sa conque en main, frappant l'air de ſes ſons,
Glaucus au loin répandoit l'allégreſſe.
Des Ris, des Jeux les folâtres eſſaims
Se balançoient ſur les plaines humides.
Autour du char danſoient les Néréïdes :
Cent raretés que déployoient leurs mains,
Tréſors de l'onde, ornemens des rivages,
A la Déeſſe en tribut ſont offerts.
Telle on la vit, ſortant du ſein des mers,
Dès ſa naiſſance enlever mille hommages.
Les vents fougueux, ſuſpendus dans les airs,
N'oſoient troubler les concerts des Sirènes.
Zéphire ſeul évéilloit les Echos :
Du Dieu léger les humides haleines
Rafraichiſſoient la Reine de Paphos :
Près de *Vénus Zéphire* oublioit *Flore*.
Tout, juſqu'aux eaux, paroiſſoit enchanté ;
Un flot mouroit, un autre alloit éclore,
Pour expirer aux pieds de la Beauté.

Vous aimerez encore cet endroit qui

finit par un trait piquant de naturel & de vérité. *Pſyché* eſt tranſportée dans le brillant palais de l'Amour.

On lui cacha l'auteur de ces merveilles;
On lui parla d'un ton myſtérieux :
Et cependant, en parcourant ces lieux,
Tout enchantoit ſes yeux & ſes oreilles.
Le marbre & l'or y brilloient à la fois.
Mille inſtrumens, mille inviſibles voix
Chantoient *Pſiché*, ſes graces, ſa jeuneſſe.
Dans un ſallon de glaces entouré
Pour cette Belle un bain eſt préparé.
A l'y ſervir chaque Nymphe s'empreſſe.
Pſyché timide éprouve en ce moment
De la pudeur les premières allarmes :
Pſiché d'abord réſiſte, & puis ſe rend,
Et puis leur laiſſe admirer tous ſes charmes.

La deſcription des eaux répandues dans les Jardins de ce Palais vous paroîtra d'autant plus heureuſe qu'elle étoit difficile à faire.

Soutiens ma voix ; Muſe, je vais décrire
Des lieux où regne un éternel printemps.
Flore y fixa le volage Zéphire ;
Flore embellit ces lieux de ſes préſens.
Jardins charmans, où le ſort de la roſe
Eſt de briller ſans jamais ſe flétrir !
Où le gazon qu'une onde pure arroſe,
A chaque pas offre un trône au plaiſir !
A longs replis, dans des canaux preſſée,
L'onde rendue au centre d'un baſſin,
Eſt avec bruit juſqu'au Ciel élancée ;
L'air agité la chaſſe de ſon ſein,
Et la renvoie en perles, en roſée.
Par gros bouillons l'onde ailleurs diviſée,
Ecume & tombe à flots précipités :
L'Echo répond au bruit de ſes caſcades.
Des Dieux marins par le bronze imités,
Fleuves, Tritons, Sirènes & Nayades,
La font jaillir ici de tous côtés.
Là, par degrés l'eau s'étend, ſe déploie,
Et va ſe perdre en un brillant canal :
Un roc l'attend, qui, briſant ſon criſtal,
Avec fracas auſſitôt la renvoie.

Je pourrois vous citer, Monsieur, beaucoup d'autres endroits dignes de vos suffrages. Le malheur de M. l'Abbé *Aubert*, je le répète, est d'avoir osé lutter contre *la Fontaine*. Il n'a pas voulu qu'on pût dire qu'il n'étoit que le copiste de cet écrivain inimitable; il a quelquefois assez heureusement surmonté le pénible travail d'éviter les ressemblances; mais la contrainte qu'il s'est imposée a répandu dans son Poëme un peu de sécheresse, & le fait paroître moins intéressant que l'ouvrage de son illustre Devancier.

Il y a de très-jolies choses dans les pièces fugitives de M. l'Abbé *Aubert*; entr'autres dans l'*Epître à M. de W*** sur l'Apologue*; mais comme ces Pièces ont deja paru dans différens Journaux, vous me dispenserez de vous en rendre compte. Je vous dirai seulement que je n'aime point l'Epître de l'auteur *sur ce qu'il alloit prendre perruque*.

Ces sortes de plaisanteries, quelque bien tournées qu'elles puissent être, ne sont bonnes qu'entr'amis; rarement le Public est-il d'humeur de les goûter.

Eloge Historique des Princesses de la Maison de Savoie qui ont pris alliance avec nos Rois ou les Princes de leur sang; Epître présentée à MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE, *par l'Abbé Parmentier; à Paris chez Fétil Libraire rue des Cordeliers.*

L'auteur fait entrer dans cet *Eloge* toutes les Princesses de Savoie qui ont épousé des Princes de la Maison de France, particulièrement la Duchesse *d'Angoulême*, mère de *François I*, & la Duchesse *de Bourgogne*, mère de *Louis XV*. Voulez-vous avoir une idée du talent poëtique de M. l'Abbé *Parmentier*, lisez le début de son *Epître*; le reste est écrit du même style.

Depuis sept siécles révolus *

* Vers 1056.

Qu'un Prince, fameux dans l'Hiſtoire
Par ſes éclatantes vertus
Et par ſes *mains* d'un *blanc* d'ivoire *,
Affermit la fondation
De l'Etat puiſſant & durable **
Dont à *Berthold* ***, ce champion
Tant préconiſé par la fable ****,
Pour cauſe à lui très honorable *****,
Rodolphe ****** fit donation:
Avec des Princeſſes de France
Les fils de ces Héros fameux
D'une conjugale alliance

* *Humbert aux blanches mains.* Voyez *Guichenon*, Hiſtoire de Savoie.

** Le Comté de Savoie.

*** Père *de Humbert.*

**** Il eſt le héros de pluſieurs Romans anciens, où il eſt nommé *Berold*, *Gerold*, *Berthold.* Il étoit Comte de Genève & de Maurienne. Voyez *Guichenon.*

***** Services militaires & politiques. Voyez *Guichenon.*

****** *Rodolphe III*, Roi d'Arles ou de Provence.

Formèrent ſouvent les doux nœuds.
Auſſi ſouvent, & notre Hiſtoire
En garde l'heureuſe mémoire,
Des Aſtres, paſſés en leurs cours,
Du Ciel qu'embelliſſent ces Princes
Sur l'horiſon de nos Provinces,
Y formèrent les plus beaux jours.

Vous êtes, ô Princeſſe aimable,
Un de ces Aſtres bienfaiſans.
Je te ſalue, Aſtre adorable,
Daigne recevoir mon encens.
A votre céleste origine
Cet hommage est justement dû.

Ces vers ſont pourtant faits dans le dix-huitiéme ſiécle !

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Août 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Observations Critiques sur la Nouvelle Traduction en vers François des Géorgiques de Virgile, & sur les Poëmes des Saisons, de la Déclamation & de la Peinture ; par M. Clément : suivies de quelques Réflexions sur le Poëme de Psyché ; un volume in-8°. de près de 500 pages ; à Paris chez le Jay Libraire rue S. Jacques.

DIFFÉRENTES causes ont contribué à donner à ces *Observations* une sorte de célébrité : l'idée singulière

de faire revenir le Public sur le jugement qu'il a porté de ces principaux Poëmes, l'espèce de surprise de leurs auteurs qui, loués ou censurés par les Journalistes, se croyoient pour jamais à l'abri de toute critique en forme, les manœuvres qui ont retardé la publication de ce volume, enfin la justesse d'un grand nombre de remarques qu'il renferme.

La *Traduction des Géorgiques* est le principal objet de M. *Clément*; elle seule donne lieu à plus d'observations que les trois autres Poëmes ensemble. C'étoit assurément une entreprise hardie que de lutter contre le génie de *Virgile*, de vouloir faire passer dans notre versification les termes consacrés à l'Agriculture, d'essayer de rendre dans une Langue pauvre, avec une poésie monotone & gênée, toutes les richesses, toutes les images d'une Langue abondante & d'une poésie libre, harmonieuse & variée. De toutes ces difficultés M. *Clément* conclud que c'est une folie que de traduire les Géorgiques en vers. N'en faut-il pas conclure, au contraire, qu'il est surprenant que M. *Delille* ait tra-

duites avec ſuccès ? Tant d'obſtacles preſqu'inſurmontables ne ſont-ils pas des raiſons d'indulgence pour les morceaux où il a rendu foiblement les beautés du Poëte Latin? M. *Clément* ſoutient que c'eſt une choſe impoſſible que de faire entrer des termes d'agriculture dans notre verſification. J'avoue qu'avant l'ouvrage de M. *Delille* c'étoit un ſentiment commun à préſque tous nos Littérateurs. Mais, depuis que cet ouvrage a paru, l'*Obſervateur* eſt peut-être le ſeul qui ait conſervé ce préjugé. Sans doute que les termes iſolés de *lupin*, de *veſce*, de *pois*, de *coſſes*, de *rateau*, de *glèbe*, &c, feroient le plus mauvais effet en vers. Mais il y a un art de les rendre poëtiques, ſoit par des épithètes nobles, ſoit par des tours heureux. Perſonne, excepté M. *Clément*, n'a été choqué de ces vers :

Ou bien sème du bled dans le même terrein
Qui n'a produit d'abord que le frêle lupin,
Ou la veſce légère, ou ces moiſſons bruyantes
De pois retentiſſans dans leurs coſſes trem-
blantes.....

D'abord on forge un ſoc ; on taille des traî-
neaux ;
De leurs ongles de fer on arme des rateaux ;
On entrelace en claie un arbuſte docile ;
Le van chaſſe des grains une paille inutile ;
Le madrier peſant te ſert à les fouler,
Et des chars au beſoin ſeront prêts à rouler.

Quoi qu'en diſe la Critique, ces morceaux paroîtront toujours très-bien faits, & peut-être n'en eſt-il pas dans aucun autre Poëte où le mérite de la difficulté vaincue ſe préſente avec plus d'éclat.

L'*Obſervateur* prend les endroits les plus intéreſſans des *Géorgiques* & les confronte avec la Traduction. Vous jugez bien, Monſieur, qu'il la trouve toujours inférieure à l'original. En effet, il faut en convenir, M. *Delille* ne rend preſque jamais les images du Poëte Latin, & ce qu'il ajoûte à ſon auteur ne vaut pas, à beaucoup près, ce qu'il lui enlève ; enſorte que, même en adoptant le ſyſtême qu'il a ſuivi, il s'en faut de beaucoup qu'il ait établi entre ſa traduction & le Poëme de *Virgile* ce qu'il appelle *une juſte compen-*

ſation. Dans l'extrait que je vous ai donné de cet ouvrage des *Géorgiques*, je vous ai fait connoître les infidélités du Traducteur par trois ou quatre morceaux pris au haſard. Je n'avois point encore lu les obſervations de M. *Clément ;* je ne ſuis point ſurpris qu'il ait rencontré des exemples de ce défaut dans tout le cours de la traduction. Ce qui m'étonne c'eſt qu'il ſe ſoit appeſanti ſur tant de détails. Cette longue énumération de critiques quelque juſtes qu'elles ſoient, finit par devenir importune au lecteur ; lorſqu'il s'eſt aſſûré par l'examen de cinq à ſix pages que l'interprête ne rend pas ou rend foiblement les beautés de l'original, il ne lui en faut pas davantage ; la diſcuſſion du reſte ne lui apprend rien.

M. *Clément* ne ſe borne pas à comparer *Virgile* à ſon imitateur ; il examine auſſi chaque vers François en lui même ; il y trouve beaucoup de choſes répréhenſibles. Peut-être n'auroit-il pas dû négliger une autre manière d'apprécier l'ouvrage de M. *Delille* qui lui eſt preſque toujours favorable : c'eſt de conſidérer l'effet total de chaque tirade,

indépendamment du Latin. Il y a peu de vers dans notre Langue qui ne prêtent à la critique ; mais il seroit injuste de refuser à M. *Delille* de le compter parmi ceux de nos auteurs qui ont le mieux saisi la partie technique de notre versification.

En général, M. *Clément* s'étend beaucoup sur les défauts des Poëmes dont il rend compte, & passe rapidement sur les beautés : comme s'il n'étoit pas aussi utile, aussi instructif de montrer comment des vers sont bien faits, que de faire voir pourquoi d'autres sont défectueux ! Si vous ne faites qu'indiquer les beaux endroits d'un ouvrage, tandis que vous critiquez en détail les endroits foibles, vos éloges ne feront qu'une impression légère sur vos lecteurs, & vos critiques seules leur resteront dans l'esprit.

Non content d'appuyer davantage sur les fautes, souvent l'*Observateur* les exagère. Il rapporte ces six vers de M. *Delille* :

Les laitages nouveaux du matin ou du jour
On les fait épaissir, quand l'ombre est de retour ;

Ceux du ſoir, dans des joncs treſſés pour cet uſage;

La Ville au point du jour les reçoit du village;

Ou, le ſel les ſauvant des atteintes de l'air,

Dans un repas frugal on s'en nourrit l'hyver.

Peut-être penſez-vous qu'il n'y a guère à reprendre dans ces vers que l'expreſſion du *matin ou du jour*, & les trois ſuſpenſions rangées de ſuite de deux en deux vers. M. *Clément* eſt plus ſévère; il les cite comme *un exemple de vers contournés, diſloqués, martelés, tourmentés, renouvellés de Chapelain* *, & il ajoûte que *cette accumulation de phraſes ſuſpendues par des inverſions forcées, qu'on ne doit employer qu'avec beau-*

* Si vous êtes curieux de vers qui ayent quelque analogie avec toutes ces épithètes, liſez les deux ſuivans dans l'admirable Tragédie de *Gaſton & Baïard*, dont le ſuccès fait tant d'honneur au goût du ſiécle :

Par quels ardens tranſports mêlés de tendres larmes
Elle a tout eſſayé pour vaincre mon amour!

Liſez ces deux autres tirés de la Tragédie de *Titus*; ils vous prouveront que cette perfection

coup de ménagemens, a quelque chose de bien barbare. Je n'aurois jamais imaginé que, même avec tous les *ménagemens* possibles, on dût en aucun cas employer une *accumulation barbare de phrases suspendues par des inversions forcées.* Si l'on a seulement voulu dire qu'il ne faut pas prodiguer les suspensions dans le style, la phrase dont on s'est servi pour exprimer cette idée est très-douche. Ce n'est pas tout; M. *Clément* remarque qu'on ne fait pas de pareils vers dans les ardeurs de l'enthousiasme, mais dans les douleurs de la torture; il aime mieux *Segrais* qui dit,

Ce qu'on tire au matin fait au soir du fromage

Vous avouerez, Monsieur, que c'est étendre un peu loin le zèle en faveur

---

de style a été saisie par M. *de Belloy* dès les premiers pas de sa glorieuse carrière:

Je tremblois qu'en leur fleur mes ans fussent détruits,
Moi qui me réservois vos beaux jours pour leurs fruits.

Si l'on composoit encore quelques *Abeilles du Parnasse* avec de pareils vers, cette ruche là feroit un joli bourdonnement pour les oreilles délicates.

du bon goût que d'aimer mieux de semblables platitudes.

Un reproche plus fondé qu'il fait à M. *Delille*, c'est d'avoir pris ou imité un assez grand nombre de vers de *Segrais* & de *Martin* qui ont aussi traduit les *Géorgiques* en vers, & de n'en avoir rien dit dans sa *Préface*. Il est certain que le nouveau traducteur eût mieux fait d'en avertir; mais, en y faisant attention, ce reproche devient beaucoup moins grave. On ne doit pas faire un crime à un auteur moderne de se rencontrer avec un ancien Poëte dans des expressions ou des tours qui n'ont rien de remarquable; ce sont de ces choses qui appartiennent à tous les écrivains & qu'on ne distingue dans aucun. Que M. *Delille* ait dit, d'après *Martin*, d'après *Segrais*, ou de lui-même, *sème l'orge ou le lin*, *le cinquième est funeste*, *la fourmi déménage*, *il prit le deuil de Rome*, *mais quelle affreuse mort!* &c, &c, &c: tout cela est fort indifférent; on n'en tient compte à aucun des trois. Ce n'est pas là s'approprier le bien d'autrui; c'est parler la même Langue. D'ailleurs, quand un Poëte, d'anciens vers traînans

& prosaïques, fait des vers bien tournés, pleins d'images, loin de l'en blâmer, ne devroit on pas lui sçavoir gré d'une telle métamorphose ? C'est ce que M. *Delille* a fait très-souvent avec *Segrais* & *Martin*. Par exemple, quand *Segrais dit* :

Qu'aux deux côtés du soc tiennent les oreillons,
Et le coutre au devant pour ouvrir les sillons.

Ces deux vers sont fort prosaïques, fort secs ; qu'on leur compare ceux qu'ils ont fournis au nouveau Traducteur :

Aux deux côtés du soc de larges oreillons,
En écartant la terre, exhaussent les sillons.

On voit que dans l'ancien Poëte le mot d'*oreillons* seul produit le plus mauvais effet, tandis que M. *Delille* a l'adresse de le faire passer en l'accompagnant d'une épithète. M. *Delille* substitue des images à une froide description. L'un s'exprime comme l'ouvrier qui a fait la charrue, l'autre comme un peintre.

Arrêtons-nous un moment, Monsieur, sur le fameux Episode d'*Aris-*

tée. L'*Observateur* censure en détail tout ce morceau de la nouvelle traduction. Parmi ses remarques il s'en trouve plusieurs qui sont justes ; un grand nombre de minucieuses, quelques-unes de fausses. Si M. *Delille* dit : *ravagez ces coteaux*, M. *Clément* demande *avec quoi ?* S'il dit ailleurs :

Leurs beaux cheveux tomboient en boucles ondoyantes.

M. *Clément* demande *sur quoi ? Si c'est à terre.*

A ce vers,

Et *Clio* toujours fière & *Béroé* sa sœur,

Il veut sçavoir pourquoi *Béroé* n'est pas fière aussi bien que *Clio*. Mais rien de plus faux que la critique qu'il fait de ces quatre vers :

Mon fils, répond *Cirène* en pâlissant de crainte,
Qu'il vienne ; & quel est donc le sujet de sa plainte ?
Qu'on amène mon fils ! Qu'il paroisse à mes yeux,
Mon fils a droit d'entrer dans les palais des Dieux.

L'*Observateur* trouve ces vers glaçans ; il prétend que le Traducteur n'a point senti les vers Latins lorsqu'il en a de la sorte *refroidi la chaleur*. Mais n'a-t-il pas senti lui-même combien le trouble & l'inquiétude maternelle sont bien peints dans cet endroit ? Quelle grace, quelle vérité dans cette répétition de *mon fils !* C'est peut-être le morceau de la nouvelle Traduction où il y a le plus de sentiment. *Est ce que mon fils est une réponse*, dit l'*Observateur* ? — Il n'y en a pas à une pareille critique. — *Quel est donc le sujet de sa plainte* ? Elle est ridicule. — On ne voit pas pourquoi. — En disant *qu'on amène mon fils*, elle oublie apparemment qu'elle parle à *Aréthuse*. — On oublie tout dans le désordre de la douleur.

A mesure que M. *Clément* critique cet épisode dans M. *Delille*, il lui oppose une autre traduction par M. *le Brun*, & il semble aussi disposé à trouver tout excellent dans les vers de ce dernier, qu'il l'est à ne rien approuver dans l'autre. Vous allez voir si cette prétention est fondée. L'Episode d'*Aristée* est fort long ; ainsi je ne vous par-

lerai que de l'hiſtoire d'*Orphée* & d'*Euridice* qui en fait partie. Vous connoiſſez la Traduction de M. *Delille*; voici celle de M. *le Brun*. L'*Obſervateur* ne rapporte pas les premiers vers de ce morceau où le Poëte décrit la mort d'*Euridice*. Comme il eſt fort prévenu en faveur de cet écrivain, il eſt vraiſemblable que ces vers lui ont paru prodigieuſement mauvais (comme ils le ſont en effet) & qu'il ne les a pas cru ſuſceptibles des mêmes éloges que le reſte. Il commence donc aux regrets qu'excita la mort de cette épouſe chérie.

Nymphe, que ta belle ombre emporta de regrets!
Les *Dryades* en pleurs font gémir leurs forêts;
Du Rhodope attendri les rochers ſoupirèrent;
Dans leurs antres ſanglans les tigres la pleurèrent.
Mais lui, belle *Euridice*, en des bords reculés,
Seul, & ſa lyre en main plaint ſes feux déſolés.
C'eſt toi, quand le jour naît, toi, quand le jour expire,

Toi que nomment ſes pleurs, toi que chante ſa lyre.
Mais que ne peut l'amour? *Orphée*, aux ſombres bords,
Oſa tenter vivant la retraite des morts,
Ces bois noirs d'épouvante & ces Dieux effroyables
Aux larmes des humains toujours impitoyables:
Il chante; tout s'émeut, & du fond des Enfers
Les mânes accouroient au bruit de ſes concerts.
Tels, quand un ſoir obſcur fait gronder les orages,
D'innombrables oiſeaux volent ſous les ombrages;
Telles autour d'*Orphée* erroient de toutes parts
Les ombres des Héros, des enfans, des vieillards,
Et ces fils qu'au bucher redemandent leurs mères,
Et ces jeunes Beautés, à leurs Amans ſi chères:
Peuple ſombre & léger que de ſes bras hideux
Preſſe neuf fois le Styx qui mugit autour d'eux.
Du Tartare à ſa voix les gouffres treſſaillirent;
Sur leur trône de fer les Parques s'attendrirent;
L'*Euménide* ceſſa d'irriter ſes ſerpens,

Et *Cerbère* retint ſes abois menaçans.
Déja l'heureux *Orphée* eſt vainqueur du Téna-
nare ;
Il ramène *Euridice* échappée au Tartare ;
Euridice le ſuit ; (car un ordre jaloux
Défend encor ſa vûe aux yeux de ſon époux) :
Mais, ô d'un jeune amant trop aveugle im-
prudence !
Si l'Enfer pardonnoit, ô pardonnable offenſe !
Orphée impatient, troublé, vaincu d'amour,
S'arrête, la regarde, & la perd ſans retour.
Plus de trève ! *Pluton* redemande ſa proie ;
Trois fois le Styx avare en murmure de joie :
Mais elle : ah, cher Amant, quel aveugle
tranſport
Et nous trahit tout deux & me rend à la mort !
Déja le noir ſommeil flotte ſur ma paupière ;
Déja je ne vois plus tes yeux ni la lumière ;
Orphée ! un Dieu jaloux m'entraîne malgré
moi,
Et je te tends ces mains qui ne ſont plus à toi.
Adieu. L'ombre, à ces mots, fuit comme un
vain nuage ;
Son Amant veut encor la ſuivre au noir rivage :
Mais comment repaſſer le brûlant Phlégéton ?
Comment fléchir deux fois l'inflexible *Pluton* ?
Quels pleurs ou quels accens lui rendroient ſon
Amante ?

L'ombre pâle eſt déja dans la barque ſanglante.
Sur les bords du Strymon déplorant ſes revers,
Orphée erra ſept mois ſous des rochers déſerts ;
Aux tigres, aux forêts racontant ſes diſgraces :
Les tigres, les forêts gémirent ſur ſes traces.
Ainſi le roſſignol pleurant ſes tendres fils,
Hélas, ſans plume encor dans leur berceau ravis,
Et racontant ſa perte aux forêts attentives,
Traîne ſes longs regrets en cadences plaintives.
Ah, depuis qu'*Euridice* eſt ravie à ſes feux,
Nul amour, nul hymen ne flatte plus ſes vœux.
A travers les frimats des monts hyperborées,
Il promène au haſard ſes flammes éplorées ;
Solitaire, il couroit les bords du Tanaïs,
Quand tout à coup (ô rage ! ô forfaits inouïs !)
Les Bacchantes en foule aſſiégeant le Ryphée
De leurs jalouſes mains déchirèrent *Orphée*,
Lui percèrent le cœur de leurs thyrſes ſanglans,
Et ſemèrent au loin ſes membres palpitans.
Dans l'Hèbre impétueux ſa tête fut jettée :
Mais tandis qu'elle erroit ſur la vague agitée,
Ses lèvres, qu'*Euridice* animoit autrefois,
Et ſa langue glacée, & ſa mourante voix,
Sa voix diſoit encore, *ô ma chère Euridice !*
Et tout le fleuve en pleurs répondoit *Euridice.*

Je n'aurai pas beſoin, Monſieur, de la ſévérité de M. *Clément* pour faire voir avec évidence que ces vers qu'il trouve ſi beaux, ſi ſublimes, ſi parfaits, ſont peut-être ce qu'il y a de plus mauvais dans notre Langue.

Nymphe, que ta belle ombre emporta de regrets!

D'abord, *Virgile* ne dit pas que l'épouſe d'*Orphée* fût une *Nymphe*: c'eſt une invention du Traducteur qui n'eſt pas fort heureuſe; car les Nymphes ſont des Immortelles, & il eſt ici queſtion de la mort d'*Euridice*. L'expreſſion de *ſa belle ombre* n'eſt pas moins ridicule; elle appartient encore à M. *le Brun*; ce n'étoit pas *ſa belle ombre* qu'on regrettoit, c'étoit elle-même. Quoi de plus proſaïque que le vers ſuivant:

Les Dryades en pleurs font gémir leurs forêts.

Autre vers de l'invention du Traducteur:

Dans leurs antres ſanglans les tigres la pleurèrent.

Il n'eſt pas beſoin de dire que *Virgile* avoit le jugement trop ſain pour nous offrir des tigres entourés de ſang & de carnage, & malgré cela pleurant *Euridice*. De telles images étoient réſervées à l'imagination Pſeudo-Lyrique de M. *le Brun*. A-t-on rien vû d'auſſi trivial, d'auſſi impropre, diſons le mot, car il n'y en a pas d'autre, d'auſſi plat que les deux vers qui ſuivent ? Qu'eſt-ce que c'eſt que des *feux déſolés* ? Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un époux qui *plaint ſes feux déſolés en des bords reculés* ?

Te dulcis conjux, te ſolo in littore ſecum,
Te veniente die, te decedente canebat.

M. *le Brun* s'eſt apparemment imaginé qu'il ne s'agiſſoit que de diſtribuer quatre *toi* en deux lignes. Ignore-t-il donc que ce qui produit un effet admirable dans une Langue, n'eſt ſouvent pas ſupportable tranſporté dans une autre? Et ne s'eſt-il pas apperçu combien cet hémiſtiche eſt déſagréable à l'oreille, *c'eſt toi quand le jour naît* ? A-t-on jamais dit *ſes pleurs te nomment*. Il eſt ſans doute difficile d'égaler l'original en cet endroit. Mais, j'oſe l'aſſûrer, & j'en appelle

à tout lecteur impartial, la Traduction de M. *Delille* eſt bien plus naturelle, bien plus touchante :

Là, ſeul touchant ſa lyre & charmant ſon veuvage,
Tendre épouſe, c'eſt toi qu'appelloit ſon amour,
Toi qu'il pleuroit la nuit, toi qu'il pleuroit le jour.

Suivons M. *le Brun. Mais que ne peut l'amour* ? Que de bévues dans ce ſeul hémiſtiche ! Tranſition mal-adroite qui n'eſt pas dans le Latin, répétition du *mais* qui commence la dernière phraſe, contreſens dans ce même *mais* qui annonce une oppoſition, tandis qu'il n'y en a aucune à rendre. *Aux ſombres bords* eſt viſiblement une cheville. Voici quelque choſe de plus ſingulier. *Orphée oſa tenter vivant*,

Ces bois noirs d'épouvante & ces Dieux effroyables,
Aux larmes des humains toujours impitoyables.

Qu'eſt-ce qu'un homme qui *tente*

des Dieux & des bois ? Quelle langue eſt cela ? Et puis des *Dieux effroyables* pour amener la rime d'*impitoyables*, & puis *des bois noirs d'épouvante*. C'eſt pourtant là ce que M. *Clément* appelle s'approprier avec goût les hardieſſes de *Virgile* & traduire avec génie !

Et caligantem nigrâ formidine lucum.

Ce vers ſignifie tout ſimplement *un bois où la noire terreur ſemble épaiſſir l'obſcurité* ; c'eſt une penſée vraie dans la nature ; mais *un bois noir d'épouvante* eſt du galimathias & le comble de l'extravagance.

Tel, quand un ſoir obſcur fait gronder les orages
D'innombrables oiſeaux volent ſous les ombrages.

Toujours le même ſtyle, toujours le même amphigouri. On n'a jamais dit que *le ſoir* ou *le matin fait gronder l'orage* ; & vous vous doutez bien, Monſieur, que cela n'a jamais été dans *Virgile*. Ce grand Poëte a mis tout ſimple-

ment, *quand le ſoir ou la pluie les chaſſe des montagnes*,

Veſper ubi aut hyber nus agit de montibus imber.

Et ces fils qu'au bucher redemandent leurs mères.

M. *le Brun* mérite ici le même reproche que l'*Obſervateur* fait à M. *Delille*. Le Latin dit : *des enfans mis ſur le bucher aux yeux de leurs parens*. Cette image eſt plus riche & plus touchante.

Et ces jeunes Beautés à leurs Amans ſi chères.

Rempliſſage vague & trivial qui ne rend pas *innuptæ puellæ*.

Peuple ſombre & léger que de ſes bras hideux ;
Preſſe neuf fois le Styx qui mugit autour d'eux.

Sombre & léger, épithètes ſingulièrement accouplées; qui *mugit autour d'eux*, cheville. *Autour d'eux* : ſi l'auteur n'eut pas eu beſoin d'une rime à *hideux*, il faut croire qu'il eût mis *autour de lui*. Mais, de bonne foi, eſt-ce là rendre ces beaux vers de *Virgile* :

Quos circum limus niger, & deformis arundo
Cocyti, tardâque palus inamabilis undâ
Alligat, & novies Styx interfusa coercet.

Ces ombres qui ont pour barrières la fange épaisse du Cocite, des débris de roseaux, d'affreux marais d'eaux croupissantes, ces ombres emprisonnées au milieu du Styx qui se replie neuf fois autour d'elles. Quelle richesse d'un côté! Quelle énergie! Et de l'autre quelle pauvreté! Quelle stérile précision!

Du Tartare à sa voix les gouffres tressaillirent.

Il ne s'agit pas ici de gouffres qui tressaillent. Le premier mouvement doit être de surprise.

Quin ipsæ stupuere domus, atque intima lethi
Tartara.

Et Cerbère retint ses abois menaçans.

C'est bien en cet endroit qu'on peut s'écrier: avec de tels vers, ou plutôt avec une aussi mauvaise prose peut-on se flatter d'avoir traduit *Virgile*? *Tenuitque inhians tria Cerberus ora?* Je conviens que M. *Delille* n'a guères mieux réussi

à rendre cette peinture si frappante, si admirable. Mais du moins on ne rencontre pas dans ses vers des termes aussi malheureux que celui d'*abois*, des expressions aussi antipathiques avec toute espèce de poëſie.

Dans les deux vers qui suivent *Ténare* & *Tartare* sont mis pour la rime; mais elle est d'autant plus condamnable que la manière dont ces deux mots sont placés y feroit soupçonner de la différence.

Euridice le suit (car un ordre jaloux
Défend encor sa vue aux yeux de son époux)
Mais, ô d'un jeune Amant trop aveugle imprudence.

Voilà une parenthèse qui fait un bel effet! *Car*, *mais*, *ô*. Quels vers! Quel style! *Trop aveugle imprudence*, épithète qui ajoûte beaucoup au sens; comme si l'imprudence n'étoit pas toujours aveugle; comme si elle ne l'étoit pas toujours trop!

Si l'Enfer pardonnoit, ô pardonnable offense!

Vers d'écolier. Que l'on jette les yeux sur cet endroit de M. *Delille*, on trou-

vera qu'il a presque égalé l'original. Voici comme il s'exprime :

Soudain ce foible Amant dans un instant d'ivresse,
Suivit imprudemment l'ardeur qui l'entraînoit,
Bien digne de pardon, si l'Enfer pardonnoit.

Ces vers sont naturels, touchans, bien tournés ; ils ne sont hérissés ni de particules ni de parenthèses. M. *Clément* reproche sans cesse au Traducteur des *Géorgiques* de ne pas rendre le Latin, & il a raison souvent. Mais pourquoi est-il plus indulgent pour M. *le Brun* ? Vous ne devineriez jamais comment celui-ci met en François

Ibi omnis
Effusus labor, atque inimitis rupta tyranni
Fœdera.

Trois syllabes lui suffisent : *plus de trêve.* Ce n'est pas même nous donner le squelette de *Virgile.* En traduisant ainsi, dit je ne sçais quel auteur, on peut se vanter d'avoir tué un Poëte.

Je vous avouerai, Monsieur, que Je

je ſuis fatigué, & que je crains que vous ne le ſoyez vous même de tant d'infidélités, de tant de mauvais vers, de tant de détails rebutans. Je ne ferai donc dans le reſte de ce morceau, que vous indiquer, quelques tournures proſaïques & quelques expreſſions biſarres, telles que

Déja je ne vois plus *tes yeux ni la lumière*;
L'*ombre pâle* eſt déja dans *la barque ſanglante*;
. . . . . *Les forêts gémirent ſur ſes traces*;
Il *promène* au haſard *ſes flammes éplorées*.
. . . . . .
Dans l'Hèbre impétueux *ſa tête fut jettée*, &c, &c.

Je paſſe aux quatre derniers vers qui couronnent dignement cette belle Traduction; il s'agit toujours d'*Orphée*.

Ses lèvres, qu'*Euridice* animoit autrefois
Et ſa langue glacée, & ſa mourante voix,
Sa voix diſoit encore, ô ma chère *Euridice*,
Et tout le fleuve en pleurs répondoit *Euridice*.

Euridice animoit autrefois ſes lèvres, pour dire, il avoit ſans ceſſe ſur les lèvres le nom d'*Euridice*; *ſes lèvres*, *ſa langue glacée*, *ſa voix mourante*, *ſa voix di*;

ſoit, ô ma chère Euridice ! Quant au dernier vers il eſt impoſſible d'imaginer rien qui en approche. M. *le Brun* a craint probablement qu'on ne pensât qu'il avoit voulu perſonnifier le fleuve. Alors *le fleuve en pleurs* auroit pu s'excuſer ; on auroit pu ſe figurer qu'il parle du Dieu qui y préſide ; il a levé toute équivoque en mettant *tout le fleuve en pleurs ;* l'expreſſion eſt claire ; il s'agit des eaux elles-mêmes, & cela eſt au-moins auſſi ridicule que s'il eût dit :

Et la rivière en pleurs répondoit *Euridice.*

Telle eſt cette Traduction que M. *Clément* vante avec tant d'emphaſe.

Nous avons une autre imitation de cet épiſode, qui n'eſt pas à beaucoup près ſans mérite ; elle eſt de *Sarrazin ;* elle égale ſouvent, & même elle ſurpaſſe en quelques endroits la meilleure des deux Traductions modernes. Si vous avez égard au temps où elle a été faite, ſi vous prenez garde qu'alors les *Paſcals*, les *Boileaux*, les *Racines* n'avoient point encore formé notre Langue, la verſification de cette pièce vous étonnera, & même à préſent nous n'a-

vons peut-être pas trois ou quatre Poëtes en état d'en donner une pareille. Je penſe que vous me ſçaurez gré de rapprocher cette imitation des deux autres, & de vous mettre à portée de faire de ces ſortes de comparaiſons ſi utiles pour le Goût.

Epiſode d'Orphée par Sarrazin.

Le cœur rempli de gloire & de contentement,
Euridice vivoit avec que ſon Amant,
Quand, amaſſant des fleurs dans les vertes prairies,
Au retour du Printemps nouvellement fleuries,
Un horrible ſerpent rencontré ſous ſes pas
Mit fin à ſes plaiſirs par un cruel trépas.
De ce triſte accident les Dryades troublées,
Pour pleurer leur compagne en ces lieux aſſemblées,
Remplirent tous les monts de leurs longues clameurs:
Les ſommets de Rhodope en jettèrent des pleurs;
Et les bois de l'Attique & les monts de Pangée*,

* Obſervez que *Sarrazin* eſt le ſeul qui ait ſçu faire paſſer ces détails dans ſa Traduction.

Et les Gètes, & l'Hèbre en ſon onde affligée ;
Et les rochers de Thrace eurent le ſentiment
De pleurer *Euridice* & plaindre ſon Amant.
Lui, ſur ſon triſte luth, d'une douce harmonie,
Seul, tâchant d'appaiſer ſa douleur infinie,
Soit que l'on vît mourir ou renaître le jour,
Aux rivages deſerts il chantoit ſon amour,
Et par-tout où ſa voix pouvoit être entendue,
Plaignoit inceſſamment *Euridice* perdue *.

* Nos meilleurs Poëtes n'ont jamais fait de vers plus doux, plus harmonieux, plus touchans. On ne trouve guère à y reprendre que l'expreſſion de *ſa douleur infinie* qui aujourd'hui eſt foible, mais qui vraiſemblablement ne l'étoit pas encore lorſque *Sarrazin* écrivoit. Le mot de *ſeul* rejetté au commencement du vers fait une beauté qu'il eſt ſurprenant que *Sarrazin* ait ſaiſie dans un temps où notre verſification, ſur-tout celle des vers de douze ſyllabes, étoit encore ſi peu perfectionnée. La reſſemblance de cette tournure de vers avec celle du même endroit dans M. *le Brun* eſt frappante.

Mais lui, belle *Euridice*, en des bords reculés,
Seul, &c.

Cette dernière remarque acquérera bientôt un nouveau degré de certitude ; on va s'aſſûrer que M. *le Brun* a très-bien connu cette Traduction faite il y a plus de 100 ans, & qu'il en a profité.

Même ayant pénétré dans l'éternelle nuit
Par où jusqu'aux Enfers le Ténare conduit
Vaste commencement de cet Empire horrible,
Il aborda les Morts & leur Prince terrible,
Et ces barbares cœurs que jamais l'amitié,
Ni les pleurs des humains n'émurent à pitié.
De sa charmante voix & de son luth forcées,
Du plus creux de l'Erèbe à l'instant ramassées,
Alloient * dans le silence & dans l'obscurité,
Les images des morts privés de la clarté.
(Comme on voit des oiseaux les troupes infinies,
Quand l'orage en hyver des monts les a bannies,
Ou que Vesper aux Cieux vient ramener la nuit,
Voler vers les forêts & s'y cacher sans bruit)
Les hommes, les enfans & les hautaines ames
Des héros, les vieillards, les filles & les femmes,
Et les jeunes garçons dès leur printemps mourans,
Portés sur les buchers aux yeux de leurs parens **,

* Construction hardie & poëtique.

** Ni M. *le Brun* ni M. *Delille* n'ont rendu ce détail intéressant qui se trouve dans le Latin.

Que du Cocyte noir les ondes croupiſſantes ;
Et de triſtes roſeaux les forêts vacillantes,
Et le Styx qui neuf fois coule tout à l'entour,
Enferment dans ces lieux ſans eſpoir de retour.
On dit que ces manoirs & ces gouffres horribles
Aux traits de la pitié ſe montrèrent ſenſibles ;
Les filles de la Nuit avec étonnement
Firent de leurs ſerpens ceſſer le ſifflement ;
Le Chien qui de ſes cris bat ces rives déſertes,
Retint, près d'aboyer, ſes trois gueules ouvertes * ;
Le vent impétueux tout d'un coup s'arrêta,
Et d'un peu de repos *Ixion* ſe flatta ;
Et déja retournant de ces demeures ſombres
Dont les monſtres affreux qui tourmentent les ombres
Et les torrens de flamme empêchent le retour,
Ayant tout ſurmonté par un excès d'amour,
Il ramenoit au monde *Euridice* perdue
Qu'à ſes douces chanſons l'Enfer avoit rendue,
Forcé par un decret du tyran de ces lieux,

* Dans ces beaux vers *Sarrazin* eſt tout à fait digne de *Virgile*. Il eſt impoſſible de mieux traduire *tenuitque inhians tria Cerberus ora*. Ses deux rivaux ont échoué à ce paſſage ; la circonſtance qu'il a ajoûtée du chien *qui de ſes cris bat ces rives déſertes* eſt vraie, énergique, & ne dépare pas l'image du vers ſuivant.

A ne la point revoir qu'il ne revît les Cieux :
Quand tout ſoudainement une ardeur inſenſée
De ce peu ſage Amant occupa la penſée,
Bien digne du pardon qu'on devoit lui donner,
Si l'Enfer implacable avoit ſçû pardonner.
Il s'arrête, & déja proche de la victoire,
Hélas, vaincu d'amour * & privé de mémoire,
Sur le point de revoir la lumière des Cieux,
Vers ſa chère *Euridice* il détourne les yeux ;
Lors ſon travail fut vain, lors ſa peine ſouffrerte
Ne fit que redoubler cette ſeconde perte.
Pluton ſembla ravi de rompre ſon accord,
Et, rendant *Euridice* au pouvoir de la mort,
Sur les flots de l'Averne aux mânes redoutable,
Trois fois l'on entendit un murmure agréable.
Hélas, dit *Euridice* au fort de ſa douleur,
Tu te perds, tu me perds par un nouveau malheur :
D'où vient cette fureur ſi grande & ſi cruelle ?
Déja le fier Deſtin aux Enfers me rappelle,
Et le peſant ſommeil qui me ferme les yeux
M'éloigne pour jamais de la clarté des Cieux.
Prends ce dernier adieu : l'obſcurité plus forte,

* *Vaincu d'amour*, expreſſion charmante. M. *le Brun* eſt du même ſentiment ; car il l'a priſe à *Sarrazin*.

D'un tourbillon épais m'enveloppe & m'emporte,
Et je te tends en vain pour gages de ma foi
Ces inutiles mains qui ne ſont plus à toi *.
Elle dit, & ſoudain comme on voit la fumée
Diſparoître à nos yeux dans les airs conſumée,
Légère, elle s'enfuit des yeux de ſon Amant,
Et, quoi qu'il embraſsât les ombres vainement,
Qu'il courût furieux au milieu des ténèbres,
Qu'il y fît retentir mille plaintes funèbres,
Il ne la put revoir, & l'injuſte *Caron*
Par trois fois le chaſſa des bords de l'Achéron.
Cependant *Euridice*, au pouvoir de la Parque,
Déja froide**, paſſoit dans la mortelle barque.

* Autre vers que M. *le Brun* copie ainſi :

Et je te tends ces mains qui ne ſont plus à toi.

** *Sarrazin* eſt encore le ſeul qui ait rendu *Stygiâ nabat jam frigida cimbâ*. *Déja froide* au commencement du vers eſt excellent. Qu'on ſe rappelle les deux autres Traductions ; M. *Delille* dit :

Déja cette ombre froide arrive aux ſombres bords.

M. *le Brun* :

L'ombre pâle eſt déja dans la barque ſanglante.

Convenez que *la barque ſanglante* eſt bien trouvée.

Qu'eût-il fait ? En quel lieu ſe fût-il retiré
Ayant perdu deux fois cet objet adoré ?
Quels pleurs euſſent ému les ombres du Ténare ?
Et quel chant eût fléchi leur Déité barbare ?
On dit qu'il fut ſept mois, accablé de douleur,
A pleurer ſans relâche un ſi cruel malheur,
Dans le triſte ſéjour de ces roches ſauvages,
Qui du fleuve Strymon enferment les rivages,
Repaſſant mille fois ſous ces antres glacés,
Le funeſte ſuccès de ſes malheurs paſſés;
Et touchant du récit de ſa longue diſgrace,
Les arbres, les rochers & les monts de la Thrace:
Tel que le roſſignol, d'un mourante voix,
S'attriſtant ſolitaire au ſilence des bois,
Plaint ſes petits perdus, quand, d'une main cruelle,
Le rude villageois, en la ſaiſon nouvelle,
Obſervant les buiſſons qui les tenoient cachés,
Les a devant ſes yeux de leur nid arrachés.
Ce malheureux oiſeau que la douleur tranſporte,
Gémit inceſſamment ſur une branche morte,
Et, ſoit que la nuit vienne ou qu'elle cède au jour,

Remplit de ſes regrets tous les lieux d'alentour*.
Depuis, jamais l'Amour, ni jamais l'Hymenée
Ne fléchirent ſon ame au deuil abandonnée :
Mais, fuyant les beautés dont il étoit preſſé,
Et demeurant aux bords du Tanaïs glacé,
Près des monts Ryphéens, dont les rives déſertes
De neige & de frimats en tout temps ſont couvertes,
Il plaignoit *Euridice* & ſes malheurs ſoufferts,
Et les vaines faveurs du Tyran des Enfers,
Quand des Ciconiens les femmes mépriſées,
Aux fêtes de *Bacchus* de fureur embraſées
Déchirèrent ſon corps tout percé de leurs dards
Et couvrirent les champs de ſes membres épars.
Alors même dans l'Hèbre, où ſa tête jettée
Tournoyoit ſur les flots rapidement portée,
Son ame s'enfuyant, d'une mourante voix,
Rediſoit *Euridice* une dernière fois,
Miſérable Euridice ! Et les rives atteintes
Répondoient *Euridice* à ſes dernières plaintes.

Toutes ces citations, tous ces détails ayant étendu cet extrait beaucoup au delà des bornes ordinaires, il m'eſt

* Il y a des longueurs dans cette comparaiſon ; mais le Poëte n'a omis aucune des beautés du Latin.

impoſſible, Monſieur, de vous parler des *Obſervations* de M. *Clément* ſur l'ennuyeux Poëme des *Saiſons*, ſur ceux de la *Déclamation* & de la *Peinture* * : je vous répèterai ſeulement que l'auteur eſt toujours d'une rigueur outrée, ſur-tout à l'égard du Poëme de M. *Dorat*, qu'on a réimprimé quatre fois en peu d'années, & qui jouit de la plus juſte eſtime parmi tous les vrais connoiſſeurs. Il ſemble que le Critique ait des yeux de taupe pour les beautés & de lynx pour les moindres fautes, excepté cependant pour celles de M. *Le Brun*.

Il avertit au commencement de ſes *Remarques* qu'il a cru devoir les écrire plutôt *ſainement que joliment* ; ce qui aſſûrément eſt très-bien vû : mais il devoit éviter auſſi les mauvaiſes plaiſanteries ; par exemple, au ſujet de ce vers de M. *Dorat* :

Quand les vents irrités mugiſſent une fois.

Il met au bas de la page : *pourquoi pas*

* Les Réfléxions ſur le Poëme de *Pſyché* ſont d'un autre écrivain qui ne ſe nomme pas, & qui n'eſt pas moins ſévère que M. *Clément*.

deux fois ? Au ſujet de cet autre :

Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres.

Ce quelques mois en dit plus qu'il n'eſt gros. De telles gaîtés ne ſont point excuſables. Loin d'être *joli*, ſouvent ſon ſtyle eſt rude & peſant. *Cela poſé*, dit-il, *vous ſentez aiſément la raiſon pourquoi.... Les détails ſont l'ame de tout ouvrage en vers, & de ceux comme celui-ci qui ne vivent que de ces détails..... Il faudroit faire un gros volume ſi l'on vouloit relever par le menu toutes les fauſſes imitations du Traducteur..... Il vous eſt facile de juger par les détails que m'a fournis un des plus paſſables endroits du Poëme, de ceux où je me noyerois ſi je voulois en examiner avec la même attention tous les endroits médiocres.* Ce qui doit ſurprendre dans un écrivain ſi difficile ſur le langage, c'eſt qu'il lui échappe à lui même pluſieurs fautes de Grammaire. On lit à la page 76 : *nous croyons qu'il ne faut pas que la richeſſe des rimes ſoit trop affectée, comme M. Delille l'a fait dans ſa Traduction. Comme M. Delille l'a fait* eſt une conſtruction vicieuſe. On ne lui paſſera pas

non plus *la perfection dont il seroit à souhaiter que les pièces fussent apprises par les Comédiens.* Malgré tout cela, Monsieur, j'ai trouvé d'excellentes choses dans ces *Observations*, & c'est, en général, un des écrits les plus estimables qui ayent paru depuis long-temps. Cet auteur connoît parfaitement le génie de notre versification; c'est un des ennemis les plus redoutables du faux-bel-esprit & du mauvais goût. La plûpart de ses critiques sont fondées sur les bons principes & appuyées par les exemples des grands écrivains du siécle de *Louis XIV*, pour lesquels il fait éclater une admiration de préférence qui fait honneur à son discernement. Enfin, il a souvent répandu dans son ouvrage des digressions extrêmement judicieuses, & l'on ne peut qu'inviter nos jeunes auteurs à relire de temps en temps ses Remarques sur l'Harmonie imitative, sur la Poësie descriptive, sur le Théâtre de M. *de Voltaire*, &c.

Je suis, &c.

A Paris, ce 2 Septembre 1771.

LETTRE XI.

Opuſcules de feu M. Rollin, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris ; contenant diverſes Lettres qu'il a écrites ou reçues ; ſes Harangues, Diſcours, Complimens, Mandemens, &c, &c ; & ſes Poëſies ; avec ſon Eloge Hiſtorique par M. de Boze, & des Notes ſur cet Eloge : 2 volumes in-12, à Paris chez les Frères Eſtienne Libraires rue S. Jacques.

L'*Hiſtoire Ancienne* de l'illuſtre *Rollin*, que vous avez lue & relue, caractériſe un écrivain ſçavant, judicieux, facile, méthodique, &, ce qui eſt bien ſupérieur à cet éloge, un homme dont les veilles ont été conſacrées à l'inſtruction publique, dont les peintures, les ſentimens & les réfléxions ne tendent

qu'à former l'ame & les mœurs de la jeuneſſe, & qui par conſéquent mérite ſous ce double rapport la reconnoiſſance des Lettres & celle de la Patrie. Vous connoiſſez auſſi ſon excellent *Traité des Etudes*, le meilleur Livre en ce genre depuis les *Inſtitutions* de *Quintilien*, & qui même eſt plus à la portée de la plûpart des eſprits que les ſublimes leçons du Rhéteur Latin ; c'eſt un tiſſu précieux des préceptes les plus ſolides, des réfléxions les plus lumineuſes, des exemples les mieux choiſis & les plus variés. On ne ſçauroit trop en recommander la lecture à nos jeunes gens qui paroiſſent s'écarter de plus en plus des bonnes routes, pour courir après des nouveautés futiles & dangereuſes. Je ne crains point de leur dire au ſujet de cet admirable ouvrage ce qu'*Horace* dit ſi bien des Grecs :

Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.

Ils pourront s'inſtruire encore & ſe former le goût, en parcourant les *Opuſcules* de M. *Rollin* qu'on vient de publier. A la tête du premier volume eſt l'Eloge hiſtorique accompagné de Notes

très-curieuſes & qui ſervent à mettre le lecteur au fait des pièces que contient cette collection, des évènemens qui les ont occaſionnées, & des anecdotes qui y ont quelque rapport. L'éditeur enſuite a raſſemblé beaucoup de Lettres écrites par M. *Rollin* à des perſonnages illuſtres de France & des païs étrangers, & les réponſes qu'on lui a faites. Les unes & les autres ſont très-curieuſes; on y voit que le Roi de Pruſſe, avant & depuis ſon avènement au trône, avoit la bonté d'entretenir une correſpondance ſuivie avec M. *Rollin*, qui lui envoyoit les Tomes de ſon *Hiſtoire Ancienne* à meſure qu'ils paroiſſoient. Voici la Lettre de M. *Rollin* du 4 Mai 1737 en envoyant au Roi (pour lors Prince Héréditaire) un nouveau volume, avec la réponſe de ce Prince.

» MONSEIGNEUR,

» Souffrez que j'aye l'honneur de » préſenter à Votre Alteſſe Royale le » onziéme volume de mon *Hiſtoire* » *Ancienne*. . . . . Je ſouhaite fort, » Monſeigneur, qu'il ſoutienne au-

» près de vous la réputation de ſes
» aînés. Je me trouve heureux de pou-
» voir fournir à Votre Alteſſe Royale
» quelque lecture capable de l'amuſer
» agréablement dans des momens de
» loiſir dont elle ſçait faire un ſi bon
» uſage. Il eſt rare de trouver des
» Princes qui ayent un goût auſſi
» éclairé pour tout ce qui regarde les
» Belles-Lettres & les Sciences.... La
» naiſſance fait les Princes ; mais le
» mérite ſeul fait les grands Princes ;
» celui de cultiver & de protéger les
» Sciences & les Sçavans n'en eſt pas
» un médiocre, &, quand il ſe trouve
» joint aux autres grandes qualités, il
» ne contribue pas peu à en relever
» l'éclat & le prix, comme on le voit
» dans le ſecond *Scipion* l'Africain....
» C'eſt ce goût exquis qui m'a pro-
» curé les témoignages d'eſtime, j'ai
» penſé dire d'amitié, que vous m'avez
» donnés d'une manière ſi touchante.
» J'en conſerverai toute ma vie une
» vive reconnoiſſance, & je me ferai
» gloire d'être avec un profond reſpect
» & un parfait dévoûment, &c. »

Voici la Réponſe :

» *A Ruppin le 14 Mai 1737.*

» MONSIEUR,

» J'ai reçu avec bien du plaiſir les
» deux derniers volumes de l'*Hiſtoire*
» *Ancienne* que vous avez eu la bonté
» de m'envoyer. Vous ajoûtez aux
» obligations que je vous ai déja celle
» d'un nouveau plaiſir que la lecture de
» votre bel ouvrage m'a cauſé ; je l'ai
» lu, je l'ai dévoré, & je le relirai
» encore. S'il eſt certain que les génies
» heureux, ces hommes que le Ciel
» a doués de talens d'une manière ſi
» diſtinguée, ſont obligés de les em-
» ployer pour l'utilité publique, il
» n'en eſt pas moins sûr que le Public
» & chaque individu en particulier doit
» reconnoître les peines & les recher-
» ches de ceux qui travaillent pour lui :
» je m'acquitte de ce devoir, & je vous
» paye avec un peu de fumée le plai-
» ſir très réel que je dois à vos ſoins
» & à vos peines. Je vous prie de croire
» que je m'intéreſſe véritablement à

» votre conſervation. Je me flatte avec » une grande partie du Public que » l'*Hiſtoire Ancienne* ne ſera pas le dernier fruit de votre plume. Dans mes » complaintes au Ciel des injuſtices » qui m'affligent, il y entrera tout un » article de ce qu'il ne vous a pas fait » immortel. Je ſuis avec une eſtime » toute particulière,

» Monſieur *Rollin*,

» Votre très-affectionné, FRÉDERIC.

Quelques années après, le Prince étant parvenu à la couronne, M. *Rollin* eut l'honneur de lui écrire une Lettre pleine de conſeils relatifs à ſon nouvel état ; il en reçut cette réponſe charmante.

» *De Konisberg* 17 *Juillet* 1740.

» MONSIEUR ROLLIN,

» J'ai trouvé dans votre lettre les » conſeils d'un ſage, la tendreſſe d'une » nourrice & l'empreſſement d'un ami,

truction gratuite, traduit en François par un Avocat des Académies d'Auxerre & de Châlons, termine le premier volume.

Le second est tout entier dans la Langue des Romains; c'est un Recueil de Harangues, de Discours, de Mandemens & d'autres pièces relatives aux fonctions de Recteur de l'Université. Je me contenterai de vous parler d'un Panégyrique de LOUIS LE GRAND prononcé en Sorbonne le 27 Mai 1695. L'Exorde, qui est d'un ton noble & simple, annonce aux François qu'ils doivent d'immortelles actions de graces au Ciel pour le présent d'un grand & d'un bon Roi qu'ils en ont reçu. Les talens guerriers & les vertus chrétiennes de LOUIS sont les deux points du Discours. Vous connoîtrez la manière & le style de M. *Rollin* dans sa description du fameux passage du Rhin. *Senſit non multò poſt totas Bellatoris juſtè irritati vires, & ad promptam ultionem ruentis Batavia, cùm præeunte LUDOVICI currum famâ ac terrore nominis, celeremque ipſius impetum vix aſſequi valente totis alis Victoriâ, domitis non ponte ſed Gallorum vir-*

tuto & audaciâ Rheni gurgitibus, visæ sunt quasi ad unum clangorem buccinæ reserari portæ urbium, procumbere aggeres, ruere mœnia, dissipari exercitus, subitisque nec opinis cladibus consternatæ gentes metuendum Victorem ultimis malè tutæ oppidis expectare. » Quelque » temps après la Hollande eut lieu de » sentir tout le poids des armes d'un » guerrier juſtement irrité & qui vo- » loit à une prompte vengeance, lorſ- » que l'éclat & la terreur du nom de » Louis précédant la rapidité de ſon » char, & le vol de la Victoire pouvant » à peine égaler la célérité du jeune » triomphateur, le Rhin vit tout à coup » l'orgueil de ſes flots dompté, non » par le ſecours d'un pont, mais par » la ſeule audace des François; lorſque » le ſeul éclat des trompettes briſa, » pour ainſi dire, les portes des villes, » renverſa les boulevards, fit tomber » les murailles, diſſipa les armées, & » que les Hollandois conſternés d'une » multitude de défaites inouies, cou- » rurent au fond de leurs derniers re- » tranchemens attendre en tremblant » un redoutable vainqueur. »

L'hiſtoire guerrière du Prince, la diſcipline qu'il établit dans ſes armées, la ſageſſe & le profond ſecret de ſes deſſeins ſont l'objet de cette première Partie. La révocation de l'Edit de Nantes, les Edits contre les duels & les blaſphémateurs, la patience dans les douleurs, & les exemples de piété donnés à la Cour ſont les points de vue ſous leſquels l'Orateur conſidère ſon Héros dans la ſeconde. Elle finit par un éloge brillant du Pape qui regnoit alors (*Alexandre VIII*). *Pontifex ſub quo renaſci videntur priſca florentis Eccleſiæ tempora. Neque enim hujus ætatis ac ſæculi ſunt quas in eo virtutes totus orbis miratur: reciſa penitus & ſacrarum legum coercita vinculis famelica Nepotum ambitio: abolitus mos pretio vendendi dignitates ac munera, quæ non debent eſſe aliter quàm virtute venalia.... Subſtituti Nepotum loco Chriſti membra pauperes, tranſlatique e ſuis latebris in ſuperbas Pontificum domos, & ejuſdem Chriſti Vicario domeſtici quodammodo ac pene dicam contubernales facti: deſtinati ad ſublevandam eorum paupertatem ampliſſimi reditus, quos luxui, avaritiæ, ambitioni ſubtraxit.*

» Ce Pontife vénérable, ſous le regne » duquel l'Egliſe voit renaître les beaux » jours de ſon ancienne ſplendeur; » car ces prodiges de vertu que l'uni- » vers admire dans ſa conduite n'ap- » partiennent ni à ces temps, ni à ce » ſiécle. L'ambition inſatiable du Né- » potiſme arrêtée tout à coup dans ſa » fougue, & obligée de plier ſous le » joug des Saints Canons; l'uſage ſa- » crilège de vendre des charges & des » dignités, qui ne doivent être que le » prix des vertus, entièrement aboli...; » les membres de J. C. ſubſtitués à la » place des Neveux avides, & tranſ- » portés de leurs aſyles obſcurs dans » les ſuperbes palais des Pontifes, pour » y devenir, pour ainſi dire, membres » de la famille du Vicaire d'un Dieu, » & preſque ſes commenſaux, d'am- » ples revenus arrachés au luxe, à la » cupidité & à l'ambition pour ſoula- » ger leur misère, &c. »

Il y a dans ce volume un ſecond panégyrique de LOUIS LE GRAND; une *Oraiſon Gratulatoire* à M. LE DAUPHIN; une à l'occaſion de l'avènement de *Philippe II* à la couronne d'Eſpagne; une ſur

ſur l'établiſſement de l'Hôtel des Invalides. Les autres n'ont rien d'important ou d'intéreſſant par leur objet.

La moitié de ce ſecond volume eſt plein de Poëſies Latines. Il eſt en effet peu de grands Littérateurs qui n'aient cultivé les Muſes & qui ne leur aient conſacré quelques loiſirs. Comment lire ſouvent *Horace* & *Virgile* ſans reſſentir quelque étincelle du génie qui les enflammoit, & ſans chercher à les imiter? Les petits Poëmes dont il eſt ici queſtion ſont preſque tous des ouvrages de ſociété adreſſés à l'amitié. On ſent que l'auteur connoiſſoit les Poëtes Latins, & ſçavoit s'approprier avec goût la plus pure ſubſtance de leurs productions. Je ne vous en donnerai pour exemple que la traduction de cette ſtrophe de l'Ode ſur la priſe de Namur par *Boileau*, intime ami de M. *Rollin*.

Dix mille vaillans *Alcides*
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font *pétiller* leurs remparts*,

* Remparts de Namur.

Et dans ſon ſein infidèle
Par-tout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui ſoudain perçant ſon goufre
Ouvre un ſépulcre de ſoufre
A quiconque oſe avancer.

Cette ſtrophe n'eſt guères lyrique, ni même trop harmonieuſe. La verſion de M. *Rollin* l'eſt beaucoup plus.

Hinc inde Miles cedere neſcius,
Ipſi nec impar viribus Herculi,
Muros coronans, fulgurantes
Aeriâ jaculatur audax

Ab arce flammas, & crepitantia
Subjectum in hoſtem fulmina decutit.
Quin & doloſis terra celans
Undique viſceribus paratos

Erumpere ignes, ut propiùs ſubis,
Infida rupto nempe ſinu, vomit
Repente Vulcanum latentem, &
Sulphureum reſerat ſepulchrum.

Avant de finir cette Lettre, je ne puis m'empêcher d'attacher au tombeau de ce grand homme cette inſcription compoſée par *C. Coypel*; elle eſt à la tête de *Hiſtoire Ancienne in*-4°. C'eſt le portrait du viſage, de l'eſprit & du cœur de l'illuſtre Ecrivain qui fait tant d'honneur à l'Univerſité de Paris.

A cet air vif & doux, à ce ſage maintien,
Sans peine de *Rollin* on reconnoît l'image:
Mais crois moi, cher Lecteur, médite ſon ouvrage
Pour connoître ſon cœur & pour former le tien.

Cette Edition des *Opuſcules de feu M. Rollin* eſt très-intéreſſante par les pièces qu'elle renferme; elle eſt d'ailleurs exécutée en beaux caractères & ſur du papier de choix. Ceux qui dans leurs Bibliothèques ont les ouvrages de cet habile & vertueux auteur, ne peuvent ſe diſpenſer de mettre à leur ſuite ces deux nouveaux volumes.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 4 Septembre 1771.

LETTRE XII.

Des Talens dans leurs rapports avec la Société & le Bonheur ; Pièce qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1771 ; par M. de la Harpe ; petite Brochure in-3° de 8 pages ; à Paris chez la veuve Regnard Imprimeur de l'Académie Françoise, & Demonville Libraire Grand'Salle du Palais.

M. *de la Harpe* devoit, ce me semble, marquer dans son frontispice l'espèce de Prix dont on vient de le gratifier ; car on ne soupçonneroit jamais que ce titre pompeux & métaphysique, *Des Talens dans leurs rapports avec la Société & le Bonheur*, fût le titre d'une Pièce de vers. Il présente naturellement l'idée d'un grand ouvrage en prose, d'un long Traité, d'un

volume *in*-4° pour le moins. Ne cherchez point, Monsieur, de pareils titres à la tête d'aucun Poëme du dernier regne. Ces sortes d'annonces ambitieuses & profondes étoient réservées au siècle lumineux de cette Philosophie sublime qui a fait faire au bon goût des progrès si rapides & si surprenans. Mais voyons comment l'Auteur couronné tiendra de si magnifiques promesses?

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?

Sans doute il va nous peindre les avantages sans nombre que les Talens procurent à la Société. Si *Dryden*, en chantant le pouvoir de la Musique seule, a fait un chef-d'œuvre Lyrique, que fera donc M. *de la Harpe* qui se charge de mettre sous nos yeux les tableaux divers des prodiges enfantés par tous les Arts? L'art de l'Architecture élevant des Temples, des Villes & des Palais; l'art de la Poësie adoucissant les mœurs & détruisant la barbarie chez tous les peuples; l'art de l'Eloquence entraînant autrefois des Nations entières, & défendant aujourd'hui la cause des opprimés & des innocens; l'art des sons, que

les Anciens avoient ſçu rendre ſi utile à l'éducation ; les arts de la Peinture & de la Sculpture conſacrant à la Religion, à la Vertu, au Génie, des monumens & des récompenſes ; &c, &c, &c. Détrompez-vous, Monſieur ; ce n'eſt pas ſous cet aſpect que M. *de la Harpe* a cru devoir enviſager ſon ſujet, & vous êtes bien loin de la route vraîment neuve que s'eſt frayée ce Poëte inimitable. D'abord il fixe nos regards ſur un grand Roi *qui joue de la flute* ; enſuite ſur une petite fille qui touche du clavecin en s'accompagnant. Il nous donne douze vers contre les Gladiateurs & les Pantomimes des Anciens ; puis quatre vers pour la Tragédie & la Comédie ; puis douze vers ſur la nouvelle Salle de Spectacle conſtruite à Verſailles. Voilà, ſuivant M. *de la Harpe*, *les Talens dans leur rapports avec la Société*. Vous penſerez comme moi qu'il n'y avoit guères que lui qui pût les ſaiſir.

L'autre partie de ſon ſujet étoit de montrer le bonheur attaché aux Talens. A ces mots, qui ne ſe repréſente les plaiſirs inexprimables, la volupté

pure, les transports délicieux qu'éprouve l'homme de génie lorsqu'il se livre à son Talent? Qui ne se retrace la considération personnelle que les Arts peuvent donner, ce qu'ils ajoûtent d'agrément aux faveurs de la fortune, ce qu'ils prêtent d'adoucissement aux amertumes de la vie? Le vrai Talent se suffit à lui-même, & rend plus heureux celui qui le possède que ne le fera jamais le Médiocre intriguant qui lui enlève les bienfaits, les lauriers & quelquefois même la gloire. M. *de la Harpe* a tant soit peu soupçonné qu'en effet ce devoit être là le bonheur de ceux qui se distinguent dans les Arts. Il leur dit en cinq ou six vers monotones:

Ce charme incorruptible à vous seuls *est* connu;
Il est dans votre cœur ainsi qu'en vos ouvrages;
Il est indépendant des succès, des suffrages.

Mais il ne donne aucun développement à cette idée qui pouvoit produire des images si douces & si consolantes. Au contraire, les exemples qu'il cite sont tout à fait propres à persuader que les Arts rendent malheureux ceux qui les

cultivent. C'eſt un jeune homme qui, ne conſultant que ſa première ardeur, s'eſt flatté des plus brillans ſuccès, & qui finit par être cruellement détrompé. C'eſt M. *de Voltaire* admirant les vers de *Racine* avec inquiétude, & forcé d'avouer, comme malgré lui, que ce grand écrivain n'a point d'égal : or perſonne ne croira que, dans de pareils inſtans, M. *de Voltaire* ſoit un homme fort heureux.

Tout auteur d'un ouvrage quelconque, en vers ou en proſe, doit ſe dire à lui-même avant que de commencer, *d'où viens je ? Où vais-je ?* C'eſt la première règle du ſens commun. Il eſt bien triſte & bien honteux qu'on ſoit obligé de la répéter de temps en temps. Il n'y a dans le Poëme de M. *de la Harpe* aucun but, aucun ordre, aucune marche. On ne ſçait ce qu'il a voulu dire ; il n'effleure pas même la matière qu'il s'eſt propoſé de traiter ; tous ſes vers ſont détachés, découſus, *incohérens*, pour me ſervir d'un beau terme Philoſophique. Son ſtyle eſt encore plus défectueux que ſon plan. Avez vous jamais rien lû de plus lâchement écrit que la tirade ſuivante !

Un Roi dont le génie a fondé la puiſſance,
Au milieu des périls à ſes yeux préſentés,
Parmi les grands projets dans ſon ame enfantés,
Au Palais de Potzdam, à ſa Cour, à l'armée,
Sçait réſerver une heure, où ſa main déſarmée
Touche cet inſtrument, qui ſemblable à la voix,
Rendit *Blavet* célèbre en parlant ſous ſes doigts.
On ſe laſſe de tout; la gloire même accable;
On quitte la grandeur pour un Talent aimable:
L'ambition tourmente, & l'on préfère alors
La ſeule volupté qui n'ait point de remords.

A ſes yeux préſentés, hémiſtiche inutile; *préſentés*, expreſſion vulgaire & foible; d'ailleurs, à quels yeux ſont *préſentés* les périls, ſi ce n'eſt aux yeux du héros qui les brave? *Parmi les grands projets*; ce *parmi* eſt bien poëtique. *Au Palais de Potzdam, à ſa Cour*: il ſemble que le palais de Potzdam & la Cour du Roi de Pruſſe ſoient deux choſes différentes. Par-tout où eſt un Roi, là eſt ſa Cour. *Sçait réſerver une heure où ſa main déſarmée touche cet inſtrument qui rendit Blavet célèbre en parlant ſous ſes doigts.* Je le demande aux demi-connoiſſeurs eux-mêmes: cela ſeroit-il ſupportable ſeulement en proſe? Je ne relève point,

l'équivoque d'en *parlant sous ſes doigts*, on ne ſçait ſi c'eſt la flûte ou *Blavet* lui-même qui *parle ſous ſes doigts*. *On ſe laſſe de tout* ne ſçauroit être plus ridiculement placé; la première idée qui vient à l'eſprit eſt qu'on *ſe laſſe même de jouer de la flute*. *L'ambition tourmente & l'on préfère*, &c. C'eſt plutôt quand *l'ambition ne tourmente pas*. Et l'on préfère *alors*; cet *alors* à la fin du vers ne produit-il pas un effet bien poëtique? *La ſeule volupté qui n'ait point de remords*. Il eſt faux que la volupté que procurent les talens ſoit *la ſeule qui n'ait point de remords*. Beaucoup d'autres voluptés, ſurtout celle que l'on goûte à faire du bien à ſes ſemblables, n'ont point de remords. Toute cette tirade, comme vous voyez, Monſieur, eſt écrite de la manière la plus commune & la plus rampante.

Encore un morceau qu'on a fort applaudi à la ſéance de l'Académie:

Auprès d'un Clavecin, voyez la jeune *Hortenſe*,
Echappée au Couvent, au ſortir de l'enfance,
Sous les yeux d'une mère eſſayer les Talens
Que l'Art doit ajoûter à ſes attraits naiſſans.
Voyez la préluder; voyez ſes mains agiles
Courir légèrement ſur les touches mobiles.

Lindor à ſes côtés, enchanté de la voir;
Lindor qu'elle a choiſi ſans même le ſçavoir,
Tout troublé du plaiſir de chanter avec elle,
Soutient d'une voix tendre une voix qui chancelle,
S'anime au mot d'amour, que d'un regard baiſſé,
Hortenſe, encor timide, à peine a prononcé.
Leurs yeux brillans d'un feu qu'en ſecret ils éprouvent,
N'oſant trop ſe chercher, cependant ſe retrouvent.
Autour d'elle on ſourit de ce tendre embarras;
Son trouble ſes accens augmentent ſes appas;
Son cœur s'ouvre au pouvoir de la douce harmonie;
L'art de plaire s'accroit des dons de *Polymnie*.
Ainſi formant nos goûts, épurant nos deſirs,
La ſenſibilité préſide à nos plaiſirs.

Il ſemble que l'auteur ait fait la gageure d'employer les conſtructions & les termes les plus proſaïques. Qu'on ôte les rimes aux vers que je viens de tranſcrire, je défie le lecteur le plus clairvoyant d'y découvrir la moindre trace de poëſie; ce n'eſt pas même de la proſe noble. *Auprès d'un clavecin, au ſortir*

de l'enfance, voyez la préluder, Lindor à ſes côtés, enchanté de la voir, tout troublé du plaiſir de chanter avec elle, &c, &c : ces façons de parler ne ſont admiſes que dans la converſation la plus familière. *Echappée au Couvent* pour dire *ſortie du Couvent*; il ſemble qu'*Hortenſe* ſe ſoit ſauvée du Couvent, qu'elle ait ſauté par deſſus les murs. Mais qu'eſt-ce que *prononcer le mot d'amour d'un regard baiſſé*? Comment *la ſenſibilité épure-t-elle les deſirs* lorſqu'on s'attendrit en jouant du clavecin! Eh, quel rapport les deux derniers vers ont-ils avec les précédens! Eh, ne voilà-t il pas un rare *Talent* que celui d'une petite fille qui, *au ſortir de l'enfance* ſçait jouer quelques airs ſur un clavecin! &c, &c.

Ne penſez pas, Monſieur, que je choiſiſſe exprès les endroits les plus défectueux de cet ouvrage. Liſez, ſi vous le pouvez, la pièce entière. Vous y trouverez par-tout la même négligence, &, je ne crains point d'être démenti par les lecteurs les plus indulgens, la même platitude de ſtyle. Tantôt ce ſont des maximes rebattues ou obſcures qui, pour la plûpart, n'ont pas même le petit mérite d'être éblouiſſantes.

Les plaiſirs partagés ſont auſſi les plus doux.....
Qui poſsède un talent peut promettre un bienfait.....
Le cœur nous rend plus chers les tréſors de l'eſprit.....
La vertu dans nos jeux n'eſt jamais dégradée....
Ce ſont les grands Talens qui font les grands Spectacles.....
A-t-on, lorſqu'on eſt grand, la force d'être injuſte ?...., &c, &c, &c.

Tantôt ce ſont des expreſſions impropres qu'on rencontre deux ou trois fois à chaque page. *Les Arts dont l'impreſſion nous eſt chère, un bonheur ſolitaire, les pompes ſçavantes des Talens, des fleurs qu'on reſpire, des fruits qu'on plante, un ſilence immobile & rêveur, l'arbre du Printemps, des banquets qu'on profane d'un vol injurieux*, &c, &c.

Voulez-vous des exemples d'enflure & de galimathias ? Après les vers communs & mal tournés, c'eſt ce qu'on rencontre le plus fréquemment dans cet opuſcule :

Il falloit que *Caton*, s'éloignant de ces jeux,
Diſpensât les Romains de rougir ſous ſes yeux....

Il voit enfin, après de longs combats ;
Qu'on ne parvient au but *où tend ſon eſpérance*,
Qu'*appuyé ſur le Temps* & ſur l'expérience.....
Interrogeant ſon ame, & peſant les ſuffrages,
Il ſembloit aſſiſter au jugement des âges.

Rome qui,

Fit du crime un ſpectacle, & du meurtre une fête.

L'Humanité qui

Vient apporter des pleurs en tribut au Génie.

Les Arts conſacrés par le goût de la France; le jeune homme qui,

tourne ſes regards
De l'amour des ſuccès à l'amour des Beaux-Arts.

Les accens animés par les tons du Poëte; M. *de Voltaire* qui

ſembloit revenir
Pour entendre de loin l'arrêt de l'avenir, &c, &c, &c.

Concluons, Monſieur, qu'il eſt peu d'ouvrages en vers auſſi pitoyablement

écrits que ce prétendu Poëme de M. *de la Harpe*. On n'y trouve point ce coloris, cette grace, ces inversions hardies, ces tournures heureuses & variées qui font le charme d'une belle versification ; nulle pensée neuve, nulle harmonie, nulle élévation ; mais, en revanche, de la sécheresse, de la morgue, une foiblesse continue. Quelqu'un de votre connoissance, en parlant d'un Poëte auquel il reprochoit, bien ou mal à propos, d'écrire d'un style trivial, dit qu'il *dansoit sur la corde lâche*. Il semble que ce mot soit fait pour M. *de la Harpe* ; il faut seulement ajouter qu'il tombe à chaque pas. Au reste, c'est la faute du siècle, & non celle de l'Académie Françoise. Si ses Prix de Poësie sont décernés à de si foibles athlètes, elle ne garantit pas le mérite des ouvrages auxquels elle adjuge ses médailles ; elle ne prétend pas faire entendre que ces ouvrages sont excellens ; elle les donne seulement pour les moins mauvais de la foule de ceux qui lui sont adressés. Nous ne pouvons que gémir de la voir réduite à couronner de pareilles pièces.

Je finis, Monsieur, par ces quatre vers, qui sont ce que j'ai trouvé de plus

raisonnable dans la Pièce de M. *de la Harpe*, & dont vous ferez l'application que vous jugerez à propos :

Malheur à qui, s'armant d'un orgueil inflexible,
Ferme aux Talens d'autrui son oreille insensible,
Et n'admire jamais, dans son aveugle choix,
Que ses propres accords & les sons de sa voix !

Chefs-d'Œuvre de M. de Sauvages, ou Recueil de Dissertations qui ont remporté le Prix dans différentes Académées ; auxquelles on a joint la Nourrice Marâtre *du Chevalier Linnæus : le tout commenté par M. J. E. G***, Médecin de Montpellier, Aggrégé & Professeur de Botanique au Collège de Lyon, &c, 2 volumes in-12 ; à Paris chez Desventes de la Doué Libraire rue Saint Jacques, vis-à-vis le Collège de Louis le Grand.*

FRançois *Boissier de Sauvages de la Croix* nâquit à Alais le 12 Mai 1706. On peut le regarder comme un des plus illustres restaurateurs de la bonne Médecine en France. Incapable de plier devant une erreur ancienne, n'ayant d'autre vue que le bonheur &

le ſoulagement de l'humanité, M. *de Sauvages* ne craignit pas d'attaquer vivement & de faire tomber des maximes pernicieuſes qui dominoient dans les Ecoles, même dans celle de Montpellier. L'étude des Mathématiques, de la Géométrie & de la Phyſique à laquelle il ſe livra de bonne heure, répandit, dans ſa façon de penſer & de juger, une netteté, une force, une préciſion qui rendent précieuſes toutes ſes œuvres de Médecine.

Reçu Docteur de Montpellier en 1726, il prit pour matière de ſa Thèſe cette propoſition : *L'amour peut-il être guéri par des remèdes tirés des Plantes* ? Le jeune Docteur ſe décida pour l'affirmative, ſoutint ſa propoſition avec autant de chaleur que d'eſprit, & cependant ne recueillit de la gloire du combat d'autre avantage que le nom de *Médecin de l'Amour*, qui lui reſta quelque temps.

Après avoir conſacré pluſieurs années à l'étude de la Botanique, il fit paroître en 1751 ſon ouvrage intitulé *Methodus Foliorum* ou expoſition d'une nouvelle méthode pour connoître les eſpèces par les feuilles.

Là ſe trouve le catalogue d'environ cinq cens plantes des environs de Montpellier qui manquent dans le *Botanicum Monſpelienſe* de M. *Mangol.* Muni de toutes ces connoiſſances, M. *de Sauvages* entra dans les myſtères les plus ſecrets de la Médecine. Le flambeau de la Phyſique à la main, il deſcendit dans les ſombres profondeurs de l'Anatomie. En liſant les productions de ce Sçavant, on eſt étonné de voir quels ſecours prodigieux puiſe la Médecine dans l'étude réfléchie des loix de la nature; on ſent que, ſans ces connoiſſances phyſiques, nos jeunes Médecins ne ſont que des copiſtes de recettes, & que toute leur ſcience ſe réduit à un charlataniſme pompeux & deſtructeur.

Le réſultat des veilles & des études continuelles de M. *de Sauvages* fut ſa *Noſologia Methodica ſiſtens morborum claſſes, genera, & ſpecies*, &c, en cinq volumes *in*-8° imprimée à Amſterdam en 1763. Cet ouvrage qui lui fait tant d'honneur eſt une diſtribution méthodique des maladies en claſſes, en genres, en eſpèces, avec l'indication des remèdes analogues à

chaque ſorte. La réputation de ſes écrits le mit en relation avec les plus illuſtres Docteurs de l'Europe, en particulier avec le célèbre *Linnæus*. Ce ſçavant Suédois en lui écrivant ne manquoit jamais de mettre ſur l'adreſſe *au grand, à l'illuſtre Sauvages, au Prince des Médecins*. Il mourut à Montpellier le 19 Février 1767.

Outre les différens Traités de M. *de Sauvages* dont je viens de vous parler, nous avons encore de lui des pièces particulières qui ont été couronnées dans différentes Académies; elles ſervirent beaucoup dans le temps à relever la gloire de ce Sçavant. Malgré les excellentes vues & les réfléxions utiles qu'elles renferment, elle étoient devenues extrêmement rares. Vous ſçaurez donc gré, Monſieur, à l'Editeur anonyme d'en avoir commencé la collection dans les deux premiers volumes que je vous annonce. Il y en a une ſur la Rage; une de l'action de l'air ſur le corps humain; une ſur les médicamens qui affectent certaines parties du corps humain plutôt que d'autres & ſur les cauſes de cet effet; une ſur les animaux venimeux de France: celle-ci étoit

compoſée en Latin ; elle eſt traduite par l'Editeur. Il a joint à ces Diſſertations de M. *de Sauvages* une traduction Françoiſe de la *Nutrix Noverca* du Chevalier *Linnæus*, qu'il a accompagnée d'une Diſſertation de ſa façon *ſur les maux cauſés par les nourrices, & ſur les moyens de les prévenir.* Ces deux derniers opuſcules ſont pleins de détails intéreſſans, de preuves palpables des maux qui réſultent d'un lait mercénaire, & des moyens que le Gouvernement pourroit employer pour arrêter un abus qui eſt une des ſources les plus funeſtes de la dépopulation. Je ne vous en ferai pas une plus longue analyſe ; vous vous rappellez peut-être ce que je vous écrivis, il y a quinze ou dix-huit mois, à l'occaſion de l'ouvrage de Madame *Rebours.* Si celui-ci n'a pu rien obtenir des mauvaiſes mères, plus occupées de leurs plaiſirs que de la ſanté de leurs enfans, ce que je pourrois extraire de la Diſſertation de l'Anonyme ne produiroit pas ſans doute un plus heureux effet.

Vous me diſpenſerez auſſi, Monſieur, de vous entretenir fort au long des différens morceaux de M. *de Sau-*

vages ; ils renferment des connoiſſances qui ſont du reſſort de la Médecine & qui ne tiennent que de très-loin à la Littérature. Je me contenterai de vous dire un mot de ſa Diſſertation ſur la Rage, que le ſçavant *Vanſwieten* admiroit, & qu'il ne citoit jamais qu'avec le plus grand éloge.

On peut avoir la rage ou l'hydrophobie ſans avoir été mordu ou couvert de la bave d'un animal enragé. La colère & l'épilepſie ont ſouvent rendu les morſures très-venimeuſes. On dit qu'un jeune homme s'étant mordu le doigt dans un tranſport de colère eut dès le lendemain tous les ſymptômes de la rage & qu'il en mourut. L'horreur de l'eau & l'opiniâtreté à ne point prendre de nourriture ſont des indices certains de cette cruelle maladie ; il faut en excepter le loup ſeul qui, dans les accès les plus violens, cherche à boire du ſang & à ſe raſſaſier des cadavres immolés à ſa fureur. L'hydrophobe grince des dents & ne demande qu'à mordre & à déchirer tout ce qu'il rencontre.» Le païſan dont » M. *Haguenot* prit ſoin, l'aſſûroit en » grinçant des dents qu'il dévoreroit » une armée, qu'il ſe ſentoit un de-

» ſir inſurmontable de mordre, & le » diſoit, ainſi que bien d'autres, ſans » être dans ce moment en fureur. »

M. *de Sauvages* cherche à rendre raiſon de ce ſymptôme; il dit » que le ve» nin de la rage ayant paſſé dans la » maſſe du ſang & des humeurs picotte » toute la bouche; & delà vient en par» tie que les enragés ou ſalivent con» tinuellement, ou crachent ſons ceſſe » à droite & à gauche; mais ce pi» cottement excite en eux une ſorte de » démangeaiſon dans les gencives qui » n'eſt ſoulagée qu'en mordant & en » grinçant des dents. Nous en avons » un exemple dans la dentition des » enfans, qui, par une pareille déman» geaiſon, mordent le mammelon de » leur nourrice, ou ſe contentent de » preſſer leurs gencives avec le hochet.

On frémit en liſant dans cette Diſſertation que la plûpart des remèdes que l'on emploie communément pour guérir cette maladie lorſque le venin a gagné la maſſe du ſang, même celui des bains de mer, ne ſont pas abſolument infaillibles, & que le plus court & le plus certain ſeroit d'amputer le membre qui a été infecté. Ce-

pendant M. *de Sauvages* cite beaucoup d'expériences qui prouvent que les frictions mercurielles, jointes à d'autres remèdes qu'il indique, » ont fait des » cures merveilleuſes ; & après bien » des récherches, dit-il, j'ignore que » ce remède (le Mercure) ait encore » manqué, étant même appliqué quand » la rage eſt déclarée; ce qui vérifie » heureuſement la prédiction du grand » *Boerhaave* à ce ſujet : *Nec deſperandum de inveniendo tam ſingularis veneni ſingulari antidoto.* Aphor. 1146.

Recueil Latin des Hiſtoriens Danois du Moyen Age.

Cette entrepriſe Littéraire eſt annoncée dans un *Proſpectus* Latin de 18 pages *in*-4° imprimé à Copenhague il y a trois mois, & qu'un ami vient de me communiquer. J'ai lu avec plaiſir cette Brochure, qui annonce de la part de l'Editeur un deſir ardent d'élever à ſa Patrie un monument digne d'elle, & le deſſein très-louable de tirer de l'oubli une multitude de chroniques & d'autres pièces concernant le Dannemarck, leſquelles jetteront un grand jour ſur l'Hiſtoire de ce Royaume. Tous les mor-

ceaux que l'on donnera dans ce Recueil ont été conférés sur les originaux ou sur des copies authentiques, & seront éclaircis par des notes sur les endroits qui en ont besoin. L'ouvrage aura plusieurs volumes *in folio* dont on ne peut encore déterminer le nombre. Le *Prospectus* annonce que *Saxon le Grammairien*, *Arnauld de Lubec* & les autres Historiens du Nord déja imprimés, sont exclus de ce Recueil, dans lequel on ne fait entrer que les pièces les moins connues. On y trouve le titre de deux cens neuf pièces qui sont toutes prêtes pour l'impression, & qui me paroissent importantes pour l'Histoire Ecclésiastique & Civile du Danemarck. L'auteur de cet utile projet est M. *Langebek*, Conseiller d'Etat, & Garde des Archives à Copenhague, Sçavant très-versé dans la connoissance des monumens historiques de son païs, & dont on a lieu d'attendre une compilation aussi utile que celles des *Leibnitz*, des *Eccards*, *des Struves*, des *Muratoris*, &c, &c, &c.

Je suis, &c.

A Paris ce 6 Septembre 1771.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Expoſition des Peintures, Sculptures & Gravûres au Salon du Louvre.

QUOIQUE la mort nous ait enlevé deux de nos plus grands Peintres, Mrs *Carle-Vanloo* & *Boucher*, & que le Salon de cette année n'offre à notre admiration aucun ouvrage de quelques-uns des Artiſtes que le Public goûte le plus, tels que Mrs *Pierre*, *Vien*, *Greuze*, *Doyen* & quelques autres, l'Expoſition que je vous annonce, Monſieur, n'eſt pas moins nombreuſe que les précédentes, & l'on y voit pluſieurs morceaux dignes de l'attention & de l'eſtime des connoiſſeurs.

M. *Hallé* ſe diſtingue par une *Ado-*

ration des Bergers. Dans ce Tableau de 9 pieds & demi de haut ſur 4 pieds 8 pouces de large, les objets ſont éclairés de la ſeule lumière qui émane de l'Enfant Jéſus. Il eſt d'une force ſingulière, ſans néanmoins qu'il y ait de trous noirs, & ſimplement par la grandeur des maſſes. La lumière y eſt dégradée avec la connoiſſance la plus ſçavante de ſes effets. La compoſition d'ailleurs en eſt neuve, ingénieuſe & naturelle. On doit encore louer M. *Hallé* de n'être point tombé dans le défaut qu'on reproche avec fondement à pluſieurs Maîtres célèbres qui ont traité des effets de nuit : c'eſt de rendre d'un ton rouge toutes les parties éclairées. Cet effet, peu agréable & faux à quelques égards, vient de ce qu'ils ont comparé le ton de la lumière placée dans un lieu qu'ils tenoient obſcur avec le ton de la véritable lumière du jour ; cette comparaiſon les a trompés. Lorſque nous ſommes dans un lieu pareil & que nous ne voyons point la lumière du jour, la lumière artificielle ne montre point ce rouge, & les objets paroiſſent conſerver leur couleur.

Le Tableau du même Artiſte de *Silène barbouillé de mûres par Eglé*, eſt moins piquant, parce que les objets éclairés du grand jour préſentent moins de cette obſcurité qui fait briller les lumières. Cependant il réunit les mêmes beautés. S'il eſt permis de deſirer quelque choſe dans un auſſi beau morceau, on haſardera d'obſerver que certains gazons bleuâtres, parſemés ſur le terrein, ſemblent y faire tache, ſoit parce qu'ils ſont trop bruns, ſoit parce que leur couleur n'eſt pas exactement celle des gazons que nous voyons dans la nature. Cette foible critique ne doit point offenſer l'auteur; & ſi le ſentiment de ſes amis la confirme, on ne peut que deſirer qu'il en profite. C'eſt toujours un avantage de rectifier un défaut, quelque léger qu'il ſoit.

La plus grande richeſſe du Salon conſiſte dans une quantité conſidérable de petits tableaux de M. *de la Grenée*. Ils réuniſſent tous les talens & toutes les graces qui ont immortaliſé le pinceau de l'*Albane*: deſſin correct & non moins élégant, vérités & naïvetés de nature, têtes de la plus grande beauté, coloris

ſçavant & vrai, accord doux, joint au fini le plus précieux : c'eſt ce qui frappe, ce qui ſaiſit, ce qui charme le ſpectateur à la vûe de la plûpart des compoſitions de cet excellent Peintre. On avoit crû pouvoir lui reprocher il y a quelques années de donner quelquefois des tons trop rouges aux carnations des femmes ; il n'en eſt plus aujourd'hui queſtion ; elles ſont de la couleur la plus belle & la plus vraie. Celui de tous ſes tableaux qui ſéduit le plus eſt une Sainte Famille, où la tête de la Vierge eſt de la plus grande beauté ; il réunit tout ce que la Peinture a de plus intéreſſant. Un autre Tableau qui ne mérite pas moins d'applaudiſſemens, eſt *Saint Germain qui donne à Sainte Geneviève une médaille où eſt empreinte l'image de la Croix, pour en orner ſon cou.* Il eſt très-bien compoſé, & ſupérieurement exécuté. L'effet en eſt d'une ſuavité délicieuſe.

On voit de M. *Belle* deux Tableaux où il y a beaucoup de mérite, ſur tout celui du *Combat de Saint Michel*, dont le caractère de deſſin & le genre de compoſition tiennent de ce grand qu'inſpire l'étude de l'Ecole d'Italie.

Nous avons de Monſieur *Vanloo*, *Vénus & l'Amour couronnés par les Graces.* Ce Tableau eſt deſſiné correctement & bien peint ; mais j'ai été plus attiré par celui de *l'Expérience Phyſique d'un Oiſeau privé d'air ſous le récipient de la Machine Pneumatique.* Le pinceau en eſt très-aimable, & les têtes ſont fort belles. On voudroit cependant que celle de la femme exprimât un peu de cette pitié ſi naturelle à ſon sèxe, lorſqu'il voit ſouffrir un petit individu de cette eſpèce.

Les progrès de M. *Lépicié* à chaque Expoſition ſont étonnans. Il nous a donné un martyre de Saint *André*, où la figure de cet Apôtre eſt peinte avec beaucoup d'art & de facilité ; un Tableau de la Sculpture, dont l'idée eſt très-intéreſſante : la Sculpture y ſemble occupée avec attendriſſement de ſon véritable objet, qui eſt de conſerver à la Poſtérité la mémoire des grands hommes. On ne pouvoit mieux caractériſer ce ſentiment que par le buſte de *Henri IV.* Ce Tableau eſt ſimplement & noblement compoſé, élégamment deſſiné, & d'une couleur vraie.

On a dû remarquer du même Artiſte un Tableau très-agréable d'*Adonis changé en Anémone*, pluſieurs têtes d'après nature, & ſur-tout quelques petites figures qui ſont de la vérité la plus frappante. *Le Déjeûner Frugal*, entr'autres, qui repréſente un vieillard, eſt peint avec une légèreté & un art inexprimables.

On a dit de feue Mlle *Gauſſin* que c'étoit la beauté la plus obſtinée qu'on eût jamais connue. On peut dire de M. *Chardin* que c'eſt le plus opiniâtre habile homme de ſon ſiécle. Je ne vous parle pas d'un Bas-Relief imité d'un plâtre; on eſt accoutumé à l'illuſion qu'il produit dans ces ſortes d'objets, & au talent avec lequel il les traite. Mais il a décoré le Salon de trois têtes d'étude au paſtel, grandes comme nature, qui ſont de la première beauté & du faire le plus rempli d'art. C'eſt un genre dans lequel on ne l'avoit point encore vû s'exercer, & que, dans ſes coups d'eſſais, il porte au plus haut degré.

On ne peut rien ajoûter aux éloges que reçoit depuis ſi long temps l'illuſ-

tre M. *Vernet*. S'il étoit poſſible qu'il ſe ſurpassât, ce ſeroit dans les trois grands Tableaux qui fixent tous les regards. La *Tempête avec le Naufrage d'un vaiſſeau* inſpire l'effroi. Le *Clair de Lune* eſt d'un effet prodigieux; un *Païſage & Marine au Coucher du Soleil* fait ſur-tout les délices du Public & des connoiſſeurs; c'eſt la nature même ſous ſes aſpects les plus ſéduiſans. Ses autres tableaux, quoique moins apparens, n'en ſont pas moins précieux. Parmi les qualités éminentes qui diſtinguent ce grand Peintre, il ne faut pas omettre le courage avec lequel il ſuit toujours la marche de la nature, ſans ſe laiſſer éblouir ni détourner par les applaudiſſemens que l'on prodigue à tous ces tons de couleur forcés, ſi fort à la mode aujourd'hui. Les Artiſtes intéreſſés à les faire valoir, appellent cela *coloris*; mais, à proprement parler, c'eſt le Roman de la Peinture.

Les Portraits du Roi de Suède & des Princes ſes frères par M. *Roſlin* forment un Tableau auſſi piquant qu'intéreſſant. Il eſt impoſſible d'y rien deſirer par rapport à l'exécution vraie &

ſoignée de toutes les parties. Les étoffes les plus riches, & par là même les plus difficiles à imiter, y ſont rendues avec une force & une vérité ſurprenantes.

On voit auſſi beaucoup de Portraits par M. *Drouais*; ils ſont d'une belle exécution. Mais je m'arrête peu aux Portraits; je ſçais que ce n'eſt pas ce qui flatte le plus votre goût, & même que ſouvent vous vous êtes plaint qu'il y en avoit une trop grande abondance. Par malheur, cela ne ſçauroit être autrement. Il y a bien plus de perſonnes qui veulent avoir leurs portraits, que l'on ne compte d'amateurs curieux d'avoir des Tableaux qui n'intéreſſent point leur amour-propre.

M. *Reſtout* le fils a mis au Salon un grand Tableau de *La Préſentation de Notre Seigneur au Temple au moment où Siméon prononce le* NUNC DIMITTIS. Il ſuit avec ſuccès les traces de l'illuſtre auteur de ſes jours. Une exactitude ſévère à s'aſſujettir aux loix de la Perſpective, qui fait que l'on ſent très-bien ſes plans, & que, pour ainſi dire, on peut tourner autour de ſes grouppes; un faire relatif à la diſtance d'où le Tableau doit

être vû; de l'accord & de la magie dans l'harmonie du tout : voilà les principales parties qui caractériſent ce jeune Artiſte, & qui donnent lieu d'en eſpérer beaucoup plus encore.

Un *Saint Sébaſtien* de M. *Brenet* ne doit pas être paſſé ſous ſilence. L'effet en eſt lumineux, & la couleur agréable.

Lucretius, père de *Lucrèce*, *Collatinus* ſon mari & *Brutus* qui jurent ſur le poignard dont elle s'eſt tuée, de venger ſa mort & de chaſſer les *Tarquins* de Rome, ſont les perſonnages éloquens d'un Tableau de M. *Beaufort*, compoſé avec nobleſſe, exécuté avec vigueur.

Un Artiſte qui paroît pour la première fois au Salon, M. *la Grenée* le jeune, marche avec gloire ſur les pas de M. ſon frère. Il a débuté par des Tableaux où l'on trouve un faire & des beautés qui ſont à lui. Ses compoſitions ſont très-ingénieuſes; il a le ſouple & les graces qui diſtinguent les ouvrages de *Pietre de Cortone*, ce Maître Italien ſi aimable, critiqué par les partiſans rigoureux de l'Antique, mais qui ſé-

duira toujours ſes juges, & les forcera de devenir ſes admirateurs. Le jeune Artiſte François paroît être un de ſes Elèves ; il en imite avec ſuccès la manière large, les caractères de têtes, la couleur & l'accord argentin. S'il peut y joindre une correction de deſſin plus ſévère, des vérités de nature plus exactes & plus ſoigneuſement rendues, enfin plus de force dans les endroits de ſes ombres qui le permettent, peu de Peintres lui diſputeront l'art de traiter les grands Tableaux. Son *Saint Paul prêchant dans l'Aréopage* & ſa *Préſentation au Temple*, annoncent le talent le plus décidé.

Je ne puis vous détailler, Monſieur, tous les ouvrages que le pinceau fécond de M. *Loutherbourg* a produits cette année. Il y en a vingt-quatre ou vingt-cinq. Il me ſuffit de vous dire que pluſieurs de ces Tableaux ſont précieux, & ne démentent point la juſte réputation qu'il s'eſt acquiſe.

M. *Robert* ſoutient auſſi le nom qu'il s'eſt fait, ſur-tout dans les Tableaux d'Architecture.

Six ou ſept petits Tableaux, ingénieux

de compoſition, piquans par l'effet, & d'une touche légère, attirent à M. *le Prince* les ſuffrages de la multitude béante & de l'amateur éclairé. On ne ſe laſſe point de regarder, entr'autres, le tableau d'un Médecin qui obſerve l'urine d'une jeune fille qu'on croit malade, celui d'un Géomètre, & celui de pluſieurs femmes au bain.

M. *Roland de la Porte* nous a donné des morceaux de cette vérité & de ce fini que vous lui connoiſſez. Le Public eſt particulièrement ſatisfait du Tableau qui repréſente une figure de bronze; on la prend pour du bronze même, & l'on eſt tenté de la déplacer & de la tenir dans ſes mains pour en mieux admirer les contours.

Il y a de fort bons Tableaux de fleurs par M. *Bellengé*.

Une nouvelle Muſe, Mlle *Vallayer*, vient d'entrer avec éclat dans la carrière; elle réunit tous les talens d'un habile homme. La franchiſe & la fierté de ſon pinceau n'ont rien de la molleſſe qu'on attribue à ſon sèxe. Son Tableau d'*Inſtrumens de Muſique Militaire* & ceux qu'elle a donnés pour ſa réception à

l'Académie ne laiſſent rien à deſirer ; ſoit par rapport à l'effet & à la vérité, ſoit à l'égard de l'exécution qui eſt parfaite. D'autres Tableaux de ſa main, également dignes d'elle, embelliſſent le Salon.

Pluſieurs Portraits au paſtel de Madame *Roſlin* intéreſſent par les reſſemblances qui ſont vivement ſaiſies, & par le faire qui eſt libre & hardi. On eſt frappé ſur-tout de celui de M. *Pigalle*.

M. *Hall* excelle dans la miniature. On admire toujours cette fierté de touche & ce ſentiment du grand qui éclatent dans ſes compoſitions. On voit encore de lui au Salon quelques ouvrages en émail où l'on retrouve le même mérite.

Des Portraits auſſi en émail & en miniature, peints avec une heureuſe facilité par M. *Paſquier*, lui aſſûrent un rang glorieux parmi les Peintres de ce genre.

La magie des Portraits de M. *Duplеſſis* eſt entière. La rondeur de ſes têtes, la vérité de ſes étoffes, les nuances de ſes tons, la richeſſe de ſes démails, le moëlleux & le large de ſon pin-

ceau ſont portés à un degré de perfection bien rare. On eſtime ſur-tout le Portrait de M. le Marquis *de l'Hôpital*, celui de M. *Caffiéri*, celui d'un Chanoine de Notre-Dame que l'on croit voir lui-même, & celui d'un homme vêtu de noir. Comment des talens auſſi marqués ont-ils été ſi long-temps enſevelis dans l'ombre ?

M. *Aubry*, jeune Artiſte, cultive ſupérieurement la même partie. La reſſemblance de ſes portraits eſt ſingulière, l'effet ſaillant, la couleur brillante & vigoureuſe. Mais les applaudiſſemens ſe réuniſſent en faveur de la tête d'un enfant qui joue avec un petit chien. En effet, une plus grande & plus précieuſe variété de teintes s'y joint à un faire aimable, large & moëlleux. C'eſt une des meilleures choſes que l'on puiſſe voir dans ce genre.

Une *Deſcente de Croix*, un *Soldat renverſé*, &c, ont mérité à M. *Martin*, jeune Peintre, le double avantage d'être Agréé par l'Académie & applaudi par le Public.

M. *de Wally*, Architecte du Roi,

Membre de l'Académie d'Architecture & que l'étendue de ſes talens a fait recevoir dans celle de Peinture, nous donne des preuves multipliées de ſon génie pittoreſque dans une quantité de deſſins de différens genres qui tous ſont remplis de goût. Il a de plus expoſé le modèle d'un eſcalier, modèle ingénieux relativement aux difficultés qui ſe rencontroient pour diſpoſer deſſous un portique, dont les irrégularités ſont artiſtement ſauvées. A propos de ce modèle, je ne puis m'empêcher d'exprimer le vœu général des bons citoyens: c'eſt qu'il y eût auſſi pour les Architectes une Expoſition où l'on pût voir les modèles des grands ouvrages publics dont ils ſont chargés, & qu'ils fuſſent les premiers à demander de mettre leurs plans ſous les yeux de la Nation, dans la même Salle ou dans une Salle attenante à celle où l'on voit les productions des Peintres, des Sculpteurs & des Graveurs. Il réſulteroit de cet établiſſement qu'ils corrigeroient leurs Deſſins s'ils étoient défectueux, & qu'ils ne ſeroient plus expoſés à la Critique, quelquefois même à l'indigna-

tion des connoiſſeurs à la vue de leurs ouvrages, lorſqu'ils ſont exécutés & que le mal eſt ſans remède.

La Sculpture eſt très-abondante cette année. Mais j'abrégerai ſur cet article ; je crains de vous fatiguer par une trop longue énumération. Il y a de M. *le Moyne* pluſieurs têtes & des modèles qui portent l'empreinte de ce goût, de ce ſentiment & de ce feu qui caractériſent ſon ciſeau.

Pluſieurs têtes de M. *Pajou* ſont pleines d'ame, de vie, de juſteſſe & de netteté. Le buſte en terre cuite de Madame la Comteſſe *du Barry* eſt de la reſſemblance la plus exacte, & d'ailleurs exécuté avec beaucoup de fineſſe. On doit auſſi des éloges à un Deſſin du même Artiſte, eſquiſſe lavée à l'encre de la Chine, dont le ſujet eſt tiré de la vie de *Camille*, ce grand Capitaine de l'ancienne Rome. Il aſſiégeoit la ville de Veïes ; ſes ſoldats, par ſon ordre, avoient miné ſous le temple de *Junon*. Ils y paroiſſent au moment que les Veïens offroient un ſacrifice, jettent l'effroi parmi le peuple & ſe ſaiſiſſent

des entrailles de la victime pour les porter à leur Général. Ce Deſſin de M. *Pajou* eſt une belle & ingénieuſe compoſition.

Le plus intéreſſant des ouvrages de M. *Caffiéri* eſt une tête de jeune fille en marbre.

Une figure de *Vénus* bien diſpoſée & un portrait parlant de M. *de la Condamine* ſont deux très-beaux ouvrages de M. *d'Huès.*

Un fronton pour l'Ecole Royale Militaire par M. *Mouchy* eſt modélé avec un ſentiment ſingulier du moëlleux de la chair.

Une figure en marbre d'*Œdipe* détaché par un Berger de l'arbre où il avoit été expoſé, eſt d'une exécution ſoignée. Elle eſt de M. *le Comte.* Il y a du même Sculpteur pluſieurs Bas-reliefs, eſquiſſes des ſept Sacremens, qui ſont compoſés & modélés avec beaucoup d'intelligence.

Si M. *Houdon* ſe gliſſe dans la foule qui ſe porte au Salon pour recueillir ce qu'on dit de ſes travaux, il a sûre-

ment le plaiſir flatteur d'entendre louer ſon *Morphée*, qui eſt modélé avec tant de juſteſſe, & où l'on trouve des fineſſes de détails ſi eſtimables. Il en eſt de même de pluſieurs portraits de ſa façon, tous d'une reſſemblance & d'une vérité qui frappent.

Je ne donnerai pas non plus beaucoup d'étendue à l'article des Gravûres. Vous connoiſſez preſque toutes celles qui ſont expoſées au Salon, & je vous ai rendu compte de la plûpart. Ce qu'il y a de plus neuf eſt un Deſſin aſſez grand deſtiné à recevoir les diverſes inſcriptions relatives à l'établiſſement de l'Ecole Royale Militaire; on y voit les armes du Roi; la Médaille frappée à l'occaſion de cet édifice; ſur les côtés les figures allégoriques de *Mars* & de l'*Etude*, & en bas quelques-uns des exercices des Elèves. Ce beau Deſſin eſt de M. *Cochin*; le plus grand éloge qu'on puiſſe faire de ce morceau, c'eſt qu'il eſt digne de lui, de même que pluſieurs Deſſins qui ont été gravés pour ſervir d'ornemens aux Traductions de *Térence* & de *Perſe* par

M. l'Abbé *le Monnier*, traductions excellentes * dont je me propoſe de vous entretenir au premier jour. Parmi les Eſtampes raſſemblées dans cette Expoſition, vous diſtinguerez *Les Offres Réciproques* par M. *Wille*, dont la coupe de burin eſt d'une fermeté & d'une franchiſe extraordinaire; *Diane & Endimion* de M. *Levaſſeur* qui s'attache avec ſuccès à la Gravûre trop abandonnée de l'Hiſtoire en grand; *L'Accordée de Village* d'après M. *Greuſe* par M. *Flipart*; pluſieurs morceaux en petit gravés par M. *le Bas*; les productions de M. *Beauvarlet* qui ſont d'un genre aimable & très-ſoigné; celles de M. *de Marteau* qui continue de traiter ſon genre de l'imitation du crayon de manière à mériter de juſtes applaudiſſemens. Je finis par un Artiſte nouvellement agréé, M. *de Saint Aubin*; il eſt habile Deſſinateur & Graveur plein de goût, ſoit en grand, ſoit en petit. Il y a de lui beaucoup d'ouvrages de diffé-

* Elles ſe vendent à Paris chez *Jombert* père & fils Libraires rue Dauphine.

rent genre, qui lui font également honneur.

Après vous avoir indiqué, Monsieur, ce qui m'a frappé le plus dans le Salon de cette année, permettez-moi de vous communiquer quelques réfléxions que je vous prie de n'apliquer à perſonne. Depuis quelque temps il s'eſt répandu dans la Peinture un ſyſtême qui me paroît dangereux. On a reproché, non ſans quelque fondement, aux Peintres François, de n'être pas aſſez coloriſtes. Pour éviter ce défaut, pluſieurs Artiſtes ſe livrent à des manières prétendues colorées qui ne conſiſtent qu'à répandre par-tout, dans les ombres comme dans les lumières, des tons d'un jaune rougeâtre, ſans s'embarraſſer de la couleur propre des objets. On fait pis; on ſemble ne plus vouloir peindre que l'obſcurité. Quelques figures ou d'autres objets reçoivent une lumière brillante; mais les terreins, les rochers, les eaux, &c: tout eſt enſeveli dans un certain brun général couleur de maron. On oublie entièrement le jour & l'éclat

que répand un ciel lumineux sur tous les objets, & l'on se prive par là du secours que donne cette lumière pour séparer les grouppes les uns des autres. Aussi voyons-nous plusieurs tableaux qui n'ont point d'enfoncement, malgré la force qu'on a crû leur donner. On outre les reflets; on les fait aussi beaux, aussi brillans que les lumières directes. Souvent même on fait venir ces reflets lumineux de terreins qui sont bruns par eux-mêmes ou qui sont dans l'ombre. Dans les groupes que l'on tient obscurs pour faire ce que l'on appelle des *Repoussoirs*, artifice usé que notre siècle sembloit avoir abandonné, on éclaire de reflet & en dessous des objets qui sont en pleine campagne, sans considérer que la lumière qui vient de tout le ciel les éclaire nécessairement en dessus. Dans les masses éclairées de la lumière directe on observe une uniformité qui en empêche le mouvement & qui en fait des camayeux. Si la lumière d'un soleil couchant donne un ton doré aux objets qui en sont éclairés, l'Artiste croit

pouvoir donner ce même ton aux ombres où cette lumière ne peut parvenir. Celui qui entreprend un païsage ou un autre tableau, soit à cette lumière dorée, soit à une lumière grise, semble n'avoir besoin que d'une seule teinte dont il peint tout également, animaux, figures, troncs d'arbres, feuillages, gazons, &c, seulement avec plus ou moins de brun. On se flatte, par ce moyen, de mettre un Tableau d'accord. En effet, la monotonie est une sorte d'accord; mais c'est se jouer des difficultés de l'Art & non les surmonter. Quelles sont ces difficultés? C'est de marier & d'accorder ensemble plusieurs tons différens, en laissant subsister leurs différences.

Si vous osez attaquer ces vices contagieux, une nuée d'enthousiastes, amateurs de la prétendue *couleur chaude*, s'élève contre vous. Qu'éxigez-vous donc, disent-ils? A cette question il n'y a pas d'autre réponse, sinon qu'on exige le vrai, sans lequel il n'y a rien de beau. Cette mode funeste, qui gagne & qui peut perdre la Peinture, n'est fondée

que ſur ce qu'on peut appeller le défaut de deux grands Peintres de l'Ecole Flamande, *Jordaans* & *Berghem*. Ces deux Maîtres, en effet, ont dans leurs ombres un certain roux que le temps n'a fait qu'augmenter. Mais il eſt à remarquer qu'ils ſont preſque les ſeuls qui ſe ſoient laiſſés ſéduire par cette manière. *Rubens*, qui paroît quelquefois vouloir s'en approcher, en eſt très-éloigné dans ſes plus beaux ouvrages qu'on voit en Flandre. *Vandyck* n'y tombe jamais. *Téniers*, de tous les Peintres Flamands le plus lumineux & le plus vrai, ne s'en doute même pas. Ni *Netscher*, ni *Paul Poter* ni *Vande-Velde*, ni *Gerard Dou* n'ont point ce défaut. *Berghem* lui-même ne s'y eſt abandonné que dans ſes derniers temps. Les Tableaux qu'il a faits en Italie, & qui, ſans contredit, ſont les plus beaux qu'il ait compoſés, en ſont exempts. Enfin, l'Ecole Italienne, qui ſera toujours le modèle des grands talens en Peinture, n'a jamais connu ces tons de convention, excepté le *Baciei*, à qui cette erreur même fait beau-

coup de tort. Pourquoi donc, entre tant d'autorités qui parlent en faveur de l'imitation vraie de la Nature, préférer les auteurs qui peuvent nous égarer par une imitation mal entendue? C'eſt que la plûpart de ceux qui s'adonnent à l'étude des Arts négligent celle de la Nature, & qu'il n'en eſt preſqu'aucun qui ait jamais peint un Tableau entier d'après elle & avec l'intention de s'y ſoumettre rigoureuſement. La Sculpture pèche peut-être par un ſentiment contraire. A force de chercher les vérités de la chair, il ſe peut que nous ceſſions d'être aſſez ſévères ſur la pureté des formes; mais ce défaut eſt bien moins dangereux que celui qu'on eſt en droit de reprocher à la Peinture. La route du vrai conduit toujours au bien; ſeulement il peut ſe faire que, n'étudiantpas aſſez l'Antique, nous n'arrivions pas au mieux.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 8 Septembe 1771.

LETTRE XIV.

Thérèſe Danet à Euphémie : Héroïde par M. Imbert ; à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

CETTE Héroïde intéreſſante a couru pour le Prix de Poëſie de l'Académie Françoiſe. L'évènement qui en a fourni le ſujet eſt récent & du même genre que la fameuſe hiſtoire de *Calas*, excepté que la Religion n'y entre pour rien. C'eſt un homme accuſé au Conſeil d'Arras d'avoir aſſaſſiné ſa mère ; il ſe nommoit *François Montbailli*. Il étoit brouillé depuis longtemps avec elle pour avoir épouſé *Thérèſe Danet*, jeune perſonne ſans fortune, mais qui méritoit toute ſa tendreſſe. Cette mère inflexible avoit même fini par leur faire ſignifier un ordre de ſortir de chez elle dans 24 heures. Le lendemain on la trouva morte, étendue ſur

ſur un coffre & la tête penchée vers la terre. Tout-à-coup il ſe répand un bruit ſourd qui s'accrédite bientôt dans toute la ville. On accuſe hautement *Monbailli* de parricide ; ſa longue mésintelligence avec ſa mère, l'ordre ſignifié la veille, le rapport des Chirurgiens trompés par quelques meurtriſſures, ſemblent mettre le crime en évidence. Il eſt chargé de fers, traîné ignominieuſement en priſon & condamné à périr avec ſa femme. On dit qu'il a ſubi ſon Arrêt avec la plus étonnante fermeté, en ne ceſſant de proteſter de ſon innocence. Le ſupplice de la femme a été ſuſpendu à cauſe de ſa groſſeſſe. M. *Hue du Taillis*, Avocat, vient de donner un Mémoire en faveur de *Monbailli* & de ſa veuve. Du rapport des Chirurgiens mêmes, vérifié par le ſçavant M. *Louis*, il réſulte que la mère eſt morte d'apopléxie.

Dans l'Héroïde de M. *Imbert*, *Théréſe Danet* eſt ſuppoſée écrire à ſon amie les malheurs de ſon époux & les ſiens. L'inſtant que l'auteur a choiſi eſt terrible ; cette infortunée peint dans ces beaux vers l'horreur du cachot où elle

attend la fin de ſa groſſeſſe pour être menée au ſupplice.

Dans ce mortel repaire, effroi de la Nature,
A travers des barreaux, croiſés trois fois entr'eux,
Le jour arrive à peine en rayons ténébreux:
Du crime & du malheur la voix plaintive & ſombre
S'y mêle au bruit des fers retentiſſant dans l'ombre;
Le lieu ſemble ajoûter aux horreurs de mon ſort,
Et j'y trouve un tombeau, ſans y trouver la mort.

Le Poëte a le ſoin de lui faire détailler toutes les circonſtances favorables à l'innocence de ſon mari. Ce morceau eſt plein d'adreſſe & d'éloquence; elle raconte la conſtance inébranlable avec laquelle il a ſouffert la mort.

Ni l'aſpect des Bourreaux qui veillent ſur leur proie,
Ni leur ſombre appareil, ni leur brutale joie,

Ni du Peuple attroupé l'importune rumeur,
Rien ne trouble ſon front ; la paix eſt dans ſon cœur.
Sous les portes du Temple on conduit la Victime.
Suivant l'antique uſage, on veut qu'exempt de crime,
En prononçant l'aveu d'un lâche aſſaſſinat,
Il ſatisfaſſe au Ciel, à ſon Prince, au Sénat.
Au nom de Parricide, il s'indigne & s'écrie :
» O mon Roi, je voudrois mourir pour ma » Patrie ;
» Dieu, pardonne : ſouvent j'ai tranſgreſſé ta » loi ;
» Juges qui m'immolez, n'attendez rien de » moi :
» Je ne ſuis point coupable. O vous, vous que » j'atteſte,
» O mes concitoyens, dût leur rage funeſte
» Me dévouer encore à des tourmens nou- » veaux,
» Dût leur farouche haine éterniſer mes » maux. . . . .

» Je ne ſuis point coupable. » Un Prêtre qui
l'aſſiège,
L'appelle à haute voix, impie & ſacrilège ;
Au nom d'un Dieu vengeur, il parle, il tonne
en vain :
» Mais vous, lui répond-t-il avec un front ſe-
» rein,
» Vous, Miniſtre ſacré de notre Loi ſuprême,
» Qui voulez me forcer de mentir à Dieu mê-
me,
» Lorſqu'à ſon Tribunal nous ſerons tous jugés,
» Vous chargez-vous du crime où vous m'en-
» couragez ?

Après une apoſtrophe très-vive aux Juges, on trouve cette tirade attendriſſante qui doit arracher des larmes aux cœurs les plus inſenſibles.

O ma chère *Euphémie*, après tant de mal-
heurs,
Pourrois tu ſoupçonner de nouvelles douleurs ?
Hélas, tes yeux encor ont des pleurs à répan-
dre !

Apprends, il en eſt temps, quel revers fit ſuſ-
pendre
L'Arrêt que ſur moi-même on avoit prononcé.
Je ſuis mère, *Euphémie*: ah, l'aurois-tu penſé,
Que j'aurois en horreur un nom ſi plein de
charmes?
Un fils vit dans mes flancs, triſte objet de mes
larmes;
Quand ſes yeux s'ouvriront à l'aſtre qui nous
luit,
Les miens ſe fermeront dans l'éternelle nuit.
Je n'ai donc point encore aſſouvi votre haine,
Barbares! triomphez: votre rage inhumaine,
Par de nouveaux efforts, peut ſur moi s'atta-
cher,
Et vous avez encore un fils à m'arracher.
Quoi, j'abandonne un fils quand la mort me
délivre!
Déja couvert de honte un fils doit me ſur-
vivre!
Un fils!. . . Ciel, dans mon ſein je le ſens
treſſaillir;

Preſſent-il les malheurs qui doivent l'aſſaillir ?
Eſt-il, avant d'atteindre aux portes de la vie,
Soumis à la douleur ainſi qu'à l'infâmie ?
Né dans les flancs obſcurs d'un lugubre caveau,
La pierre où je m'étends, ſera donc ſon berceau!
Sur la terre jetté, rebut de la nature,
De Cités en Cités, errant à l'aventure,
Un jour il apprendra, par la voix des Mortels,
Nos crimes ſuppoſés, nos malheurs trop réels;
Il croira tout : peut-être il maudira ſa mère.....

Cette Héroïde, Monſieur, doit vous donner l'idée la plus avantageuſe du talent de M. *Imbert*. Le ſujet eſt très-touchant ; il l'a traité avec beaucoup de ſentiment, de vérité, & ſouvent avec énergie. C'eſt aſſûrément un des meilleurs ouvrages qu'on nous ait donnés en ce genre. On a prétendu qu'il y avoit une diſtance immenſe entre le Poëme couronné & les autres pièces qui ont concouru pour le Prix. Cette aſſertion me paroît ſemblable à ces anciens Oracles qui avoient pluſieurs ſens & que chacun expliquoit à ſon gré.

Epître à Racine ; par M. Blin de Sainmore ; à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoiſe, & le Jay Libraire rue S. Jacques.

Le plan de cette Epître eſt ſimple & de la plus grande clarté. L'auteur, en s'adreſſant au Prince des verſificateurs François, lui rappelle avec quelque regret le ſiécle brillant où il a vêcu, le ſiècle du génie & du vrai goût ; il rend hommage à *Racine* lui-même en particulier, & caractériſe ſes ouvrages ; enfin il paye un juſte tribut d'éloges aux écrivains qui ont illuſtré le ſiécle préſent, & déplore les progrès du mauvais goût & du faux bel-eſprit.

Vous aimerez, Monſieur, le tableau des grands hommes du regne de *Louis XIV*. Il ſeroit difficile de mieux peindre chacun d'eux ſous les traits qui leur ſont propres.

Quel éclat embellit les rives de la Seine !
Condé dans les combats, *Corneille* ſur la ſcène,
Enfloient chaque jour des triomphes divers :

Par-tout de grands exploits chantés dans de beaux vers.

Boileau formoit la Langue & régloit le Parnasse:

La Fontaine plus simple instruisoit avec grace:

Lulli notoit les vers que soupiroit *Quinaut*:

Le Brun ornoit le Louvre élevé par *Perrault*:

Molière plus grand peintre, en ses portraits fidèles,

Pour corriger le vice, égayoit ses modèles:

Le Pontife de Meaux, armé de traits vainqueurs,

Sembloit un Dieu puissant qui tonnoit dans les cœurs;

Et *Fénélon* brûlant d'une plus douce flamme,

Peignoit dans ses discours la candeur de son ame.

Tout enfin respiroit la gloire & la grandeur,

Et Paris a de Rome égalé la splendeur.

Il étoit naturel que M. *Blin* redoublât ses efforts en célébrant les productions de *Racine*, & qu'il tâchât de lui parler sa Langue. Peu d'auteurs me paroissent

s'en être approchés de ſi près, tant pour le tour des vers & le choix des mots, que pour la douceur & l'harmonie du ſtyle. Jugez en vous même par cette tirade. Le Poëte vient de peindre les contemporains de *Racine :*

Mais parmi ces Rivaux, aucun ne fit entendre
D'un luth plus enchanteur le ſon flexible & tendre.
Je ne ſçais ſi la France eut de plus grands Eſprits :
Mais aucun n'eut le ton qui flatte en tes écrits.
Hélas ! qui mieux que toi par d'illuſtres merveilles,
Sçut attendrir nos cœurs & charmer nos oreilles !
Oui, les chants ſéducteurs de mille oiſeaux divers,
Sont moins harmonieux, moins touchans que tes vers ;
Et le ſuc odorant que l'abeille diſtille,
Eſt cent fois moins flatteur & moins doux que ton ſtile.

Faut-il donc qu'inſenſible à nos juſtes regrets,
La Mort ait ſous la tombe enfermé tes ſecrets ?
Ombre illuſtre, dis-nous : ce talent de tout feindre,
D'embellir comme toi chaque objet qu'on veut peindre,
Eſt-il l'effort de l'art ? eſt il un don des Cieux ?
Ou plutôt n'eſt il pas le concours de tous deux ?
Comment de ton pinceau la brillante magie,
Peut-elle réunir la grace & l'énergie ?
Où trouves-tu ces tours, ces ſons nombreux & doux,
Et ces ſimples beautés dont *Corneille* eſt jaloux ?
Moins fier que ton Rival, qui plus ſouvent s'égare,
Ton talent plus aimable eſt à mon gré plus rare :
Tes Ecrits lus ſans ceſſe, & ſans ceſſe admirés,
Seront, par nos Neveux, à jamais adorés.
Nous retrouvons en toi toujours de nouveaux charmes,
Toujours vif & touchant, tu fais couler nos larmes.

C'eſt toi qui le premier, par un attrait vainqueur,
Peignis le choc affreux des orages du cœur.
Que j'aime ces tableaux où ta main me crayonne
La ſenſible *Andromaque* & la fière *Hermione*,
Et la fureur d'*Achille*, & *Clytemneſtre* en pleurs,
Et de *Monime* enfin les touchantes douleurs!
Eh! quel homme, inſenſible aux accens du génie,
Peut voir ſans être ému la tendre *Iphigénie*?
Qui peut, en voyant *Phèdre* & ſon cœur combattu,
Ne pas plaindre à la fois ſon crime & ſa vertu?
Enfin, lorſque *Burrhus* contraſte avec *Narciſſe*,
Que *Titus*, en pleurant, renonce à *Bérénice*,
Et qu'inſpiré du Ciel, un Prêtre généreux
Fait remonter *Joas* au trône des Hébreux,
On ne t'applaudit point, mais on verſe des larmes;
Cet hommage muet a pour toi plus de charmes
Que ce bruyant éclat, ces battemens de mains
Qu'on prodigue ſouvent à de froids écrivains.

Phénix heureux du Pinde, hélas ! puis-je m'attendre
A te voir quelque jour renaître de ta cendre ?
C'eſt en vain que j'eſpère, &, malgré nos efforts,
Racine, tu ſeras long-temps au rang des morts.

J'ai remarqué encore ces ſix vers ſur M. *de Moteſquieu* & M. *Rouſſeau* de Genève.

Le hardi *Monteſquieu*, des Peuples & des Rois,
Au poids de la raiſon oſe peſer les droits.
Ce fier Républicain, plus éloquent encore,
En vain veut abolir les Lettres qu'il honore :
Semblable à ces Guerriers, à ces Rois inhumains,
Il regne ſur des lieux ravagés par ſes mains.

Cette comparaiſon me paroît admirable. Je ne puis vous citer, Monſieur, tous les beaux morceaux que j'ai trouvés dans cette *Epître*. En général la verſification de Monſieur *Blin de Sainmore* eſt très-élégante. Son ſtyle a des qualités aujourd'hui bien rares ; du nombre de la flexibilité, beaucoup de mélodie.

Et ce qui doit être un grand ſujet d'éloge, on ne rencontre pas dans tout le cours de ſa pièce un ſeul vers amphigourique, obſcur ou de mauvais goût. En un mot, on peut le regarder comme un de nos Écrivains les plus dignes d'apprécier *Racine* & de marcher ſur ſes traces.

On apprend au Lecteur, dans un *Avertiſſement*, que cette *Epître* étoit deſtinée à concourir pour le Prix de l'Académie Françoiſe, qu'elle a été envoyée huit jours avant le terme preſcrit, & que cependant la plûpart des Membres de cette Compagnie ont aſſûré l'auteur qu'elle n'avoit point été lûe aux aſſemblées. L'Académicien qui portoit la parole à la Séance publique, a dit au contraire que toutes les Pièces ont été lues & examinées avec la plus ſévère exactitude : il faut s'en rapporter à ſon témoignage.

Les bornes que je me ſuis preſcrites ne me permettent pas de vous parler aujourd'hui de tous les ouvrages de Poëſie envoyés au concours. Je me propoſe de vous en rendre compte inceſſamment.

*Les Mille & Une Folies, Contes François, 4 volumes in-12, par M. N***; à Paris chez la veuve Ducheſne Libraire rue S. Jacques.*

La femme du grand ton, le Céladon ſeptuagénaire, le Chevalier à bonnes fortunes, l'Abbé frivole, la prude décemment libertine, l'infâme cagot, l'épais Financier, le Médecin petit-maître, &c, &c, &c: tous ces adorateurs de la Folie paroiſſent dans cet ouvrage ſous des traits plaiſans & très reconnoiſſables. Il n'eſt pas un travers, pas une marotte, pas un ridicule, pas un état de la ſociété qui ne ſoit mis en action & joué ſur ce théâtre riant & mobile. Souvent la ſcène & les décorations changent tout à coup, & du boudoir d'une Marquiſe complaiſante on ſe trouve tranſporté au milieu d'une fête champêtre ou d'une intrigue de Couvent.

Un Marquis d'*Illois*, jeune homme étourdi, emporté, après avoir épuiſé toutes les manies, toutes les extrava-

gances que peut se promettre un héritier opulent, épouse une Baronne d'*Urbin*, jeune demoiselle qui dès le Couvent a donné des preuves d'un goût décidé pour les intrigues d'amour. Bientôt, selon l'usage de l'extrêmement bon ton, on se sépare, on prend des appartemens différens, on se jette dans les derniers excès de la galanterie la plus licencieuse. Il arrive à ce couple brillant un million d'aventures; ils ont occasion d'en apprendre beaucoup d'autres; l'Anonyme a recueilli tous ces morceaux précieux. Le Marquis meurt à l'armée d'un coup d'épée; la Marquise vit encore; elle est allée cacher dans un Couvent sa honte & son deshonneur, après être devenue le jouet & l'opprobre de ses adorateurs, outrés de ses infidélités & de son hypocrisie; car sur la fin de sa carrière elle s'étoit fait dévote.

L'ouvrage est divisé, comme le titre l'annonce, en *Mille & Une Folies*, qui forment autant de petits tableaux séparés, où une partie de chaque aventure est exposée, & coupée tout à coup par le commencement ou la continuation d'une autre, qui l'est à son tour par

une troiſiéme. C'eſt exactement le goût & la forme du Roman comique de *Scarron*; il n'eſt pas aiſé de décider ſi, dans des ouvrages pareils, cette marche ſouvent interrompue & repriſe ſert à irriter la curioſité ou à diminuer l'intérêt. Quoi qu'il en ſoit, il eſt bien étonnant qu'à ſon âge le jeune Anonyme ait aſſez de connoiſſance du monde, qu'il ait aſſez étudié tous les mouvemens du cœur de l'homme, pour le peindre avec tant d'exactitude, & faire parler à une multitude infinie de perſonnages pris dans toutes les conditions de la vie, le langage propre de chacune & le verbiage particulier que quelques-unes ont adopté. Je mets cependant quelques légères exceptions à cet éloge généralement vrai. Par exemple un ſimple païſan fait ainſi le portrait d'une Bergère. » Son ame étoit » auſſi pure que ſon viſage étoit ſe» rein; ignorant juſqu'au nom du » crime, elle vivoit heureuſe dans » une paix profonde; elle n'auroit ja» mais rougi ſi l'on n'avoit jamais fait » devant elle l'éloge de ſes attraits; » ſon air d'innocence & de candeur

» n'avoit rien d'affecté ; il peignoit la » ſimplicité de ſes mœurs. » Ce n'eſt point là le ſtyle ſimple & naïf d'un villageois ; on le retrouve en retournant la page dans le tableau d'un jeune Berger. » Repréſentez-vous un grand » garçon, les cheveux blonds comme » des épis de bled..... Son humeur » étoit ſi douce qu'il ſe ſeroit reproché la mort d'un petit oiſeau, & » qu'il n'oſa jamais dérober un ſeul » fruit dans les vergers du canton. » Voilà la nature ingénue, peinte avec ſes propres couleurs, & ſans ſortir du païſage.

Je vous invite, Monſieur, à lire l'aventure entière dont je viens d'extraire ces deux images ; elle vous intéreſſera vivement par la ſingularité des évènemens, par la fatalité des incidens, par le pathétique des ſituations & par le tragique du dénouement. Comme il eſt queſtion de pendu, j'ai grand peur que quelqu'un de nos Poëtes ne s'en ſaiſiſſe pour faire un beau Drame ; il y a de quoi s'attendrir, & même de quoi pleurer.

Vous ne verſerez point de larmes

en lisant le discours que tient un jeune Fat à une sœur qu'on force de prendre le voile pour augmenter son héritage. Vous observerez que c'est la première fois qu'il parle à cette aimable sœur. » Elle vit une espèce de poupée habil-» lée avec la dernière élégance, si foi-» ble qu'un souffle auroit pu la renver-» ser, couverte de parfums qui s'éten-» doient au loin, un gros bouquet au » côté, qui, en l'attendant, siffloit & » pirouettoit sur le talon. Je viens » vous remercier, ma divine sœur, lui » dit la poupée en lorgnant sa compa-» gne, vous me faites présent de trente » mille livres de rente. Je vous promets » que je les dépenserai aussi à propos » qu'aucun Seigneur de France. J'en en-» tretiendrai des beautés friponnes; » j'ai déja augmenté mon train. Mon » équipage est merveilleux; les pein-» tures en sont à ravir; j'ai des che-» vaux gros comme le poing qui vont » aussi vite que l'éclair..... Vous avez » fait sagement de renoncer au monde; » auriez-vous eu la force de résister » aux fatigues qu'on y éprouve, aux » visites, aux promenades, aux soupers

» éternels, aux bonnes-fortunes.... Oh, » je ſuis anéanti..... A propos, voilà un » minois qui eſt à ravir ; Mademoiſelle » eſt ſans doute votre amie ? Je vien- » drai ſouvent m'ennuyer dans votre » parloir ; car on reſpire ici un air dévot » qui porte à la tête..... Adieu, Meſ- » dames, je vole m'enterrer à l'Opé- » ra. »

Vous ſerez auſſi content de cette peinture. Le Marquis *d'Illois*, après bien des remiſes, ſe préſente chez le Baron d'*Urbin* pour obtenir ſa fille. » Il faiſoit » ſa toilette quand on lui annonça le » Marquis. Enchanté de le voir il vole » au-devant de lui ſans faire attention » qu'il n'a qu'un ſourcil & la moitié de » la barbe de peints..... Je me doute, » lui dit-il, du ſujet de votre viſite ; » je vous promets que je ne différerai » plus un hymen que j'ai eu tort de re- » culer. Puis-je donner ma fille à quel- » qu'un qui la mérite mieux que vous, » mon cher Marquis ? Choiſiſſez le » jour de la cérémonie. — M. *d'Illois* » le remercie de ſa complaiſance, lève » les yeux ſur lui & ne peut s'empêcher » de ſourire. M. *d'Urbin* s'apperçoit que

» le Marquis sourit en le regardant ;
» il s'approche d'une glace & frémit en
» voyant le secret de sa toilette décou-
» vert. — Parbleu, s'écrie-t-il, on ne
» surprend pas les gens dans cet état ;
» vous n'aurez jamais ma fille. — A ces
» mots il quitte brusquement le Mar-
» quis étonné. »

Je finis par un article qui a le double avantage d'offrir une tableau très-vrai & une leçon importante pour réussir dans la carrière des bonnes-fortunes. Un jeune amant, rebuté par la Marquise malgré les plus tendres déclarations, » se
» met sans affectation de sa partie, &
» se laisse avec art gagner par elle
» cinquante louis. — Oh, c'est un hom-
» me charmant, s'écrie-t-elle en quit-
» tant le jeu ! Il est rempli de mérite ; je
» n'avois pas fait attention à ses bonnes
» qualités. — Le lendemain notre
» amant rusé veut encore faire la par-
» tie de Madame *d'Illois*, sous prétexte
» de prendre sa revanche ; & ne man-
» que pas de perdre cinquante autres
» louis. Pour le coup la Marquise n'y
» peut plus tenir ; elle écoute avec la
» dernière douceur toutes les déclara-

» tions d'un homme qui ſçait ſi bien » jouer avec les Dames. Il offre de la » reconduire chez elle. Le moyen d'être » refuſé ! Bref, dès le ſoir même cet » amant eſt au comble de ſes vœux. » *Voilà ce qu'on gagne à ſçavoir perdre* » *à propos.* »

Les Hiſtoriettes qui compoſent cet ouvrage frivole ne ſont pas dépourvûes d'eſprit & de gaîté. Vous accorderez même à l'auteur le talent de ſaiſir aſſez bien le ridicule, & de le rendre quelquefois avec une naïveté piquante. Comme il eſt jeune & qu'il mérite des conſeils, je l'invite à s'occuper de travaux plus ſérieux, ſur-tout à ſe faire un ſtyle plus correct & plus précis. Quand je dis des travaux plus ſérieux, je n'entends pas des ouvrages d'érudition ; je ne le crois pas appellé à ce genre ; mais il pourroit s'eſſayer au Théâtre dans le Comique. Je ne ſerois pas étonné qu'avec de l'étude & les lumières de quelques amis on l'y vît un jour obtenir des ſuccès.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 *Septembre* 1771.

LETTRE XV.

Les Mémoires de l'Eléphant, écrits ſous ſa dictée, & traduits de l'Indien par un Suiſſe; Brochure in-8° de près de 80 pages; à Paris chez J. P. Coſtard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

LE titre de cette Brochure ſemble n'annoncer qu'une futile bagatelle. Mais ne vous y méprenez pas, Monſieur : ce petit ouvrage eſt inſtructif & réunit aux graces de la légéreté tout ce qu'il y a de plus curieux à ſçavoir au ſujet de l'Eléphant, dont il décrit la nature & les propriétés. Vous y trouverez des traits ſinguliers & des réfléxions morales, liées adroitement au ſujet. Les ſources où l'auteur a puiſé les faits qu'il cite, ſont de graves Ecrivains dont le crédit & l'autorité paroiſſent devoir les rendre inconteſtables; tels ſont

Ælien, *Varron*, *Pauſanias*, *Hérodote*, *Plutarque*, *Cicéron*, &c. Je ne prétends point révoquer en doute les témoignages de ces grands hommes; mais je crois que les merveilles rapportées par quelques-unes d'entre eux, n'entreront pas aiſément dans l'eſprit de tous les lecteurs. Quand *Pline* nous dit, par exemple, qu'on a vu des Eléphans écrire en Langue Grecque; quand *Ælien* nous aſſûre qu'on en a vû d'autres tracer avec leur trompe des caractères Romains; quand *Plutarque* en cite un qu'on ſurprit au clair de la lune répétant des leçons de danſe, & s'efforçant de réduire en pratique les préceptes que ſon maître lui avoit donnés: il faudroit être bien crédule pour ajoûter foi à de ſemblables prodiges. Le trait ſuivant me paroît beaucoup plus vraiſemblable. Il y avoit en Syrie un valet que ſon maître avoit chargé du ſoin d'un Eléphant. L'infidèle prépoſé déroboit tous les jours la moitié de l'orge ordonné pour la nourriture de l'animal. Le maître eut un jour la curioſité de voir panſer ſon Eléphant; il voulut qu'on lui

apportât ſon orge devant lui. Le valet ne manqua pas de jetter la meſure entière aux pieds de l'Eléphant ; mais celui-ci, qui ſe reſſouvenoit du vol journalier, partagea la proviſion en deux parties, en retint une pour lui & laiſſa l'autre au domeſtique qui avoit coutume de la prendre. Par cette adreſſe le larcin fut découvert & puni.

L'auteur de ces *Mémoires* raconte d'après *Plutarque* un fait qui n'eſt pas moins ſurprenant. Un Eléphant s'étant apperçu que ſon gouverneur mêloit des pierres & de la terre avec ſon orge pour groſſir la meſure qu'on avoit ordonnée pour ſa ſubſiſtance, trouva le ſecret de s'introduire un jour dans la cuiſine ; ayant ramaſſé du ſable, il le jetta malicieuſement dans le pot, donnant à connoître par ce moyen qu'il s'étoit apperçu du vol.

» Il eſt aiſé de prouver (c'eſt l'E-
» léphant qui parle) que nous avons
» de la ſuite dans les idées. *Emmanuel*,
» Roi de Portugal, avoit fait préſent
» d'un de mes parens au Pape *Léon X*.
» Cet Eléphant avoit un Gouverneur
» qui étoit devenu amoureux d'une fille
» du

» du païs, & qui ne vouloit pas s'éloi-
» gner d'elle en conduiſant ſon élève
» en Italie. L'inſtituteur perſuada à ſon
» pupille de ne point s'embarquer &
» de ne pas ſortir d'un Royaume dé-
» licieux pour être tranſporté dans un
» païs déſagréable. L'Elève convaincu
» ne voulut point marcher, &, quel-
» que violence qu'on pût lui faire, il
» refuſa conſtamment de monter ſur le
» vaiſſeau de tranſport. Le Roi fut in-
» formé que la réſiſtance du diſciple
» ne venoit que de la malicieuſe per-
» ſuaſion de ſon Gouverneur; il le fit
» donc venir & le menaça ſérieuſe-
» ment de le faire punir s'il ne perſua-
» doit à ſon Eléphant de partir de
» bonne grace. Le Gouverneur fut
» obligé de le déſabuſer; il l'aſſûra
» qu'il avoit été trompé lui-même par
» les fauſſes inſtructions qu'on lui avoit
» données ſur l'Italie; qu'au contraire,
» c'étoit la Province du monde la plus
» délicieuſe, & où il feroit la meil-
» leure chère ſous les loix d'un Prin-
» ce en vénération dans toute la Chré-
» tienneté. Il lui obſerva encore qu'il
» ne pouvoit refuſer d'obéir ſans s'ex-

» poſer au danger de perdre la vie. » L'Eléphant, ſenſiblement touché, » ſacrifia ſa répugnance, & ſe laiſſa » conduire ſans peine aux pieds du » Pape qui le reçut avec plaiſir. »

Vous connoiſſez, Monſieur, la Deſcription ſi vraie, ſi bien écrite & ſi intéreſſante que fait de l'Eléphant M. *de Buffon* dans ſon *Hiſtoire Naturelle*. Cette Deſcription ſe retrouve ici, de même que tout ce qu'on lit à l'avantage de cet animal, qui, ſous une enveloppe groſſière & maſſive, poſſède les meilleures & les plus étonnantes qualités. Un trait de critique termine agréablement les *Mémoires* de l'auteur, je veux dire de l'Eléphant lui même. » On » me demandera peut-être pourquoi » je me ſuis aviſé de faire un Livre; » c'eſt pour me mettre à la mode dans » un païs où tout le monde en fait. » Chacun eſt bien aiſe de publier ſes » talens, les prérogatives de ſa famille & les avantages de ſa perſonne. Tous ceux qui parlent d'eux-mêmes ſont des hommes comme » cent mille autres, & j'ai du moins » la diſtinction d'être en France le ſeul

» de mon eſpèce ; ainſi je puis m'affi-
» cher comme une ſingularité. J'ai dé-
» ja vû une nombreuſe compagnie, &
» je ne puis diſſimuler que, comme je
» commence à entendre le François,
» la multitude des misères, que j'ai
» entendu débiter, a contribué à me ren-
» dre malade. Les Elégants m'ont trou-
» vé laid ; les Petits-Maîtres m'ont
» reproché de n'être pas maniéré ; les
» Bavards m'ont taxé d'être taciturne
» & penſif. . . . . Enfin j'ai fait
» raiſonner & déraiſonner tout le
» monde. Si, après avoir vû l'Europe,
» je ſuis aſſez heureux pour pouvoir
» retourner dans mon païs, je m'ap-
» pliquerai à faire un Recueil des cho-
» ſes rares que j'ai vues & entendues.
» J'étonnerai bien plus mes compa-
» triotes que les Européens n'ont
» été ſurpris de ma ſtructure.. .. Je ré-
» ponds d'avance que mes narrations,
» ſans être ſurchargées comme celles
» des voyageurs humains, ne leur fe-
» ront point naître l'envie de s'expa-
» trier pour venir apprendre ici les
» uſages du beau monde. Nous pen-
» ſons, & nous penſerons encore long-

» temps, que les façons unies, simples, modeſtes & naturelles ſont préférables à toutes les autres. L'homme eſt le ſeul des animaux qui, en forçant la nature par les ſtratagêmes de l'art, travaille toute ſa vie à ne plus être ce que la nature a voulu qu'il fût. Pour nous, groſſiers philoſophes, nous penſons qu'il faut l'aider, la contraindre, la réformer dans ſes penchans vicieux, mais qu'il eſt ridicule de la détruire tout-à-fait pour paroître différent de ce qu'elle a prétendu nous former. »

Nouvelles Obſervations faites dans les Hôpitaux Militaires de la Marine, &c : pour conſtater la ſûreté & l'efficacité des Lavemens Anti-Vénériens : par M. Royer, ancien Chirurgien Aide-Major des Armées du Roi : Brochure in-8° de 128 pages ; à Paris chez Antoine Boudet Imprimeur du Roi rue S. Jacques.

M. *Royer* publia, Monſieur, en

1767 une *Dissertation sur une nouvelle Méthode de guérir les maladies vénériennes par des lavemens.* M. *Gardane*, Médecin, a vivement attaqué cette Méthode dans un Mémoire auquel M. *Royer* a répondu l'année dernière par une Lettre imprimée à Bouillon. Cette Lettre est réimprimée à la fin des *Nouvelles Observations* que je vous annonce. Elles ont été faites (ces *Observations*) par ordre du Roi dans les Hôpitaux Militaires & de la Marine. Les personnes guéries par les lavemens anti-vénériens y sont nommées ; ce qui laisse à tout le monde la liberté de la vérification. Cette manière d'annoncer un remède nouveau devroit être la seule qui fût permise.

Il paroît que M. *Royer*, dont les vues sont droites, » ne s'est pas livré légè-
» rement à ce que sa méthode présen-
» toit de séduisant. Il avoit commen-
» cé, dit-il, par s'assûrer que les la-
» vemens portoient à la masse du sang
» une partie assez considérable des
» substances qui entrent dans leur com-
» position. Des matières odorantes &
» colorantes injectées lui avoient ap-
» pris, par l'ouverture du corps des ani-

» maux soumis à ces recherches, com-
» bien on devroit comprer sur ce
» moyen d'introduire dans la masse des
» liqueurs des remèdes souvent inap-
» pliquables par toute autre voie. »
En conséquence de ses Observations & de celles des gens de l'Art les plus célèbres, M. *Royer* « crut cette méthode
» d'une ressource infinie pour la
» guérison de la maladie vénérienne;
» il ne s'appliqua plus qu'à trouver
» une préparation mercurielle qui eût
» les conditions requises à l'intromis-
» sion, & qui pût aisément être re-
» pompée & absorbée par les canaux
» sans nombre dont sont parsemés les
» gros intestins, sans leur causer aucun
» dommage. Il réussit, dit il, comme
» il l'avoit prévu, & il eut l'avan-
» tage de combiner tellement le mer-
» cure, qu'il en forma une préparation soluble, miscible à nos liqueurs,
» & incapable de causer aucune irri-
» tation. » Cette manière de procéder en Médecine, pour parvenir à la découverte de quelque remède nouveau, vous paroîtra sage; on doit estimer un Chirurgien qui connoît toutes les res-

ſources de l'Art, qui ſçait les apprécier ſans enthouſiaſme, & qui ne les juge qu'avec ces précautions.

Les *Obſervations* faites à Toulon paroiſſent d'autant plus concluantes qu'elles ſont ſuivies d'une Lettre du Chirurgien-Major du Régiment de Hainault qui les a rédigées. Cette Lettre prouve que les malades qui ont pris les lavemens anti-vénériens, non-ſeulement ont été guéris dans le temps, mais qu'ils n'ont éprouvé depuis aucune récidive de leurs maladies. La Lettre eſt écrite dix-huit mois après le traitement. Celle de M. *Heymann*, Lieutenant Colonel de la Légion de Conflans, doit augmenter la confiance dans cette méthode de guérir les maladies vénériennes. C'eſt également au bout de dix huit mois que cet Officier écrit à M. *Royer* pour lui apprendre que tous les Soldats de la Légion qui ont pris ſon remède jouiſſent à ce terme de la meilleure ſanté poſſible. Il paroît, par ces deux témoignages que M. *Royer* préſente, qu'il a très-à cœur de prouver que les lavemens anti-vénériens guériſſent radicalement, &

qu'ils n'entraînent après eux aucune ſuite fâcheuſe. Les autres *Obſervations* faites à Metz & à Breſt ſont auſſi victorieuſes, & ce concours de preuves eſt de la plus grande force.

Ces *Obſervations* ſont ſuivies de témoignages d'habiles Médecins & Chirurgiens de Paris; c'eſt ſous leurs yeux que ſe ſont opérées les cures ſurprenantes qu'ils atteſtent. Il faut voir dans l'ouvrage même cette chaîne de preuves que je ne puis qu'annoncer; elles ſont jointes aux connoiſſances anatomiques les plus exactes. On y voit auſſi que l'auteur n'eſt pas moins éclairé en Chimie qu'en Chirurgie. La réunion de ces talens lui étoit indiſpenſable pour exécuter ſon projet d'une manière ſatisfaiſante. Il répond avec netteté & avec préciſion aux objections que l'on a formées contre ſon remède & qui ont été rendues publiques. C'eſt aux gens de l'Art qu'il appartient de juger ce différend. Mais on ne peut refuſer à M. *Royer* d'avoir ſçu joindre l'honnêteté des expreſſions à la force du raiſonnement.

Prix Propoſés par l'Académie des Sciences, Belles Lettres & Arts de Beſançon.

L'Académie de Beſançon diſtribuera le 24 Août 1772 trois Prix différens. Le premier, fondé pour l'Eloquence par feu M. le Duc *de Tallard*, conſiſte en une Médaille d'or de la valeur de trois cens cinquante livres. Le ſujet du Diſcours qui doit être d'environ une demi-heure de lecture eſt: *Quelle a été ſur notre ſiécle l'influence de la Philoſophie*? L'Académie, ayant déja propoſé le même ſujet l'année dernière, a cru devoir réſerver le Prix: ainſi elle en aura deux de même genre à donner. Le mérite des Diſcours la déterminera à réunir ou à partager les couronnes. Elle invite les auteurs à conſidérer l'influence de la Philoſophie, dans toute l'étendue de la propoſition, ſur les Sciences, les Arts & les Lettres, ſur les états,

les mœurs, &c ; à balancer les avantages & les inconvéniens de cette influence, à saisir les traits qui caractérisent notre siécle & le distinguent des précédens. Quelques-uns des Concurrens avoient déja envisagé le sujet de cette manière, & l'ont traité avec méthode ; mais ils n'ont présenté que de froides dissertations sur la matière, & l'on demandoit un Discours d'éloquence. Ils se sont trop appesantis sur les détails, ou se sont enfoncés dans des discussions métaphysiques. D'autres, au contraire, n'ont apperçu dans la Philosophie du siécle que la partie de la morale, & se sont livrés à de trop vives déclamations ; d'autres enfin se sont bornés à la Philosophie Scholastique ; il est facile de sentir les défauts de ces différens ouvrages, & de les éviter.

Le second prix, également fondé par M. le Duc *de Tallard*, est une médaille d'or de la valeur de 250 livres, desti-

née à une Dissertation littéraire. L'Académie propose de *déterminer les limites des différens Royaumes de Bourgogne.*

Le troisiéme Prix, fondé pour les Arts par la ville de Besançon, est une Médaille d'or de la valeur de deux cens livres destinée à celui qui indiquera *les végétaux qui pourroient suppléer en temps de disette à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes, & quelle en devroit être la préparation ?*

Les Auteurs ne mettront point leurs noms à leurs ouvrages, mais seulement une devise qui sera répétée dans un billet cacheté, avec leurs noms & leurs adresses. Ceux qui se feront connoître seront exclus du concours. Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. *Droz*, Conseiller au Parlement, Secrétaire perpétuel de l'Académie avant le premier Mai 1772.

L'Académie étant informée que les personnes qui se livrent à la partie hif-

torique desireroient plus de temps pour leurs recherches, s'est déterminée à proposer dorénavant le sujet d'Histoire deux ans à l'avance. Elle demande pour 1773 : *Quelles sont les Coûtumes & Usages des Germains & des Gaulois qui se sont perpétués au Comté de Bourgogne ?*

Prix de l'Académie Royale d'Architecture.

On a vu cette année dans l'Académie Royale d'Architecture, depuis le 18 Août jusqu'au 25 inclusivement, les Grands Prix que les Elèves ont exposés d'après le Programme que l'Académie leur avoit donné. Ce Programme demandoit, sur un terrein d'environ 9000 toises superficielles, le projet d'un Hotel Dieu qui comprît tous les départemens de son ressort, qui étoient expliqués dans le Programme. Les Srs *Herbelot*, *Panseron*, *Chevalier*, *Marquis*,

Renard, *de la Roue*, *Girardin*, *le Mit* & *Deſprez*, ſont les Elèves dont les eſquiſſes, après avoir été reçues par l'Académie, ont été expoſées au Louvre.

Sept de ces Prix ont été vus avec plaiſir de la part du Public; l'Académie elle même en a été ſatisfaite; mais le plus grand nombre étant ſorti conſidérablement des meſures preſcrites par le Programme, elle n'a pu en couronner aucun; enſorte que l'année prochaine la médaille d'or & les médailles d'argent ſeront diſtribuées doubles.

On a vu auſſi avec ſatisfaction dans la Pièce qui précède celle de l'Académie, les Prix d'émulation qui ont été couronnés pendant les mois de cette année. Ces Prix conſiſtoient dans le développement d'un ſallon à l'Italienne du Sr *Viel*; dans deux projets de fontaine faits d'après le même Programme, & couronnés doubles en faveur des Srs *Girardin* & *Chevalier*; dans une porte d'arſenal

du Sr *Viel*; dans une porte de Marché du Sr *Coutouly*; dans un projet d'un petit Hôtel sur le terrein de celui de *la Vaupalière*, Fauxbourg S. Honoré; par le Sr *Coutouly*; dans la décoration d'une Chapelle des Fonts pour une grande Eglise Paroissiale par le Sr *Girardin*; & dans douze projets énoncés sur le même Programme, pour le concours du présent mois qui avoit pour objet un Belvédère, avec tous les accessoires qui peuvent l'accompagner. Plusieurs de ceux-ci font honneur aux Elèves, & seront jugés à la première Séance de l'Académie qui paroît disposée à en couronner deux; la plûpart sont construits d'une manière satisfaisante.

L'Académie s'étant associé, pour Correspondant, M. le Comte *Cronstedt*, Intendant de la Cour & des Bâtimens du Roi de Suède, il a pris séance à l'Académie le 19 Août de cette même année.

Lettre d'un Anglois à l'Auteur de ces Feuilles.

Recevez, Monſieur, mes ſincères remercîmens ſur les ſervices que m'ont rendu les lettres dont vous m'avez honoré, & dans leſquelles vous avez bien voulu me confirmer ce que vous aviez annoncé dans votre Journal au ſujet de la Penſion connue ſous le titre d'*Inſtitution de la Jeune Nobleſſe* *. C'eſt à vous que je dois le bonheur d'être ſorti de l'erreur dans laquelle j'avois toujours été en jugeant des Ecoles de France par celles que nous avons à Londres. Je ne doutois nullement de la vérité de tout ce que vous m'aviez fait l'honneur de me marquer à ce ſujet; mais je deſirois ardemment de connoître de près les ſages Inſtituteurs dont vous m'aviez fait l'éloge. Mon ſéjour à Paris me met à portée de le faire. Plus je les vois, plus ils me paroiſſent recommanda-

* Etablie à l'Hôtel du Roulle vis-à-vis la grille des Champs Elyſées. Voyez l'*Année Littéraire* 1770 Tome VII page 111.

bles, & je vous assûre, Monsieur, que je leur ai voué toute mon estime. Aussi n'aurai-je rien de plus pressé, de retour à Londres, que de terminer quelques affaires qui m'y rappellent pour me hâter d'envoyer mon fils dans une pension dont tout ce que j'ai vû m'a paru admirable. Son heureuse situation, l'air sain qu'on y respire, les riantes campagnes dont elle est environnée, les moyens faciles & puissans qu'on y emploie pour inspirer aux Elèves l'amour de la vertu & le goût des Sciences utiles : tout m'en plaît & me fait vivement desirer de voir mon exemple suivi par plusieurs de mes compatriotes, qui, je crois, sont tous aussi bien convaincus que moi que la sagesse est de tous les païs, & que des enfans, élevés par des étrangers vertueux, n'en sont pas moins attachés à leur Patrie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Septembre 1771.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE CINQUIÈME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.

TRAGÉDIES D'ESCHYLE, *traduites en François par M. le Franc de Pompignan.* page 3

LES MILITAIRES *au delà du Gange ; par M. de Lo-Looz, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis.* 38

COURS *d'Architecture ou Traité de la Décoration, Distribution & Construction des Bâtimens ; contenant les*

*Leçons données en 1750 & les années suivantes par J. F. Blondel, Architecte, dans son Ecole des Arts : publié de l'aveu de l'auteur, par M. R***.* 52

POTRAIT *de M. Fréron, dessiné par M. Cochin & gravé par M. Gaucher de l'Académie des Arts d'Angleterre.* 71

POESIES PASTORALES ; *par M. Léonard.* 73

L'HONNEUR FRANÇOIS, *ou l'Histoire des vertus & des exploits de notre Nation depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours ; Tomes troisiéme & quatriéme.* 99

LES DEUX AVARES, *Comédie en deux Actes en prose, mêlée d'Ariettes, par*

M. de Falbaire. 109

LE FABRIQUANT DE LONDRES, *Drame en cinq Actes & en Proſe, par le même.* 111

LA FÊTE DE FLORE, *Paſtorale en un Acte; par M. de S. Marc.* 115

DICTIONNAIRE *de Santé. Tome III.* 119

FABLES *& Contes Philoſophiques par M. Barbe, Doctrinaire.* 122

LETTRES *ſur la Vérification des Ecritures arguées de faux ; pour ſervir de réponſe à celles de M. B*** : par M. d'Autrépe, Expert-Ecrivain-Juré, ancien Bis-Syndic des Experts-Ecrivains-Jurés.* 133

LE DÉPIT ET LE VOYAGE, *Poëme avec*

des notes, ſuivi des Lettres Vénitiennes. 141

LETTRES *à une Illuſtre Morte, décédée en Pologne depuis peu de temps : ouvrage du ſentiment, où l'on trouve des anecdotes auſſi curieuſes qu'intéreſſantes : par l'auteur des* Caractères de l'Amitié. 145

LES AMANS SANS LE SÇAVOIR, *Comédie en trois Actes & en proſe ; par Madame la Marquiſe de Saint-Chamond.* 154

MES RÊVERIES, *contenant Erato & l'Amour, Poëme, ſuivi des Riens.* 163

VERS *de M. Sabatier, Profeſſeur d'Eloquence au Collège de Tournon, à M. l'Abbé de Crillon au ſujet de ſon Livre intitulé* DE L'HOMME MORAL. 168

TRAITÉ *du Mélo-Drame, ou Réflexions sur la Musique Dramatique.* 269

NOUVEAU JEU *d'Histoire Universelle, par M. le Maître, Professeur d'Histoire & de Géographie.* 287

NOUVELLE LETTRE *à l'Auteur de ces Feuilles sur M. du Hamel du Moncau, de l'Académie des Sciences, Inspecteur Général de la Marine, &c.* 291

OBSERVATIONS *sur la Statue de Marc-Aurèle & sur d'autres objets relatifs aux Beaux-Arts, à M. Diderot; par Etienne Falconet.* 294

PSYCHÉ, *Poëme en huit Chants, par M. l'Abbé Aubert; pour servir de suite à son Recueil de Fables, avec des Notes & des Pièces Fugitives du même*

Auteur. 206

ELOGE *Hiſtorique des Princeſſes de la Maiſon de Savoie qui ont pris alliance avec nos Rois ou les Princes de leur ſang ; Epître préſentée à* MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE, *par l'Abbé Parmentier.* 214

OBSERVATIONS *Critiques ſur la Nouvelle Traduction en vers François des* Géorgiques de Virgile, *& ſur les Poëmes des* Saiſons, *de* La Déclamation *& de* La Peinture ; *par M. Clément ; ſuivies de quelques Réflexions ſur le Poëme de* Pſyché. 217

OPUSCULES *de feu M. Rollin, ancien Recteur de l'Univerſité de Paris ; contenant diverſes Lettres qu'il a écrites ou reçues, ſes Harangues, Diſcours,*

Complimens, Mandemens, &c, &c ; & ſes Poëſies ; avec ſon Eloge Hiſtorique par M. de Boze, & des Notes ſur cet Eloge. 254

DES TALENS, *dans leurs rapports avec la Société & le Bonheur : Pièce qui a remporté le Prix (de Poëſie) de l'Académie Françoiſe en* 1771 *; par M. de la Harpe.* 268

CHEFS-D'ŒUVRE *de M. de Sauvages, ou Recueil de Diſſertations qui ont remporté le Prix dans différentes Académies ; auxquelles on a joint la* Nourrice Marâtre *du Chevalier Linnæus : le tout commenté par M. J. E. G***, Médecin de Montpellier, Aggrégé & Profeſſeur de Botanique au Collège de Lyon.* 280

RECUEIL LATIN *des Hiſtoriens Danois du Moyen Age.* 287

EXPOSITION *des Peintures, Sculptures & Gravûres au Salon du Louvre.* 289

THÉRÈSE DANET *& Euphémie: Héroïde par M. Imbert.* 312

EPÎTRE *à Racine; par M. Blin de Sainmore.* 319

LES MILLE ET UNE FOLIES, *Contes François; par M. N***.* 326

LES MÉMOIRES *de l'Eléphant écrits sous sa dictée.* 334

NOUVELLES OBSERVATIONS *faites dans les Hôpitaux Militaires de la Marine, &c.* 340

PRIX *proposés par l'Académie des Sciences, Belles & Arts de Besançon.* 345

PRIX *de l'Académie Royale d'Architecture.* 348

LETTRE *d'un Anglois à l'Auteur de ces Feuilles.* 351

Fin de la Table des Matières de ce cinquiéme volume de l'Année Littéraire 1771.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXI.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

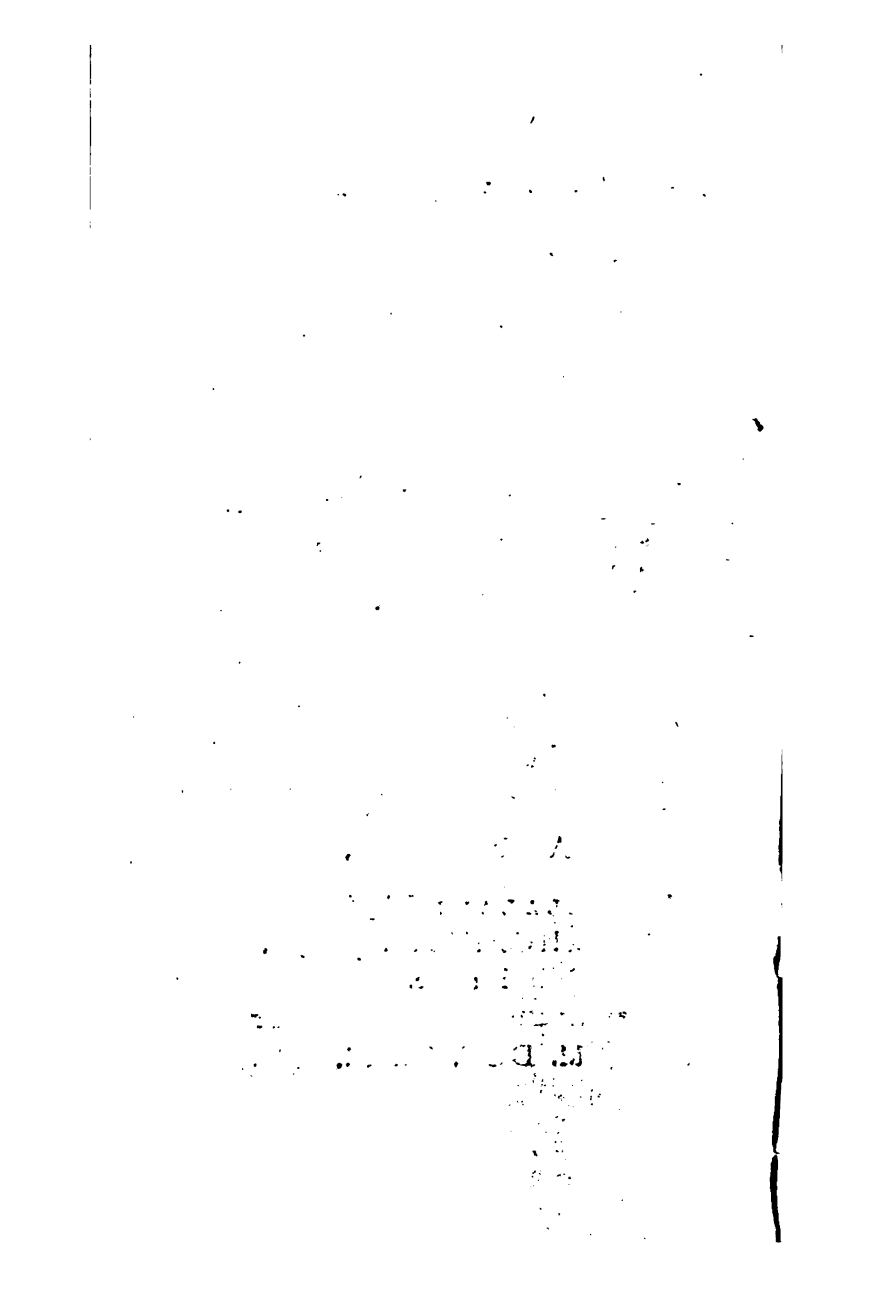
Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SIXIÉME.

A PARIS,

Chez DELALAIN Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

M. DCC. LXXI.



L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Éloge de François de Salignac de la Motte - Fénelon, Archevêque - Duc de Cambray, Précepteur des Enfans de France : Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoise en 1771 : *par M. de la Harpe ; Brochure in-*8° *de* 45 *pages ; à Paris chez la veuve Regnard, Imprimeur de l'Académie Françoise, & Demonville Libraire Grand'Salle du Palais.*

L'Eloge de *Fénelon* est un des plus beaux sujets qu'on ait proposés depuis que les Académies existent. Ja-

mais auteur n'a donné d'ouvrages plus propres à faire aimer la vertu ; jamais l'ame d'un auteur ne s'eſt montrée plus d'accord avec ſes ouvrages. *Fénelon* a fait à l'humanité les deux plus grands préſens qu'elle pût recevoir, le *Duc de Bourgogne* & le *Télémaque ;* c'eſt à-dire, un Prince auſſi parfait qu'il eſt permis à l'homme de l'être, & le Livre le plus capable d'en former ſur le même modèle. Les erreurs mêmes de ce génie ſublime & ſenſible étoient reſpectables ; elles venoient d'un excès d'amour pour la Divinité, & peut-être que cet amour déſintéreſſé étoit moins une chimère pour lui que pour les autres hommes. Qu'on ſe rappelle encore que ce même *Fénelon*, ſi digne d'être heureux, fut perſécuté avec fureur, qu'il vit périr avant lui tous les objets de ſon attachement ſur la terre, les amis que lui avoient faits ſes talens & ſes vertus, le jeune Prince qu'il avoit créé, ſi j'oſe le dire, pour le bonheur de ſa patrie ; & l'on conviendra que la vie d'aucun autre perſonnage illuſtre n'offre de ſpectacle plus ſatisfaiſant, plus inſtructif, plus fait pour émouvoir

les cœurs nobles & tendres. Voyons, Monſieur, ſi l'Orateur couronné a rempli ce qu'on ſe promettoit d'un ſujet auſſi riche, auſſi ſuſceptible d'intérêt, & qui ouvre un ſi beau champ à la véritable Eloquence.

M. *de la Harpe* paroît avoir raſſemblé toutes ſes forces pour nous éblouir dès la première phraſe. » Parmi les noms » célèbres qui ont des droits aux éloges » publics & aux hommages des peu» ples, il en eſt que l'admiration a » conſacrés, qu'il faut honorer ſous » peine d'être injuſtes, & qui ſe pré» ſentent devant la poſtérité, envi» ronnés d'une pompe impoſante & » des attributs de la grandeur; il en eſt » de plus heureux, qui réveillent dans » les cœurs un ſentiment plus flatteur » & plus cher, celui de l'amour; qu'on » ne prononce point ſans attendriſſe» ment, qu'on n'oublieroit pas ſans in» gratitude; que l'on exalte à l'envi, » non pas tant pour remplir le devoir » de l'équité, que pour ſe livrer au » plaiſir de la reconnoiſſance, & qui, » loin de rien perdre en paſſant à tra» vers les âges, recueillent ſur leur route

» de nouveaux honneurs, & arrive-
» ront à la dernière poſtérité, précé-
» dés des acclamations de tous les peu-
» ples & chargés des tributs de tous les
» ſiécles. » Quel apprêt faſtueux, quels grands mots pour commencer l'éloge d'un homme particulièrement recommandable par la touchante ſimplicité de ſes mœurs & de ſon ſtyle ! *Des noms qu'il faut honorer ſous peine d'être injuſtes*; du moins falloit il dire *ſous peine d'être* réputés *injuſtes* ? *Des noms qui ſe préſentent devant la Poſtérité environnés d'une pompe impoſante ; des noms qui paſſent à travers les âges, & qui recueillent de nouveaux honneurs ſur leur route.* C'eſt la première fois qu'on a dit que des noms ont une *route* ; c'eſt la première fois qu'on s'eſt aviſé de mettre *des noms qu'on prononce* à côté de *noms qui ſe préſentent*, & d'autres qui marchent *précédés d'acclamations & chargés de tributs*. Ce Diſcours ne ſeroit pas ſupportable s'il étoit écrit de la ſorte depuis le commencement juſqu'à la fin. Mais l'auteur n'a pas toujours cette enflure & ces échaſſes.

Dans la première Partie il fait d'a-

bord remarquer l'avantage qu'eut *Fénelon* de naître ſous un regne tel que celui de Louis XIV. Il rapporte ſes ſuccès dans l'art de l'éloquence ſacrée & dans la fonction de Supérieur des Nouvelles Catholiques. Il le repréſente chargé par le Roi d'une Miſſion dans l'Aunis & dans la Saintonge, & n'acceptant ce pénible miniſtère qu'à condition qu'on fera retirer les troupes, & qu'on n'emploiera d'autres armes que celles de l'Evangile. La réputation de *Fénelon* s'augmente. Louis XIV le nomme Précepteur de ſon petit-fils. Le morceau qui concerne l'éducation du Duc *de Bourgogne* eſt un des mieux faits de cet Eloge. L'auteur peint avec beaucoup de juſteſſe les difficultés que l'on rencontre dans l'inſtitution des Princes deſtinés à la ſouveraine puiſſance. » A ces » difficultés générales ſe joignoient des » obſtacles particuliers qui apparte- » noient au caractère du jeune Prince. » Avec des qualités heureuſes, il avoit » tous les défauts qui réſiſtent le plus » au frein de la diſcipline ; un naturel » hautain, qui s'offenſoit des remon- » trances & s'indignoit des contradic-

» tions ; une humeur violente & iné-
» gale, qui ſe manifeſtoit tantôt par
» l'emportement, tantôt par le capri-
» ce ; une diſpoſition ſecrette à mépri-
» ſer les hommes, qui perçoit à tout
» moment : voilà ce que l'inſtituteur
» eut à combattre, & ce que lui ſeul
» peut-être pouvoit ſurmonter. Il y
» avoit deux écueils également à crain-
» dre pour lui, & où viennent échouer
» preſque tous ceux qui ſe condam-
» nent à élever la jeuneſſe ; c'étoit ou
» de céder par laſſitude & par foibleſſe
» à des penchans ſi difficiles à rompre,
» ou d'aigrir & de révolter ſans retour
» une ame ſi prompte & ſi fière, en
» la heurtant avec trop peu de ménage-
» ment. Mais *Fénelon* ne pouvoit pas
» être dur, & il ſçut n'être pas foible. Il
» n'ignoroit pas que dans tous les ca-
» ractères il y a une impulſion irréſiſti-
» ble dont on ne peut briſer le reſſort,
» mais que l'on peut tromper & *dé-*
» *tourner* par degrés en la dirigeant vers
» un but. Le Duc *de Bourgogne* avoit
» l'ame impérieuſe & pleine de tous les
» deſirs de la domination. Son maître
» ſçut *tourner* cette diſpoſition dange-

» reuſe au profit de l'humanité & de
» la vertu. Sans trop blâmer ſon Elève
» de ſe croire fait pour commander aux
» hommes, il lui fit ſentir combien
» ſon orgueil ſe propoſoit peu de
» choſe en ne voulant d'autre Empire
» que celui dont il recueilleroit l'héri-
» tage, comme on hérite du patri-
» moine de ſes pères, au lieu d'ambi-
» tionner cet autre empire fait pour les
» ames vraiment privilégiées, & fon-
» dé ſur les talens qu'on admire & ſur
» les vertus qu'on adore. Il s'emparoit
» ainſi de cette ame dont la ſenſibilité
» impétueuſe ne demandoit qu'un ali-
» ment. Il l'enivroit du *plaiſir ſi tou-*
» *chant* que l'on goûte à être aimé, du
» *pouvoir ſi noble* que l'on exerce en
» faiſant du bien, de la *gloire ſi rare*
» que l'on obtient en ſe commandant à
» ſoi-même. Lorſque le Prince tom-
» boit dans ces emportemens dont il
» n'étoit que trop ſuſceptible, on laiſ-
» ſoit paſſer ce moment d'orage où la
» raiſon n'auroit pas été entendue.
» Mais dès ce moment tout ce qui
» l'approchoit avoit ordre de le ſervir
» en ſilence & de lui montrer un vi-

» ſage morne. Ses exercices mêmes » étoient ſuſpendus ; il ſembloit que » perſonne n'osât plus communiquer » avec lui, & qu'on ne le crût plus » digne d'aucune occupation raiſonna- » ble. Bientôt le jeune homme épou- » vanté de ſa ſolitude, troublé de l'ef- » froi qu'il inſpiroit, ne pouvant plus » vivre avec lui ni avec les autres, » venoit demander grace & prier qu'on » le réconciliât avec lui-même. C'eſt » alors que l'habile maître, profitant » de ſes avantages, faiſoit ſentir au » Prince toute la honte de ſes fureurs ; » lui montroit combien il eſt triſte de » ſe faire craindre & de s'entourer de la » conſternation. Sa voix paternelle pé- » nétroit dans un cœur ouvert à la vé- » rité & au repentir, & les larmes de » ſon Elève arroſoient ſes mains. Ainſi » c'étoit toujours dans l'ame du Prince » qu'il prenoit les armes dont il com- » battoit ſes défauts : il ne l'éclairoit » que par le témoignage de ſa con- » ſcience, & ne le puniſſoit qu'en le » faiſant rougir de lui-même. Cette » eſpèce de châtiment eſt ſans doute le » plus ſalutaire. Car l'humiliation qui

» nous vient d'autrui eſt un outrage; » celle qui vient de nous eſt une le- » çon. » La ſubſtance de ce morceau eſt toute entière dans la vie de *Féne-lon* par *Ramſay*. M. *de la Harpe* n'a fait que déguiſer les expreſſions & dénatu-rer les phraſes de l'Hiſtorien. On ſe doute bien, par exemple, que *Ramſay* ne s'eſt pas ſervi des expreſſions im-propres autant qu'emphatiques d'*impul-ſion irréſiſtible dont on ne peut briſer le reſſort, mais que l'on peut tromper & détourner*, &c; d'une ame *pleine de tous les deſirs de la domination*; de *s'entou-rer de la conſternation*, &c.

Après les détails de l'éducation du Duc *de Bourgogne*, M. *de la Harpe* fait faire une grande Proſopopée aux géné-rations enſevelies ſous la tombe; &, dans cette Proſopopée, ſe trouve le portrait du jeune Prince : c'eſt lui, diroient-elles, que nous avons vû ſi affable à la Cour; c'eſt lui qui fut le père des ſoldats, le bienfaiteur de *la Fontaine*, &c. » C'eſt lui que nous » avons vû verſer ſur les misères pu- » bliques des pleurs qui nous promet- » toient de les réparer un jour. Hélas!

» les nôtres ont coulé trop tôt sur ses » cendres ; & quand le grand *Louis* » fut frappé dans sa postérité de tant de » coups à la fois, nous avons vu des- » cendre dans le cercueil l'espoir de la » France & l'ouvrage de *Fénelon.* » Il me semble qu'il n'étoit pas nécessaire de réveiller les générations endormies pour leur faire tenir un pareil discours. Il n'y a rien de plus contourné que *verser sur les misères publiques des pleurs qui nous promettoient de les réparer un jour.* Le *Grand Louis* est ridicule & hors d'usage, & je pense qu'il n'étoit guères possible de finir ce portrait plus froidement.

M. *de la Harpe* prête les idées suivantes au Duc *de Bourgogne.* » Ce Prince » pensoit (du moins il est permis de le » croire en lisant les écrits faits pour » l'instruire) il pensoit que les hom- » mes, depuis qu'ils ont secoué le joug » de l'ignorance & de la superstition, » sont dignes de ne plus porter que ce- » lui des loix dont les Rois justes sont » les vivantes images ; que les Monar- » ques ayant dans leurs mains les deux » grands mobiles de tout pouvoir, l'or-

» & le fer, & redevables au progrès » des lumières du progrès de l'obéiſ- » ſance, en doivent d'autant plus reſ- » pecter les droits naturels des peuples » qui ont mis ſous la protection du » Trône tout ce qu'ils ne peuvent plus » défendre; que l'autorité qui n'a plus » rien à faire pour elle-même, eſt » comptable de tout ce qu'elle ne fait » pas pour l'Etat. » Il eſt permis de croire que ce jargon ſeroit nouveau pour le Duc *de Bourgogne* & pour ſon illuſtre & ſage Inſtituteur. Les peuples méritoient-ils donc d'être eſclaves quand ils avoient le malheur d'être aſſervis ſous le joug de l'ignorance & de la ſuperſtition? Que les Rois ayent ou n'aient pas l'or & le fer entre leurs mains, ils doivent également reſpecter les droits des peuples. Enfin, quand l'Autorité travaille pour l'Etat, elle travaille pour elle-même, & c'eſt le comble du délire dans la Politique de ſéparer leurs intérêts. *Les deux grands mobiles de tout pouvoir, l'or & le fer; le progrès des lumières auquel on eſt redevable du progrès de l'obéiſſance*, &c. Ce n'eſt pas ainſi qu'on s'exprimoit dans les beaux jours de no-

tre Littérature. Ce ſont de ces grands mots qui ſervent de rallîment à la ſecte Philoſophique. M. *de la Harpe*, à la fin de la première Partie, caractériſe le ſtyle du *Télémaque* & refuſe à cet ouvrage divin la qualité de Poëme Epique, parce qu'il n'eſt pas rimé.

Vous ſçavez, Monſieur, que les apprentifs Artiſans, s'ils veulent exercer un métier quelconque, doivent faire, en préſence des Jurés, par forme d'examen, un ouvrage qu'on appelle *chef-d'œuvre*. Les Sages Modernes, depuis qu'ils ſont réunis en corps, ont adopté cette admirable méthode par rapport à leurs élèves. Tout garçon Philoſophe, s'il veut être reçu Maître, doit faire ſon *chef-d'œuvre*, c'eſt à dire compoſer quelque Livre, quelques pages ou du moins quelques phraſes bien libres, bien hardies, bien ſcandaleuſes contre la Religion. Alors les Jurés Philoſophes proclament le jeune Candidat, & toute la Communauté s'écrie avec tranſport: *benè, benè blaſphemare, dignus eſt intrare in docto noſtro corpore.* Quand M. *de la Harpe* n'auroit fait que les premières lignes de la ſeconde Partie de ſon éloge

de *Fénelon*, il ſeroit bien sûr de parvenir à la Maîtriſe. Cette Partie commence par une ſortie très-philoſophique ſur l'enthouſiaſme de Religion. Le ſublime auteur s'élève au deſſus des préjugés; il confond enſemble, avec beaucoup de génie, Saint *François-Xavier*, Sainte *Thérèſe*, *Luther*, le *Bonze*, le *Fakir* & le *Miſſionnaire* qui vole aux extrêmités du monde *ponr y porter ſes opinions*. Il les repréſente tous animés du même eſprit, embraſés du même zèle. Après ce beau début, l'Orateur entre en matière ſur l'affaire du Quiétiſme. Tous les détails de la ſoumiſſion de *Fénelon*, de ſes Lettres à *Boſſuet* & des perſécutions qu'il eſſuya, ſont des extraits foibles de l'Hiſtoire de *Ramſay*. Ils ſont ſuivis d'un parallèle de *Boſſuet* & de *Fénelon*, où l'on trouve quelques oppoſitions aſſez bien rapprochées. Mais ce que j'aime le mieux dans cette ſeconde Partie, eſt l'endroit où M. *de la Harpe* rapporte les bienfaits de l'illuſtre Prélat pendant l'hyver de 1709. » Une plus vaſte ſcène de mal-» heur s'offre à la ſenſibilité de *Féne-» lon*. Elle n'eſt point effacée de no-

» tre mémoire cette époque déſaſtreuſe
» & terrible, cette année, la plus fu-
» neſte des dernières années de Louis
» XIV, où il ſembloit que le Ciel
» voulût faire expier à la France ſes
» proſpérités orgueilleuſes, & obſcur-
» cir l'éclat du plus beau regne qui
» eût encore illuſtré ſes annales. La
» terre, ſtérile ſous les flots de ſang qui
» l'inondent, devient cruelle & barbare
» comme les hommes qui la ravagent ;
» & l'on s'égorge en mourant de faim.
» Les peuples, accablés à la fois par une
» guerre malheureuſe, par les impots
» & par le beſoin, ſont livrés au décou-
» ragement & au déſeſpoir. Le peu de
» vivres qu'on a pu conſerver ou re-
» cueillir, eſt porté à un prix qui ef-
» fraye l'indigence, & qui pèſe même
» à la richeſſe. Une armée, alors la ſeule
» défenſe de l'Etat, attend en vain ſa
» ſubſiſtance des magaſins qu'un hyver
» deſtructeur n'a pas permis de remplir.
» *Fénelon* donne l'exemple de la géné-
» roſité ; il envoie le premier toutes
» les récoltes de ſes terres, &, l'émula-
» tion gagnant de proche en proche,
» les païs d'alentour font les mêmes ef-

» forts, & l'on devient libéral même
» dans la diſette. Les maladies, ſuite
» inévitable de la misère, déſolent
» bientôt & l'armée & les Provinces.
» L'invaſion de l'ennemi ajoute encore
» la terreur & la conſternation à tant
» de fléaux accumulés. Les campagnes
» ſont déſertes, & leurs habitans épou-
» vantés fuyent dans les villes. Les aſy-
» les manquent à la foule des malheu-
» reux. C'eſt alors que *Fénelon* fit voir
» que les cœurs ſenſibles, à qui l'on re-
» proche d'étendre leurs affections ſur
» le genre humain, n'en aiment pas
» moins leur Patrie. Son palais eſt ou-
» vert aux malades, aux bleſſés, aux
» pauvres, ſans exception. Il engage ſes
» revenus pour faire ouvrir des demeu-
» res à ceux qu'il ne ſçauroit recevoir.
» Il leur rend les ſoins les plus charita-
» bles; il veille ſur ceux qu'on doit leur
» rendre. Il n'eſt effrayé ni de la conta-
» gion, ni du ſpectacle de toutes les
» infirmités humaines raſſemblées ſous
» ſes yeux. Il ne voit en eux que l'hu-
» manité ſouffrante. Il les aſſiſte, leur
» parle, les encourage. Oh, comment
» ſe défendre de quelque attendriſſe-

» ment, en voyant cet homme véné-
» rable par ſon âge, par ſon rang, par
» ſes lumières, tel qu'un génie bien-
» faiſant, au milieu de tous ces malheu-
» reux qui le béniſſent, diſtribuer les
» conſolations & les ſecours, & donner
» les plus touchans exemples de ces mê-
» mes vertus dont il avoit donné les
» plus touchantes leçons! »

L'Orateur termine ſon Diſcours par quelques mots ſur les pertes cruelles qu'eſſuya l'Archevêque de Cambray avant de mourir; cette tirade, qui devoit être attendriſſante, eſt écrite avec beaucoup de ſéchereſſe. C'eſt, en général, le défaut de ce Diſcours. On pouvoit eſpérer d'être ému, de verſer même des larmes au récit des belles actions de *Fénelon*, de ſes perſécutions, de ſes malheurs, & l'on eſt abſolument fruſtré de ſon attente après la lecture de cet éloge, qui, d'ailleurs, eſt défiguré par un grand nombre de vices de ſtyle. Tantôt, ce ſont, comme je l'ai dit, de grands mots bourſoufflés : *le Trône s'élevoit ſur des trophées & ne foulait point les peuples..... Tels ſont les devoirs d'un homme à qui le Monarque*

a dit : je vous donne mon fils, & à qui les peuples disent, donnez-nous un père..... Cette ame enflammée de l'amour des hommes pourra faire passer dans l'ame d'un Prince ce feu sacré qui l'anime elle-même, & qui, semblable au feu de Vesta qui assûroit jadis les destins de Rome, tant qu'il bruloit sur les autels, assûreroit de même le bonheur des Empires, s'il bruloit toujours dans le cœur des Souverains..... Il fallut que ce génie naissant *rallentît son essor & descendît de sa hauteur*, &c, &c. Je ne connois rien de plus ridicule que cette morgue & cette bouffissure dans un homme qui entreprend de peindre l'ame de *Fénelon*. Tantôt, ce sont des expressions familières qui ne conviennent point au style oratoire : » *Sous peine d'être injustes..... Il étoit* » *inscrit sur la feuille..... On le voyoit* » *assis sur l'herbe..... Il le portoit tou-* » *jours* (le Prince son élève) *dans son* » *cœur*, &c, &c. » Tantôt, ce sont des antithèses dont le choc trop fréquent blesse l'oreille du Lecteur qui a du goût : » qu'on ne *prononce point sans at-* » *tendrissement*, qu'on *n'oublieroit pas* » *sans ingratitude*. . . . . Ceux qui le

» voyoient *obéir* le jugèrent bientôt di-
» gne de *commander*..... Ajoûter à l'i-
» dée de *ce qu'il doit*, & reſtreindre l'i-
» dée de *ce qu'il peut*..... *Dont l'enfance*
» nous avoit donné des allarmes, *dont*
» *la jeuneſſe* nous rendit l'eſpérance,
» *dont la maturité* nous tranſporta d'ad-
» miration, *dont la mort* nous a coûté
» tant de larmes..... Ils triomphoient
» *par écrit* tandis qu'on les accabloit
» *par le pouvoir*..... Il prêchoit dans *une*
» *égliſe de village* auſſi volontiers que
» dans *la Chapelle de Verſailles*, » où,
par parenthèſe, *Fénelon* n'a jamais prê-
ché..... » Louis XIV étoit moins bleſſé
» peut-être des *Maximes des Saint* que
» des *maximes du Télémaque*. » Vous
ſentez, Monſieur, tout l'eſprit renfer-
mé dans ce joli Calembourg, & vous
ne pouvez aſſez admirer l'auteur qui
joue ſi agréablement ſur le titre de l'ou-
vrage de *Fénelon*, dans l'affaire du Quié-
tiſme.

Ce qui gâte ſur-tout le ſtyle de cet *Eloge*, c'eſt le grand nombre d'ex-
preſſions inintelligibles pour tout au-
tre que pour M. *de la Harpe*. Je crois
même qu'il s'en pourroit bien trouver

quelques-unes qu'il lui ſeroit difficile d'expliquer lui-même : *une ſenſibilité profonde & éclairée, qui, lorſqu'il s'agit de morale, devient une raiſon ſublime.... Des tournures nombreuſes* qui ſont *les accens de la penſée de Fénelon....Ces formes antiques qui ſembleroient ne pas appartenir à notre Langue, & qui l'enrichiſſent ſans la dénaturer..... L'étude & la méthode qui ne ſervent qu'à mettre nos ſentimens en principes..... L'enthouſiaſme qui dut embraſer l'ame de Fénelon de l'amour de l'ordre, de la vérité & de la paix réunis dans l'idée de Dieu..... Une ſenſibilité qui raconte aux autres leurs ſenſations, & qui dans ce qu'elle compoſe donne aux lecteurs plus de plaiſir qu'ils ne lui ſuppoſent de mérite*, &c, &c, &c. L'auteur eſt prié de donner le mot de toutes ces énigmes dans le prochain *Mercure.*

Quoiqu'il n'y ait dans ce Diſcours aucun morceau qui ſoit véritablement éloquent, quoiqu'il péche par tous les vices de ſtyle dont je viens d'indiquer des exemples, il s'y trouve quelques endroits brillans, quelques autres écrits avec aſſez d'élégance; & c'eſt, ſans contredit, ce que M. *de la Harpe* a fait

de moins mauvais. Je ſerois même aſſez étonné que cet ouvrage, tout défectueux qu'il eſt, fût ſorti de ſa plume, & qu'il l'eût compoſé tout ſeul.

Inſtituts de Chimie de Monſieur Jacques - Reinbold Spielmann, Docteur en Philoſophie & en Médecine, Profeſſeur public ordinaire en Chimie, en Botanique & en matière Médicale dans l'Univerſité de Strasbourg, Aſſocié des Académies Impériales des Curieux de la Nature & de Pétersbourg, de celles de Berlin, de Mayence & de Heydelberg, & Chanoine du Chapître de Saint Thomas; traduits du Latin ſur la ſeconde édition; par M. Cadet le jeune, ancien Apothicaire - Major de l'Hôtel Royal des Invalides; deux volumes in-12; à Paris chez Vincent Imprimeur - Libraire rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

Rien de plus ſatisfaiſant, de plus

utile à la fois que l'étude & la pratique de la Chimie. Cette ſcience, l'une des plus étendues peut-être que nous connoiſſions, eſt la baſe de pluſieurs autres ſciences & de quantité d'Arts utiles & agréables. Sans elle, en effet, que ſeroient la Pharmacie, la Botanique, la Phyſique, la Médecine, &, parmi les Arts, ceux de l'Orfèvre, du Teinturier, du Potier de terre, du Cuiſinier, du Braſſeur, du Monnoyeur, du Boulanger, de l'Emailleur, du Fondeur, du Verrier, &c ? Je ne finirois point, Monſieur, ſi je voulois parcourir avec vous toutes les branches de commerce auxquelles la Chimie a donné naiſſance, & qu'elle fait fleurir journellement.

M. *Spielmann*, dans les *Inſtituts de Chimie* que je vous annonce, a principalement en vue la Médecine. En même temps qu'il développe les procédés qu'il faut employer pour la compoſition des ſels, des ſucres, des cryſtaux, des eaux, des huiles, des eſprits, des extraits, il explique & décrit, avec autant de préciſion que de méthode, les vertus & les propriétés de ces différentes préparations.

La diviſion générale de l'auteur conſiſte en dix claſſes d'opérations ; la Diſſolution, l'Extraction, la Fuſion, la Diſtillation, la Sublimation, la Calcination, la Précipitation, la Réduction, la Vitrification & la Fermentation. Chacune de ces claſſes renferme un certain nombre d'expériences toutes plus curieuſes les unes que les autres. Il faut les lire dans l'ouvrage même.

Le Traducteur, M. *Cadet* le jeune, frère d'un Chimiſte très-ſçavant, a beaucoup enrichi ſon original par les notes qu'il y a jointes, & auxquelles M. *Spielmann* lui-même a mis le ſceau de ſon approbation. Vous en jugerez, Monſieur, par les deux ſuivantes. A propos du ſucre de Saturne, qui ſe prépare par l'évaporation du vinaigre verſé ſur des lames ou ſur une chaux de plomb, M. *Spielmann* obſerve que l'uſage intérieur de ce remède eſt juſtement regardé comme un poiſon. Il ajoute que les maux qui ont réſulté de l'uſage des vins falſifiés par le plomb ſont ſuffiſans pour le proſcrire. M. *Cadet* appuie cette obſervation par un exemple. » On en a eu, dit-il, une

» preuve

» preuve bien fâcheuſe il y a dix-ſept
» ou dix-huit ans. Quinze perſonnes
» furent empoiſonnées à Verſailles
» pour avoir fait uſage d'un pareil
» vin. M. *Geoffroi* le fils, chargé de
» faire l'analyſe de ces vins, retira en-
» viron une once deux gros de plomb
» revivifié de deux onces de tartre,
» qui avoit été détaché d'un des ton-
» neaux dans leſquels ce vin ſaiſi avoit
» été renfermé. Le marchand évita la
» punition que méritoit une pareille
» fraude, en mettant ſous les yeux de
» ſes Juges un Livre ancien, avec Ap-
» probation & Privilège du Roi, dans
» lequel étoit en terme gaulois: *Si*
» *tu veux adoucir ton vin aigre, jettes-*
» *y une bonne poignée de litharge.* Ce
» fait ne ſçauroit devenir aſſez public,
» & il paroît étonnant que, dans une
» nouvelle impreſſion des *Secrets des*
» *Arts & des Métiers* de 1759, on ait
» pu laiſſer ſubſiſter un procédé dont
» les ſuites ſont ſi fâcheuſes. »

Dans un autre endroit l'auteur, en parlant de la manière de faire l'or fulminant, avertit que cette expérience

exige beaucoup de précaution. » On » ne ſçauroit trop en apporter, dit M. » *Cadet*, ſur-tout en réfléchiſſant au » triſte évènement qui s'eſt paſſé ſous » nos yeux, & qu'on ne peut aſſez » publier, tant il eſt important à ceux » qui s'occupent de Chimie d'en être » inſtruits. M. *Facio*, homme de mé- » rite, beau-frère de M. *Baumé*, étoit » aſſocié pour lors avec lui. On vint » lui demander de l'or fulminant qu'il » mit dans un flacon bouché de cryſ- » tal. Malheureuſement pour M. *Fa-* » *cio* il ſe trouva entre le bouchon & » l'ouverture du flacon une petite por- » tion de cet or; & ces parties échauf- » fées par le frottement occaſionnè- » rent une exploſion ſi violente, que » M. *Facio* en eut les deux yeux cre- » vés, le viſage & les mains toutes » mutilées. » Ces ſortes de faits ſont très-intéreſſans pour tous les Citoyens, & il ſeroit bien à ſouhaiter que chaque père de famille eût du moins une tein- ture Chimie, qu'ils prendront aiſément dans ces *Inſtituts*.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 14 Septembre 1771.

LETTRE II.

L'Honneur François, ou Hiſtoire des vertus & des exploits de notre Nation depuis l'établiſſement de la Monarchie juſqu'à nos jours ; par M. de Sacy, Tomes V & VI ; à Paris chez Coſtard, Libraire rue S. Jean de Beauvais.

NOUS n'avons pas attendu long-temps, Mr, les deux nouveaux volumes de ce bon ouvrage. Je vous les annnonce avec d'autant plus de plaiſir que je n'y trouve preſque plus les fautes qui m'avoient frappé dans les précédens. M. *de Sacy* a bien voulu comprendre que la trompette bruyante de l'Epopée n'appartient point à la Muſe de l'Hiſtoire ; que l'exaltation du ſtyle, le pinceau de l'éloquence & la pédanterie philoſophique s'accordent mal avec la modeſte ſimplicité de ſa parure. L'auteur prouve dans ces deux nouveaux volumes que, ſans tous ces ornemens ambitieux, une narration eſt animée, ra-

pide, énergique & vraiment intéreſſante. S'il eſt vrai que l'ame ſe peint dans les écrits avec des caractères plus marqués encore que dans les traits du viſage, quel préjugé plus flatteur pour celle de M. *de Sacy* qu'un ouvrage qui préſente le grand tableau des vertus civiles, guerrières, patriotiques de notre Nation, dont la lecture en inſpire l'héroïſme, & ſuppoſe néceſſairement un cœur ſenſible, noble & vertueux!

Henri II, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, *Henri IV* & *Louis XIII* ſont les Princes qui paroiſſent aujourd'hui ſur la ſcène. Malgré les horreurs, les maſſacres & la déſolation que rappellent ces temps de criſe, eſt il dans les annales de la Monarchie une époque plus brillante de vertus guerrières, d'attachement au Souverain, de dévouement à la Patrie, de courage & d'honneur à l'épreuve de toutes les menaces & de toutes les ſéductions? Dans ces diſcordes civiles qui déchirèrent l'héritage Saint *Louis*, quelle foule de Héros, de Citoyens & de Capitaines! Jamais la France ne fut plus malheureuſe & plus grande aux yeux de l'Europe. Voyez

avec quelle noble fierté *Vielleville* ſous *Henri II* tient tête au Duc *de Sommerſet* tuteur du jeune *Edouard*. Quoiqu'à la fleur de l'âge, la France l'avoit député pour confirmer le Traité de Paix conclu ſous *Henri VIII*. *Vielleville* en étant venu à un article qui déplut à *Sommerſet*, celui-ci » ſe leva en colère, » & dit que *Henri VIII* avoit été ſurpris. Je crois, ajouta-t-il, qu'il faut » être ſur ſes gardes, & que notre bonne » foi eſt dangereuſe lorſque nous traitons avec les François; mais en revanche quand il faut en venir aux mains » nous ſçavons leur montrer que nous » ſommes Anglois. Vous parlez ſenſément, repliqua *Vielleville*; chaque » Nation a ſon caractère diſtinctif..... » Quant au courage, je crois, pour ne » rien dire de plus, que le François ne » cède rien à l'Anglois. Cela eſt vrai, » repartit le Duc avec un ſourire amer, » vous avez eu beaucoup de Normandies, de Guyennes & de Calais en Angleterre, & vos Rois ſe ſont fait couronner à Londres comme à Paris. J'avoue, répliqua *Vielleville*, que vos » Souverains ont parcouru la Fran-

» ce, & sont entrés dans la Capitale. » Mais les Ducs de *Bourgogne* & de » *Bretagne* avoient soulevé la moitié de » la Nation en leur faveur. Sans ce se- » cours vingt Rois d'Angleterre n'au- » roient jamais triomphé de nous, & » dans ces guerres les François n'ont » été vaincus que par les François. Mais, » reprit *Sommerset*, que dites-vous de » la prise de Boulogne ? Des traîtres » vous l'ont vendue, répondit *Vielle-* » *ville*; ils sont encore prisonniers à la » Bastille, &, si j'étois Anglois, je ne me » vanterois pas d'une pareille conquête. » Cette réplique imposa silence au Duc, » qui lui-même avoit corrompu à force » de largesses les malheureux qui vendi- » rent leur patrie. »

L'auteur, à propos de l'affreux massacre de la S. *Barthélemi*, rapporte la réponse d'un Vicomte *d'Orte* à la Lettre du Roi, qui lui ordonnoit de faire main basse sur les Religionnaires de Bayonne où il avoit l'honneur de commander. Quoique cette réponse ait été mille fois citée, elle ne le sera jamais assez, quand ce ne seroit que pour célébrer la gloire dont se couvrit un

homme capable d'écrire en ces termes: » Sire, j'ai communiqué votre ordre aux » Officiers, aux Soldats & aux princi- » paux habitans de cette ville; j'ai » trouvé parmi eux de braves ſoldats, » de bons citoyens, & pas un ſeul bour- » reau: c'eſt pourquoi, eux & moi, ſup- » plions Votre Majeſté de vouloir em- » ployer en choſes poſſibles, quelqu'ha- » ſardeuſes qu'elles ſoient, nos bras & » nos vies comme étant, tant qu'elles » dureront, Sire, vos très-humbles » ſerviteurs. » Je voudrois bien ſça- voir ſi Bayonne ſe ſouvient du nom de ſon Libérateur, & ſi la reconnoiſſance de ſes habitans s'eſt ſignalée par quel- que monument. Dans Athènes les Arts euſſent immortaliſé le Vicomte *d'Orte*; Rome l'eût placé ſur l'autel le front orné de couronnes civiques.

Au reſte, gardez-vous bien, Mr, d'at- tribuer à *Charles IX* le projet de cette nuit à jamais exécrable; ſouvenez-vous qu'une *cruelle Italienne* étoit à la tête du Conſeil, & régiſſoit alors la France. En vous rappellant ſon caractère & la trempe de ſon ame, vous ſerez moins étonné de voir condamner au dernier

ſuplice le fameux Comte *de Mongommeri*, parce qu'en rompant une lance dan un tournois avec *Henri II*, il eut le malheur d'occaſionner la mort de ce Prince. Lorſqu'on lui lut ſa Sentence qui déclaroit ſes enfans roturiers, *je conſens à l'Arrêt*, répondit il, *s'ils n'ont la vertu des nobles pour s'en s'en relever.*

Le exploits guerriers de *Henri IV* commencent dès le regne du dernier Valois. Il n'eſt point de François qui puiſſe ſans attendriſſement parler du meilleur des Princes, & d'un des plus grands hommes qui ayent jamais exiſté; nous ſçavons ſon Hiſtoire par cœur; nous en faiſons le ſujet de nos converſations, nous dévorons tous les Livres où ſon nom eſt cité. Ce Héros, ſi redoutable dans un jour de bataille, étoit le plus doux & le plus humain des Princes dans la vie privée. Mais il ſçavoit prendre un ton plus ferme quand il étoit queſtion des affaires de ſon Royaume. Le Clergé, le Parlement & l'Univerſité s'opposèrent de toutes leurs forces à l'enregiſtrement de l'Edit de Nantes; *Henri* reçut leurs repréſentatis en habit négligé: *vous me voyez*,

leur dit-il, *en mon cabinet où je viens de vous parler, non pas en habit royal, ni avec l'épée & la cappe comme mes prédéceſſeurs, ni comme un Prince qui vient recevoir des Ambaſſadeurs, mais vêtu comme un père de famille en pourpoint pour parler familièrement à ſes enfans. Ce que j'ai à vous dire, c'eſt que je vous prie de vérifier l'Edit que j'ai accordé à ceux de la Religion; je l'ai fait pour le bien de la paix; je ſuis Roi, je vous parle en Roi, je veux être obéi.*

Quels hommes que ceux qui parurent à la Cour de ce bon Prince! Un *Crillon*, le courage & l'honneur même; un *Sully*, guerrier terrible, Miniſtre déſintéreſſé, & l'ami de ſon Roi en lui diſant toujours la vérité. L'Hiſtoire a conſacré un trait ſingulier qui peint bien les mœurs de ce temps là. Au ſiége de la fortereſſe de Charbonnières, *Crillon* propoſe à *Sully* de s'avancer tous deux juſqu'au pied du glacis. Ils y vont; les décharges commencent & redoublent; le plomb ſiffle à leurs oreilles: *jarni Dieu*, dit *Crillon, ces coquins là n'ont point d'égard au Bâton de Grand Maître ni à la Croix du S.*

Eſprit, & pourroient bien nous eſtropier; gagnons cette rangée d'arbres & ces haies qui nous mettront à couvert; car, par là corbleu, je vois bien que vous êtes un bon compagnon; je veux être toute ma vie votre ſerviteur, & que nous faſſions une amitié inviolable.

Louis XIII, à qui ſon ſiécle donna le ſurnom de *Juſte* parce qu'il établit un Parlement à Metz, n'eut aucune de ces qualités éclatantes qui font le grand Prince & le grand homme, ſi l'on excepte cette intrépidité de courage qui fait partie du caractère des *Bourbons*. Peut-être ſe ſeroit-il montré avec plus d'avantage s'il n'avoit pas été placé entre *Henri IV* & *Louis XIV*, & s'il n'eut pas eu *Richelieu* pour Miniſtre. De tous les évènemens de ce regne je choiſis la malheureuſe hiſtoire du Maréchal *de Montmorenci*, un des plus braves guerriers, un des Seigneurs les plus aimables de la Cour de *Louis XIII*, un rejetton précieux de cette grande Maiſon dont l'origine ſe perd dans la profondeur des fondemens de la Monarchie. Ce trait eſt très-bien raconté par M. *de Sacy*. » Toutes les voix ſe réu-

» niſſoient pour demander ſa grace...
» Le Prince *de Condé* ſon beau-père,
» le Cardinal *de la Vallette* eſſayèrent
» en vain le crédit qu'ils avoient ſur
» l'eſprit du Roi ; le Duc *de Chevreuſe*
» qui avoit eu de longues querelles avec
» le Duc *de Montmorenci*, alla ſe jetter
» aux genoux de *Louis XIII*..... Le Roi
» voyant *du Chatelet* plongé dans une
» profonde douleur, lui dit : Je penſe
» que M. *du Chatelet* voudroit avoir
» perdu un bras pour ſauver M. *de*
» *Montmorenci*. — Sire, reprit *du Cha-*
» *telet*, je voudrois les avoir perdu tous
» deux pour vous en ſauver un qui vous
» gagnoit des batailles, & qui vous en
» auroit gagnées encore.... Un jour que
» le Roi étoit à la fenêtre de ſon ap-
» partement on entendit tout à coup des
» cris de *miſéricorde*, *miſéricorde*, *grace*,
» *grace*. *Louis* demanda quelle étoit la
» cauſe de ce tumulte. *Sire*, lui dit le
» Maréchal *de Chatillon*, *ſi vous n'a-*
» *vez pas pitié de Montmorenci*, *ayez*
» *du moins compaſſion de ce pauvre peu-*
» *ple qui vous demande grace.* »

Une pièce intéreſſante dans ce fa-
meux procès, & que la plûpart des Hiſ-

toriens ont omiſe, c'eſt le diſcours du Duc d'*Epernon* au Roi. » Je ne prétends pas juſtifier *Montmorenci*; il me » déſavoueroit; il eſt coupable & devient lui-même ſon accuſateur; plus » ſon crime eſt énorme, plus il eſt beau » de le pardonner..... L'Europe a les » yeux fixés ſur vous; elle attend en » ſilence ce que vous allez ordonner » d'une tête ſi chère. Ce qui m'enhardit à demander la grace de M. *de* » *Montmorenci*, c'eſt que Votre Majeſté a daigné m'accorder la mienne » après un pareil crime. Le Cardinal » *de Richelieu* n'a pas oublié ſans doute » qu'il fut mon complice & que nous » nous liguâmes pour ſoutenir les intérêts de la Reine votre mère. *Mont-* » *morenci* a flétri un moment le grand » nom qu'il porte; mais, ſi vous daignez lui laiſſer la vie, je vous offre la » mienne pour gage de ſa fidélité. Le » Roi ne répondit rien à ce diſcours. » *Charlus* alla demander à l'illuſtre priſonnier le bâton de Maréchal de France & le collier de l'ordre du Saint Eſprit. Le Roi jouoit aux échecs lorſque *Charlus* entra chargé de ces dépouilles.

Liancourt qui faisoit la partie du Roi ne put retenir ses larmes à cette vue; en un moment le cabinet retentit de gémissemens. *Sire*, dit *Charlus*, *je viens vous rendre de la part de M. de Montmorenci le bâton de Maréchal de France, & le collier de votre Ordre. Il m'a chargé de protester à Votre Majesté qu'il meurt avec un très sensible déplaisir de l'avoir offensée, & que, bien loin de se plaindre de la mort dont l'Arrêt va lui être prononcé, il l'a trouve trop douce par rapport au crime qu'il a commis.* La voix de *Charlus* s'affoiblissoit à mesure qu'il parloit; les sanglots l'étouffoient; il se précipite aux pieds du Roi, & tous les courtisans l'imitèrent. *Ah, Sire, faites grace à Montmorenci; ses ancêtres ont si bien servi la France! Grace, grace, Sire, pour un coupable qui vous seroit plus utile que le plus vertueux d'entre nous.* *Louis* fut inflexible; il se tourna vers *Charlus* & lui dit: *Allez lui annoncer que la seule grace que je puis lui accorder, c'est que le bourreau ne le touchera point & qu'il ne lui mettra point la corde sur les épaules.* Quelle grace! Et quel discours dans la

bouche d'un Roi, du ſucceſſeur de *Henri IV*! Lorſque *Montmorenci* paſſa devant la ſtatue de ce bon Prince (à Toulouſe) il parut triſte & rêveur. Le Père *Arnoux*, Jéſuite, qui l'accompagnoit au ſupplice, lui demanda le ſujet de ſa triſteſſe : *Je regardois, dit-il, la ſtatue de ce grand Monarque ; c'étoit un très bon & très-généreux Prince ; hélas ! j'avois l'honneur d'être ſon filleul.*

Outre les divers traits que je vous ai racontés, vous en trouverez dans ce Livre un million d'autres très-curieux & très-intéreſſans. La manière dont ils ſont expoſés eſt bien propre à enflammer l'ame de nos guerriers, & à y faire germer cet enthouſiaſme patriotique qui fait faire de ſi grandes choſes. Je penſe que l'ouvrage de M *de Sacy* devroit toujours être dans leurs mains, & que c'eſt le plus beau préſent qu'on puiſſe faire aux jeunes Elèves que l'Ecole Royale Militaire forme aux vertus qui font les citoyens & les défenſeurs de l'Etat. Ils y puiſeront les véritables principes de cet Honneur qui eſt l'ame de la Monarchie, & les modèles s'y préſenteront en foule à leur noble émulation.

Mémoire sur les Haras : par M. L. B. D. C., première Partie, Brochure in-8° de 140 pages.

M. *le Boucher du Crosor*, Membre de la Société d'Agriculture, du Commerce & des Arts de Bretagne, est l'auteur de cet ouvrage utile. Il débute par un éloge du cheval, dont il décrit ensuite les services avec autant d'énergie que de précision. Selon lui, cet animal domestique est devenu en Europe un besoin de nécessité première, une richesse territoriale, l'objet d'un commerce immense. Pénétré de ces vérités, il regarde la perfection des races comme le principal but de l'éducation des chevaux.

Après ces réflexions générales, l'auteur entre dans des détails instructifs au sujet des Haras de Bretagne sa patrie. D'abord, il examine si l'administration actuelle est conforme aux vrais principes. Il fait voir comment elle s'en écarte, & propose les moyens les plus propres à détruire les préjugés du

païſan Breton, à encourager l'éducation des beaux chevaux, à produire enfin dans la Province la perfection des races. Il réſulte de ſes principes, qui m'ont paru très-ſolides, que, pour améliorer les Haras, il faut apporter dans le choix des étalons & des jumens les connoiſſances néceſſaires, obſerver de ne permettre l'accouplement qu'à tel ou tel âge aux chevaux de tel ou tel païs; croiſer les races en oppoſant les climats; avoir égard à la différence ou à la réciprocité des figures du cheval & de la jument, afin de corriger les défauts de l'un par les perfections de l'autre; donner, par exemple, à une jument un peu trop épaiſſe un cheval étoffé, mais fin; à une petite jument un cheval plus haut qu'elle; à une jument qui pèche par l'avant-main un cheval qui ait la tête belle & l'encolure noble; oppoſer de même, autant qu'il eſt poſſible, les mœurs, l'âge & le tempéramment; donner, par exemple, à une jument jeune un cheval un peu plus âgé; à une vielle jument un cheval plus jeune, un cheval froid à une jument fougueuſe; aſſorti le poil &

la taille ; consulter le nuances pour approcher de la belle nature, sans s'écarter jamais des proportions qui font la beauté de ses ouvrages. De plus, on doit gouverner les étalons & les cavales avant, pendant & après le temps de la monte ; soigner les jumens mêmes durant le temps de la gestation, pendant & après l'accouchement ; élever les poulains & les conduire insensiblement à l'état de service ; donner aux uns & aux autres les pâturages & les alimens propres ; mesurer la quantité & la qualité de la nourriture selon la taille, l'âge, la délicatesse ou l'avidité de chaque individu ; prévenir les accidens, comparer les résultats, recueillir les observations, enfin, ne rien négliger de tout ce qui concerne l'administration des Haras. Vous avouerez, Monsieur, que tout cela est absolument nécessaire pour former une bonne race & la maintenir. Mais ces sortes de soins ne pourroient avoir lieu dans des Haras vagues & dispersés. Aussi l'auteur les rejette-t-il avec une espèce d'indignation ; il ne veut que des haras fixes, gouvernés par des hommes expérimentés,

actifs, vigilans, capables d'observer avec intelligence, de commander avec sageſſe, de faire exécuter avec préciſion, & qui joignent à ces qualités un goût, un amour pour les chevaux qui approche de la paſſion. Delà l'auteur jettant un coup d'œil ſur les chevaux Bretons, aſſigne les cauſes de leurs mauvaiſes qualités. » Il eſt certain, dit-il, que le » climat influe beaucoup ſur les chevaux; » il eſt également certain que les nôtres » tiennent beaucoup des défauts des » chevaux du Nord, & n'en préſen- » tent, pour ainſi dire, que l'eſpèce » dégénérée. Le premier pas à faire en » Bretagne étoit donc de croiſer les ra- » ces en oppoſant les climats. On a » fait tout le contraire; en général, on » n'a fait venir que des chevaux Da- » nois, Allemans, Anglois, Hollan- » dois; &, parmi ceux-ci, beaucoup de » Flamans. Cette année même (1770) » on a fait acheter en Bretagne des che- » vaux nés dans ce païs, & on les a ré- » pandus comme étalons. Au lieu de » changer la race, on a donc travaillé » à la maintenir en amenant des che- » vaux ſujets aux mêmes défauts que

» les nôtres. On a fait encore une autre » faute, en s'attachant à augmenter l'é- » ducation des chevaux dans les can- » tons de la Province les moins propres » à cet objet, & en la négligeant dans » ceux où elle auroit mieux réuſſi. »

L'auteur prétend que l'uſage où l'on eſt en Bretagne de mener toutes les jumens d'un canton au cheval d'un autre canton, empêche évidemment les progrès de l'amélioration. En effet, les jumens d'un même canton ne ſont pas sûrement d'une ſtature, d'une taille & d'une conformation égale. Il peut bien y avoir des rapports généraux; mais il y a néceſſairement des nuances, des différences particulières; ſi elles ſont obligées d'aller au même étalon, il n'y a donc plus d'aſſortiment.

Outre cela, rien de plus négligé que l'éducation des chevaux Bretons; ſi l'on en croit l'auteur de ce *Mémoire*, les païſans de la Province n'en ont pas la première idée, &, ſelon, lui il faudroit pour l'embelliſſement des races en changer entièrement l'adminiſtration. Pour y parvenir il indique un établiſſement de Haras fixes; les bons prin-

cipes qu'on y ſuivra & qui ſe répandront de proche en proche, les hommes habiles qu'on y fera préſider, & les beaux chevaux qu'on en verra ſortir opéreront cette révolution. Il faut ſurtout multiplier les encouragemens. L'exemple peut beaucoup; mais l'intérêt réuni à l'exemple peut davantage, & leurs effets ſont plus ſurs & plus prompts. Dans ces nouveaux Haras on ne recevra que des étalons Arabes, Barbes, Turcs ou Eſpagnols; au défaut de ceux-ci, on en prendra dans les Provinces méridionales de France, comme le Limouſin, la Gaſcogne & la Baſſe Navarre. Mais on ne peut trop recommander aux Bretons d'abandonner les chevaux Allemans, Hollandois, Danois & même Anglois, à moins que ces derniers ne ſoient ce qu'on appelle *race pure*.

Rennes eſt le centre de l'adminiſtration de la Province. Celle du Haras y étant réunie, ſera à portée des adminiſtrateurs. L'agriculture de Rennes & de ſes environs eſt la plus mauvaiſe du païs; cette ville eſt éloignée de la mer & ne peut avoir de commerce ex-

térieur ; elle eſt ſans fabriques, ſans induſtrie, ſans reſſources ; il paroît donc d'une bonne politique d'y faire naître le plus grand commerce intérieur poſſible. La proximité du Haras augmentera infailliblement l'éducation des chevaux. Cette augmentation donnera de la vie à l'agriculture, & fera naître un nouveau commerce ; & Rennes, cette ville ſi chargée, quoique le moins en état de ſupporter ſes charges, ſortira peu à peu de ſon état de langueur, & prendra inſenſiblement la face que devroit préſenter la Capitale d'une Province.

Quand à l'adminiſtration, l'auteur veut des règlemens invariables. En voici les principaux. 1°. Nul particulier ne pourra, ſous quelque prétexte que ce ſoit, diſpoſer des chevaux du Haras. 2°. On tiendra un regiſtre exact des cavales ſervies, des noms des propriétaires, de l'âge, de la taille, de la couleur des jumens, du nom, du païs, de l'âge, de la taille & du poil de l'étalon. 3°. On tiendra un pareil regiſtre du jour de la naiſſance des poulains, de leur taille, de leur poil & du nom des père & mère. 4°. On nom-

mera quatre Directeurs honoraires qui auront la ſurveillance immédiate ſur les Employés, & le Directeur principal aura ſoin de l'adminiſtration intérieure, comme nourriture, éducation, eſſais, &c. On confiera encore à ce dernier le choix & l'achat des étalons & des cavales. 5°. Ceux qui amèneront des cavales au Haras ſeront obligés de recevoir l'étalon qu'on leur donnera, &c. Ce dernier article eſt de la dernière importance pour obtenir de bons poulains; ſans cela il pourroit arriver que tout le monde demandât le même étalon, qui certainement ne pourroit ſuffire. Outre cet inconvénient, il n'y auroit plus d'allortiment; ce qui eſt abſolument contraire à la bonne adminiſtration d'un Haras.

Pour ſoutenir cet établiſſement, l'auteur propoſe divers encouragemens dont la courſe eſt, ſelon lui, le principal & le ſeul qui puiſſe produire de bons effets. Cette courſe doit ſe faire à l'imitation de celle des Anglois. Rennes, comme étant le centre de l'adminiſtration, ſera le lieu où l'on diſtribuera les prix avec toute la ſolemnité capa-

ble de flatter l'amour propre des vainqueurs, & de piquer pour la ſuite la vanité des vaincus. Le Haras fournira l'exemple des courſes ; les encouragemens éveilleront l'intérêt ; les méthodes utiles prendront la place des routines défectueuſes ; une meilleure nourriture, un meilleur aſſortiment, une meilleure éducation donneront aux chevaux Bretons des qualités, un prix, & une réputation qu'ils n'eurent jamais ; on ne les vendra plus ſi jeunes ; on en élèvera davantage ; l'agriculture prendra de la vie, le commerce de la circulation & de l'activité ; enfin, la Bretagne jouira de la douce ſatisfaction d'avoir rendu à l'Etat un ſervice eſſentiel en enrichiſſant la Province.

Tels ſont les ſuccès que l'auteur ſe promet de l'établiſſement qu'il indique. Je ne doute point Monſieur, qu'on n'ait égard à ſon *Mémoire* ; ſes connoiſſances dans l'art d'élever les chevaux, la ſolidité de ſes raiſonnemens, le jour & la clarté qu'il a répandus ſur ce ſujet, & la manière victorieuſe dont il l'a développé, mé-

tirent toute l'attention des Etats. Uniquement animé du desir d'être utile, il ne s'est point attaché à donner à ses idées cette tournure systématique à laquelle de très-minces raisonneurs doivent souvent toute leur réputation. Ce sage écrivain s'est fait une loi, comme il l'avoue lui-même, de suivre les bons principes qu'il a trouvés établis, de les réunir & de ne parler que d'après l'expérience, le seul guide, qui, dans les sciences de fait, peut conduire à la vérité. L'auteur se propose de nous faire connoître, dans la seconde partie de son ouvrage, les courses & les haras d'Angleterre, & nous promet sur ce sujet des détails aussi curieux qu'intéressans. Cette seconde Parti ne sçauroit paroître trop tôt. La première se vend à Paris chez *Lacombe* Libraire rue Christine, à Rennes chez *Remelin* Libraire, & chez la veuve *Vatar* à Nantes.

Je suis, &c.

A Parisce 16 Septembre 1771.

LETTRE

LETTRE III.

Voyage autour du monde par la Frégate du Roi la Boudeuſe *& la Flute* l'Etoile, *en* 1766, 1767, 1768 *&* 1769 : *un volume in-4° de plus de* 400 *pages ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais.*

DEPUIS que *Chriſtophe Colomb* a découvert un monde nouveau, l'amour de l'or ou de la gloire a fait voler d'autres navigateurs vers ce riche hémiſphère que l'Océan ſembloit avoir environné de ſes flots, pour le dérober à la connoiſſance des hommes. Si leurs courſes n'ont pas eu tout le ſuccès qu'ils s'en étoient promis, du moins leurs obſervations ont-elles contribué à enrichir l'Hiſtoire de la Nature, de la Philoſophie & de l'Humanité. *Ferdinand Magellan*, Por-

tugais, eſt à la tête de l'intéreſſante nomenclature des voyageurs qui ont ſuivi les traces de *Colomb*. Parti de Séville en 1519 avec cinq vaiſſeaux Eſpagnols, il découvrit deux petites iſles déſertes dans le Sud de la Ligne, enſuite les iſles Larrones, enfin les Philippines. Son vaiſſeau nommé *La Victoire*, ſeul revenu en Eſpagne des cinq qu'il avoit commandés, fut mis à terre à Séville, comme un monument de l'expédition peut-être la plus hardie que les hommes euſſent encore faite. *Drack*, Anglois, partit de Plymouth avec cinq vaiſſeaux en 1577, & y rentra avec un ſeul ſur la fin de 1580. Les découvertes qu'on lui attribue ſont fort incertaines. La Reine *Eliſabeth*, qui ſçavoit apprécier une entrepriſe pareille, vint manger ſur ſon bord, & le vaiſſeau qu'il avoit monté nommé le *Pélican*, fut ſoigneuſement conſervé à Deptfort dans un baſſin avec une inſcription honorable ſur le grand mât. Quelques autres navigateurs Anglois & Hollandois, encouragés par ces premiers exemples, prirent la même route & découvrirent quelques iſles ignorées. Le plus conſi-

table de ces voyages autour du globe eſt celui de l'Amiral *Anſon* entrepris en 1741, dont la Relation eſt entre les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté aux connoiſſances nautiques ou géographiques.

En 1714 un François, appellé *La Barbinais le Gentil*, partit ſur un vaiſſeau particulier pour aller faire la contrebande ſur les côtes du Chili & du Pérou. Delà il ſe rendit en Chine, où, après avoir ſéjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua ſur un nouveau bâtiment & revint en Europe, ayant fait à la vérité le tour du monde, mais ſans qu'on puiſſe dire que ce ſoit un voyage dont la Nation puiſſe s'honorer. Il n'en eſt pas de même de celui que M. *de Bougainville* a fait par ordre du Roi, & dont je vais vous entretenir. Dans le mois de Février 1764 la France avoit commencé un établiſſement aux Iſles Malouines. L'Eſpagne revendiqua ces Iſles comme dépendantes du continent de l'Amérique Méridionale, &, ſon droit ayant été reconnu par le Roi, M. *de Bougainville* reçut ordre d'aller remettre cet établiſ-

sement aux Espagnols, & de se rendre ensuite aux Indes Orientales en traversant la mer du Sud entre les Tropiques. Il partit de Brest au commencement de Décembre 1766, & passa la ligne le 8 Janvier 1767. Il arriva peu de temps après à la vue des côtes de l'Amérique. Mon dessein n'est pas, Monsieur, de faire une description détaillée des courses du navigateur François, ni de vous parler de toutes ses réflexions, dont la plûpart ne peuvent intéresser que les marins. Je m'attacherai particulièrement à ce qui peut flatter la curiosité générale.

» Je n'oublierai de ma vie, dit M. » *de Bougainville*, la façon dont nous » passames la rivière de Ste Lucie, » rivière fort profonde, très-rapide, » & beaucoup plus large que n'est la » Seine vis-à-vis les Invalides : on vous » fait entrer dans un canot étroit & » long, & dont un des bords est de » moitié plus haut que l'autre ; on » force ensuite deux chevaux d'entrer » dans l'eau, l'un à stribord, l'autre » à basbord du canot, & le maître du » bac tout nud, précaution fort sage

» assurément, mais peu propre à rassû-
» rer ceux qui ne sçavent pas nager;
» soutient de son mieux au dessus de
» la rivière la tête des deux chevaux;
» dont la besogne est alors de vous
» passer à la nage de l'autre côté, s'ils
» en ont la force. »

Les dehors de Buenos-Aires, capitale des Provinces Espagnoles en Amérique, sont bien cultivés; les habitans de la ville y ont presque tous des maisons de campagne, & leurs environs fournissent abondamment toutes les denrées nécessaires à la vie, excepté le vin qu'ils font venir d'Espagne ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble situé à deux cens lieues de la capitale. Les tigres & les chiens sauvages sont presque les seuls animaux dangereux dans ce païs. Ces derniers ont été apportés d'Europe; la facilité de se nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils se sont multipliés à l'infini; ils se rassemblent souvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils sont pressés par la faim. Les tigres ne sont pas en grande quantité, excepté dans

les lieux boisés. On connoît l'adresse des habitans de ces contrées à se servir du lacs; quelques Espagnols ne craignent pas de les imiter & de lacer les tigres; mais souvent ils sont la victime de leur témérité.

M. *de Bougainville* fut reçu à Rio-Janéiro avec beaucoup de civilité par un Vicerοi de Portugal. » Il nous annonça de petits soupers qu'il se proposoit de nous donner au bord de l'eau sous des berceaux de jasmins & d'orangers, & il nous fit préparer une loge à l'Opéra. Nous fumes dans une salle assez belle y voir les chefs-d'œuvre de *Métastasio*, représentés par une troupe de Mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands maîtres d'Italie, exécutés par un orchestre que dirigeoit alors un Prêtre bossu en habit ecclésiastique. «

A peine M. *de Bougainville* fut-il arrivé à Montevideo sur la rivière de la Plata qu'on vint lui apprendre que tous les Jésuites alloient être arrêtés par ordre du Roi d'Espagne & renvoyés du Paraguai. Je ne mettrai point sous vos yeux tout ce que dit l'auteur des occu-

pations, du zèle, de l'état & de l'étendue des miſſions des Jéſuites dans cette partie du monde, ni de la forme de gouvernement, partie Eccléſiaſtique, partie Civil, qu'ils exerçoient du conſentement exprès de la Cour de Madrid ſur des peuples qui les reconnoiſſoient pour leurs pères & leurs fondateurs; l'Europe eſt pleine d'excellentes Relations qui en ont été faites, & vous vous rappellez en particulier celle du célèbre *Muratori*. Je me contenterai de vous tranſcrire le témoignage que leur rend un homme qui ſe trouva ſur les lieux lors de l'exécution des ordres d'Eſpagne. » Les ordres du Roi » s'exécutèrent avec la même facilité » dans toutes les villes. Par-tout les » Jéſuites furent ſurpris ſans avoir eu » le moindre indice, & on mit la main » ſur leurs papiers. On les fit auſſitôt » partir de leurs différentes maiſons, eſ» cortés par des détachemens de trou» pes qui avoient ordre de tirer ſur ceux » qui chercheroient à s'échapper. Mais » l'on n'eut pas beſoin d'en venir à cette » extrêmité; ils témoignèrent la plus » parfaite réſignation..... Ma plume ſe

» refuſe au détail de tout ce que le » public de Buenos-Aires prétendoit » avoir été trouvé dans les papiers ſaiſis » aux Jéſuites ; les haines ſont encore » trop récentes pour qu'on puiſſe diſ- » cerner les fauſſes imputations des vé- » ritables. J'aime mieux rendre juſtice » à la plus grande partie des membres » de cette Société qui ne participoient » point au ſecret de ſes vues tempo- » relles. S'il y avoit dans ce corps quel- » ques intriguans, le grand nombre, re- » ligieux de bonne foi, ne voyoient » dans l'inſtitut que la piété de ſon Fon- » dateur, & ſervoit en eſprit & en vérité » le Dieu auquel ils s'étoient conſa- » crés. »

En voguant dans l'Archipel de Bourbon, *la Boudeuſe* découvrit l'iſle de Taiti qui en eſt une des plus conſidérables. Dès qu'elle approcha de la terre elle fut environnée d'une multitude de pirogues d'où s'élevoient mille cris de *tayo*, qui veut dire *ami*. Le peuple qui habite cette iſle eſt naturellement doux & bienfaiſant. Quelques bagatelles apportées d'Europe, des clous ſur-tout, achevèrent de les gagner. Ils s'empreſ-

sèrent d'apporter aux débarqués des fruits, des poules & des cochons qu'on leur acheta par voie d'échange. Il paroit qu'ils ſont accoûtumés à exercer l'hoſpitalité ; ils vont même juſqu'à céder leurs femmes à leurs hôtes d'auſſi bonne grace que leurs maiſons. Leur chef qui s'appelloit *Ereti* & qui jouit de la puiſſance Royale, fit un accueil plein de cordialité à M. *de Bougainville* & aux Officiers de la petite flote. Cette Nation, comme tous les peuples de l'univers, cultive la muſique. »Nous »fûmes arrêtés par un inſulaire d'une »belle figure, qui couché ſous un »arbre nous offrit de partager le gaſon »qui lui ſervoit de ſiége. Nous l'ac»ceptâmes ; cet homme alors ſe pen»cha vers nous, & d'un air tendre, »aux accords d'une flute dans laquelle »un autre Indien ſouffloit avec le nez, »il nous chanta lentement une Chan»ſon, ſans doute Anacréontique : ſcène »charmante & digne du pinceau de »*Boucher*. Quatre inſulaires vinrent »avec confiance ſouper & coucher à »notre bord. Nous leur fimes entendre »flutes, baſſes, violons, & nous leur

» leur donnâmes un feu d'artifice com-
» posé de fusées & de serpenteaux. Ce
» spectacle leur causa une surprise
» mêlée d'effroi. »

Au moment que les François s'éloignoient de l'isle de *Taiti*, le Chef présenta à M. *de Bougainville* un Insulaire nommé *Aotourou*, qui desiroit faire avec eux le tour du monde ; il leur ajoûta que c'étoit son ami, & qu'il les prioit d'en prendre tous le soin possible. Ce nouveau voyageur fut amené à Paris. Quoiqu'il estropiât à peine quelques mots de notre Langue, tous les jours il sortoit seul ; il parcouroit la ville, & ne s'est jamais égaré. Souvent il faisoit des emplettes, & presque jamais il n'a payé les choses au delà de leur valeur. Le seul de nos Spectacles qui lui plut est l'Opéra ; car il aimoit passionément la Danse. Il connoissoit parfaitement les jours de ce Spectacle, il y alloit seul & payoit à la porte comme tout le monde ; sa place favorite étoit dans le corridor. Parmi le grand nombre de personnes qui ont desiré de le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & son cœur reconnoissant ne les

oublioit jamais. Il étoit particulièrement attaché à Madame la Ducheſſe *de Choiſeul* qui l'a comblé de bienfaits, & ſur tout de marques d'intérêt & d'amitié auxquelles il étoit infiniment plus ſenſible qu'aux préſens ; auſſi alloit-il voir cette généreuſe bienfaitrice toutes les fois qu'elle étoit à Paris.

» Les Taitiens reconnoiſſent un » Etre Suprême qu'aucune image fac- » tice ne ſçauroit repréſenter, & des » divinités *de deux métiers*, comme » dit *Amyot*, repréſentées par des » figures de bois. Ils prient au lever & » au coucher du ſoleil ; mais ils ont en » détail un grand nombre de pratiques » ſuperſtitieuſes pour conjurer l'influen- » ce des mauvais génies. La comète, vi- » ſible à Paris en 1769, & qu'*Aotou-* » *rou* a fort bien remarquée, m'a don- » né lieu d'apprendre que les *Taitiens* » connoiſſent ces aſtres, qui ne reparoiſ- » ſent, m'a-t-il dit, qu'après un grand » nombre de lunes ; ils nomment les » comètes *evetou eave*, & n'attachent » à leur apparition aucune idée ſiniſtre. » Il n'en eſt pas de même de ces eſpèces

» de météores, qu'ici le peuple croit être » des étoiles qui filent. Les Taitiens qui » les nomment *epao*, les croient un » génie malfaisant. »

La fabrique des étoffes singulières qui composent leurs vêtemens, n'est pas le moindre de leurs arts. Elles sont tissues avec l'écorce d'un arbuste que tous les habitans cultivent autour de leurs maisons. Un morceau de bois dur rayé sur ses quatre faces par des traits de différentes grosseurs, leur sert à battre cette écorce sur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainsi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus souple & moins sujette à être déchirée; ils lui donnent une grande largeur.

Avant la découverte de leur isle par M. *de Bougainville*, *Wallas*, Anglois, y avoit paru il y avoit huit mois; il y séjourna un mois, & à l'exception d'une attaque que lui firent les Insulaires dans l'espérance d'enlever ce vaisseau, tout se passa à l'amiable.

Arrivés dans le Sud de la nouvelle Guinée, les bâtimens François essuyè-

rent un commencement de famine dont le chef fait une description touchante. » Je fus obligé de faire une réduction » considérable sur les rations de pain & » de légumes ; il fallut aussi défendre » de manger le cuir dont on enveloppe » les vergues & les autres vieux cuirs, » cet aliment pouvant donner de fu- » nestes indigestions. Il nous restoit » une chèvre, compagne fidèle de nos » aventures depuis notre sortie des Isles » Malouines où nous l'avions prise. » Chaque jour elle nous donnoit un » peu de lait. Les estomachs affamés, » dans un instant d'humeur, la condam- » nèrent à mourir. Je n'ai pu que la » plaindre, & le boucher qui la nour- » rissoit depuis si long-temps a arrosé » de ses larmes la victime qu'il immo- » loit à notre faim. Un jeune chien » pris dans le détroit de Magellan eut » le même sort peu de temps après. »

Je vous invite, Monsieur, à lire le Chapitre du voyage de M. *de Bougainville*, dans lequel il fait la description de Batavia, du Gouvernement, du luxe & du commerce de cette fameuse Colonie Hollandoise ; cette description

vous fera beaucoup de plaiſir. De Batavia, les deux bâtimens François relachèrent à l'Iſle de France, & delà prirent la route de leur patrie. Vous me ſçaurez gré de vous dire un mot ſur le fameux vin de Conſtance, le meilleur peut-être qu'il y ait au monde. Vous ſçavez que ce vignoble eſt ſitué au Cap de Bonne-Eſpérance. Il eſt fort petit. On y cultive des plants de muſcat d'Eſpagne; il n'appartient point à la Compagnie, & il eſt faux qu'il ſoit entouré de murs & gardé. On le diſtingue en haut & petit Conſtance, ſéparés par une haie & appartenans à deux propriétaires différens. Le vin qui s'y recueille eſt à peu près égal en qualité, quoique chacun des deux Conſtances ait ſes partiſans. Il ſe fait, année commune, cent trente barriques de ce vin, dont la Compagnie prend un tiers à un prix tarifé; le reſte ſe vend à ceux qui ſe préſentent. Le prix actuel eſt de trente piaſtres l'alvrame ou le baril de 70 bouteilles de vin blanc, trente-cinq piaſtres l'alvrame de rouge. Le terroir de Conſtance, terminé en pente douce, eſt d'un ſable graveleux. Là

vigne s'y cultive ſans échalas ; le ſep eſt taillé à petit bois. Le vin s'y fait en mettant dans la cuve la grappe égrénée. Les futs pleins ſe conſervent dans un cellier à rez-de-chauſſée, dans lequel l'air a une libre circulation.

M. *de Bougainville* entra dans le Port de Saint Malo le 16 Mars 1769, & je conçois que c'eſt de bon cœur qu'il prononça ce vers de *Virgile* qui termine le récit de ſes courſes,

Puppibus & læti Nauta impoſuere coronas.

La Relation de ce Voyage autour du monde peut être de la plus grande utilité à ceux qui ſe propoſent de voguer ſur les mers dont on y parle ; ils recueilleront en la liſant divers avis nautiques ou géographiques qui rectifient des erreurs dangereuſes & accréditées. Elle eſt ornée de Cartes proprement gravées, & qui indiquent la route qu'ont tenue les Navigateurs François. Mais il n'eſt pas néceſſaire d'être Marin pour goûter cette Relation ; la lecture en eſt très-agréable indépendamment des avantages qu'on en peut retirer.

La Vie de la Vénérable Mère Victoire Fornari, Fondatrice de l'Ordre des Annonciades Celeſtes, &c : ouvrage poſthume de M. Collet ; revu, corrigé & mis au jour par M. l'Abbé de Montis, Docteur en Théologie & Cenſeur Royal ; un volume in-12 de plus 500 pages ; à Paris chez A. M. Lottin l'aîné Libraire rue S. Jacques.

Quoique cet ouvrage ne paroiſſe avoir été compoſé que pour l'édification des *Annonciades Céleſtes*, il n'eſt cependant aucun Ordre Religieux, de quelqu'inſtitut qu'il ſoit, qui n'y trouve de ſolides inſtructions & de grands exemples à ſuivre. Comme la vénérable *Fornari* s'eſt trouvée dans des états différens, & qu'elle les a ſanctifié tous, les perſonnes pieuſes qui vivent au milieu du monde pourront auſſi tirer quelqu'utilité de la lecture de ſa Vie ; elles verront cette Sainte engagée dans les liens du mariage, apprendre à ſes ſemblables que l'amour conjugal n'exclut ni la piété, ni la mortification des ſens ; que la dévotion la plus tendre peut s'allier avec les grand-

deurs & les richeſſes, & qu'aux devoirs du Chriſtianiſme on peut joindre & les bienſéances du monde & les devoirs de la Société.

M. *Collet*, qui eſt l'auteur de cette Vie, y a raſſemblé tout ce qu'il a trouvé de merveilleux & de ſingulier dans les Hiſtoriens de *Victoire Fornari* *. Auſſi cet ouvrage eſt un tiſſu de miracles & de faits ſurprenans ; c'eſt une chaîne de prodiges tous plus frappans les uns que les autres ; mais l'Egliſe, qui n'a point encore prononcé, ne laiſſe aux pieux lecteurs que la liberté de s'en édifier. Je n'entrerai dans aucun détail au ſujet de ces évènemens admirables ; je me contenterai d'extraire *le commencement de la converſion de Fornari*, & vous pourrez juger, Monſieur, par le récit de ce qu'elle fit, des graces dont elle dut être favoriſée dans la ſuite. » *Victoire*, pour être tout à » Dieu, voulut n'être plus du tout au » monde ; & pour cela elle réſolut de

* Elle nâquit à Cênes en 1562, d'une des plus nobles familles de cette République. En 1579, on lui fit épouſer *Ange Strata* ; elle le perdit après neuf ans de mariage, ayant eu de lui ſix enfans, quatre garçons & deux filles.

» briſer d'un ſeul coup tous les liens
» qui pouvoient la rapprocher de lui,...
» Elle avoit de très-beaux cheveux ;
» elle ſe les coupa ſans miſéricorde,
» & à peine s'en laiſſa-t-elle aſſez
» pour paroître n'avoir pas la tête nue.
» Le dépit qu'en eut ſa mère lui attira
» des reproches très-vifs. Mais ce
» n'étoit là que le commencement de
» ſon ſacrifice. Pour ſe donner une
» belle taille & ſuppléer à la médio-
» crité de la ſienne, elle s'étoit tou-
» jours ſervie de patins fort hauts ; elle
» les racourcit de trois grands doigts.
» Avec des habits longs & flottans,
» elle portoit, comme les veuves de ſa
» condition, un grand voile qui pen-
» doit juſqu'à terre ; ce voile fut re-
» tranché, & elle ne ſe ſervit que
» d'une robe ſi juſte & ſi courte qu'elle
» ne lui alloit que juſqu'aux pieds ;
» encore étoit-elle ſi uſée, qu'un
» étranger qui entroit chez elle ne
» pouvoit diſtinguer la maîtreſſe d'a-
» vec celles qui la ſervoient. Elle fit
» pour les meubles de ſon apparte-
» ment ce qu'elle avoit fait pour ſes
» habits. Son lit ne fut plus qu'une pe-

» tite couchette de Religieuſe, ſans
» pavillons & ſans rideaux. Sa tapiſ-
» ſerie ſe réduiſit à quelques images
» de dévotion. Au lieu de miroir, elle
» n'avoit qu'un crucifix. En allant à
» l'égliſe, elle ne voulut plus être ſui-
» vie que d'une vieille femme que
» ſon Confeſſeur, qui l'humilioit vo-
» lontiers, avoit miſe auprès d'elle
» pour lui ſervir de directrice dans la
» vie ſpirituelle; mais elle ne permit
» plus, ni à ſes laquais, ni à aucun
» homme, de l'accompagner. » Cette règle ſouffrit cependant une exception, mais ſi ſingulière qu'elle n'aura peut-être jamais d'exemple. Voici le trait.
» Il y avoit à Gênes ſa patrie un pau-
» vre homme nommé *Bernardin*, qui
» mendioit de porte en porte. Il étoit
» tout contrefait, vêtu de haillons de
» diverſes couleurs qu'il avoit couſus
» enſemble & ſentoit fort mauvais.
» Comme *Victoire* le nourriſſoit & une
» bonne partie de ſa petite famille,
» il crut bonnement que la reconnoiſ-
» ſance l'obligeoit à la conduire, com-
» me eût fait un homme de condi-
» tion, dans les lieux où elle avoit af-

» faire, & sur-tout à l'église. Dans
» cette vue il se rendoit tous les jours
» de fêtes à la maison de sa bienfai-
» trice ; & bien persuadé qu'elle lui
» tiendroit compte de sa civilité, il
» lui présentoit la main avec toute l'é-
» légance qu'on peut imaginer. *Victoire*
» connoissoit assez le monde pour
» sentir le ridicule dont elle se cou-
» vroit en acceptant un pareil service :
» elle l'acceptoit cependant, & elle y
» paroissoit même fort sensible, & au
» retour elle le payoit très-largement.
» Toute sa famille fut choquée de ce
» procédé ; on lui conseilla, on la
» pressa de se défaire d'un écuyer si
» étrange. On lui demanda aigrement
» si elle avoit vû à Gênes des Dames
» de sa condition donner la main à de
» semblables gentilshommes ; s'il lui
» convenoit de faire rire toute une
» ville à ses dépens & aux dépens de
» sa maison ; si enfin on ne pouvoit pas
» être vertueuse sans vouloir paroître
» insensée. Toutes ces belles leçons
» furent inutiles ; elle se contenta de
» dire en souriant que, puisque *Ber-*
» *nardin* lui faisoit l'honneur de lui

» donner la main, elle auroit mauvaiſe » grace de ne pas la recevoir, & d'af- » fliger un homme qui ne penſoit qu'à » l'obliger. » S'il y avoit en tout cela quelque choſe de répréhenſible, c'eſt en grande partie à ſon Confeſſeur, continue l'Hiſtorien, qu'il falloit l'imputer. C'étoit un bon Religieux dont la morale n'étoit point aiſée, & qui prévoyant que Dieu avoit de grands deſſeins ſur *Victoire*, ſe faiſoit un devoir de lui donner pour pénitence tout ce qui pouvoit l'humilier. En voici deux exemples frappans.

Le Directeur de *Victoire* l'étoit en même-temps d'un certain nombre de femmes dévotes, qui, pour faire plus de progrès dans les voies de Dieu, étoient convenues de s'avertir mutuellement de leurs défauts. Il y en avoit une dans cette ſainte troupe qui n'étoit rien moins qu'indulgente. Ce fut à elle que le Père Directeur adreſſa *Victoire*, en lui ordonnant de ſe jetter à ſes pieds & de la prier humblement de lui apprendre à faire l'Oraiſon Mentale. *Victoire*, qui en ſçavoit plus que toutes les autres enſemble, obéit ſur le

champ. La prétendue maîtreſſe, *qui avoit le mot du Directeur*, feignit d'être ſurpriſe de la demande de *Fornari*. Vraiment, lui dit-elle, il vous ſied bien de vouloir être inſtruite de la manière de faire un exercice auſſi relevé que celui de l'Oraiſon Mentale; au moins faudroit-il ſçavoir auparavant faire l'Oraiſon Vocale; peut-être que ſi l'on vous ordonnoit de dire votre *Pater*, vous nous feriez voir que vous ne le ſçavez pas. Faiſons en l'épreuve; dites-le nous. *Victoire*, qu'on eut grand ſoin de laiſſer toujours à genoux, obéit avec la ſimplicité d'un enfant; mais comme il lui arriva par un écart de langue de prononcer un mot moins bien qu'à l'ordinaire, ſa maîtreſſe profita de l'occaſion, & lui appliquant un ſoufflet: *allez*, lui dit-elle, *apprenez d'abord votre patenotre, & nous parlerons enſuite de l'Oraiſon Mentale. Fornari*, ſans ſe déconcerter d'une leçon ſi extraordinaire, en témoigna ſa reconnoiſſance par un ſourire gracieux, &c.

Une autre fois cette bande de dévotes s'aſſembla dans le deſſein d'éprou-

ver de plus en plus la vertu de *Victoire*. Elles l'attachèrent à un pillier avec des cordes, lui reprochèrent amèrement juſqu'à ſes plus petits défauts, & l'accablèrent d'injures; après quoi elles diſparurent, laiſſant *Fornari* enchaînée & confuſe de ſes prétendues fautes. Tel étoit l'ordre du Père Directeur. L'Hiſtorien de la Sainte raconte qu'elle s'occupa ſi profondément alors de la flagellation de J. C., qu'elle n'avoit jamais paſſé de ſi doux inſtans. Mais après tout, le Confeſſeur & ſes pénitentes pouvoient bien ſe diſpenſer de ſe mettre eu frais pour lui procurer des humiliations. Dieu, qui aime à exercer ſes élus, lui en procuroit aſſez de la part de ſes proches qui la perſécutoient. Mais elle en fut amplement dédommagée dans la ſuite par les faveurs qu'elle reçut du Ciel. A peine ſon époux fut-il mort, qu'elle eut la conſolation de voir tous ſes enfans ſe conſacrer à Dieu, qui lui inſpira quelque temps après la penſée d'établir un Ordre ſous la protection de la Reine des Vierges. Il ſe préſenta d'abord bien des obſtacles. La nouveauté, le défaut de

richeſſes, les railleries du monde : tout ſembloit devoir faire échouer ſon entrepriſe ; mais étant venue à bout de vaincre ces difficultés, elle captiva peu à peu l'eſtime & la bienveillance de ceux qui pouvoient favoriſer ſes deſſeins, raſſembla quantité de femmes qui avoient réſolu d'abandonner le monde, parvint à faire goûter au Pape ſon projet d'inſtitution par le moyen de quelques Saints Prélats, & créa enfin cet Ordre ſi reſpectable & ſi cher à l'Egliſe, connu ſous le nom des *Annonciades Céleſtes*.

La Vie de cette illuſtre fondatrice eſt ſuivie de deux autres ; l'une de *Marie-Magdeleine Lomellini Centurion*, Religieuſe du même Ordre, & l'autre d'*Etienne Centurion*, *Prêtre de la Congrégation des Clercs Réguliers, dits Barnabites*. Les perſonnes qui font profeſſion de piété ſçauront gré ſans doute à M. *de Montis* d'avoir mis au jour ces ouvrages édifians, qui font tant d'honneur à la vertu de feu M. *Collet*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 Septembre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

*Eloge de François de Salignac de la Motte-Fénelon, Archevêque de Cambrai, Précepteur des Enfans de France : Discours qui a obtenu l'*Accessit *au jugement de l'Académie Françoise en 1771 : par M. l'Abbé Maury ; à Paris chez la veuve Regnard Imprimeur de l'Académie Françoise, & Demonville Libraire Grand'-Salle du Palais.*

CE Discours commence par une Anecdote très-peu connue, & qu'on sçait

gré à Monsieur l'Abbé *Maury* d'avoir rappellée. Lorsque *Louis XIV* confia l'éducation de ses enfans à *Fénelon*, la Société Littéraire d'*Angers* proposa pour Prix de Poësie le bonheur des peuples qui devoient avoir un jour pour Souverain un Prince formé par un tel instituteur. Il n'y a guères d'exemple d'un pareil honneur déféré à un homme vivant. Quelle réputation d'habileté, de droiture, d'humanité, ne devoit pas avoir *Fénelon* dès cette époque, & cependant il n'avoit point encore donné le *Télémaque* & les autres ouvrages qui nous font adorer sa mémoire!

Dans la première Partie de son Discours, M. l'Abbé *Maury* essaye de nous faire connoître le génie de l'homme illustre dont il entreprend l'éloge. Il nous le peint méditant les annales & les principes du Christianisme dans les Pères Grecs, saisissant l'esprit de cette Religion sainte, & la considérant sous son vrai point de vûe. » Qu'étoit, » dit-il, la Religion pour *Fénelon*? » Une Philosophie sublime qui dé» montre l'ordre, l'unité de la nature,

» & explique l'enigme du cœur hu-
» main, incompréhenſible ſans elle ; le
» plus puiſſant mobile pour porter
» l'homme au bien, puiſque la Foi le
» met ſans ceſſe ſous l'œil de la Divi-
» nité, & qu'elle agit ſur la volonté
» avec autant d'empire que ſur la pen-
» ſée ; un ſupplément de la conſcience,
» qui commande, affermit & perfec-
» tionne toutes les vertus, établit de
» nouveaux rapports de bienfaiſance ſur
» de nouveaux liens d'humanité ; nous
» montre dans les Pauvres des créan-
» ciers & des juges, des frères dans
» nos ennemis, dans l'Etre-Suprême
» un père ; la Religion du cœur, la
» vertu en action, le plus beau de tous
» les codes de morale, & dont tous
» les préceptes ſont autant de bien-
» faits du Ciel : voilà ce qu'étoit le
» Chriſtianiſme aux yeux de *Fénelon.*»
Ce tableau doit paroître excellent à tous les bons eſprits ; on n'a jamais expoſé d'une manière plus ſenſible l'inſuffiſance de la Religion Naturelle & l'utilité de la Révélation.

Fénelon accepte le pénible emploi

de Miſſionnaire ; il ſe forme à la véritable éloquence en parlant à des hommes qui n'ont que des ſens. Bientôt il ſe livre à ſon penchant pour la Morale ; il donne ſon Traité de l'*Éducation des Filles*. Le Duc de *Beauvilliers* découvre à Louis XIV tant de talens & de vertus. *Fénelon* eſt nommé Précepteur des petits-fils de ce grand Prince. En cet endroit l'Orateur fait une énumération auſſi juſte que brillante de tout ce que doit être un homme qui ſe charge de former un Souverain ; il nous repréſente *Fénelon* écrivant le *Télémaque* à la Cour de Louis XIV, &, dans ce Roman plus inſtructif que l'Hiſtoire même, expoſant devant ſon Elève tous les devoirs des Rois plutôt par des ſituations que par des préceptes. L'auteur caractériſe enſuite cette diction ſi riche, ſi naturelle, ſi abondante, ſi harmonieuſe, & qui n'a été donnée qu'au ſeul *Fénelon*. Il le conſidère comme Métaphyſicien dans les *Maximes des Saints* & dans le Traité *de l'Exiſtence de Dieu* ; comme Littérateur dans ſa *Lettre* & ſes *Dialogues ſur l'Eloquence* ;

il le montre enfin terminant ſa courſe Littéraire par ſes *Directions* * ſublimes. En les liſant, » on croit voir, dit très-» bien l'auteur, l'Humanité s'aſſeoir » avec la Religion aux côtés d'un jeune » Prince pour lui enſeigner toutes les » règles de Morale qu'il doit ſuivre, » s'il veut rendre les peuples heureux. »

Dans la ſeconde Partie, M. l'Abbé *Maury* peint l'ame de *Fénelon*. Sa vertu, ſon héroïſme, ſa candeur, éclatent ſur-tout dans l'affaire du Quiétiſme. C'étoit une entrepriſe délicate que de repréſenter ces fameux combats de l'Évêque de Meaux & de l'Archevêque de Cambray, c'eſt-à-dire, toutes les forces de la raiſon aux priſes avec le ſentiment; il eût été indécent de ſacrifier la réputation de *Boſſuet* à ſon rival; M. l'Abbé *Maury* a ſçu ſe tirer de ce pas difficile avec beaucoup d'adreſſe. » Quel parti dois-je prendre, » s'écrie-t-il, dans cette fameuſe diſ-» pute que la fin du dernier ſiécle vit

* *Directions pour la conſcience d'un Roi*; elles ont été imprimées pour la première fois à la Haie en 1747.

» s'élever entre *Boſſuet* & *Fénelon*? J'i-
» miterai *Homère* qui n'a pas craint de
» peindre toute la grandeur d'*Hector*,
» même à côté d'*Achille*, pour faire
» mieux reſſortir la gloire de ſon Hé-
» ros. Au nom de l'Evêque de Meaux,
» l'admiration ſe réveille, & le procla-
» me comme le ſeul rival digne de
» l'Archevêque de Cambray. Orateur en
» écrivant l'Hiſtoire, *Boſſuet* réunit
» dans un degré éminent les talens les
» plus oppoſés; il avoit appris tout ce
» qu'il eſt permis à un mortel de ſça-
» voir, & l'on auroit cru que, penſant
» à part, il inventoit la langue dont il
» daignoit ſe ſervir. Eloquent Dialec-
» ticien, il mit ſon génie en contre-
» poids avec toutes les erreurs de ſon
» ſiécle, & les fit diſparoître. Voilà
» *Boſſuet* Ecrivain. Si nous conſidérons
» l'homme, on lui reproche ſes empor-
» temens contre un ami, un Diſciple,
» un Confrère dont il devoit reſpecter
» les talens & les vertus. Mais ſi je ve-
» nois louer un grand Homme au dé-
» triment d'un grand Homme, l'ame
» de *Fénelon* repouſſeroit mon homma-
» ge: *Méfie-toi*, me diroit elle, *d'une*

» *ſenſibilité qui t'égare ; ne t'ai-je pas*
» *donné l'exemple de la modération? Sois*
» *juſte, ſois même généreux ; que crains-*
» *tu pour ma gloire ? Elle eſt en dépôt*
» *dans tous les cœurs vertueux ; & la vic-*
» *toire eſt ſi peu digne d'envie, que ma*
» *défaite aſſûre à jamais ma prémi-*
» *nence ſur mon rival.* Ce *Boſſuet*,
» que nous regardons encore aujour-
» d'hui comme comme un Père de l'E-
» gliſe, avoit un tel aſcendant ſur ſon
» ſiècle, qu'il paſſoit pour l'Egliſe
» enſeignante. Les victoires qu'il avoit
» remportées ſur l'héréſie, la confiance
» de Louis XIV, ſa réputation, ſa pla-
» ce, lui permettoient-elles d'être ſpec-
» tateur indifférent d'une diſpute de
» Religion ? Or s'il étoit obligé de
» prendre un parti, le blâmerez-vous
» d'avoir préféré la vérité à l'Archevê-
» que de Cambray? Miniſtre d'une Re-
» ligion qui ordonne d'*arracher l'œil*
» *qui ſcandaliſe*, il voit l'erreur enſei-
» gnée par le ſentiment, & le champ de
» la Morale ravagé par une fauſſe ſpiri-
» tualité. Alors *Boſſuet* ſe lève, &, de
» cette même main qui avoit renverſé
» les autels du Calviniſme, il creuſe le

» tombeau de *Molinos*. Liſez les écrits de » l'Evêque de Meaux ; vous verrez que » ce n'eſt pas un vil délateur qui calom- » nie un Sage, mais un Juge compé- » tent qui prononce contre une erreur ; » vous verrez qu'il eſt impoſſible de par- » ler de *Fénelon* avec plus d'égards, » avec plus de reſpect, j'ai preſque dit » avec plus de tendreſſe ; vous verrez » que l'Archevêque de Cambray avoit » dénoncé lui-même ſon ouvrage au » Souverain Pontife, & qu'il avoit ap- » pellé en témoignage de ſa doctrine » l'Evêque de Meaux, avec lequel toute » l'Egliſe réclamoit. Que ſi l'on veut » abſolument que *Boſſuet* ait paſſé les » bornes de la modération, eh bien, je » l'avouerai en pleurant ſur le cœur hu- » main, toujours ſujet aux excès. Un » homme de génie eſt emporté par ſes » idées, comme un autre par ſes paſ- » ſions ; &, après avoir conduit la vé- » rité en triomphe, il va plus loin » qu'elle : tant il eſt difficile de ſçavoir » s'arrêter avec ſa cauſe ! »

Louis XIV eut le malheur de perſé- cuter *Fénelon* ; il crut que l'auteur du *Télémaque* avoit voulu décrier ſon

règne dans cet immortel ouvrage. Un des plus beaux morceaux de cet Eloge eſt celui qui trace la peinture de toutes les infortunes de l'illuſtre Archevêque de Cambray. » Je me repréſente » quelquefois, dit l'Orateur, *Fénelon* » dans ſon exil, dans un de ces mo» mens de vérité où l'ame iſolée ſe re» plie ſur elle même, & ſonde toute la » profondeur de ſes infortunes; il par» court ſa vie entière, & il voit ſes » vertus méconnues, ſes talens ſuſpects, » ſes ſervices oubliés; ſa ſenſibilité lui » rend perſonnels tous les malheurs pu» blics dont il eſt témoin. Le Royaume » eſt attaqué par tous les fléaux. Le gé» nie de la victoire s'eſt éloigné de nos » drapeaux avec les *Turennes*, les *Con*» *dés*, les *Luxembourgs*, pour s'atta» cher aux armes d'*Eugène*. Qui pour» roit peindre la triſteſſe amère de l'au» teur du *Télémaque*, lorſqu'il vit la » perte de Lille attribuée au Duc *de* » *Bourgogne*; ce Prince méconnu par » un peuple qu'il devoit gouverner, » forcé de répondre des opérations mi» litaires dont il n'étoit pas l'arbitre, » arroſant de ſes pleurs les mains de

» Louis XIV armées contre ſon Inſti-
» tuteur, & en recevant pour toute ré-
» ponſe la défenſe de lui écrire & de
» lui parler, condamné à ſe taire de-
» vant un ami qui lui étoit ſi cher,
» & oſant à peine le conſoler en Flan-
» dre par un regard? L'ingrate Patrie de
» *Fénelon* l'accuſe publiquement d'avoir
» élevé dans de faux principes ce jeune
» Prince trop tard connu, & ſi amère-
» ment regretté. Ce vertueux Ecrivain
» eſt outragé, dans une multitude de li-
» belles, par ces vils & impuiſſans dé-
» tracteurs, qui dans tous les ſiécles
» échangent leur honneur contre de
» l'or, & dont le nom ne ſouillera
» point ici ma plume. Il perd ſa place,
» ſa penſion, l'accès du Trône. Perſé-
» cuté dans ſes écrits, condamné à Ro-
» me, calomnié ſur la ſincérité de ſa
» rétractation, accuſé d'ingratitude par
» un Roi trompé, il ſçait que toute
» correſpondance avec lui eſt défendue
» comme un crime d'Etat. Tous ſes
» parens ſont privés de leurs emplois,
» tous ſes amis ſont chaſſés de la Cour*.

* Les Abbés de Langeron & de Beaumont, neveux de l'Archevêque de Cambray, & Sous-

» *Fagon* * & *Félix* ** oſent ſeuls le dé-
» fendre : leur zèle n'eſt point puni,
» voilà tout leur ſuccès. *Beauvilliers*
» voit le moment où il va expier, par
» une diſgrace éclatante, l'honorable
» fidélité qu'il lui voue dans l'infor-
» tune. En eſt-ce aſſez ? Non : regardé
» comme un rebelle pour avoir com-
» poſé le *Télémaque*, comme un impie
» pour avoir été myſtique, l'Archevê-
» que de Cambray n'avoit plus qu'un
» malheur à redouter ; je me trompe,
» il ne le redoutoit pas, & il eſt déja
» condamné à le pleurer. Il voit deſ-
» cendre au tombeau ce Duc *de Bour-*
» *gogne*, auquel il avoit tranſmis toutes
» ſes vertus. Il ſe ſurvit alors à lui-mê-
» me. De quel côté portera-t-il ſes re-
» gards ? Vers ſa famille ? Elle eſt com-
» me lui dans l'exil, elle y eſt pour lui.
» Vers ſon Diocèſe ? Il eſt ravagé par
» une armée ennemie. Vers la Cour ?

Précepteur des Enfans de France, & Mrs *Dupuy* & *de l'Echelle*, Gentilshommes de la Manche, partagèrent la diſgrace de *Fénelon*.

* Premier Médecin.

** Premier Chirurgien.

» Ah ! la vue de ſon Diſciple au cercueil » r'ouvriroit toutes ſes plaies. Dans ces » affreuſes perplexités, *Fénelon* ne trou- » ve point de cœur qui entende le ſien. » On épie ſa douleur pour lui en faire » un crime *, & il eſt obligé de cacher » ſes larmes, comme s'il eût caché des » remords. Son ame triſte & abbatue » n'apperçoit pas encore la juſtice des » ſiécles qui s'avance pour le couron- » ner. Il ne ſe repent pas de ſes vertus, » il ne ſe repent pas de ſes écrits; » mais, en oppoſant un courage intré- » pide aux coups du ſort, il conçoit ſans » doute, après tant de malheurs, que » le génie & la ſenſibilité ſont les deux » plus funeſtes préſens que la nature » puiſſe faire à l'homme. » Voilà, ce me ſemble, Monſieur, comme il faut louer *Fénelon*. M. l'Abbé *Maury* a le grand mérite de s'être rempli de ſon ſu- jet, de s'en être pénétré, de l'avoir ap- profondi. On voit qu'en traçant ce ta-

* C'eſt une choſe incroyable, mais l'auteur ne dit que la vérité. *Fénelon* étoit environné d'eſ- pions, & la douleur que lui cauſa la mort de ſon Diſciple fut très-mal interprêtée à la Cour.

bleau pathétique l'auteur a été vivement ému lui même, & qu'il a verſé des larmes ſur les infortunes de ſon Héros, qui doit être celui de tous les gens de bien. Il y a dans ſon Diſcours quelques phraſes en petit nombre que je n'aimerois pas ; mais rien de plus facile à corriger, & rien de plus rare, aujourd'hui ſur-tout, que les beautés qui diſtinguent cet Eloge de tous ceux qu'on a imprimés ſur le même ſujet. La diction en eſt noble, abondante, périodique ; preſque jamais d'emphaſe, de ſaillies, de bluettes, mais des tours nombreux, des maſſes, de la vraie éloquence.

A la fin de ce Diſcours on trouve des Notes très curieuſes ſur pluſieurs endroits de la vie de *Fénelon*. La Lettre ſuivante qu'il écrivit à M. *de Beauvilliers* ſon intime ami, dans le temps de l'affaire du Quiétiſme, fait connoître juſqu'au fond de l'ame cet inimitable Prélat. » Ne ſoyez point en peine de » moi, Monſieur, l'affaire de mon Li» vre va à Rome. Si je me ſuis trompé, » l'autorité du Saint-Siége me détrom» pera, & c'eſt ce que je cherche avec

» un cœur docile & soumis. Si je me » suis mal expliqué, on réformera mes » expressions. Si la matière paroît méri- » ter une explication plus étendue, je la » ferai avec joie par des additions. Si » mon Livre ne renferme qu'une doc- » trine pure, j'aurai la consolation » de sçavoir précisément ce qu'on doit » croire & ce qu'on doit rejetter. Je ne » laisserai pourtant pas de faire toutes » les additions, qui, sans affoiblir la vé- » rité, pourront édifier les lecteurs les » plus faciles à allarmer. Mais enfin, » Monsieur, si le Pape condamne mon » Livre, je serai, s'il plaît à Dieu, le » premier à le condamner, & à faire » un Mandement pour en défendre la » lecture dans mon Diocèse. Il ne faut » défendre l'amour désintéressé qu'avec » un sincère désintéressement. Il ne s'a- » git point ici du point d'honneur, ni » de l'humiliation profonde que la na- » ture peut craindre d'un mauvais suc- » cès. J'agis, ce me semble, avec droi- » ture; je crains autant d'être présomp- » tueux, entêté & indocile, que d'être » foible, politique & timide dans la

» défense de la vérité. Si le Pape me » condamne, je serai détrompé, & par » là le vaincu aura tout le fruit de la » victoire. Si au contraire le Pape ne » condamne point ma doctrine, je tâ- » cherai par mon silence & par mon res- » pect d'appaiser ceux de mes confrères » dont le zèle s'est animé contre moi » en m'imputant une doctrine dont je » n'ai pas moins d'horreur qu'eux : peut- » être me rendront-ils justice quand ils » verront ma bonne foi..... Humilions- » nous, taisons-nous ; au lieu de rai- » sonner sur l'oraison, apprenons à la » faire. » Dans le même temps il écri- vit à *Bossuet :* » Je prie Dieu du fond de » mon cœur, qu'il ne donne à son par- » fait amour une pleine victoire sur » vous, qu'en vous le faisant sentir » avec tous ses charmes. » Il attendit patiemment dans sa retraite la décision de Rome. En recevant le Bref d'*Innocent XII* qui le condamnoit, il écrivit à l'Evêque d'Arras : *On souffre, mais on ne délibère pas un moment ;* & il pu- blia lui même dans la chaire de sa Mé- tropole le célèbre Mandement qui lui

a fait plus d'honneur que la victoire n'en fit à ſon rival.

On éprouve l'attendriſſement le plus délicieux en liſant les traits de cette ſenſibilité vive & pure qui lioit l'adorable *Fénelon* à ſon auguſte diſciple. Lorſque le Duc *de Bourgogne* alla faire la Campagne de Flandre en 1708, Louis XIV lui défendit de parler à ſon ancien Précepteur. » L'Archevêque de » Cambray vint ſe préſenter à la Poſte » où ce Prince devoit dîner : il ouvrit » pluſieurs fois la converſation, mais » on ne l'écouta point. Au moment où » le Duc *de Bourgogne* ſe leva de table, » tous les courtiſans ſortirent de l'ap- » partement. Alors le Duc ſe voyant » ſeul avec *Fénelon*, lui ſauta au cou, » en fondant en larmes, & lui dit d'une » voix entrecoupée de ſanglots : *J'ai » fait le plus pénible effort de ma vie. » Adieu, mon bon ami ; je ſçais ce que » je vous dois, vous ſçavez ce que je » vous ſuis.* «

Fénelon eut la douleur de voir mourir avant lui ce Prince, ainſi que le Duc *de Berry* ; & il fut témoin de tous les

malheurs du Duc d'*Anjou* ſon troiſiéme Diſciple, ſur la tête duquel la couronne d'Eſpagne chancela pendant 13 ans. Lorſqu'il apprit la mort du Duc *de Bourgogne*, il s'écria en pleurant : *Mes liens ſont rompus. Pauvre France*, diſoit-il quelquefois avec des yeux baignés de larmes, *je t'avois préparé un demi ſiècle de bonheur, & la mort a détruit mes travaux ; je n'ai rien fait pour mon païs ; le Roi que j'ai formé regne dans une terre étrangère.* Connoiſſez-vous, Monſieur, rien d'auſſi beau ; d'auſſi touchant que de telles effuſions de cœur ? Jamais, j'oſe le dire, il n'y a eu d'ame plus approchante de la Divinité que celle de *Fénelon.* Cinq ou ſix hommes ſemblables dans chaque ſiécle, s'ils étoient placés à la tête des Empires, ſuffiroient peut-être pour faire le bonheur de l'humanité entière.

Lettre de M. Sabbathier, Profeſſeur au Collège de Châlons-ſur-Marne, à l'Auteur de ces Feuilles.

Recevez mes remercimens, Mr, des

éloges que vous avez bien voulu donner à mon *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs Classiques* *, auquel je travaille sans relâche, & que je m'efforce de rendre digne de l'accueil que le Public a fait aux premiers volumes, & des suffrages dont les ont honorés plusieurs hommes de Lettres. Permettez-moi de profiter de cette occasion pour vous recommander un de mes anciens confrères : c'est M. *Audet*, Maître-ès Arts dans l'Université de Paris, ci-devant Professeur de Belles-Lettres au Collège de Châlons sur Marne, & Membre de l'Académie de cette ville. Il vient de succéder à l'Instituteur qui tenoit une Pension à Pantin près de Paris. Je vous prie, Monsieur, d'en dire un mot dans vos Feuilles. Ces sortes d'annonces ne sont pas étrangères à la Littérature, & j'en ai lû quelques-unes de pareilles dans votre Journal. C'est ce qui m'engage à vous demander la même grace pour M. *Audet*. Animé du desir de

* Cet excellent ouvrage se trouve à Paris chez *Delalain* Libraire rue & à côté de la Comédie Françoise.

prouver ſon zèle pour la Jeuneſſe, & de mériter de plus en plus l'eſtime & la confiance du Public, il s'eſt fait un devoir de raſſembler les Maîtres les plus habiles, ſoit pour la Langue Latine, la Géographie, l'Hiſtoire & la partie des études, ſoit pour former les enfans à la lecture, à l'écriture en tout genre & à la ſcience des nombres. L'ordre, la diſcipline, les loix de la modeſtie & de la propreté, enfin, tout ce qui doit entrer dans le plan d'une bonne éducation, eſt exactement obſervé dans cette Ecole, à laquelle je vous aſſûre, Monſieur, que perſonne n'eſt plus en état de préſider que M. *Audet*, qui réunit tous les talens qu'on peut deſirer dans une place auſſi difficile. La maiſon eſt ſituée dans un endroit riant, ſalubre & favorable, & le prix de la penſion eſt déterminé par l'eſpèce d'éducation qu'on veut donner aux jeunes gens. Il ſera procuré aux Penſionnaires qui le deſireront, un Maître en fait d'armes & un Maître de danſe. Il faut s'adreſſer ſur le lieu à M. *Audet* lui-même; & à Paris à M. *Maye*, Procureur au Châtelet, rue Saint André des Arcs.

Deux Eſtampes faiſant pendant ſous le titre de Troiſiéme *& de* Quatriéme Fête de Village, *d'environ ſix pouces de haut ſur huit de large, gravées à l'eau-forte par M. Martiny & terminées par M. le Bas; d'après les Tableaux de David Téniers, tirés du Cabinet de M. le Duc de Praſlin; à Paris chez M. le Bas Graveur du Roi, rue de la Harpe; prix de chacune une livre dix ſols.*

M. *le Bas* ayant formé le projet de graver la ſuperbe collection de Tableaux du Cabinet de M. le Duc *de Praſlin*, a cru devoir répondre à l'empreſſement que lui ont témoigné les amateurs de pouvoir jouir de chaque ſujet dès qu'ils ſeront achevés; il vient, pour ſe conformer à leurs deſirs, de mettre au jour les Eſtampes que je vous annonce & qui font partie de cette belle collection. C'eſt principalement dans les grands ſujets que *Téniers* aimoit à déployer toute

la fertilité de ſon génie. La multitude prodigieuſe des figures, la variété de leurs caractères, la diverſité des ſcènes de ſes perſonnages, leurs expreſſions, leurs attitudes relatives, étonnent les compoſiteurs les plus féconds & les plus habiles. Ici ce ſont des païſans aſſis autour d'une longue table, devant laquelle deux *Amphions* de village font entendre leurs ſons diſcordans; une cuiſine ambulante fournit avec profuſion des reſſources à l'appétit des convives. Là, c'eſt une danſe ruſtique aux environs de laquelle différens groupes de l'un & de l'autre sèxe ſe careſſent, ſe diſputent, ſe battent, s'enivrent ou dorment. Il faut voir tous ces détails dans ces jolies Eſtampes; vous y admirerez une touche fine & légère; les caractères, les airs de tête conſervés avec eſprit & prononcés avec autant de goût que de liberté. Ces deux ſujets ont été gravés en grand par M. *le Bas*. Il vient de les réduire ici au format qu'il a choiſi pour la collection du Cabinet de M. le Duc *de Praſlin*.

Embarquement de Vivres, Eſtampe de cinq pouces & demie de haut ſur ſept de large, gravée à l'eau-forte par M. Martiny, & terminée par M. le Bas; d'après le Tableau de Nicolas Berghem, du Cabinet de M. le Duc de Praſlin; à Paris chez M. le Bas Graveur du Roi, prix une livre dix ſols.

Cette Eſtampe repréſente un port de mer; on y apperçoit d'ifférentes eſpèces d'animaux qu'on fait entrer dans un bateau de tranſport. La côte eſt enrichie de fabriques, d'un fanal & de pluſieurs vaiſſeaux à l'ancre. Ces détails ſont exécutés dans l'Eſtampe par une touche pittoreſque qui donne à chaque corps le caractère qui lui eſt propre. Le Ciel tranſparent & aërien fait une oppoſition agréable avec les maſſes & les tons vigoureux qu'on apperçoit ſur les premiers plans. Ce ſujet, que M. *le Bas* a auſſi exécuté en grand, eſt ici réduit à la même grandeur à peu près que les précédens. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 *Septembre* 1771.

LETTRE V.

Hiſtoire Civile & Naturelle du Royaume de Siam & des Révolutions qui ont bouleverſé cet Empire juſqu'en 1770, *publiée par M. Turpin, &c; à Paris chez Coſtard Libraire rue Saint Jean de Beauvais, deux volumes in-*12 *de* 400 *pages chacun.*

CETTE Hiſtoire doit être regardée comme très fidelle; elle a été rédigée ſur des manuſcrits communiqués à l'auteur par M. *Brigot*, Evêque de Tabraca, Vicaire Apoſtolique de Siam, que ſes infirmités, fruit de ſes longs travaux dans cette partie de l'Inde & des perſécutions qu'il y a ſouffertes, ont rappellé en France. Il demeure à Paris au Séminaire des Miſſions Etrangères, où il languit dans une pauvreté très-honorable pour lui, mais, j'oſe le dire, bien honteuſe pour ſes compatriotes.

D'autres Miſſionnaires, non moins dignes de foi, & qui ont fait un long ſéjour dans le Royaume de Siam, ont fourni de très-bons matériaux à M. *Turpin*. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions des notices auſſi exactes ſur les autres contrées de l'Inde : on ne pourra donner une véritable Hiſtoire de ce vaſte païs que lorſqu'on aura raſſemblé de pareils Mémoires ſur chacun des différens peuples qu'il renferme.

La Capitale du Royaume de Siam eſt non-ſeulement une iſle ; mais elle ſe trouve encore placée entre pluſieurs autres qui en rendent la ſituation très-ſingulière. Trois grandes rivières, dont la ſource ſe trouve dans les terres ſupérieures, l'entourent de toutes parts & la traverſent par trois grands canaux qui la diviſent en différens quartiers ; enſorte qu'on n'y peut entrer qu'en bateau. Quoiqu'il y pleuve rarement, il eſt certaines ſaiſons de l'année où les eaux qui tombent des montagnes enflent tellement les grandes rivières, que l'eau, ne pouvant s'écouler par les canaux trop étroits, ſe répand dans les campagnes qu'elle couvre pendant ſix mois

mois de l'année. Cette inondation qui commence à la fin de Juillet eſt à ce Royaume ce qu'eſt celle du Nil à l'Egypte. Les habitans n'ont pas beſoin de travailler pour avoir une abondante récolte de riz ; il leur ſuffit d'ouvrir légèrement la ſuperficie du ſol & d'y jetter la ſemence que l'inondation fait germer & que la chaleur du climat conduit à une prompte maturité. Mais la ſource de cette abondance eſt auſſi l'origine de tous leurs vices ; & comme les productions de leurs champs ne ſont pas le fruit de leurs peines, ils croupiſſent dans une lâche inertie & ne ſemblent exiſter que pour manger & ſe reproduire. » C'eſt un ſpectacle agréable qu'une étendue de dix lieues qui offre en » même temps l'image d'une mer & » d'une campagne couronnées d'épis. » On ne voit de terreins ſecs que quelques terraſſes de diſtance en diſtance, ſur leſquelles ſont bâtis de grands » temples d'idoles. Les épis qui s'élèvent de la ſuperficie des eaux, s'abaiſſent avec docilité ſous les barques, & ſe relèvent enſuite ſans » avoir été endommagés. L'eau monte

» juſqu'au premier étage : c'eſt pour-
» quoi toutes les maiſons ſont élevées
» ſur des pilliers ; & Siam, au temps
» de l'inondation, ſemble avoir été
» formée ſur le modèle de Veniſe. »

Le palais du Roi reſſemble à une ville dont l'enceinte eſt entourée de trois rangs de murailles de brique ; l'on n'y voit aucune fenêtre. Cet édifice n'a d'intéreſſant que la grandeur des ſalles où le Roi donne ſes audiences ; les murs ſont nuds & ſans décoration : mais les planchers ſont couverts de magnifiques tapis de Perſe.

Dans un autre palais eſt un temple enrichi de ſtatues d'or & d'argent. »On
» y voit auſſi les figures de toutes ſor-
» tes de fruits des mêmes métaux ; c'eſt
» auſſi là qu'on dépoſe les préſens que
» chaque Province envoie au Monar-
» que deux fois l'année ; & ce tribut
» conſiſte en cinq fleurs d'or, dont
» chacune pèſe dix onces, & en cinq
» fleurs d'argent du même poids. Près
» du temple eſt le tréſor royal où l'on
» verſe tout l'argent monnoyé, ſans ja-
» mais rien y puiſer. Ce gouffre n'eſt
» ouvert que pour tout engloutir ; &,

» la gloire des Rois eſt d'accumuler
» des richeſſes inutiles. »

Chez les Siamois, tandis que les hommes croupiſſent dans l'indolence, les femmes cultivent la terre & coupent le bois & les moiſſons; auſſi ont-elles peu de délicateſſe dans les traits, & l'on auroit peine à les diſcerner des hommes ſans leur habillement & leur gorge flottante qui deſcend fort bas.

» Ce peuple, ennemi de toutes ſortes de fatigues, n'aime à voyager que par eau dans des barques nommées *ballons*, qui, quoique d'un ſeul arbre, ont quelquefois depuis ſeize juſqu'à vingt toiſes; on y met juſqu'à ſix vingt rameurs, qui ſont tous rangés deux à deux; mais il n'y a que les Grands de l'Etat qui voyagent avec un cortège ſi nombreux pour manifeſter leur dignité: les ballons ordinaires n'en contiennent tout au plus que vingt. Ces rameurs ont des chants meſurés, & ils manœuvrent avec grace & facilité. Les femmes inſtruites dans cet exercice, qui chez nous eſt abandonné à des hommes flétris par la

» loi, les conduisent avec beaucoup
» de dextérité. Plusieurs Siamois n'ont
» d'autre habitation que leurs ballons,
» & l'on en voit qui sont très-ornés &
» très-commodes. »

Les femmes dans ce païs-là n'ont pas le temps d'entretenir des intrigues. » L'épouse se lève dès le commencement du jour & prépare à son mari un » déjeuner de riz & de poisson salé » qu'il prend, & après ce premier repas il s'endort jusqu'à l'heure du dîner; & quand il a satisfait son appétit il se livre encore au sommeil, » qu'il n'interrompt que pour jouer ou » prendre quelque divertissement en » attendant l'heure du souper. L'épouse, » humble & soumise, n'a ni le privilège de s'asseoir, ni de manger avec son » mari; elle est vigilante & soigneuse à » préparer les mets; & quand on a desservi, elle se retire pour manger à » son tour. Jamais elle ne se promène » dans le même ballon; & lorsqu'elle » est admise dans la couche conjugale, » on lui donne un oreiller plus bas, » pour lui faire sentir son infériorité. »

Ces peuples sont furieux dans les ac-

cès de leur jalousie ; les femmes convaincues d'adultère sont exposées à la fureur des tigres pour en être dévorées ; ou bien elles sont vendues à un certain Officier décrié, qui, moyennant un tribut qu'il paye au Monarque, jouit de l'infâme privilège de les prostituer à son profit.

Les ongles des Siamois, & sur-tout ceux de la main droite qu'ils laissent croître, ressemblent à des griffes de quelqu'animal carnivore. C'est à ce caractère qu'on distingue l'homme poli. Les femmes élégantes ne se montrent jamais sans avoir des ongles postiches longs de trois ou quatre pouces.

Le Roi de Siam a autant d'adorateurs que de sujets ; son palais inspire autant de respect que les temples de la Divinité ; aucun bruit n'en trouble le silence ; le Monarque, pour éviter la peine de parler, donne ses ordres par des signes.

Cette Nation énervée par le climat n'a fait aucun progrès dans la science militaire. Cent Siamois prennent la fuite à la vue d'une épée, & quand un Européen leur parle d'un ton fier & me-

naçant, ils tombent dans l'abbatement ; & n'oppoſent qu'une baſſe ſoumiſſion. Lorſque deux armées ſe rencontrent, celle qui la première fait ſa décharge eſt aſſurée de la victoire.

Les priſons offrent à Siam le ſpectacle le plus attendriſſant. » C'eſt là que » gémit une infinité de miſérables auxquels on refuſe même la compaſ» ſion qu'on accorde dans d'autres païs » aux animaux inutiles & malfaiſans. » Ce n'eſt point le gouvernement qui » pourvoit à leur ſubſiſtance. On les voit » errer dans la ville enchaînés ſept à » ſept enſemble ; ils vont de porte en » porte quêter des alimens, & dévorés par la faim ils raviſſent ſou» vent ce qu'on leur refuſe. Leur ſort, » pendant la nuit, eſt encore plus ri» goureux. On les enferme dans un » grand cercle de pieux à doubles rang » couvert de feuillages. Tous ces cri» minels, outre les fers dont ils ſont » chargés le jour, ont encore les pieds » retenus entre deux pièces de bois, & » leur cou paſſe dans une échelle de ſix » à ſept pied de long. C'eſt ainſi que » dans les momens deſtinés au repos

» ils éprouvent un nouveau ſupplice. » On les oblige encore de crier toute » la nuit tour-à-tour..... *Moi, un tel,* » *de tel endroit, je ſuis ici détenu pour* » *tel crime ;* & lorſque perſonne ne » crie, le geolier qui eſt de garde, » vient les réveiller à coups de bâton. » La puanteur, les inſectes, la vermi- » ne redoublent l'horreur de cet enfer » anticipé : auſſi les Siamois regardent- » ils la priſon comme une image des » demeures infernales. On voit à la » porte une idole dorée qu'on révère » comme le juge redoutable des crimi- » nels après leur mort. Elle tient dans » ſes mains les chaînes dont on les ga- » rotte, & tous les inſtrumens preſcrits » par la loi pour exercer de juſtes ven- » geances. Les priſonniers qui ont le » bonheur d'être élargis, ne manquent » jamais d'aller lui rendre grace de leur » délivrance ; ils brûlent devant elle » des bougies en reconnoiſſance de ſa » protection. »

Dans les procès, celui qui craint que ſon adverſaire n'emprunte l'artifice de quelque chicaneur, peut l'obliger de demeurer jour & nuit dans

la salle où l'on rend la justice, d'y manger & d'y dormir jusqu'au jugement définitif; mais il est obligé de se soumettre lui-même à l'obligation qu'il impose.

Les moyens faciles de subsister font regarder le vol parmi eux comme le plus grand des crimes. Quiconque est convaincu de larcin est abandonné aussitôt de sa famille & de ses amis. Cette aversion pour le vol est poussée si loin que ceux qui se piquent d'une vertu exacte ne ramassent jamais les choses perdues. » Ceux qu'on punit sans leur » infliger la peine de mort, sont ex» posés dans le marché aux yeux du » Public; c'est à peu près la même » peine que le Pilori en France. Les » frais de la justice sont si ruineux, que » les châtimens dont on ne meurt pas, » épuisent la fortune de ceux qui les » ont soufferts. Il n'est point de coup » qui ne coûte au moins quarante sols, » sans compter ce que l'on donne à l'e» xécuteur pour l'engager à tempérer la » violence de son bras. Les piquûres sur » la tête sont les plus chères; chacune » paye huit livres de droit dans toutes » les procédures, soit civiles ou crimi» nelles. »

Tous les Siamois marchent avec peine, & leurs jarrets ſont toujours engourdis parce qu'ils ſont dans l'habitude de les tenir pliés. Le chant eſt leur paſſion dominante. Les audiences que le Roi donne aux Ambaſſadeurs ſe paſſent en chantant.

La métempſycoſe eſt le principe fondamental de leur Religion. » Ils placent l'Enfer au centre de la terre, & » ils le diviſent en huit demeures diffférentes. Ils ſuppoſent que les juges » établis pour préſider aux deſtinées » du globe & de ſes habitans, écrivent ſur un grand livre les foibleſſes » & les péchés des hommes, & que » celui dont on lit l'article ne manque jamais d'éternuer; & c'eſt delà » diſent-ils, que s'eſt introduit l'uſage de ſouhaiter une longue vie à » ceux qui éternuent. Les peines de » l'Enfer n'ont qu'une durée paſſagère, » & le bonheur du Paradis eſt éternel.»

Sommona-Kodon eſt la principale Divinité qu'ils adorent. » Il paſſa » pendant cinq cens ans dans le corps » de différens animaux, & dans » toutes les formes qu'il prit, il fut

» toujours le plus distingué de son es-
» pèce. Etant Monarque puissant, il
» s'immola pour le salut de ses su-
» jets ; étant singe il délivra une ville
» d'un monstre horrible qui infectoit
» son territoire. On ajoûte qu'il fit pré-
» sent de sa femme à un pauvre qui
» lui demandoit l'aumône, & qu'il
» donna sa propre chair à dévorer à
» des animaux pressés par la faim. »

Quoi qu'en général la Religion soit mal observée parmi eux, il se trouve des dévots qui se livrent aux superstitions les plus ridicules. La crainte d'écraser un insecte en marchant leur fait prendre toutes sortes de précautions pour ne pas se souiller d'un tel sacrilège. Ce respect s'étend jusques sur les arbres dont ils n'osent élaguer les rameaux de peur de leur faire des incisions douloureuses.

Il n'y a point de païs qui produise d'aussi beaux éléphans que ceux qu'on voit à Siam. On trouve dans cet ouvrage une description de cet animal singulier. » Les étrangers ont cru qu'il
» ne se couchoit jamais ; mais c'est une
» erreur dont ils sont détrompés au-

» jourd'hui. Il ſe couche comme les
» autres animaux, & il dort le plus
» ſouvent debout ſans s'appuyer. C'eſt
» avec ſon ſouffle qu'il balaye la pouſ-
» ſière de l'endroit où il veut ſe cou-
» cher, & il le rend beaucoup plus
» propre que s'il avoit été balayé par
» le domeſtique le plus ſoigneux.
» Après s'être couché il met le bout
» de ſa trompe dans ſa bouche, de
» peur qu'en dormant les fourmis ne
» s'y inſinuent; & ſi, malgré cette pré-
» caution, quelqu'une a l'adreſſe d'y
» pénétrer, on le voit entrer en fu-
» reur, & ſouffler avec violence pour
» ſe débarraſſer de l'importunité de
» cet hôte incommode. Il ſe ſert de ſa
» trompe comme d'une main pour
» porter ce qu'il mange à ſa bouche,
» qui eſt petite, ſi on la compare à la
» forme coloſſale de ſon corps: ſa
» mâchoire inférieure ſur-tout eſt
» fort petite. Lorſqu'il veut boire il
» tire dans ſa trompe environ un de-
» mi ſeau d'eau, qu'il verſe enſuite
» dans ſa bouche. C'eſt avec ſa trom-
» pe qu'il arrache les branches d'arbres
» dont il mange les feuilles ou l'herbe;

» & ſi elles ne lui paroiſſent point ſuc-
» culentes, il les bat ſur une de ſes
» jambes. Lorſqu'il trouve quelque
» tronc d'arbre bananier qui ſoit ten-
» dre, mais trop gros pour le met-
» tre dans ſa bouche, il a ſoin d'en
» retenir un bout dans ſa trompe,
» tandis qu'il fend l'autre avec ſes
» dents ; & lorſqu'il l'a mis en état
» d'être mâché, il le porte à ſa bou-
» che. Enfin, il n'y a point d'animal
» qui mange avec autant de propreté. »

Les Siamois ont le plus grand reſpect pour cette eſpèce d'animaux, & ils les mettroient en égalité avec les hommes s'ils avoient l'uſage de la parole. » Ce ſont ſur-tout ceux du Roi
» qui ſont ſervis avec le plus de diſ-
» tinction : ils ont leurs eſclaves,
» dont le nombre eſt proportionné à
» l'idée qu'on a de leurs talens. L'é-
» léphant blanc, qui eſt le premier en
» dignité, a cent domeſtiques pour le
» ſoigner ; les lambris de ſon palais
» ſont tout dorés ; au lieu d'auges, il a
» deux baſſins d'or maſſif, & les Man-
» darins les plus qualifiés ne croient
» point s'avilir en ſe conſacrant à ſon

» ſervice. Les honneurs qu'on lui rend
» s'étendent juſques ſur ſes parens ; car
» les Siamois diſtinguent ces animaux
» par les mêmes noms de parenté qui
» ſont en uſage en Europe parmi les
» hommes. »

Après l'Hiſtoire des mœurs des Siamois, l'auteur fait une deſcription fort étendue de toutes les productions du païs & de toutes les différentes eſpèces d'animaux qu'on y rencontre. Le dernier Chapître du premier volume traite de l'établiſſement & de l'abolition du Chriſtianiſme dans le Royaume de Siam.

Le ſecond volume contient le détail de toutes les révolutions qu'a éprouvées cet Empire ; ce ſont des irruptions continuelles de la part des peuples voiſins, & ſur-tout des Bramas ; il n'y a d'intéreſſant dans cette ſeconde Partie que l'hiſtoire de M. *Conſtance* ou *Conſtantin Faulcon*, fils d'un Cabaretier de l'Iſle de Céphalonie. Ses aventures, ſon élévation, ſa chûte & ſa mort tragique nous étoient déja connues par une Relation de feu M. *Deſlandes* & par d'autres voyageurs. Mais la vie de cet

homme ſingulier eſt ici plus détaillée & ſans doute plus vraie.

L'auteur de cet ouvrage propoſe un projet aſſez plaiſant pour rétablir nos Finances ; c'eſt d'envoyer deux mille ſoldats à Siam pour enlever les tréſors que ce peuple amaſſe fort inutilement dans ſes pagodes & auxquels il ne touche jamais, même dans les plus preſſantes néceſſités ; les ſommes qu'on en retireroit ſeroient plus que ſuffiſantes pour payer les dettes de l'Etat, &, ajoute ſérieuſement M. *Turpin*, *quand ce païs ſeroit débarraſſé de ſes richeſſes ſuperflues, ſes habitans n'en ſeroient pas moins heureux avec les productions du ſol qu'on ne peut leur ôter.* Ainſi il eſt clair que cette opération ſe peut faire en toute ſûreté de conſcience. Je doute fort que l'auteur ait puiſé cette belle idée dans les manuſcrits du vertueux Evêque de Tabraca.

Au reſte, Monſieur, cette Hiſtoire eſt remplie de détails extrêmement curieux ; c'eſt dommage que la diction en ſoit tantôt ampoulée, tantôt maniérée. Le ſtyle de l'auteur eſt preſque toujours celui d'un très-jeune homme. Rien de

plus contraire au génie de l'Hiſtoire que ce ton de rhéteur ou de bel-eſprit. Il n'y a pas de genre où l'on doive être plus ſimple & plus naturel. Le lecteur donne difficilement ſa confiance à un Hiſtorien qu'il voit ſi occupé à faire des phraſes.

Mélanges de Phyſique & de Médecine, par M. le Roi, Profeſſeur en Médecine au Ludovicée de Montpellier, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, &c; un volume in-8° de 400 pages; à Paris chez P. G. Cavelier Libraire rue Saint Jacques.

Cet ouvrage contient ſept Traités ou Mémoires; le premier ſur l'élévation & la ſuſpenſion de l'eau dans l'air & ſur la roſée; le ſecond ſur l'uſage des eaux de Balaruc *; le troiſiéme ſur le méchaniſme par lequel l'œil s'accommode aux différentes diſtances des objets; le quatriéme ſur la viſion conſidérée relativement aux différentes diſtances des objets; le cinquiéme ſur les fièvres aigues; le ſixiéme ſur le ſcor-

* Petit Bourg de France en Languedoc, à une lieue de Frontignan.

but ; le ſeptiéme enfin ſur les eaux ſulphureuſes.

De ces différens Mémoires, qui, tous, au jugement de l'Académie Royale des Sciences, établiſſent ſi ſolidement la reputation de leur auteur, le ſecond, le quatriéme, le ſixiéme & le ſeptiéme ſont les ſeuls qui n'ayent point encore paru. Les autres ſe trouvent dans les volumes de l'Académie Royale des Sciences pour les années 1751, 1752 & 1755.

Je n'entrerai point, Monſieur, dans le détail de tous les morceaux qui compoſent cet excellent Recueil ; la plûpart ſont connus des Sçavans dont ils ont les ſuffrages & l'eſtime ; d'ailleurs, il ſeroit trop long de les analyſer tous ; de plus, ces ſortes de matières ne ſont ni du goût ni à la portée de tout le monde ; je me borne à vous donner une idée d'un de ces Mémoires ; c'eſt celui qui concerne les eaux de Balaruc. La célébrité naiſſante de ces bains, les guériſons merveilleuſes qu'ils opérent, les obſervations qu'on y fait, & les découvertes utiles qu'ils ont occaſionnées, ont fourni à l'auteur la matière d'un

Traité fort instructif qui doit intéresser toute l'humanité. La source de Balaruc communique avec un bassin dont la superficie est à-peu-près d'une toise quarrée, & la profondeur de cinq pieds ; c'est ce qu'on appelle *le Bain de la Source*, dont la chaleur est du 41 au 42 degré du thermomètre de *Réaumur* : on y descend par un escalier. Les malades que l'on y baigne, sont soutenus par derriere au moyen d'une serviette passée sur la poitrine & sous les aisselles, afin de pouvoir, en cas d'accident, les en retirer promptement ; on ne peut guères souffrir la chaleur de ce bain plus de cinq ou six minutes. J'ai vu néanmoins, dit l'auteur, un Espagnol paralytique qui, au grand étonnement des baigneurs, la soutenoit jusqu'à dix minutes.

Le premier effet du bain est d'exciter un sentiment de chaleur si vif, qu'en y mettant le pied, il semble à la plûpart des malades qu'il leur sera impossible de s'y plonger tout-à-fait. Dès qu'ils y sont parvenus, la peau de toute l'habitude du corps devient d'un rouge cerise ; le visage prend la même cou-

leur, & il en ſourcille de toute part de groſſes gouttes de ſueur; le pouls eſt bientôt fréquent, fort & élevé; alors la dilatation des artères permet de ſentir le battement de quelques-unes que leur petiteſſe rend inſenſibles dans l'état naturel. Enfin, quelques accidens ont appris qu'un bain ſi chaud, trop prolongé, pourroit occaſionner des vertiges, le tintement d'oreilles, la perte de connoiſſance, & même l'apopléxie. Le degré de rougeur du viſage, la quantité de ſueur qui en découle, la fréquence & l'élévation du pouls obſervée ſur l'artère frontale, indiquent au baigneur le moment de retirer le malade. On l'enveloppe alors dans un drap chaud, & on le porte dans un lit où on le laiſſe ſuer encore environ une heure; après quoi l'uſage eſt de lui donner un bouillon; enſuite on change les draps, on allege ſes couvertures, & on le laiſſe encore au lit environ une demi-heure. De cette manière la ſueur diminue par degrés, ainſi que la fièvre, ou, ſi l'on veut, l'extrême rapidité de la circulation du ſang que le bain avoit occaſionnée.

Outre le bain de la ſource, il en eſt un autre moins chaud ; c'eſt celui de la *cuve*. On le nomme ainſi, parce qu'on le donne dans une cuve où la chaleur de l'eau tirée dans l'inſtant de la ſource, eſt tempérée par une certaine quantité de la même eau qu'on en a tirée la veille. La chaleur à laquelle on donne le bain de la cuve n'a rien de fixe ; on le fait prendre plus ou moins chaud, ſelon les maladies, la conſtitution & les différentes infirmités des malades. Dans les affections paralytiques, on donne rarement le bain de la cuve au-deſſous du 36e degré : on le donne le plus ſouvent au 37e, au 38e, quelquefois au 39e degré. Dans les affections rhumatiſmales, on prend pour l'ordinaire des bains plus tempérés, à-peu-près du 30e au 34e degré. On remarque que le bain de la cuve donné du 36e au 39e degré, produit les mêmes effets que celui de la ſource, mais avec moins de force & de célérité.

Le bain de la ſource & celui de la cuve ſe diſtinguent encore par la qualité d'échauffer, de fatiguer, d'altérer & de faire maigrir les malades. On a même

observé souvent qu'ils donnoient des atteintes de goutte, des rétentions d'urine & des accès d'asthme aux malades qui sont sujets à ces sortes d'infirmités.

Le bassin de la source communique avec un second bassin, au-dessus duquel on a construit une chambre obscure voutée, dont le plancher est percé à jour; c'est ce qu'on appelle l'étuve, dont la chaleur humide n'est qu'au 30e ou 31e degré du thermomètre de *Réaumur*. Les malades qui prennent ce bain de vapeur, sont bientôt couverts de sueur; ils y sont assis, & ont à côté d'eux le cordon d'une sonnette pour avertir le baigneur, lorsqu'ils se sentent défaillir. Les effets de ce bain sont à-peu-près les mêmes que celui de la cuve; on ne le prescrit qu'une fois par jour, pendant une heure au plus.

Les eaux de Balaruc, continue M. *le Roi*, sont particulierement célèbres, pour la guérison de la paralysie. On voit des paralytiques qui, au second, au troisiéme bain, quelquefois même au premier, abandonnent leurs béquilles; mais il y a des cas où l'on ne peut en obtenir qu'un soulagement plus

ou moins marqué. Il y en a d'autres où il seroit inutile, & peut être dangereux d'y avoir recours : dans cette maladie, comme dans toutes les autres, une grande partie du sçavoir du Médecin consiste à distinguer soigneusement les cas. Ici l'auteur nous donne un résultat détaillé des observations que l'a mis à portée de faire le grand nombre de malades qu'il a vus, soit aux bains de Balaruc, soit à leur passage par Montpellier, soit à leur retour des eaux. Il suit de ces observations, que les eaux de Balaruc sont très-utiles dans la paralysie, dans les maux de tête opiniâtres, dans la surdité récente, dans les vertiges, dans les dérangemens d'estomach, dans les fievres quartes, dans la jaunisse & dans les maladies vaporeuses, pourvu toutefois qu'on ne prenne les bains ou les eaux intérieurement, que dans les cas indiqués par l'auteur.

M. *le Roi* finit son Mémoire en observant qu'on pourroit faire au bâtiment des bains quelques augmentations qui seroient peu coûteuses, & qui tourneroient également à l'avantage du Pu-

blic & à celui des propriétaires. » Je » ne ſçais ſi je me trompe, dit l'au- » teur; mais, conſiderant toute l'in- » fluence de l'inſenſible tranſpiration, » tant dans la production de nos ma- » ladies que dans leur guériſon, je ne » puis m'empêcher de croire que cette » eſpece de bains, mieux connue & » mieux adminiſtrée, pourroit devenir » très-utile dans le traitement de beau- » coup de maladies chroniques. »

Ce Mémoire eſt ſuivi d'un autre où l'auteur fait l'analyſe des eaux de Balaruc, & examine en même temps tout ce qui concerne la manière de les employer. Ce ſecond Mémoire eſt diviſé en deux parties. Dans la premiere, M. *le Roi* parle des différentes ſubſtances qu'il a retirées des eaux de Balaruc; dans la ſeconde il fait quelques réflexions ſur les eaux qu'on pourroit employer en bain à leur place. Cet ouvrage, ainſi que tous ceux que contient ce volume, eſt d'un homme éclairé, qui joint à l'expérience toute la pénétration d'un obſervateur.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 22 Septembre 1771.

LETTRE VI.

Variétés Angloiſes ; un volume in-12 petit format, de 300 pages ; à Londres, & ſe trouve à Paris chez Bailly Libraire Quai des Auguſtins.

CETTE Brochure eſt une eſpèce de porte-feuille qui contient 14 articles ſur des matières très-diſparates.

1°. *Conſidérations ſur le Gouvernement d'Angleterre, d'Eſpagne & de France ; par Mylord Bolingbroke.* Il étoit difficile dans 30 pages d'effleurer même légérement une matière auſſi importante : il paroît que toutes les réflexions du Seigneur Anglois vont à établir préciſément que les trois Peuples dont il eſt queſtion, étant des démembremens de l'Empire Romain, on doit trouver, dans le code de leur gouvernement & de leur légiſlation, plus ou moins de reſſemblance avec la forme du Gouver-

nement Romain, en proportion du caractère particulier de chacune de ces trois Nations. L'Anglois, fier & indépendant, s'eſt approprié l'Ariſtocratie & la liberté de la République Romaine. Le François, adorateur de ſes maîtres, & plein de reſpect pour la nobleſſe, a préféré la Monarchie, à-peu-près telle qu'elle fut établie par *Auguſte*. L'Eſpagnol reſſemble depuis *Charles-Quint*, dit l'auteur, aux derniers Romains qui n'avoient point vû le regne de la liberté, & s'accoutumoient à plier au ſeul nom de l'Empereur.

2°. *Le Bramire inſpiré* par Mylord *Cheſterfield*. C'eſt un Recueil de Maximes dans le goût des Proverbes de *Salomon*. C'eſt moi qui le premier ai fait connoître en France ce petit écrit * traduit par feu M. *Deſormes* Comédien François, mort à Manheim en 1764 ou 65.

3°. *Obſervations ſur le caractère pittoreſque de quelques Nations*. Il eſt queſtion dans cet article de trouver des em-

*Voyez le *Journal Etranger*, *Avril* 1756, page 98.

blêmes

blêmes ou des hyéroglyphes qui expriment le caractère de tel ou tel peuple, & auxquels on ne puiſſe le méconnoître. » Si j'avois à peindre l'ancienne Egypte, » je préſenterois une perſpective éclairée de toute la lumière d'un Ciel pur » & ſerein. Elle offriroit dans le lointain des maſſes énormes d'une architecture lourde, mais majeſtueuſe; » monumens *épais* & durables de la magnificence Egyptienne, & je ne voudrois pas que cette ſcène ſilencieuſe » fût chargée de beaucoup de figures. » Pour caractériſer les Sciences & la » Religion de ces peuples, la façade » d'un Temple laiſſeroit entrevoir par » ſes ouvertures un enfoncement fort » reculé où la vue ſe perdroit dans une » profonde obſcurité: emblême du myſtère qui couvroit en Egypte d'un » voile impénétrable la Religion & » les Sciences. Quelques traits de lumière ſe répandroient ſur les Prêtres » & les Philoſophes; je leur donnerois » des habillemens ſimples mais vénérables, des attitudes pleines de dignité & des graces ſévères. » Quoique cet article ſoit très court, je crois que

la plûpart de nos Peintres feroient bien de le méditer pour y puiſer au moins les règles du *coſtume*.

4°. *Épître à Mylady Bowyer, traduite de l'Anglois de Madame Jones.* Une femme y peint avec beaucoup de légèreté les déſagrémens qui accompagnent les Lettres lorſqu'elles s'abaiſſent à demander la protection des ſuperbes *Midas* ou des nobles ignorans. » Il eſt pourtant un Lord * dont l'ame » grande, la vertu ſans tache eſt au » deſſus des places, des penſions & des » *Rubans*; ſans poudre, ſans galons, » ſans ſuite, faiſant tout ce qu'il peut » pour n'attirer les yeux de perſonne; » qui ne mangeroit pas dans de la vaiſ- » ſelle d'argent tandis que ſes domeſ- » tiques mourroient de faim. Allié » aux Grands, au Roi même, il oſe » aller à pied pendant que des valets » brillent dans des carroſſes dorés. »

5°. *Vie de Dryden.* Ce Poëte ſort d'une famille conſidérable originaire d'Huntingdon, & qui avoit fourni pluſieurs fois des Repréſentans au Par-

* Le Lord *Lovelace* mort à vingt-huit ans.

lement pour ce Comté. Né en 1631, fils d'un cadet, & deſtiné à un héritage très-médiocre, les ſecours d'une excellente éducation lui donnèrent dequoi réparer les torts de la fortune. En paroiſſant à Londres, *Dryden* ne trouva point ce concours de circonſtances heureuſes qui encouragent & donnent les occaſions de briller. *Cromwel* regnoit encore; il n'aimoit pas les vers; & d'ailleurs ſon oreille, toujours attentive aux murmures des conſpirations, étoit ſourde aux ſons de la flatterie. Après ſa mort le jeune Poëte offrit à *Richard*, ſon fils & ſon ſucceſſeur, des *Stances Héroïques ſur la mort d'Olivier Cromwel, Lord Protecteur*. Ce début ne fut pas heureux; l'imbécile héritier d'un grand homme fut inſenſible aux louanges qu'on donnoit à ſa mémoire. *Charles II* remonta ſur le trône de ſes ayeux; la Poëſie célébra ſon avènement. *Dryden* publia un Poëme intitulé *Aſtræa Redux*, ou *Le Retour d'Aſtrée*. Le Panégyrique du Roi & un Poëme au Chancelier *Hyde* ſuivirent de près ce premier hommage. En 1668 le titre de *Poëte du Roi* ou *Poëte Lauréat* vint à va-

quer à la mort du Chevalier *Guillaume Davenant*. *Dryden* en fut revêtu, & l'on y joignit celui d'Hiſtoriographe.

L'année ſuivante il entra dans la carrière dramatique, & pendant le reſte de ſa vie chaque année produiſit une Pièce. *Aureng-Zeb*, *la Conquête de Grenade*, *Antoine & Cléopâtre* ſont celles qui eurent le plus de ſuccès. Sans m'aſtreindre à donner un catalogue exact de tous les écrits de *Dryden* ſur la Politique, ſur la Religion, ſur les Arts, j'obſerverai que de tous ſes travaux littéraires ceux qui ont le mieux établi ſa réputation ſont ſes traductions en vers d'un grand nombre de Poëtes Latins; celle de *Virgile* fut ſon chef-d'œuvre. Une partie de *Juvénal*, *Perſe* entier, preſque tout *Ovide*, les Fables anciennes & modernes tirées d'*Homère*, de *Bocace*, de *Chaucer*, &c, ſe ſuccédèrent rapidement. *On a accuſé Dryden de larcin dans ſes pièces dramatiques*, dit le Docteur *Garth*; *mais comment a-t il dérobé? Comme ceux qui volent les enfans des gueux pour avoir le plaiſir de les mieux habiller.* » Bel éloge ſans doute, » ajoûte l'auteur de ſa vie, & qui doit

» faire grand plaiſir à ces généreux écri-
» vains qui tous les jours exercent en
» ſecret de pareilles charités. Trop mo-
» deſtes pour s'en vanter, s'ils ſont
» quelquefois découverts, ce n'eſt aſſû-
» rément pas leur faute. »

Dryden n'eut jamais d'autre Religion que celle du Trône. Anglican ſous *Charles II*, Catholique ſous ſon ſucceſſeur, il traduiſit la vie de Saint *François Xavier* du Père *Bouhours*, après avoir écrit contre les *Papiſtes* ſous le regne précédent. *Guillaume II* lui ayant ôté ſa charge d'Hiſtoriographe, & par conſéquent la penſion qui y étoit attachée, le Poëte ſe trouva réduit à une médiocrité voiſine de l'indigence. Ses dernières années furent les plus fécondes; ſon talent devenoit ſa principale reſſource; mais ce qui n'eſt pas ordinaire, c'eſt que ſon génie au lieu de baiſſer ſembloit prendre tous les jours de nouvelles forces. Ses meilleurs ouvrages ſont preſque tous de cette date. Il fut diſgracié à 58 ans, & mourut en 1701 dans ſa ſoixante-dixiéme année.

Congrève, à la tête de ſon Diction-

naire des Œuvres Dramatiques de *Dryden*, peint ainſi le caractère de ſon illuſtre compatriote. »Ce Poëte joignoit » aux plus grands talens des qualités » perſonnelles propres à lui attirer l'eſ» time & l'amitié de tous ceux dont » il fut véritablement connu. Il étoit » d'un naturel extrêmement humain & » compatiſſant, prompt à pardonner les » injures & capable d'une ſincère ré» conciliation avec ceux qui l'avoient » offenſé. Un tel tempérament eſt le ſeul » fondement ſolide de toutes les vertus » morales & ſociales. Les effets de ſon » amitié, lorſqu'il en avoit fait une » fois profeſſion, alloient fort loin au » delà de ſes proteſtations; je le ſçais » de gens à qui il en avoit donné de » généreuſes & de fortes preuves, quoi» que ſon revenu lui fournît à peine au » deſſus du ſimple néceſſaire. »

Congrève, parlant enſuite de ſes ouvrages, remarque dans ſes idées la grandeur, le brillant & la fécondité de l'imagination; dans ſes vers la douceur, la force, l'harmonie, la facilité, la richeſſe des rimes; dans ſa proſe, la clarté, le nombre, les graces &

les ornemens, ſans aucun mêlange du ſtyle poëtique; enfin, ſoit dans la verſification, ſoit dans la proſe, toujours le caractère de chaque genre; il conclut que dans tous deux *Dryden* étoit fait pour ſervir de modèle. En effet, jamais ſes imitateurs ne purent atteindre au même degré de gloire & de mérite, & *Dryden* ſeroit peut-être le premier écrivain Anglois ſi l'on pouvoit oublier les Poëſies de *Pope*, & les monumens d'éloquence du célèbre *Adiſſon*. Tout le monde ſçait qu'il fut enterré par ſouſcription à l'Abbaïe de Weſtminſter; mais, comme s'en plaignit *Pope*, *ſa tombe étoit reſtée ſans nom & ſans ornemens*. Le feu Duc *de Bukingham* qui protégeoit les Lettres & les cultivoit lui-même, fut touché de cette eſpèce de reproche; il fit élever à *Dryden* un tombeau magnifique ſur lequel on voit ſa ſtatue avec cette Inſcription d'une noble ſimplicité, parce qu'il étoit perſuadé que le nom de ce Poëte faiſoit ſeul ſon éloge.

J. DRYDEN
NATUS AUG. 9. 1631.
MORTUUS MAII I. 1701.
J. SCHEFFIELD DUX BUCKINGHAMIENSIS
POSUIT.

6°. *Conjectures sur la Compoſition originale.* Ce morceau eſt connu depuis long-temps, & je vous en ai parlé moi même en deux occaſions.

7°. *Eſſai ſur la liberté de la Preſſe*: autre morceau traduit en François il y a pluſieurs années, & dont tous les Journaux ont parlé.

8°. *Jardins de la Chine.* Il n'y a rien dans ce petit article que vous n'ayez vu dans cent Hiſtoires ou Relations de ce païs.

9°. *Deſcription des jardins de M. Tyres à Denbigh près de Dorking, dans le Comté de Surrey.* Je ſuis encore le premier qui ai fait connoître ces jardins bizarrement funèbres.

10°. *Variations dans le goût des jar-*

ains de l'Angleterre. Sous *Jacques II* la coutume étoit de chamarrer & d'enjoliver les parterres par des nœuds de fleurs: il y avoit quelque chose de riant & de gai dans cette manière » *Jacques II* » fut dépossedé, & notre immortel » *Guillaume* obtint sa place. Cette Ere » n'est pas moins fameuse dans les an- » nales du Jardinage que dans celles » du Gouvernement. Il s'en faut bien » cependant que l'avantage fût égal en- » tr'eux. La triste famille des Ifs passa » la mer avec le Prince d'Orange; le » goût Hollandois eut la vogue. On ne » vit que canaux à perte de vue, allées » rectilignes, rangées d'arbres toujours » verds & taillés symétriquement: l'An- » gleterre marquoit sa déférence à son » nouveau Souverain; elle se travestis- » soit en marécages Hollandois: les jar- » dins royaux de Kensington, de Hamp- » toncourt & de Richmond donnèrent » le ton. »

11°. *Echelle Poëtique Angloise.* C'est encore une idée Angloise, qui pour la premiere fois a paru dans mes Feuilles.

12°. *Anecdotes sur la Reine Elisabeth*

& le Comte d'Eſſex. Ces Anecdotes ſont tirées d'un Livre intitulé, *Mémoires du regne d'Eliſabeth, depuis* 1581 *juſqu'à ſa mort, dans leſquels les intrigues ſecrètes de ſa Cour & la conduite de ſon favori le Comte d'Eſſex, ſont particuliérement éclaircies; tirées des papiers originaux d'Antoine Bacon, ami du Comte, & d'autres manuſcrits qui n'avoient jamais été publiés; par le Docteur* Birch, *2 vol. in-4°. Londres* 1754. L'inclination d'Eliſabeth pour le Comte d'*Eſſex* offre dans cet ouvrage un tableau aſſez neuf, quoiqu'elle ait fourni ſouvent matière à l'hiſtoire, aux romans & même aux théatres de preſque toutes les Nations. Nous l'y voyons communément repréſentée comme une paſſion violente, un amour effréné, jaloux à la fureur; mais tendre, indulgent, ſuſceptible de toutes les foibleſſes, & prêt à tout ſacrifier pour l'objet aimé; tel enfin que peut le ſentir une femme du vulgaire éprife à 60 ans d'un jeune homme de 25. Peint des couleurs de la vérité, cet amour ne ſe préſente pas ici ſous un aſpect ſi romanesque. On y

voit une Princeſſe ſujette aux paſſions de ſon ſexe, mais plus livrée aux mouvemens de l'ambition & aux ſoins de la royauté, plus jalouſe de ſon pouvoir que du cœur de ſon favori; redoutant ſes conſpirations plus que ſes infidélités, & lui pardonnant les ſuccès de ſes galanteries plus que ſon crédit dans l'Etat. A travers les viciſſitudes de cette intrigue, *Eliſabeth* toujours fiere, toujours Reine, paroît ignorer ce ſentiment ſi doux qui fait diſparoître l'inégalité des conditions; toujours balancée, toujours retenue par les conſeils de ſes Miniſtres & par ſes propres réflexions, mais plus encore par un fond d'avarice & de dureté, ſes reſſentimens ſont amers, ſes reproches humilians, ſes bienfaits arrachés par l'importunité, médiocres & de mauvaiſe grace. La faveur du Comte excita la haine des Miniſtres: ils le laiſsèrent partir pour une expédition contre l'Eſpagne, aſſurés, ou que le mauvais ſuccès diminueroit ſon crédit, ou que l'éclat de ſes triomphes acheveroit de le rendre ſuſpect à la Reine. Le Général Anglois prit Cadix & revint cou-

vert de gloire ; mais la Cour jugea différemment, &, pendant que le peuple admiroit, le Conſeil calculoit. Le principal objet de ce grand armement avoit été la priſe de la flotte des Indes : on reprocha au Comte de ne l'avoir pas rempli, & le parti qui lui étoit oppoſé prenant la Reine par ſon foible, qui étoit l'avarice, le vainqueur fut mal reçu. Une ſeconde tentative qui devoit enlever les gallions d'Eſpagne, fut auſſi malheureuſe. Quelques années après *Eliſabeth* ayant réſolu de confier l'adminiſtration de l'Irlande au Chevalier Guillaume *Knellis* oncle du Comte, celui-ci ſe déclara avec beaucoup d'opiniâtreté pour le chevalier *George Carew*, dans le deſſein de l'éloigner de la Cour ; &, s'appercevant que ſon avis ne faiſoit aucune impreſſion ſur Sa Majeſté, il lui tourna le dos avec un air de mépris. Elle en fut ſi outrée qu'elle donna au Comte un coup de poing ſur l'oreille, & l'envoya *ſe faire pendre*. Son premier mouvement fut de porter la main à ſon épée ; l'amiral ſe jetta entre deux ; mais le

Comte déſeſpéré de cet affront jura qu'il ne pouvoit ni ne vouloit l'endurer, qu'il ne l'auroit pas même ſouffert de *Henri VIII*. L'hiſtoire ne nous apprend pas comment la paix ſe fit. On ſçait ſeulement, par une lettre du Secrétaire *Cecil*, que le favori, après pluſieurs mois d'abſence, rentra en grace, & que tout étoit de nouveau *très-bien arrangé*, ſoit que la Reine ſe fût relâchée de ſes prétentions, ſoit que le Comte eût rabattu des ſiennes.

Son expédition en Irlande eut le plus mauvais ſuccès, parce que les Miniſtres ſes ennemis le firent manquer de tout. Le Général, outré de la conduite de la Cour, adreſſa cette lettre à la Reine :

» MADAME,

» Quoique le ſtyle de V. M. ſoit entiérement changé à mon égard, que » je voie les nuages groſſir & la tempête ſe former contre moi, mon devoir cependant, ma fidélité & mon » application ſont pour jamais inaltés,

» rables. Je ſuis prêt à tomber auſſi tôt
» & auſſi bas que le Deſtin & vous l'a-
» vez réſolu. Je ſuis préparé à tout; mais,
» ô ma chere Souveraine, puiſque
» vous êtes laſſe de moi, laiſſez-moi
» mourir comme un ſimple particu-
» lier; prenez ſoin ſeulement de votre
» gloire; ayez pitié de votre brave ar-
» mée dant je ſuis encore le chef &
» l'ame.... Eſtimez d'honnêtes gens tels
» que nous qui ſubiſſons toutes ſortes
» de hazards & de miſères pour votre
» conſervation & votre grandeur. Trai-
» tez bien de bons ſerviteurs pleins de
» valeur & de mérite; ils ont autant
» d'ardeur à ſe ſacrifier pour vous que
» vos plus chers favoris à faire par
» vous leur fortune; ce ſont ceux-là
» qui prodiguent leur ſueur & leur ſang
» pour votre ſervice, pendant que la
» foule qui vous environne n'eſt com-
» poſée que de ſerviteurs inutiles. Enfin
» ſi V. M., ſi vous, dont la ſéparation
» m'a percé ſi douloureuſement le cœur,
» vous laiſſez ainſi transformer par les
» Sirènes qui vous obſèdent, vous ap-
» prendrez bientôt qu'une mort géné-

» reuſe a racheté du mépris & de la » miſère, »

De Votre Majeſté

Le plus humble
ſerviteur ESSEX.

Peut-être cette lettre touchante auroit-elle produit un effet favorable ſans la précipitation & l'étourderie inconcevable du Comte, qui, après avoir conclu une trève avec le chef des révoltés, quitta l'armée & arriva en poſte à la Cour avant d'en avoir demandé la permiſſion : quoique fort en déſordre & le viſage couvert de boue, il monte à l'appartement de la Reine. Elle venoit de ſe lever, & n'étoit pas encore coëffée ; le Comte ſe jette à ſes genoux & lui baiſe la main ; il eut avec elle une converſation particulière dont il parut fort ſatisfait : le ſoir la Reine changea entiérement, &, pendant la nuit, *Eſſex* fut mis aux arrêts dans ſa chambre ; le lendemain il fut cité au Conſeil ; il y parut debout & découvert : il fut enſuite transféré à Londres

au Palais d'Yorck & fut étroitement gardé. Dans cette obſcure priſon ſon épouſe ayant enfin obtenu la permiſſion de le voir, elle fit à la Reine une peinture ſi touchante de la ſituation du priſonnier qu'*Eliſabeth* laiſſa échapper quelques larmes de tendreſſe ; elle lui envoya un de ſes Médécins *avec des bouillons* & lui fit dire qu'il prît courage, & que *ſi elle l'avoit pû voir avec honneur, elle auroit été lui rendre viſite.* Les ſollicitations de ſa famille tirèrent enfin le Comte de priſon ; il en témoigna ſa reconnoiſſance à la Reine par cette lettre ſingulière. » Daignez, » ô ma très chere & très-admirée Sou» veraine, agréer l'humble reconnoiſ» ſance du plus fidèle de vos ſujets. » Le gracieux meſſage de V. M. eſt » venu me ſauver la vie dans l'inſtant » où je luttois contre la mort. Votre » auguſte clémence, en diminuant le » poids de mes fers, m'a donné la force » de réſiſter à une foule de maux qui, » ſans ce ſecours, auroient déja mis fin » à mon exiſtence. Ce nouveau gage de » vos bontés eſt pour moi une voix ſe» crette qui retentit au fond de mon

» cœur, comme ſi V. M. me diſoit ces » propres mots : *ne meurs point, Eſſex, » car je ne t'humilie que pour ton bien, » & je veux un jour encore être ſervie par » toi :* & mon ame proſternée répond » avec tranſport : *je l'eſpère, cet heureux » jour.* Dans cette flatteuſe confiance, » toutes mes affections de corps & d'eſ- » prit ſont légères à celui qui eſt

De Votre Majeſté

Le très-humble
ſerviteur ESSEX.

On ne reconnoît pas au ſtyle de cette lettre l'inflexible hauteur de ce favori coupable, tel que l'a peint Thomas *Corneille.* Le reſte de la vie du Comte reſſemble mieux à ce Drame en exceptant l'intrigue d'amour qui s'y trouve : on ſçait qu'après ſix mois d'exil & de diſgrace *Eſſex* entra dans Londres ſuivi de ſes amis, dans l'eſpérance de faire ſoulever le peuple en ſa faveur. Il n'en recueillit que de vaines acclamations, qui ne pûrent le défendre contre les

troupes de la Reine. Il fut pris les armes à la main, & conduit peu de temps après à l'échafaut.

Orateur & poëte même, le Comte s'exerça avec ſuccès dans divers genres: il protegea les deux plus grands Poëtes de ſon temps *Spencer & Shakeſpear*, qui célébrèrent ſes vertus & ſes bienfaits. Le premier en le perdant tomba dans l'infortune.

13° & 14°. L'*Eſſai ſur le caractère des Nations par M. Hume* vous eſt connu; il demande à être médité, & n'eſt pas ſuſceptible d'un extrait. *La Deſcription d'une eſpèce de chenille découverte depuis quelques années* à une lieue de Londres vous amuſera: vous admirerez dans cet animal une intelligence & des travaux qui reſſemblent fort à ceux du Caſtor.

Ces *Variétés Angloiſes* ne ſont, comme vous le voyez, Monſieur, qu'une compilation. L'Editeur a compulſé pour la former divers ouvrages périodiques, & l'*Année Littéraire* entr'autres. Son Recueil n'en eſt pas moins utile ni moins agréable.

Lettre de M. Raphaël le jeune, Elève des Ecoles Gratuites de Deſſin, Neveu de feu M. Raphaël Peintre de l'Académie de Saint Luc, à un de ſes amis, Architecte à Rome; ſur les Peintures, Sculptures & Gravûres expoſées cette année au Louvre: Brochure in-8° de plus de 60 pages; à Paris chez Delalain Libraire rue de la Comédie Françoiſe; prix 30 ſols.

Je vous ai parlé, Monſieur, dans une de mes dernières Feuilles, des Tableaux expoſées cette année au Salon du Louvre, & je vous ai rendu compte de l'effet qu'a produit ſur moi ce qu'on a le plus eſtimé dans cette nombreuſe collection. L'auteur de la Brochure que je vous annonce s'eſt déja diſtingué dans ce genre de critique. Il oſa s'égayer il y a deux ans aux dépens de nos Artiſtes. Le Pamphlet de cette année eſt du même ton; mais l'idée en

eſt beaucoup plus heureuſe. *Raphaël* fait parler tous les Tableaux ; c'eſt un dialogue dans lequel on les entend ſe critiquer eux-mêmes. La légèreté du ſtyle, la fineſſe des réflexions, l'aſſaiſonnement piquant répandus dans cette Critique répondent à la gaîté de l'imagination qui fait enter les Peintures du Salon dans la famille du *Tableau Parlant**. Je n'y ai remarqué ni perſonnalités, ni traits amers. A côté de la critique ſe trouve l'éloge dû aux talens; les obſervations, en général, m'ont paru fort juſtes, & ſi, dans quelques endroits l'auteur ne penſe pas comme moi, c'eſt que les mêmes objets n'affectent pas également.

L'Ombre de Raphaël l'Oncle, &c.

Un Amateur s'eſt ſervi des mêmes armes, & pour répondre au Neveu il a évoqué l'*Ombre* de l'Oncle, qui redreſſe quelques-unes de ſes cenſures en

* Opéra Comique de M. *Anſeaume*, joué avec ſuccès ſur le Théâtre de la Comédie Italienne.

avouant qu'il penſe comme lui ſur le reſte. vous trouverez, Monſieur, dans ce ſecond écrit la matière plus approfondie; les jugemens paroiſſent émanés d'un connoiſſeur ou d'un Artiſte. Je crois que ces deux ouvrages qui ſe trouvent chez le même Libraire pourront vous donner l'idée la plus détaillée des richeſſes pittoreſques de cette année, & je vous exhorte à vous les procurer.

Plaintes de M. Badigeon, Marchand de couleurs, ſur les Critiques du Salon de 1771, *Brochure de* 24 *pages.*

Cet Ecrit eſt fait pour répondre aux deux dont je viens de vous parler. Il paroît qu'on reproche un peu d'amertume à Meſſieurs *Raphaël* Oncle & Neveu. M. *Badigeon* auroit voulu qu'ils euſſent enduit de miel les bords du vaſe qui renferme la Médecine; c'eſt ce qui lui a fait prendre pour Epigraphe ces vers de la *Jéruſalem Délivrée* du *Taſſe*:

Così all'egro fanciul porgiamo aſperſi,
Di ſoavi licor gli orli del vaſo, &c.

Je ne prétends point décider de quel

côté ſe trouve le plus ou le moins de juſteſſe dans les jugemens; je me contente d'obſerver que Monſieur *Badigeon* ſe fait connoître dans ſon préambule pour un homme qui n'a pas l'idée de cette honnêteté qui eſt inſéparable des Lettres. Que l'Artiſte attaqué ſe défende, cela eſt juſte; mais dire: *Quoi, Meſſieurs les beaux-eſprits, vous ne vous tiendrez pas un moment tranquilles; & à l'appétit de trente ſols que vous vendez vos galimatias, vous jaſerez comme des pies borgnes..... N'eſt-ce pas aſſez d'avoir dans la ſemaine de bons diners gratis? Ah, j'entends; on va là en manchettes blanches, il faut payer la blanchiſſeuſe*, &c: il faut convenir que ce ſtyle eſt auſſi ennemi de la bienſéance que de la raiſon. Si toute cette Brochure étoit écrite de ce ton, elle ne ſeroit pas tolérable; mais ce qui en fait le fond, ce qui la conſtitue, c'eſt une *Lettre du Baron de *** à Milord ***, traduite de l'Anglois*. Cette *Lettre* eſt ſage, honnête, impartiale, inſtructive, & fait beaucoup d'honneur à l'homme de Lettres ou à l'Artiſte qui l'a compoſée. Elle ſe vend à Paris chez *Cellot* Imprimeur-Libraire rue Dauphine.

La Muſe Errante au Salon.

On parle auſſi d'un Eloge en vers ſous le nom de la *Muſe Errante au Salon.* L'auteur dit dans ſa *Préface* que, pour faire de bons vers en auſſi peu de temps qu'il a fait les ſiens, il faut être *Voltaire* ou *Marmontel.* Quelle aſſimilation ! Eh, pourquoi en faites vous? Et que ne tâchez-vous de parler en proſe? Mais ſi cette Muſe novice ne ſçait pas encore verſifier, on ne ſçauroit lui reprocher d'épargner l'encens.

Nouveau Rouge en poudre du ſieur Moreau, Marchand en gros rue ſaint Martin, vis-à-vis celle de Montmorenti.

Je vous ai parlé, Monſieur, d'un très-beau Rouge en liqueur de la compoſition du ſieur *Maille.* Le ſieur *Moreau* vient de ſon côté d'en imagi-

ner un en poudre. C'eſt un Rouge onctueux qui s'attache aiſément à la peau & qui ne ſe diſſipe ni au vent ni à l'air. Ce Rouge ſe nomme *ROUGE A LA DAUPHINE*. Les matières dont il eſt compoſé ne rident ni ne tanent la peau, parce qu'il n'y entre point de matières minérales. Les Médecins, ſuivant leur rapport, lui reconnoiſſent une vertu toute oppoſée au défaut des autres Rouges. Il rafraichit la peau, en conſerve le liſſe, l'uni, la fineſſe & la douceur. La matière onctueuſe qui unit toutes les parties de ce Rouge, les fait tellement dépendre les unes des autres, qu'il imite, preſqu'à s'y tromper, l'éclat de la plus vive carnation. Je m'empreſſe, Monſieur, de vous inſtruire de cette découverte, ſi intéreſſante pour toutes les femmes, & même pour quelques hommes.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Septembre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Hiſtoire Naturelle de Pline, traduite en François avec le texte Latin rétabli d'après les meilleures Leçons manuſcrites; accompagnée de Notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'Obſervations ſur les connoiſſances des Anciens comparées avec les connoiſſances des Modernes, Tome III in-4°; à Paris chez la veuve Deſaint Libraire rue du Foin S. Jacques.

QUELQUE plaiſir que vous ait fait, Monſieur, la vue des tableaux magnifiques renfermés dans les

deux premiers volumes de *Pline*, vous en goûterez un plus vif à la lecture du troiſiéme par lequel commence le regne animal, & qui comprend l'hiſtoire de l'Homme & des animaux de terre & de mer. En effet, malgré le ſublime eſſor de *Pline* dans ſes peintures du Ciel, malgré l'étendue & la ſupériorité de ſes vues dans ſa deſcription du globe, il faut avouer que ces grands ſpectacles nous frappent beaucoup plus qu'ils ne nous touchent, & qu'ils n'excitent dans l'homme qu'une admiration qui exalte l'ame ſans l'émouvoir. L'intérêt devient perſonnel, lorſqu'on nous préſente notre propre image, qu'on nous apprend à nous connoître, qu'on fait paſſer ſous nos yeux ces différentes républiques d'animaux qui partagent avec nous le don de la vie, & dont quelques eſpèces ſont deſtinées à l'utilité de l'Homme, d'autres à orner ſon ſéjour, quelques-unes à fertiliſer ſon domaine. C'eſt donc ici qu'à proprement parler commence à s'ouvrir ce temple de la Nature, ſi beau, ſi varié, ſi riche, ſi impoſant; c'eſt après avoir élevé un portique à peu

près ſemblable, que *Pline* & Monſieur *de Buffon* s'avancent majeſtueuſement vers l'intérieur du ſanctuaire. Cependant ces deux illuſtres écrivains ont ſuivi, pour arriver au même but, des routes aſſez différentes. A *Pline* appartient tout entier le projet vaſte & glorieux de peindre la Nature & toutes ſes richeſſes : le premier il oſa travailler à cet immenſe tableau ; il eut la patience de raſſembler ſous ſes yeux toutes les connoiſſances de l'humanité depuis la création des Arts ; le goût de diſcerner dans ce cahos confus ce qui portoit l'empreinte de la crédulité ou le ſceau de la ſcience ; le génie de diſtribuer ces matériaux & de claſſer les êtres ; le talent d'ajoûter à la ſomme des lumières de l'antiquité les connoiſſances de ſon ſiécle ; des idées perſonnelles & des réfléxions neuves qui en relèvent le mérite. Son ordonnance générale eſt vaſte & noble. C'eſt le coup d'œil d'un maître qui voit tout en grand. Ses deſſins particuliers ſont fiers & mâles, ſa touche large & vigoureuſe, ſa couleur forte & brillante. Souvent l'Eloquence lui prête ſes foudres

ou ſes fleurs ; toujours les traits épiſodiques de l'Hiſtoire ou de la Fable viennent ſe mêler aux traits originaux pour en augmenter le piquant.

Cependant, il faut l'avouer, *Pline* quelquefois n'eſt pas aſſez profond ; il eſt des parties de ſon Hiſtoire, celle de la formation du fœtus, par exemple, & de la geſtation de la mère, qui ſont traitées aſſez ſuperficiellement ; on y trouve des erreurs conſacrées par l'opinion univerſelle, que l'invention des vers lenticulaires & les découvertes microſcopiques n'avoient point diſſipées. Il eſt ſur-tout bien étonnant que, dans un ſiécle où les Sculpteurs péchoient par la trop forte prononciation de l'Anatomie, *Pline* ait négligé d'en faire mention dans un ouvrage dont elle devoit être la baſe.

En travaillant d'après les deſſins du Naturaliſte Romain, M. *de Buffon* les a corrigés, embellis, & prodigieuſement étendus ; il n'oſe faire un pas que le flambeau de la Critique & de la Philoſophie n'ait aſſûré ſa route ; l'Anatomie lève devant lui le voile de la Nature, & l'on peut palper, pour ainſi

dire, toutes les parties de l'architecture animale, comme s'exprimoit un Ancien. Pour nous renfermer dans la matière qui fait l'objet de cette Lettre, ſon plan de généraliſer toutes les idées & d'appliquer à l'eſpèce de l'homme les attributs des individus, ſuppoſe peut-être plus de force de génie, plus d'étendue de lumières que toute la grande ordonnance de *Pline*. L'Hiſtoire de l'Homme, depuis ſa conception juſqu'à ſon dernier ſouffle, eſt expoſée, diſcutée, approfondie; ſes raiſonnemens ſur le regne animal & le tableau parallèle qu'il en trace, en l'oppoſant aux deux autres regnes, ſera toujours regardé comme un chef-d'œuvre. Les ornemens acceſſoires & de pur agrément ſont bannis avec une ſévérité philoſophique qui n'a pu néanmoins empêcher le Talent de verſer ſur ce tiſſu ſi intéreſſant les graces de la diction la plus noble, la plus pittoreſque & la plus ſéduiſante. De la première de ces deux manières réſultent des peintures plus hardies, plus animées, plus éloquentes, & de la ſeconde des compoſitions plus réfléchies, plus ſçavantes & mieux

raiſonnées. L'Hiſtoire de *Pline* eſt plus brillante ; celle de Monſieur *de Buffon* plus vraie & plus inſtructive. Ces deux ouvrages immortels ſont le fruit précieux de cet eſprit obſervateur qui, dans des ſiécles très-éloignés, a conſidéré la nature & l'a peinte ſous divers aſpects. Au reſte, les traits que j'expoſe ici ſont généraux ; le détail offre beaucoup d'exceptions en faveur des deux Naturaliſtes ; je ſerai le premier à vous les faire obſerver.

Voyez, par exemple, ces deux grands hommes s'exercer préciſément ſur le même objet : c'eſt la même force de pinceau ; il n'y a que la couleur qui ſoit différente, parce que le deſſin l'eſt auſſi. » La Nature, dit *Pline*, » cruelle dans l'excès même de ſes faveurs, a laiſſé comme en doute ſi » l'Homme a trouvé en elle une mère » ou une fâcheuſe marâtre. Premièrement, c'eſt le ſeul des animaux qu'elle » ait réduit à des vêtemens empruntés. » Elle fournit d'elle même à chacun » des autres ſa couverture propre, les » enveloppes teſtacées & cruſtacées, le » cuir, les piquants, la bourre, les

» ſoies, le poil, le duvet, la plume,
» l'écaille & la toiſon. Les ſouches mê-
» mes & les arbres ont reçu d'elle une
» écorce & quelquefois juſqu'à deux
» pour réſiſter au froid & au chaud.
» Il n'y a que l'Homme qu'elle apporte
» nud ſur la terre nue.... Succèdent les
» liens d'un eſclavage inconnu même
» aux bêtes féroces. On lui garotte
» généralement tous ſes membres.
» Ainſi, après être né ſous les heu-
» reux auſpices que nous venons de
» détailler, le voilà giſſant pieds &
» mains liés, le voilà dans les pleurs,
» ce Roi futur des animaux; il com-
» mence ſa vie par des ſupplices, ſans
» autre faute que celle d'être né. Quelle
» démence à l'Homme, en partant d'un
» tel début, de ſe croire fait pour
» avoir de l'orgueil !..... Quelle pitié,
» quelle humiliation, quand on ſonge
» à la frivole origine de l'Homme, quand
» on réfléchit qu'après qu'il eſt conçu,
» il ne faut ſouvent que l'odeur d'une
» lampe * mal éteinte pour le faire
» avorter! C'eſt pourtant par cette criſe

* *Ariſtote* confirme cette aſſertion tant à l'égard des femmes que des jumens.

» déplorable que les Tyrans ont passé du
» néant à l'être : & leur ame peut en-
» core être féroce & sanguinaire ! Quoi,
» tu oses aujourd'hui mettre ta con-
» fiance dans les forces de ton corps,
» toi dont l'existence n'est due qu'à la
» faveur de la Fortune ! Tu te crois son
» élève ou plutôt son propre fils ! Toi
» dont l'esprit est toujours en allar-
» mes & sur la défensive, tu oses te
» croire un Dieu ! Te voilà enflé d'or-
» gueil pour je ne sçais quel succès, &
» tu oublies qu'en naissant tu t'es vû,
» de si près & pour si peu, exposé à
» périr ! »

Il s'en faut de beaucoup que cette version rende la force & la rapidité de l'original ; mais on y reconnoît la touche de *Pline*, à qui la mélancolie & la sensibilité ont inspiré ces images. Voyons-en de plus gaies dans M. *de Buffon*. » Le corps d'un Homme bien
» fait doit être carré ; les muscles doi-
» vent être durement exprimés, le
» contour des membres fortement des-
» siné, les traits du visage bien mar-
» qués. Dans la femme tout est plus
» arrondi, les formes sont plus adou-

» cies, les traits plus fins. L'Homme
» a la force & la majesté ; les graces
» & la beauté sont l'appanage de l'au-
» tre sèxe. Tout annonce dans tous
» les deux les maîtres de la terre ;
» tout marque dans l'Homme, même
» à l'extérieur, sa supériorité sur tous
» les êtres vivans. Il se soutient droit
» & élevé ; son attitude est celle du
» commandement ; sa tête regarde le
» Ciel, & présente une face auguste
» sur laquelle est imprimé le caractère
» de sa dignité. L'image de l'ame y est
» peinte par la physionomie ; l'ex-
» cellence de sa nature perce à tra-
» vers les organes matériels, & ani-
» me d'un feu divin les traits de son
» visage. Son port majestueux, sa dé-
» marche ferme & hardie annoncent
» sa noblesse & son rang ; il ne touche
» à la terre que par ses extrêmités les
» plus éloignées, il ne la voit que de
» loin & semble la dédaigner. Les bras
» ne lui sont pas donnés pour servir
» de pilliers d'appui à la masse de son
» corps ; sa main ne doit point fou-
» ler la terre, & perdre par des frot-

» temens réïtérés la fineſſe du tou-
» cher dont elle eſt le principal or-
» gane. »

Après les divers détails ſur la formation, la naiſſance, l'accroiſſement & les forces de l'Homme, *Pline* en termine l'hiſtoire par un trait frappant de génie & d'éloquence ; c'eſt le tableau de ce petit nombre d'hommes extraordinaires qui ſe ſont immortaliſés dans les annales de la guerre, de la politique, de l'amour de la patrie, de la Poëſie & de l'Eloquence. Il n'étoit pas poſſible de donner une idée plus ſublime des prérogatives & de la prééminence de l'humanité, ni d'en couronner l'image d'une manière plus noble qu'en la montrant dans l'ame d'un *Céſar*. En effet, qu'on retranche de l'hiſtoire de ce Héros l'attentat de ſon uſurpation & les excès de ſes débauches ; il n'eſt pas un ſeul homme qui puiſſe lui être comparé ; pas un dans lequel la nature humaine ait été ſi honorée ; & ſi la gloire de l'Olympe pouvoit être partagée par des êtres créés, quel mortel mérita mieux les honneurs de l'apothéoſe & d'être placé ſur les autels du Capitole entre la *Clémence* & la

Victoire? » L'Homme qui, ſelon moi, » reçut de la Nature l'ame de la trempe la plus forte, ce fut le Dictateur » *Céſar*. Je ne parle ici ni de ſa bravoure, ni de ſa fermeté, ni de l'élévation de génie qui lui ſoumit le » monde; je m'arrête ſeulement à cet » eſprit plein de vigueur, d'activité & » de feu qui le diſtinguoit. Nous apprenons que, dans le temps même qu'il » écrivoit ou qu'il liſoit, il avoit coutume de dicter ſes dépêches & d'écouter encore ce qu'on lui diſoit; qu'il » dictoit à quatre écrivains autant de » différentes lettres de la dernière importance, & qu'il en dictoit même » juſqu'à ſept quand il ne faiſoit point » autre choſe. Il combattit cinquante » fois en bataille rangée; en quoi il eut » ſeul l'avantage ſur *Marcus Marcellus*, » qui en avoit livré trente-neuf..... » Reconnoiſſons dans *Céſar*, outre ce » que nous en avons déja dit, un mérite qui lui fut propre & ſingulier, » celui de la clémence : vertu qu'aucun » autre mortel ne pratiqua comme lui, » & dont il fut à la fois le modèle & la » victime. Sa vie fournit auſſi un exem-

» ple de généroſité auquel nul autre ne » ſçauroit être comparé. Je n'entends » pas les ſpectacles qu'il donna, les ri- » cheſſes qu'il prodigua, la magnifi- » cence des ouvrages qu'il fit faire; ap- » peller tout cela grandeur, ce ſeroit ſe » rendre le fauteur du luxe. Le voici » ce trait incomparable d'une ame vé- » ritablement grande & ſupérieure à » tous les évènemens : c'eſt qu'ayant pris » la caſſette des lettres du grand *Pom-* » *pée* à la bataille de Pharſale, & depuis » encore les papiers de *Scipion* à Thap- » ſe, il les jetta, avec le ſcrupule le plus » louable, au feu, ſans les lire. » Les éloges de *Pompée*, de *Caton*, d'*Alexandre*, d'*Ennius*, de *Virgile*, de *Varron*, de *Cicéron*, de *Platon* & d'*Auguſte*, ſe trouvent à côté de celui de *Céſar*, & ſervent d'embelliſſemens au tableau de l'Homme.

Pline a penſé qu'il y manqueroit des traits eſſentiels, s'il n'y joignoit l'hiſtoire des découvertes humaines en tout genre, & s'il ne comprenoit le génie des arts & l'eſprit inventeur parmi les caractères diſtinctifs qui mettent un intervalle immenſe entre l'Homme & les

autres animaux. Quelles brillantes images réſultent de cette ſeule idée ! Quel ſpectacle intéreſſant que cette énumération rapide de tous les arts créés par l'Homme pour ſon utilité ou ſon agrément ! Quelle immenſe collection de traits hiſtoriques recueillis par différens peuples ſur l'origine & l'accroiſſement des diverſes connoiſſances ! Mais, d'une autre part, combien d'études & de recherches pénibles n'exigeoit pas un Commentaire raiſonné où toutes ces traditions fuſſent diſcutées par le plus rigoureux examen, & chaque aſſertion peſée au poids de la plus ſévère critique? C'eſt dans cette partie que paroît tout le mérite & la patience du ſçavant & laborieux Editeur, qui ne s'eſt point contenté de compiler ce qui avoit été dit avant lui, mais qui a pris la peine d'examiner avec le plus grand ſoin ce qu'il faut penſer des auteurs & des dates que *Pline* aſſigne à chaque invention. L'interprète de ſon Hiſtoire ajoûte lui-même à la ſomme de ces inventions par la découverte du moyen de ramener l'aiguille aimantée au vrai Nord, & de la rendre plus fixe. Vous en

pourrez lire, Monſieur, le détail curieux à la ſuite de l'*Avant-Propos* de ce troiſiéme volume.

Les animaux proprement dits ſont la nuance intermédiaire entre l'Homme & les végétaux, entre l'être intellectuel & l'être purement organiſé. Si le Lion, par la majeſté de ſon port, par le feu de ſes regards, par l'ardeur de ſon courage, eſt communément appellé le roi des animaux, l'Eléphant peut lui diſputer cette prérogative par la fineſſe de ſon intelligence, par ſa force prodigieuſe, & par le caractère de bonté qu'on remarque en lui. Depuis les fréquentes courſes de nos navigateurs aux Indes, cet animal eſt très-connu en Europe. Je ne vous parlerai point au long, Monſieur, ni de ſa taille, ni de ſes habitudes, & je ne m'arrêterai point à tous les traits d'inſtinct & preſque de jugement que *Pline* en rapporte; ſi vous en retranchez la moitié & les plus extraordinaires, l'Eléphant paroîtra toujours un animal bien ſingulier. Je me contenterai de vous faire part de quelques articles rapportés par le Naturaliſte Romain. L'Elephant eſt à la fois le

plus grand des animaux & celui dont le ſens approche le plus du ſentiment & de la raiſon de l'homme. On peut l'appliquer à divers offices ; il ſe prête aux inſtructions & il en garde le ſouvenir ; il eſt ſenſible au plaiſir d'aimer & d'être aimé. On trouve même en lui des qualités aſſez rares dans l'homme, de la probité, de la prudence, de l'équité, de la Religion, comme on en peut juger par ſes témoignages de culte envers le Soleil & la Lune. On lit chez divers écrivains que, dans les forêts de Mauritanie, à l'aſpect de la nouvelle Lune, les Eléphans deſcendent en troupe dans une rivière nommé Amile, qu'ils s'y lavent avec les cérémonies d'une vraie purification, & qu'après avoir ainſi rendu à l'aſtre leurs hommages, ils s'en retournent dans les bois en ſoutenant à la tête de la marche les jeunes Eléphans fatigués. C'étoit une choſe ordinaire à Rome de les voir combattre entr'eux comme des gladiateurs, puis exécuter enſemble une ſorte de danſe pyrrhique ; enſuite ils danſoient ſur la corde, de telle ſorte même qu'étant en cet état, quatre d'entr'eux en portoient en litière

un cinquiéme qui contrefaiſoit la nouvelle accouchée. L'Eléphant, terrible dans un combat lorſqu'il eſt animé, s'effraie du plus petit cri d'un pourceau ; alors il recule & va décharger ſa fureur ſur l'armée qui l'avoit engagé à combattre. *Elien* rapporte que les Romains ſe ſervirent de ce moyen pour mettre en fuite les éléphans de *Pyrrhus*. L'animal dont ils ont le plus d'horreur eſt le rat ; &, pour peu qu'ils s'apperçoivent qu'il ait touché au fourrage dont on garnit leur ratelier, ils n'en veulent plus. Le luxe de la table a découvert un nouveau genre de mérite à cet animal. On fait du cartilage de ſa trompe un mets qu'on trouve exquis, mais ſans autre raiſon, je penſe, que le plaiſir d'imaginer qu'on mange de l'ivoire.

La peinture noble & fière du Lion eſt faite de main de maître, & mérite d'être citée ; je vous en tranſcris quelques traits. » La queue annonce l'humeur du Lion, comme les oreilles annoncent celle du Cheval.... Le temps où le Lion tient ſa queue immobile eſt celui où il eſt tranquille, doux & careſſant ; ce qui eſt fort rare,

» parce qu'il eſt pour l'ordinaire dans
» une violente agitation. Quand il
» commence à ſe mettre en colère il
» bat la terre avec ſa queue à coups
» redoublés, &, à meſure qu'il entre en
» courroux, il ſe bat les flancs comme
» pour s'exciter lui-même à la fureur.
» Sa grande force eſt dans le poitrail ;
» au ſurplus, il ne ſe porte jamais à
» faire du mal que quand il a faim.
» C'eſt ſur-tout dans le péril qu'il ſe
» montre jaloux de ſa gloire ; mépriſant
» d'abord les traits qu'on lui lance, il
» n'y oppoſe long-temps qu'un regard
» fier & terrible ; enfin, il ſe met en
» mouvement, comme par indignation
» contre des téméraires, plutôt que pour
» ſe précautionner contre le danger. Ce
» qui montre encore mieux combien il
» eſt ſenſible à l'honneur, c'eſt que,
» preſſé par une multitude de chiens
» & de chaſſeurs, quelque grande
» qu'elle ſoit, il fait ſa retraite d'un
» air de dédain en s'arrêtant de temps à
» autre tant qu'il eſt en raſe campagne
» & à portée d'être vû ; mais quand
» il a une fois gagné les forêts, il ſe met
» à courir de toutes ſes forces, comme

» voyant bien que la nature du lieu
» cache pour lors la honte de ſa fuite. »

Vous vous rappellez, Monſieur, avec quelle indignation *Pline* s'emporte dans le premier tome de ſon Hiſtoire contre l'avarice de l'homme qui déchire le ſein de la terre & va chercher dans ſes entrailles l'aliment de ſa cupidité. Voici par rapport à la mer le pendant de cet éloquent morceau. » Quelle dé-
» penſe que celle qu'on fait en pourpre &
» en perles! C'étoit peu d'épuiſer les mers
» pour ſatisfaire des *appétits gloutons*;
» il falloit encore que les hommes &
» les femmes employaſſent les dépouil-
» les de la mer à parer leurs mains,
» leurs oreilles, leur tête, en un mot,
» toutes les parties de leur corps. Eh, quel
» rapport y a-t il donc entre la mer &
» les vêtemens, entre des ondes, des
» vagues & ce qui doit nous couvrir?
» Au contraire, l'élément *aqueux* ſem-
» ble ne nous recevoir volontiers que
» quand nous ſommes nuds. Qu'il ait,
» ſi l'on veut, une grande affinité avec
» notre *ventre*: mais quel rapport avoit-
» il avec notre parure? C'eſt peu pour
» nous d'être nourris au prix de mille

» dangers, ſi nous ne ſommes encore » vêtus de même ; & les habillemens » qui ont coûté la vie à des hommes » ſont ceux qui nous plaiſent davanta- » ge. Le prix des perles excède celui » de tous les autres bijoux, c'eſt le com- » ble de l'enchère. Elles viennent prin- » cipalement de l'Océan Indien, &c. »

Je pourrois, Monſieur, donner plus d'étendue à cet article ; mais j'en ai dit aſſez pour vous faire ſentir le mérite de *Pline* & de ſon Traducteur. Le Commentaire qui accompagne le texte, les critiques qui l'épurent, les obſervations qui en facilitent l'intelligence & le mettent à la portée de tous les lecteurs, ſont dignes des plus grands éloges. Il ſeroit toujours à ſouhaiter que la verſion fût plus exacte, plus vive & plus noble ; que l'interprête s'efforçât, autantque le génie de notre Langue le permet, de rendre cette rapidité de ſtyle, cette parcimonie de paroles, ce laconiſme nerveux, cette profondeur de ſens & cette chaleur pittoreſque qu'on admire dans l'original !

Expériences ſur la bonification de tous les vins lors de la fermentation, ou l'art de faire le vin; à l'uſage de tous les vignobles du Royaume: avec les principes les plus eſſentiels ſur la manière de gouverner les vins: par M. Maupin; Brochure in-12 de 174 pages, ſeconde Edition, revue, corrigée & augmentée; à Paris chez Muſier fils Libraire Quai des Auguſtins.

Après tant d'années auſſi déſavantageuſes pour la qualité des vins & pour leur quantité, il n'y a perſonne qui ne ſente combien il ſeroit à deſirer à tous égards qu'on pût parvenir à améliorer tous les vins, & principalement ceux qui en ont le plus de beſoin, tels que les vins froids & épais, & ſurtout les vins verds & fortement acides. C'eſt l'objet que M. *Maupin* s'eſt propoſé dans ſon ouvrage, qui eſt diviſé en cinq Chapîtres. Dans le premier, qui

contient 19 principes, l'auteur approfondit & établit la théorie de l'art dont il traite. Dans le ſecond Chapître, il propoſe, d'après cette théorie, la manière générale de façonner le vin, avec quelques exceptions relatives à la différence des vignobles & des années. Dans le troiſiéme, on voit les fautes, les expériences & les ſuccès de l'auteur & de quelques autres perſonnes qui ont ſuivi ſa méthode. Le quatriéme traite de la néceſſité & des avantages de cette méthode ou de la bonification des vins. Le cinquiéme préſente quelques moyens pour remédier à certains défauts des vins faits.

En liſant cet ouvrage il eſt aiſé de voir que l'auteur a beaucoup perfectionné ſes premiers Eſſais, qui cependant lui avoient déja obtenu l'approbation de la Faculté de Médecine de Paris *. Le grand ſuccès de ſa dernière expérience ſur-tout, les eſſais de ſa méthode, faits l'année dernière, par pluſieurs particuliers au Pont Beauvoiſin & à Châlons-ſur-Saone, rapportés dans les Gazettes d'Agriculture du 20

* J'ai rapporté cette approbation dans l'*Année Littéraire* 1768 Tome IV, page 166.

Avril & 15 Juin derniers : tous ces faits ſemblent ne devoir laiſſer aucun doute que M. *Maupin* ne ſoit effectivement parvenu à trouver des moyens ſûrs & à l'uſage de tous les vignobles pour améliorer au moins les vins communs & les plus malfaiſans. Il eſt inutile d'inſiſter ſur l'importance de ces découvertes ; mais il ne l'eſt pas d'appuyer ſur la néceſſité d'en profiter, & je penſe qu'on ne peut trop exciter tous les propriétaires de vignes à ſe pourvoir d'un ouvrage qui peut leur devenir auſſi utile qu'au Public.

Epître d'un Convaleſcent à ſon Médecin, qui lui avoit répondu de le guérir, quoique celui qui le traitoit auparavant eût décidé & publié qu'il n'en reviendroit pas.

Le Convaleſcent, auteur de cette *Epître* imprimée *in*-4°, eſt M. le Chevalier *de Juilly* - *Thomaſſin*, Brigadier des Gardes du Corps du Roi, & Membre de pluſieurs Académies. Le Mé-

decin qu'il remercie eſt M. *Mercier*, Docteur en Médecine, à qui cette guériſon fait d'autant plus d'honneur qu'un autre de ſes confrères avoit décidé que M. *Thomaſſin* étoit pulmonique, & ſa maladie incurable. Le Roi qui daignoit ſouvent s'informer de l'état du malade, a paru étonné de ſon rétabliſſement, & cette ſurpriſe eſt le plus grand éloge que puiſſe recevoir M. *Mercier*.

La ſenſible reconnoiſſance & le talent facile éclatent dans cette Pièce de vers. Je ne vous en citerai que deux ou trois paſſages; ils ſuffiront pour vous donner une idée de tout l'ouvrage.

Non moins aveugle que *Molière*,
Pour moi l'art de guérir n'étoit qu'une chimère,
Tout Médecin un faux Docteur,
Un Empirique, un Adepte, un Souffleur....
Ainſi je confondois l'ombre avec la lumière....*
Mais, depuis que cet Art, qu'en mon erreur groſſière

* Alluſion au Soleil, qui eſt auſſi regardé comme le Dieu de la Médecine.

J'osois nommer le fléau des Humains,
Est devenu mon salut dans tes mains;
Depuis que tes secours m'ont rendu la lumière,
A genoux, cher *Mercier*, j'honore & je révère
La robe du grand *Rabelais*,
La docte Faculté, ses Dieux & ses Decrets;
Et d'une estime singulière
J'honore également & *Celse* & *Galien*,
Qui pourtant, près de toi, ne se croiroient plus rien.
Sans toi, je périssois, ô l'ami le plus tendre!
Et par ton zèle ardent * je renais de ma cendre.....
Un nouvel Univers semble éclorre pour moi....
Quoique la pâle Mort m'inspirât peu d'effroi,
Mon retour à la vie a pourtant bien des charmes.

* Ce Médecin, véritablement attaché à l'auteur, le fit transporter dans sa propre maison pour l'avoir sous ses yeux, & le traiter avec plus de soin.

Je

Je renais pour chérir, pour honorer mon Roi,
Pour me vouer encore à la gloire des armes,
Pour être utile aux miens & m'attacher à toi.
Mes Amis sur mon sort ont répandu des larmes;
Je renais pour les voir & calmer leurs allarmes:
Mon cœur, flatté des preuves de leur foi,
Redoublera pour eux de zèle & de tendresse.
L'Amitié désormais, les Arts & la Sagesse,
Seront les Dieux qui me feront la loi:
Je renais pour goûter leur douce & sainte ivresse;
Pour méditer au sein d'une aimable paresse,
(Car désormais pour moi le vrai seul sera beau)
Pour bénir mon Auteur en dépit de *Lucrece* *;
Pour être enfin un homme tout nouveau.

* L'esprit n'est que matière, selon *Lucrèce*, & la Providence qu'un hasard.

Je suis, &c.

A Paris ce 26 Septembre 1771.

LETTRE VIII.

Diſcours, Combien les Lettres, loin d'affoiblir les vertus guerrières, fortifient la valeur & perfectionnent le courage; par M. le Chevalier de Juilly de Thomaſſin, Brigadier des Gardes du Corps du Roi, pour ſa réception à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres d'Angers.

EN même-temps que M. *de Juilly* faiſoit éclater en vers ſa reconnoiſſance pour M. *Mercier* ſon Médecin qui lui a rendu la vie & la ſanté, il remercioit en proſe l'Académie d'Angers qui l'a fait aſſeoir parmi ſes membres. Son Diſcours, Brochure *in*-8° de 30 pages très-bien imprimée, ſe trouve à Paris chez *Vente* Libraire des Menus-Plaiſirs du Roi rue & Montagne ſainte Géneviève. » Un Militaire, à

» qui vous ouvrez la carrière des Let-
» tres, ne doit s'y annoncer qu'en re-
» pouſſant les traits de la calomnie,
» qui les accuſe de nuire au courage
» comme aux mœurs. Impatient de
» juſtifier votre choix par mon zèle,
» j'oſerai, à l'exemple d'*Alcibiade*,
» combattre leurs ennemis ; j'oſerai,
» ſous vos auſpices, attaquer cette
» prévention gothique qu'on cherche
» à renouveller, & qui rappelleroit
» bientôt parmi nous l'indiſcipline, la
» licence & le fanatiſme. Enfin, je
» prouverai que, non-ſeulement les Let-
» tres ne font point dégénérer le cou-
» rage, mais qu'elles ne peuvent que
» le perfectionner en l'éclairant ; qu'el-
» les ne peuvent que lui faire chérir
» la vertu & rechercher la gloire, en
» lui facilitant les moyens de pratiquer
» l'une & d'acquérir l'autre. »

Tels ſont, Monſieur, le début & le plan du Diſcours de M. *de Thomaſſin*. L'auteur, qui ſemble n'avoir en vue que le célèbre paradoxe de l'illuſtre *Rouſſeau*, cherche par-tout à le réfuter. Il y réuſſit. Il prouve que l'aveugle inſtinct ne peut tenir lieu de prudence

& de magnanimité ; que les principes de la raiſon perfectionnée par la philoſophie, ne contrediſent point ceux de l'honneur, & que ce n'eſt point à la ſcience, mais à l'abus qu'on en fait qu'on doit attribuer cette corruption du cœur & ce dérèglement de l'eſprit dont le Citoyen de Genêve ſe plaint avec tant d'éloquence & de chaleur.

M. *Thomaſſin* traite ſon ſujet en Orateur Philoſophe qui ſçait également établir des principes & les développer, qui joint à la clarté du raiſonnement la richeſſe de l'expreſſion ; qui réunit toujours la Morale & l'Hiſtoire, ſources de preuves invincibles dont il ſe ſert avec tant d'avantage contre ſon redoutable adverſaire, & qui laiſſe enfin ſes lecteurs pénétrés de reſpect pour la cauſe qu'il défend. Ce n'eſt pas, Monſieur, que ſon Diſcours préſente ces grandes images, ces tableaux frappans, ces traits de feu, ces élans du génie, qui ſont ſi rares ; mais vous y trouverez des tours pleins de nobleſſe, des penſées vives, rendues avec vérité, une imagination féconde, un eſprit juſte, & ſur-tout beaucoup de facilité dans le

ſtyle. Voilà, Monſieur, en peu de mots l'idée que je me ſuis formée de ce Diſcours. En voici quelques morceaux; vous pourrez juger vous-même du talent de l'Orateur.

M. *Thomaſſin* voulant prouver que la ſcience eſt inſéparable de la ſolide valeur, développe ainſi ſa penſée. »L'expérience prouve aſſez que la ſeule » valeur ne conſtitue pas plus les talens militaires que la ſeule philoſophie ne fait les qualités morales. » Rome ignorante remportoit cependant des victoires, & publioit des » loix. Pourquoi? C'eſt qu'elle eut à » combattre des Nations encore plus » ignorantes qu'elle; c'eſt qu'en les » adoptant, après les avoir ſoumiſes, » elle dut les plier à ſes mœurs; c'eſt » que l'amour de la patrie & l'enthouſiaſme de la liberté qui l'animoient, » n'en formoient qu'une famille, & » qu'en développant dans les *Numas*, » les *Camillus*, les *Marcellus*, leurs talens naturels, ils y tenoient lieu de » talens acquis, & ſuffiſoient alors pour » faire des conquérans. Mais cette Ré» publique ſuperbe éprouva bientôt

» qu'il ne manquoit à *Mithridate* pour » la ſubjuguer, que d'être ſecondé par » des chefs auſſi éclairés & auſſi cou- » rageux que lui. Quelle fut la cauſe » qui décida dans la ſuite chez ces mê- » mes Romains, comme auparavant » chez les Grecs, une ſupériorité ſi » marquée ſur toutes les Nations, ſi » ce n'eſt l'amour des ſciences, qui, » en inſpirant celui de l'honneur, de- » vient la ſource de toutes les vertus? » Mais une trop longue ſuite de proſ- » pérités, en affoibliſſant cette noble » émulation qui faiſoit leur gloire, » énerva la conſtitution vigoureuſe de » leurs puiſſans Empires. Enivrés des » faveurs de la victoire, déja ils abu- » ſoient par un luxe inſolent des dé- » pouilles des vaincus; déja le cou- » rage & la philoſophie, qui n'étoient » plus que des vertus inutiles, laiſ- » ſoient la diſſolution des mœurs pré- » cipiter leur honte & leur ruine. A » peine leur ambition aſſouvie eut-elle » enchaîné l'univers, qu'ils crurent » pouvoir ſe repoſer à l'abri de leurs » trophées; ils s'endormirent ſur leurs » lauriers flétris par la molleſſe. Cepen-

» dant les Barbares, appellés par la
» vengeance & l'avidité, tentèrent de
» briſer leurs fers pour en charger leurs
» vainqueurs : ils l'osèrent ; & ces auſ-
» tères Républicains, devenus des Syba-
» rites efféminés, ne ſe réveillèrent
» qu'aux coups de la foudre qui ren-
» verſa pour jamais leur puiſſance &
» leur orgueil ; le monde ſurpris vit
» enfin ſes fiers conquérans ſe changer
» en lâches eſclaves. Seroit-il donc na-
» turel, Meſſieurs, de reprocher aux
» Sciences ce renverſement des inſtitu-
» tions qui étoient leurs chefs-d'œuvre,
» ce dérèglement des paſſions chez les
» peuples qu'elles avoient rendus plus
» ſages ? Non, ce n'eſt pas même à l'a-
» bus qu'ils en firent enſuite qu'on peut
» imputer ces révolutions étonnantes,
» effet trop naturel de l'inſtabilité des
» choſes humaines, ou de quelque vice
» de politique, que la prudence du Lé-
» giſlateur n'avoit ſçu écarter, ou que
» la foibleſſe avoit introduit. C'eſt, au
» contraire, à la dépravation des
» mœurs qu'on doit attribuer l'abus de
» la ſcience, & cette même dépravation
» à l'ignorance, qui en fut la vraie

» cauſe, puiſque c'eſt par les Barbares »
» qu'ils avoient ſubjugués, que les vain-
» queurs furent corrompus. Le courage
» eſt de tous les temps comme de tou-
» tes les Nations; mais c'eſt au ſçavoir
» à déployer le talent; c'eſt à l'art à faire
» triompher la vertu. Si cette multi-
» tude incroyable de Barbares qui tom-
» boit ſans ſe défendre ſous les coups
» de la Phalange ou des Légions, eût
» connu ſes forces & ſes reſſources,
» eût-elle ſuccombé ſous un ſi petit
» nombre de vainqueurs? L'Amérique
» ſi riche, ſi peuplée, eût-elle été en
» proie à la rapacité meurtrière de
» quelques brigands d'Europe? Et de-
» puis que les Sciences & les Arts ont
» pénétré juſques dans les glaces du
» Nord, vit-on le Ruſſe aguerri & poli-
» cé trembler encore devant l'intrépide
» Suédois, ou fuir devant l'audacieux Ot-
» toman!..... *Démoſthène*, dont l'élo-
» quence redoutable aux Macédoniens,
» armoit à ſon gré ſa patrie, n'eut plus
» de courage, il eſt vrai, quand il fal-
» lut la défendre de ſon bras; Chéro-
» née vit ſa fuite & ſa honte. *Dugueſ-*
» *clin*, au contraire, qui ne ſçavoit pas

» les premiers élémens des Lettres,
» vengea la ſienne par les plus beaux
» exploits. Des Provinces entières
» qu'il enleva ſur des uſurpateurs
» puiſſans atteſtent encore ſa vaillan-
» ce & ſa gloire. Conclura-t-on de-
» là que *Démoſthène* ne fut un ſoldat
» puſillanime que parce qu'il étoit un
» Orateur excellent, & que *Dugueſ-*
» *clin* ne ſe montra un Capitaine intré-
» pide que parce qu'il ne ſçavoit pas
» lire ? J'ouvre les faſtes des guerriers;
» je vois que, pour un lâche qui fut
» ſçavant, mille ſçavans furent des
» héros. Cependant ce *Démoſthène*, ſi
» courageux quand il falloit parler, &
» ſi foible quand il falloit combattre,
» ſçut pourtant, comme *Mithridate* &
» *Caton*, préférer la mort à l'eſclavage;
» &, par l'honneur de mourir libre, n'a-
» t-il pas bien expié la honte de n'a-
» voir pas combattu ? Si l'on doit aux
» principes de la ſageſſe & de l'honneur
» l'élévation de l'eſprit & la fermeté
» du courage, qui conſtituent le guer-
» rier philoſophe, qui ſçaura mieux
» ſouffrir, combattre & mourir que
» celui qui, auſſi pénétré qu'inſtruit

» de tous ſes devoirs, ſera digne de ce » nom reſpectable ? Les lauriers de Ma- » rathon, de Salamine & de Platée fu- » rent cueillis par des ſages ; & ce ne » fut qu'après des difficultés extrêmes » & des pertes effrayantes que *Xerxès*, » à la tête d'un million d'hommes, par- » vint à s'ouvrir ſur les corps ſanglans » de *Léonidas* & de ſes trois cens com- » pagnons, morts ſur leurs boucliers, le » paſſage des Thermopyles. Mais tel » peut-être n'eût été que brave, que la » philoſophie a rendu magnanime. *So-* » *crate*, ayant mérité le prix de la valeur » à la bataille de Potidée, le fit décer- » ner à ſon diſciple *Alcibiade* qui y » avoit été bleſſé. La valeur brutale d'un » Scythe eût-elle été capable de ce ſa- » crifice, qui fut comme naturel au Phi- » loſophe ? »

M. *Thomaſſin* ne ſe borne pas aux exemples de l'Antiquité. Les beaux ſiécles de la France lui en fourniſſent une infinité d'autres non moins frappans, mais qui ſont trop connus pour les rapporter ici. Ce morceau eſt terminé par un éloge de l'Ecole Royale Militaire qu'il appelle en confirmation de ſes

preuves. » ..... Et vous, déposés en leur » faveur (des Lettres), monumens » à jamais immortels de la bienfaisance » des Rois comme du plus tendre des » pères ; brillantes Ecoles de la sagesse » & de l'honneur, où, sous les yeux du » protecteur des Arts, du vainqueur de » Fontenoi, se forment les défenseurs » de la patrie! Oui, c'est là que la phi- » losophie, perfectionnant le courage, » lui apprend à ne rien entreprendre » sans la prudence ; que l'Histoire lui » fournit des exemples heureux d'opé- » rations ; que la Topographie lui dé- » crit les lieux où il doit se signaler ; » que la Tactique dirige ses mouve- » mens, ses révolutions, & forme ses » ordres de bataille. C'est là que le Gé- » nie lui fait connoître la construction, » l'attaque & la défense de ces forts or- » gueilleux, faits pour le protéger & » l'arrêter ; qu'à l'aide de la Géométrie » il lui enseigne à produire, à lancer » ces foudres, la dernière raison des » Rois * ; & que l'Eloquence encore » plus puissante l'instruit à soumettre

* *Ratio ultima regum.* C'est la devise de l'Artillerie.

» les peuples rebelles. C'eſt là que l'Art
» Nautique lui fait voir comme il lui
» prête des aîles, ainſi qu'aux Argo-
» nautes, pour franchir les mers; com-
» me l'Aſtronomie le conduit à travers
» les écueils & les orages par des rou-
» tes inconnues; comme la Géographie
» lui indique les régions, les tréſors
» qui doivent être ſes conquêtes. C'eſt
» là enfin qu'à l'imitation d'*Achille*, s'é-
» xerçant ſous d'autres *Chirons* à domp-
» ter des courſiers fougueux, à manier
» des armes terribles, la belliqueuſe
» jeuneſſe ſe diſpoſe par les jeux de la
» paix aux travaux de la guerre, &
» qu'elle devient le boulevard de l'Etat
» & l'appui de ſon Roi..... Ce n'eſt
» point dans une molle & faſtueuſe
» ignorance qu'on parvient à ſe rendre
» immortel. Les vertus de l'ame, com-
» me les talens du corps, demandent à
» être cultivés ſans ceſſe, & comme
» eux elles diminuent ſi elles n'aug-
» mentent. Oui, le courage, actif de ſa
» nature, dépérit dans le repos; l'oiſi-
» veté le charme & l'endort; la volupté
» le déſarme & l'enchaîne..... Appre-
» nez, Elèves de *Bellone*, que c'eſt à

» l'étude & au travail qu'eſt attaché
» l'honneur de vaincre. La carrière des
» armes n'eſt ſi brillante que parce
» qu'elle eſt difficile autant que dange-
» reuſe; ainſi que les pommes d'or,
» les palmes triomphantes croiſſent aux
» jardins des Heſpérides. Eſt-ce à des
» bras engourdis par une ſtupide indo-
» lence, ou énervés par de honteux plai-
» ſirs, à les moiſſonner? Des Sybarites
» les diſputeroient-ils aux *Héraclides?*

Quand l'Orateur prétend que les Sciences ſont également l'appui & le flambeau du courage, il n'entend point les Arts frivoles. » Obſervez, dit-il,
» jeunes guerriers, qu'il ſeroit dange-
» reux que le goût des Sciences & des
» Arts dégénérât chez vous en paſſion.
» Si trop d'éloignement pour l'étude
» vous laiſſeroit ignorer vos devoirs,
» trop d'ardeur auſſi pour elle vous les
» feroit oublier. Le bien tient le mi-
» lieu entre le défaut & l'abus. Gardez-
» vous d'ailleurs de confondre les genres
» d'étude. Que de lectures frivoles, de
» menſonges ſéduiſans, d'amuſemens
» licencieux, qui vous ſeroient d'au-
» tant plus nuiſibles qu'ils vous paroî-

» troient charmans ! Pour ſçavoir agir il » faut apprendre à penſer ; & ce n'eſt » que ſur les pas du génie & de la vé- » rité qu'il faut chercher cette lumière » précieuſe qui, en éclairant la raiſon, » élève le cœur & mène à la gloire. » Pourquoi nos voiſins ſont-ils pour nous » des rivaux ſi dangereux ? C'eſt que » peu ſuſceptibles de cet eſprit futile » qui préſide aux galanteries de ruelle » & aux intrigues de Cour, ils ſongent » moins à ſe rendre agréables par les » manières & les graces, que reſpec- » tables par le ſçavoir & la ſolidité ; » c'eſt qu'ils s'occupent plus des Arts » utiles, qui donnent de la vigueur au » courage, que des Arts de luxe qui » amolliſſent les ſentimens. Cepen- » dant, que l'amour du vrai ceſſe par- » mi nous d'être ſubordonné à l'incon- » ſéquence des modes, le goût des » Sciences à l'ivreſſe des plaiſirs ; & la » révolution nous rendra bientôt notre » ſupériorité naturelle ſur toutes les » Nations. » On auroit deſiré que l'O- rateur étendît davantage cette penſée, & qu'il nous peignît avec des traits plus hardis l'ignorance & la fatuité de ces

prétendus élèves de *Mars*, dont toutes les connoiſſances ſe réduiſent à porter avec grace des armes terribles dont ils redoutent également l'uſage & le pouvoir.

La Vie du Cardinal d'Oſſat, 2 volumes in-8°; à Paris chez Hériſſant le fils Libraire, rue des Foſſés de M. le Prince.

L'illuſtre Cardinal dont je vous annonce la vie, Monſieur, doit être placé dans les annales de l'Hiſtoire à côté des *Sixtes V*, des *Albéronis*, des *Ximénès*, des *Faberts*, &c, c'eſt-à-dire, dans la claſſe brillante de ces hommes ſinguliers que l'élévation du génie, l'éclat des talens, l'art de la politique & le bonheur des circonſtances ont portés du ſein de la pouſſière aux dignités de l'égliſe, aux honneurs de l'épée, aux miniſtères publics. Il doit paroître étonnant qu'entre tous les auteurs contemporains qui ont fait mention du Cardinal d'*Oſſat*, aucun ne s'accorde ſur le lieu de la naiſſance d'un homme

auſſi célèbre, & qu'aujourd'hui même on diſpute ſur ſon berceau comme ſur celui d'*Homère* ou ſur le tombeau d'*Alexandre*. *Amelot de la Houſſaye*, auquel nous ſommes redevables de l'édition la plus complette des *Lettres* du Cardinal, & qui nous a donné un abrégé de ſa vie à la tête de ces *Lettres*, paroît incertain ſur le lieu où il nâquit, & ſur l'état de ceux à qui il devoit le jour. L'opinion la plus probable, & que l'on peut même porter juſqu'à une entière certitude, c'eſt que le Cardinal d'*Oſſat* nâquit à la *Nogue* en *Maignac* *; car on trouve un acte paſſé à Leçtoure le 22 Avril 1559 entre un marchand de cette ville & M. d'*Oſſat*, par lequel ce dernier ſe charge de l'éducation de ſon fils. Ce traité écrit &

* Les Editeurs de Moréri d'où cet article eſt tiré ſe ſont trompés; la *Nogue* en *Maignac* ne ſe trouve dans aucun Géographe. Cette erreur vient probablement de ce qu'ils ont lu la *Nogue* pour *Larrogue*, & *Maignac* au lieu de *Magnoac*. *Larroque* eſt un petit bourg au païs des quatre Vallées en Gaſcogne, proche des Pyrénées.

ſigné par M. d'*Oſſat* lui-même eſt intitulé : *Traité fait entre Jeahn Pérez, marchand de la ville & cité de Lectoure d'une part, & M. Arnaud d'Oſſat de la Nogue en Maignac, d'autre part.*

Le jeune d'*Oſſat* ayant perdu ſes parens à l'âge de neuf ans, un gentilhomme du voiſinage nommé *Thomas de Marca*, touché de la misère de cet enfant, le retira chez lui, &, pour exciter l'émulation d'un neveu dont il étoit tuteur, il le fit étudier avec lui. Au bout de quatre ans M. *de Marca* le fit précepteur de celui auquel il n'avoit eu d'abord intention de le donner que pour émule. En 1562, entraîné par le deſir de s'inſtruire & de ſe livrer à l'étude des loix, il ſe rendit à Bourges pour y ſuivre les leçons du fameux *Cujas*. Deux ans après M. d'*Oſſat* eut occaſion de ſe faire connoître d'une manière brillante. *Jacques Charpentier* Docteur en Médecine, ayant donné un ouvrage dans lequel il combattoit la dialectique de *Pierre Ramus* ſon maître de philoſophie, l'attachement & la reconnoiſſance de l'élève lui mirent les armes à la main, & *Charpentier* à ſon

tout fut attaqué & réfuté avec autant d'éloquence que de solidité. Le Médecin atrabilaire, humilié par l'écrit d'un jeune homme, n'y répondit que par des invectives & des personnalités. Cette manière n'est pas assûrement la plus honnête ; mais c'est la plus courte & la plus facile. Nos Philosophes & leur Coryphée le sçavent très bien, & l'emploient tous les jours avec le plus grand succès. On croit que l'éclat de cette querelle ouvrit à M. d'*Ossat* la carrière de la fortune & des honneurs ; elle le fit plus particulièrement connoître du célèbre *Paul de Foix*, Conseiller d'Etat, Archevêque de Toulouse & Abbé d'Aurillac, homme très-sçavant & très-versé dans la Littérature. Les talens du jeune combattant & sur-tout ses vertus lui gagnèrent l'amitié de ce grand homme qui le retira chez lui & lui procura une charge de Conseiller au Présidial de Melun.

Quelques années après, M. *de Foix* fut envoyé à Rome ; M. d'*Ossat* l'y suivit. *Sixte V*, avec qui la France avoit à traiter, ayant renvoyé l'Ambassadeur de cette couronne à une Congrégation de

Cardinaux, M. d'*Oſſat* fit à cette occaſion un Mémoire qui fut admiré de toute la Cour Romaine. On diſoit publiquement que, ſi l'auteur de cet écrit demeuroit à Rome, il pourroit y parvenir aux premières dignités. M. *de Foix* étant mort ſur ces entrefaites, le Cardinal d'*Eſt* lui ſuccéda, & M. d'*Oſſat* continua de remplir la charge de Secrétaire d'Ambaſſade que lui avoit procurée M. *de Villeroi*, Secrétaire d'Etat, dont il avoit acquis l'eſtime. Ce fut principalement pendant ce temps là que ſes talens pour la négociation ſe développérent. Ses relations indiſpenſables avec les Cardinaux lui donnèrent une connoiſſance profonde des intérêts de la Cour de Rome & de ſa conduite dans les affaire qu'elle avoit à traiter avec les Princes de l'Europe. Les Ambaſſadeurs étrangers frappés de ſes lumières le conſultoient dans toutes les occaſions critiques.

Le Cardinal *de Joyeuſe* qui vint relever à Rome le Cardinal d'*Eſt*, ne tarda pas à reſſentir pour le Secrétaire d'Ambaſſade l'eſtime la plus vive ; il lui conféra en 1588 le Prieuré de S. Martin

du vieux Belleſme qui ſe trouva à ſa nomination. Peu après le Roi *Henri III*, par le conſeil du Cardinal, offrit à M. d'*Oſſat* la charge de Secrétaire d'Etat, vacante par la diſgrace de M. *de Villeroi* ſon protecteur. Il ſupplia Sa Majeſté de le diſpenſer d'accepter un emploi qui l'empêcheroit de le ſervir à Rome dans les affaires qu'il avoit entamées. La reconnoiſſance qu'il avoit pour le Miniſtre diſgracié fut le véritable motif d'un refus qui lui fit beaucoup d'honneur.

La juſtice que le Roi crut devoir exercer ſur les *Guiſes* ayant fort irrité *Sixte V*, ce Pontife publia un Monitoire contre le Monarque qui mourut ſans s'en être fait relever, & peut-être ſans en avoir été informé. En conſéquence, comme le Pape fit défendre de prier pour le repos de ſon ame, M. d'*Oſſat* compoſa un écrit pour la juſtification de ſon maître & la réhabilitation de ſa mémoire. Le refus qu'on faiſoit de prier pour le repos de l'ame de *Henri III*, portoit ſur la prétendue excommunication que ce Roi avoit encourue, ſoit par la mort du Cardinal *de Guiſe*,

ſoit par la détention de ſes complices Eccléſiaſtiques. Le Pape ſoutenoit que ces perſonnes n'étoient point ſoumiſes à la juriſdiction laïque. M. d'*Oſſat* oſa répondre que les conſtitutions canoniques ne comprennent pas les Rois dans leurs cenſures, à moins qu'elles ne les déſignent nommément ; que les Rois de France ont de tout temps le droit de juger même les perſonnes revêtues du ſacerdoce pour crime de lèſe-majeſté ; que quand *Henri III* n'auroit pas eu le même droit, la néceſſité où il ſe trouvoit de faire périr les *Guiſes* pour conſerver ſes jours & ſa couronne le mettoit à l'abri des cenſures Eccléſiaſtiques. Ces raiſons étoient excellentes ; la Cour de Rome ſeule les trouva mauvaiſes.

Clément VIII, Pontife plein de droiture & de religion, mais foible & livré aux Eſpagnols, étant monté ſur la Chaire de Saint Pierre, la Cour de France voulut ſçavoir quelles étoient ſes diſpoſitions à l'égard de l'abſolution que *Henri IV* ſollicitoit, & qu'on continuoit à lui refuſer malgré l'ab-

juration qu'il avoit faite à Saint Denis. M. d'*Oſſat*, qui dans l'abſence de l'Ambaſſadeur étoit le ſeul agent de la France à Rome, écrivit à ce ſujet à M. *de Piſani* une Lettre très-détaillée & très inſtructive. Celui-ci la fit voir au Roi qui y trouva tant de netteté, de juſteſſe, de prudence & de modeſtie, qu'il ſe détermina à lui confier le ſoin de ſes affaires à Rome; le Prince eut la bonté de lui écrire la Lettre ſuivante;

» M. d'*Oſſat*, l'aſſûrance que j'ai que » vous apporterez volontiers l'intelli» gence que vous avez des affaires de » la Cour de Rome & le crédit que » vous y avez acquis, au bien de mon » ſervice & de ce royaume, m'a mu de » vous écrire la préſente ſur l'occaſion » du voyage que mon Couſin le Duc *de* » *Nevers* va faire de ma part vers N. » S. P. le Pape, & par icelle vous prier » comme je fais de voir mon dit Cou» ſin le plus ſouvent qu'il vous ſera poſ» ſible pour vous employer pour mon» dit ſervice ſelon que par lui vous » ſçaurez être à propos; lui donnant » auſſi ſur ce les bons avis que vous

» connoîtrez y pouvoir aider & être » utiles en quelque chose ; vous assûrant » que le devoir que vous y rendrez vous » sera une acquisition de nouveau mé- » rite envers moi qui vous vaudra quel- » que bonne gratification & reconnois- » sance de ma part, & sur ce je prie » Dieu, M. d'*Ossat*, qu'il vous ait en » sa sainte & digne garde. Ecrit à » Melun le dernier jour d'Août 1593. » Signé *Henry*, & plus bas *Revol.* »

Le Duc *de Nevers* & M. d'*Ossat* trouvèrent le Pape extrêmement prévenu contre le Roi. Ce Pontife, trompé par les insinuations de la Cour d'Espagne, ne put s'empêcher de dire à l'Ambassadeur avec beaucoup d'émotion : » Ne » dites pas que votre Roi soit Catho- » lique ; je ne croirai jamais qu'il soit » bien converti si un Ange ne vient » me le dire à l'oreille. Quant aux » Catholiques qui ont suivi son parti » je ne les tiens pas pour désobéïssans » & déserteurs de la Religion & » de la Couronne ; mais ils ne sont » qu'enfans bâtards & fils de la servante ; » au contraire, ceux de la Ligue sont

» les vrais enfans légitimes, les vrais » arcs-boutans & même les vrais piliers » de la Religion Catholique. » Enfin la patience, la douceur & l'honnêteté de M. d'*Oſſat* triomphèrent des obſtacles que la hauteur & la fermeté déplacée du Duc *de Nevers* n'avoient fait qu'augmenter, & *Clément VIII*, après avoir indiqué des prières & des jeûnes publics, conſentit à donner l'abſolution ſolemnelle à *Henri IV*.

» On conſtruiſit dans la place de Saint » Pierre une eſtrade ſur laquelle étoit un » trône fort élevé deſtiné pour le Pape, » & tous les Cardinaux ſe placèrent deſ- » ſous lui. On commença la cérémonie » par la lecture du Décret de S. S.; on » lut enſuite la requête du Roi pré- » ſentée par ſes Agens qu'on fit entrer » alors. Ils ſe mirent à genoux & abju- » rèrent les erreurs du Calviniſme dans » la formule ordinaire. On fit auſſi la » lecture des conditions de l'abſolution; » après quoi Mrs *Duperron* & d'*Oſſat* » promirent au nom du Roi ſur les » Saints Evangiles qu'il perſévéreroit » dans la Religion Catholique, Apoſ-

» tolique

» tolique & Romaine, & accepteroit » les conditions qu'on venoit de lire. » Ils furent enſuite conduits au pied du » trône de S. S., où, s'étant mis à ge- » noux pour la ſeconde fois, les yeux » & la tête baiſſés, on récita le Pſau- » me *Miſerere*. A chaque verſet, le » Pape ayant à la main une petite ba- » guette, à l'imitation de celle que » les Romains appelloient *Vindicta* » & dont ils ſe ſervoient pour affran- » chir les eſclaves, en frappoit légère- » ment les Miniſtres du Roi, comme » il eſt d'uſage dans l'égliſe pour mar- » quer qu'on rend la liberté chrétienne » à ceux qui étoient liés par les cenſu- » res. Enſuite le Pape ſe leva, & » ayant récité tête nue les prières ac- » coutumées, il reprit ſa thiare, & s'é- » tant aſſis ſur ſon trône, il éleva la » voix & déclara qu'il donnoit, par l'au- » torité du Tout-Puiſſant, par celle des » bienheureux Apôtres S. *Pierre* & S. » *Paul*, & par la ſienne, à *Henri de* » *Bourbon* Roi de France, l'abſolution » des cenſures Eccléſiaſtique encourues » pour cauſe d'héréſie. On ouvrit alors

» par ordre du Pape les portes de l'é-
» glise de S. *Pierre* qui étoient restées
» fermées, & le Cardinal *de Sainte Sé-*
» *verine* conduisit les Ministres du Roi
» dans l'église où le *Te Deum* fut chanté
» avec un grand concours de tous les
» ordres de la ville. »

A l'Evêché d'Evreux, dont *Henri IV* avoit gratifié M. d'*Ossat*, ce Prince ajouta une place de Conseiller d'Etat. L'Evêque ne pouvant venir prêter le serment accoutumé entre les mains du Chancelier, comme il est d'usage, celui-ci lui permit de le prêter entre les mains de M. *de Luxembourg*. En 1599 M. d'*Ossat* fut décoré de la pourpre Romaine, à laquelle ses services, ses mœurs & l'étendue de ses connoissances l'appelloient depuis long-temps, & il eut la satisfaction de voir le Sacré Collège s'honorer de l'avoir pour membre.

Il est difficile d'exprimer à quel point le Cardinal d'*Ossat* possédoit le grand art de manier les esprits. Le Duc *de Bar* ayant épousé *Madame*, sœur du Roi, qui étoit Protestante & sa parente

à un degré prohibé, envoya à Rome un Ambaſſadeur pour obtenir une diſpenſe. *Clément* répondit *qu'on le mettroit plutôt en quatre que de l'engager à l'accorder.* Cependant le Cardinal s'étant mêlé de cette affaire délicate, en vint à bout & obtint la diſpenſe qui n'arriva en Lorraine qu'après la mort de la Princeſſe.

Je n'entrerai pas, Monſieur, dans le détail des diverſes négociations dont fut chargé le Cardinal d'*Oſſat*; vous en verrez le tableau dans la narration de ſon Hiſtorien, & vous admirerez par-tout une ame honnête, ſimple, ennemie des détours & des fourberies qu'on décore du nom de politique; mais parvenant à ſon but par ce mêlange de fermeté & de douceur qui gagne les eſprits & s'empare inſenſiblement des cœurs. Au milieu des occupations les plus importantes, l'Evêque-Cardinal penſoit à ſon troupeau; il y avoit établi un ordre & une diſcipline admirables; enſorte qu'il eſt difficile de décider ſi les talens du Négociateur étoient au deſſus des

vertus du Prélat. Peu de temps avant sa mort il résigna l'Evêché de Bayeux qu'on l'avoit forcé de prendre à la place de celui d'Evreux dont le revenu n'étoit pas à beaucoup près si considérable. Le Roi, touché du motif qui l'engagea à cette démission, voulut bien l'accepter sous la condition de douze mille livres de pension. Cette affaire étoit à peine terminée qu'il mourut, après une maladie assez courte le treize Mars mil six cens quatre, âgé de soixante-sept ans, six mois & vingt jours, étant né le 25 Août 1536. J'ai oublié de dire qu'on ne sçavoit de quelle profession étoit son père. Les uns en font un Opérateur; d'autres un Maréchal-Ferrant. Quoiqu'il en soit, cette Vie du Cardinal d'*Ossat*, m'a paru curieuse & fort bien faite. Vous lirez à la tête de l'ouvrage un *Discours sur la Ligue*, composé par le Cardinal lui-même. Cette pièce originale est très-intéressante, & mérite une attention particulière.

Je suis, &c.

A Paris ce 28 *Septembre* 1771.

LETTRE IX.

Lettres ſur la Théorie des Loix Civiles, où l'on examine entr'autres choſes s'il eſt bien vrai que les Anglois ſoient libres, & que les François doivent ou imiter leurs opérations ou porter envie à leur ſort; un volume in 12 de 272 pages, à Amſterdam, & ſe trouve à Paris chez Cellot Imprimeur-Libraire rue Dauphine.

VOUS connoiſſez, Monſieur, *La Théorie des Loix Civiles de M. Linguet* *; vous ſçavez que cet ouvrage a trouvé des Critiques qui l'ont peu ménagé. On a prétendu que l'éloge des Gouvernemens Orientaux & la préfé-

* Deux volumes *in*-12 à Paris chez *Deſaint* Libraire rue S. Jacques. Voyez *l'Année Littéraire* 1767, Tome I page 266.

rence que l'auteur ne balance pas à leur donner ſur les nôtres & même ſur celui d'Angleterre, étoit un apologie odieuſe du Deſpotiſme. On a été ſcandaliſé ſur-tout d'y trouver que l'*eſclavage eſt préférable à la domeſticité pour la portion des hommes qui ne vit que de ſon travail.* La première des Lettres que je vous annonce eſt deſtinée à juſtifier cette partie du Syſtême de la *Théorie des Loix*, & à repouſſer les conſéquences funeſtes qu'on affecte d'en tirer pour décrier le Livre & ſon auteur.

M. *Linguet*, dans un *Avertiſſement* Préliminaire, déplore avec autant de force que de raiſon notre miſérable Anglomanie » Les progrès de cette » contagion, dit-il, ont été d'une ra» pidité effrayante..... C'étoit d'a» bord leurs vers, leur philoſophie..... » que nous adoptions; mais bientôt » leurs mœurs, leur licence, leur eſ» prit de murmure & de ſarcaſme, » leurs uſages mêmes ſe ſont tranſplan» tés parmi nous. D'une admiration » folle pour le plus abſurde, le plus » inconſtant & le plus orageux de

» tous les Gouvernemens, nous avons » passé à l'envie forcenée d'imiter en » tout les individus qui ont l'impru- » dence orgueilleuse de s'en applaudir. » Livres, vie intérieure, spectacles, » équipages, plaisirs mêmes, tout a été » à l'Angloise..... Des farces atroces se » sont en même-temps emparées de » nos Théâtres ; nos auteurs ont ap- » pris à hurler les plus dégoûtantes, » les plus abominables rapsodies qui » ayent jamais deshonoré l'art des *So-* » *phocles* ; &, comme rien n'influe plus » sur les mœurs que les représenta- » tions théâtrales, ce que nous avons » gagné à cette révolution, c'est de » perdre entièrement la gaîté natio- » nale ; c'est d'empoisonner nos hu- » meurs de cette sombre contrainte, » de cette défiance concentrée, de ce » goût d'une crapule solitaire qui se » sont naturalisés à Londres parmi » les fumées sulphureuses du charbon » de terre, & les boues infectes qui en » baignent les rues. »

Pour se disculper du reproche d'être le fauteur du Despotisme, M. *Linguet* prétend qu'on l'a jugé sur des questions

de mots plutôt que sur le fond même de ses idées. Qu'on écarte, dit-il, pour un moment la dénomination flétrissante qui désigne ordinairement parmi nous les administrations Asiatiques, n'est-il pas vrai que, de toutes les formes de gouvernemens, la meilleure est sans contredit celle où la justice est plus prompte & plus égale, les Loix plus simples & plus respectées, le nom d'homme plus considéré dans la portion la plus nombreuse des êtres qui le portent, le peuple plus tranquille, les impôts moins onéreux, les vexations plus rares & moins impunies, le crédit des Grands moins redoutable, & leurs caprices moins tolérés ? Or, M. *Linguet* soutient que, sur tous ces points, les Gouvernemens Orientaux sont décidément supérieurs aux nôtres, & il en conclut que, bien loin de mériter le titre de *despotiques* & l'horreur qu'on y attache, ils ne sont dignes que d'admiration & d'éloges. En supposant que tous ces faits soient faux ou douteux, il en résultera que M. *Linguet* a loué une belle chimère, qu'il a mal connu les Gouvernemens de l'Asie, qu'il en

a tracé des portraits qui ne leur reſſemblent en aucune ſorte ; en un mot, , qu'il s'eſt trompé. Faudra-t-il pour cela le regarder comme le panégyriſte d'une adminiſtration monſtrueuſe ? Non, ſans doute, puiſqu'il n'aura fait que louer un Gouvernement qui ſeroit digne, en effet, des plus grands éloges, s'il étoit réellement tel qu'il ſe le figure.

M. *Linguet* obſerve que tous les écrivains qui ont parlé des différentes formes d'adminiſtration politique, ont imité les fleuriſtes qui n'eſtiment que la tête des tulipes, ſans prendre garde au pied qui les nourrit & à la tige qui les ſoutient. La multitude s'anéantit à leurs regards ; ils ne les fixent que ſur ceux que la fortune & les dignités élèvent au deſſus de la foule obſcure qui conſtitue la Nation. De là, ces éloges proſtitués aux adminiſtrations où les Grands bravent en paix le pouvoir des Loix ; delà cette eſpèce d'opprobre dont on ſe plaît à couvrir celles où le peuple eſt vengé avec éclat, par les mains du Prince, de l'injuſtice de ſes oppreſſeurs.

M. *de Monteſquieu* diſtingue trois ſortes de Gouvernemens : *Le Républicain où le peuple en corps ou ſeulement une partie du peuple a la puiſſance ſouveraine* ; *le Monarchique où un ſeul gouverne, mais ſelon des Loix fixes & établies* ; *le Deſpotique où un ſeul, ſans loi & ſans règle, entraîne tout par ſa volonté & par ſes caprices.* Sur quoi M. *Linguet* obſerve, 1° qu'il n'y a point de République quand une partie du peuple ſeulement a la ſouveraine puiſſance. 2°. Qu'il n'y a point de Monarchie quand celui qui gouverne eſt aſtreint à des Loix fixes & établies, parce que dans ce cas il y auroit une puiſſance au deſſus de lui. 3°. Enfin, que le Deſpotiſme n'eſt pas un Gouvernement caractériſé, puiſque, ſuivant la définition de M. *de Monteſquieu*, il eſt de ſon eſſence de n'avoir ni *loi* ni *règle*. » De » cela ſeul que les Royaumes de l'Aſie ſont régis, de l'aveu de M. *de* » *Monteſquieu*, *par des coutumes qui y* » *tiennent lieu de Loix*, de cela ſeul » qu'il y a un Souverain légalement » conſacré, une autorité légalement » reconnue, il s'enſuit qu'ils ſont

» compris dans la circonférence heu-
» reuſe dont la Monarchie fait un
» point & la Démocratie l'autre. De
» cela ſeul il ſuit qu'il ne faut pas
» les confondre avec les Etats deſpo-
» tiques, ni croire leurs conſtitutions
» infectées de cet horrible poiſon dont
» elles ſont plus exemptes peut-être
» qu'aucune autre. »

Qu'eſt ce donc que le Deſpotiſme? Selon M. *Linguet*, » il naît invincible-
» ment d'une République ou d'une
» Monarchie à l'inſtant où, par la loi
» générale, il faut qu'elles éprouvent
» une décadence involontaire; il eſt
» produit par la confuſion des Loix,
» par l'oubli des vertus, par l'envie de
» ſe venger ou de s'aggrandir..... Sous
» cette adminiſtration horrible, qui eſt
» la caducité, la putréfaction d'un
» Etat, ce qui la rend à charge aux
» peuples, ce n'eſt pas la réunion du
» pouvoir dans les mains d'un ſeul
» homme; c'eſt, au contraire, ſa diſ-
» perſion dans toutes les mains; c'eſt
» l'oubli des Loix, c'eſt le défaut
» d'une main ferme & vigoureuſe
» qui aſſujettiſſe également toutes les

» parties de l'Etat & les empêche de » ſe déplacer. Le Deſpotiſme eſt ſi » peu un Gouvernement en forme, » qu'à l'inſtant où il exiſte il n'y a plus » de forme de Gouvernement. » La République Romaine éprouva ſouvent les horreurs de ce genre de Deſpotiſme dans les diviſions du Sénat & du peuple, toutes les fois que les Tribuns ambitieux parvinrent à troubler l'Etat ſous le prétexte ſpécieux de défendre les droits des citoyens. Les temps des *Scylla* & des *Marius* & les deux Triumvirats offrent des exemples frappans des ravages qu'il produit.

En Aſie le Prince eſt le mobile unique de l'adminiſtration, comme la Divinité l'eſt de l'univers. Sa main toujours étendue ſur les dépoſitaires de ſa puiſſance, les frappe au moindre ſoupçon de prévarication & d'injuſtice. Un ſimple avis, une plainte portée par le dernier des ſujets, eſt capable de perdre le Viſir le plus abſolu. Sa fortune & ſa vie ſont, dans les mains du Maître qui l'a placé, les garants de ſa conduite. Il peut tomber, il peut les perdre l'une & l'autre au moindre ſigne.

Son élévation, loin de lui promettre l'impunité, lui remet ſans ceſſe devant les yeux les périls qui menacent ſa tête. Toute ſa grandeur apparente n'eſt rien en comparaiſon de ſa foibleſſe réelle. S'il oſe abuſer des prérogatives de ſa place, ſon châtiment eſt infaillible & ſa chûte ne peut être qu'effroyable. Ce contrepoids ſalutaire manque aux hommes puiſſans dans les Gouvernemens Européens. Quiconque eſt élevé au deſſus du peuple, eſt preſqu'aſſûré de faillir impunément. Son rang eſt ſa ſauvegarde. Une diſgrace momentanée, un exil ſans opprobre & ſans rigueur, ſouvent moins encore, eſt pour l'homme en place la punition ordinaire de procédés qui coûteroient la vie à un homme obſcur. Dans ces adminiſtrations ſi douces, les barrières élevées contre l'injuſtice deviennent favorables à la fraude, à l'avarice, à l'opulence qui oppriment la pauvreté timide & ſans appui. La chicane & les formalités qui lui ſervent de rempart, ſont moins une reſſource pour le foible, qu'un obſtacle qui ſuſpend, détourne ou anéantit à ſon préjudice le cours & l'impartialité des Loix.

L'absurde préjugé où nous sommes que chez les Orientaux il n'y a point de propriété reconnue, que tous les biens sans exception appartiennent au Prince, qu'il engloutit toutes les possessions, & que ses sujets ne jouissent & ne possèdent qu'autant & aux conditions qu'il lui plaît, ne contribue pas peu à nourrir parmi nous l'horreur de leur prétendu despotisme. Mais cette opinion est formellement démentie par leur Loi & par le récit des voyageurs éclairés. L'auteur cite à ce sujet un passage de l'Alcoran qui lève tous les doutes. Il prouve, par un passage de *Tavernier*, qu'on y respecte jusqu'au scrupule le bien d'un étranger mort sans enfans, & conclut que leur législation, que nous osons mépriser sans la connoître, est infiniment plus pure, plus égale & plus équitable que la nôtre, encore deshonorée par les droits honteux d'*aubaine*, de *bris* & *naufrages*, d'*épaves*, &c, qui légitiment & consacrent l'injustice. Tout absolus que sont les Monarques de l'Orient, la propriété leur est toujours sacrée, au point qu'ils n'osent, même dans l'em-

portement de leurs passions, y porter la moindre atteinte. » Ouvrez *Chardin*; » considérez y le grand *Abbas*, au nom » duquel les *Kams* les plus puissans » rentroient dans la poussière; il brû- » loit d'envie d'élever une mosquée; » c'étoit, suivant sa Religion, une » œuvre sainte, & suivant les préjugés » de son païs le dernier degré de » gloire auquel pût s'élever un Con- » quérant. Pressé par la passion de se » signaler, pour jouir plus prompte- » ment du plaisir de s'admirer dans ce » monument de ses exploits, il avoit » fait dépouiller plusieurs autres mos- » quées de leurs marbres, de tous leurs » ornemens intérieurs pour en enri- » chir la sienne. Qui croiroit que cette » précipitation sacrilège vint échouer » auprès d'une chaumière appartenante » à une vieille femme? On avoit be- » soin de ce recoin pour completter » l'édifice. La propriétaire refusoit de » vendre. L'emportement du Souve- » rain avoit sans scrupule outragé les » temples consacrés à son Dieu; il » respecta l'idole de la propriété dans » la cabane de l'indigence. Ce Sophi

» ſi cruel, ſi abſolu, qui faiſoit écor-
» cher vifs des Viſirs prévaricateurs,
» s'humilia devant une femme octo-
» génaire ; il fit agir des *Mollas* qui la
» flattèrent ; on la prit par l'eſpérance
» & par l'avarice ; on lui donna une
» groſſe ſomme ſur la terre, & la pro-
» meſſe d'un équivalent ſans bornes
» dans le Ciel. Elle céda volontaire-
» ment ſon terrein ; & la moſquée du
» plus impérieux, du plus fier de tous
» les Deſpotes de l'Aſie, ne fut ache-
» vée que parce que la plus abjecte
» de ſes vaſſales voulut bien y donner
» ſon conſentement. » Cet exemple eſt ſans replique.

L'auteur paſſe delà aux uſages de l'Aſie & aux détails de la vie domeſtique des Princes. Tout y reſpire la ſimplicité, la bonté, l'humanité. La levée des impôts n'a rien de rigoureux ; on n'y tend point des piéges à l'intérêt des contribuables pour les rendre criminels, & les fraudes n'y ſont punies que par un ſurcroît de taxe ; l'honneur & la vie des ſujets n'y entre point. Si la ſtérilité afflige un canton, le peuple y eſt ſoulagé de tout l'impôt :

Le ſoldat eſt bien payé, bien vêtu, bien nourri. Le pauvre qui voyage rencontre dans ſa route des arbres plantés exprès pour tempérer l'ardeur du ſoleil, des hommes entretenus pour le deſaltérer, & le ſoir un Caravanſerai où il entre ſans argent avec l'aſſûrance d'y trouver un abri commode & des moyens de ſubſiſtance qui ne ſçauroient lui manquer. Cette légiſlation impartiale, douce & humaine, ces uſages reſpectables, la tranquillité des peuples, leur obéiſſance, ſource & gage immortel de leur bonheur, méritent ſans contredit les plus grands éloges, & l'on eſt forcé d'avouer que, ſi les Gouvernemens Orientaux ſont tels que M. *Linguet* les peint d'après le récit des voyageurs, la plûpart des nôtres ſeroient trop heureux de leur reſſembler.

Quelle différence entre ce tableau & celui que l'auteur trace du Gouvernement de l'Angleterre! Bien loin d'applaudir avec nos reptiles Philoſophes à cet équilibre ſi vanté des trois pouvoirs, il fait voir, au contraire, qu'il

ne ſçauroit y avoir de conſtitution plus défectueuſe. Un Gouvernement toujours orageux; trois pouvoirs qui luttent ſans ceſſe l'un contre l'autre, plutôt pour leur intérêt propre que pour celui de la Nation; des Repréſentans du peuple vendus à la faveur de la Cour; un labyrinthe de formes qui invitent au crime par l'eſpoir de l'impunité; des ſatyres encouragées par la licence; une tolérance folle qui multiplie les diſputes, les préjugés & les écrits ſéditieux, qui nourrit le goût de l'indépendance, l'éloignement pour la ſoumiſſion, la haine de l'autorité, & prépare les eſprits à des révolutions qui menacent les particuliers & le Trône; des mœurs atroces & corrompues; des ſpectacles avilis par des ſcènes d'horreurs & de ſcandale; une légiſlation inconſéquente & qui ne tend qu'à favoriſer le brigandage; la ſûreté publique immolée au délire d'une liberté prétendue; des Loix dignes des *Buſiris* & des *Procuſtes*: voilà l'Angleterre; voilà cet Etat ſi vanté, & le peuple qu'on nous donne pour

le plus humain & le plus Philoſophe ! Je vous invite, Monſieur, à lire ſur tous ces points l'ouvrage même, qu'on ne peut qu'affoiblir en l'analyſant. » Je » n'exige pas, conclut l'auteur, que » nous gémiſſions de n'être pas nés » Turcs ou Perſans : nous ſommes » François ; ce nom, quand nous le » voudrons, en vaudra bien un autre ; » mais rendons du moins graces à » Dieu de n'être pas nés Anglois. »

Cette Lettre eſt ſuivie de cinq autres, relatives à divers ouvrages du même auteur. La première a pour objet un paſſage du *Traité des Canaux Navigables* ; la ſeconde & la troiſiéme portent ſur l'Economie politique & le commerce des bleds ; la quatriéme ſur la diverſité des poids & des meſures que M. *Linguet* deſire de voir rappeller à l'uniformité ; la cinquiéme enfin contient la juſtification de l'*Hiſtoire des Révolutions de l'Empire Romain.* Cette dernière Lettre eſt ſuivie d'Extraits que l'auteur a cru devoir remettre ſous les yeux de Public pour ſe juſtifier du reproche qu'un Critique au-

dacieux a osé lui faire d'avoir voulu réhabiliter la mémoire des *Caligulas* & des *Nérons*, d'avoir prostitué des éloges à *Tibère*, d'avoir tenté de faire de *Titus* & de *Marc-Aurèle* des scélérats; enfin, de s'être piqué de devenir le panégyriste de tous le monstres que l'Histoire déchire, & le détracteur de toutes les vertus de ceux dont elle a conservé le souvenir. Ces *Extraits* démentent, de la manière la plus authentique, ces reproches injustes, & couvriront d'un opprobre éternel l'écrivain effronté qui a osé les mettre au jour. Vous y verrez que *Tibère* y est peint sous les traits qui caractérisent une méchanceté profonde, une scélératesse réfléchie. L'auteur n'hésite pas à le mettre audessus de *Néron* pour la noirceur & la corruption. Il dépeint *Caligula* comme un fou cruel, & *Néron* comme un tyran impur, comme un monstre de lubricité & de barbarie. Il dit de *Titus* qu'il a mérité d'être le modèle des Souverains bienfaisans, comme *Alexandre* celui des Rois guerriers; qu'en descendant

au tombeau, ſes oreilles ne furent frappés que par des actions de graces ; que ſon caractère ne ſe démentit point, même dans les bras de la mort, & que ſes derniers ordres furent des bienfaits. Enfin, les portraits qu'il trace de *Trajan* & de *Marc-Aurèle* ne ſont ni moins fidèles, ni moins propres à nourrir dans l'eſprit des lecteurs l'eſtime & la vénération que la Poſtérité leur a vouées. Voici comme il parle du dernier: » *Marc-Aurèle* a toujours » été & ſera toujours regardé comme » un Prince infiniment eſtimable. Il » a eu le mérite, rare parmi ceux qui » commandent, d'apprécier le ſang des » hommes. Il mettoit en pratique à » cet égard les maximes de la Philo» ſophie qu'il avoit tant étudiée..... » Ce qui le diſtingua le plus, ce fut » la bonté, l'indulgence, le deſir d'eſ» ſuyer les larmes & de calmer tous » les maux de ſon Empire. C'eſt à ce » titre que la poſtérité le révère. C'eſt » par là qu'il a mérité l'éloge de tous » les ſiécles, & que ſon nom eſt par» venu à exciter encore de nos jours

» autant d'attendriſſement que de reſ-
» pect. »

Je me réſerve à vous parler du Syſtême de M. *Linguet* ſur le Commerce des bleds en vous rendant compte de ſa *Réponſe aux Docteurs Modernes*, ouvrage que je me propoſe de vous faire connoître inceſſamment. Cette production importante, de même que celle dont je viens de vous entretenir, ſoutient parfaitement l'idée avantageuſe que le Public impartial a conçue des talens de M. *Linguet*. On lui deſireroit un peu plus de choix dans ſes métaphores, un peu plus de goût dans ſa manière d'écrire, un peu moins de dureté dans ſes critiques. Mais vous lui trouverez toujours une élocution rapide, enrichie de figures vives & hardies, des vûes profondes, un raiſonnement qui monte par degrés & s'élève juſqu'à la démonſtration, des idées nettes & préſentées avec tout l'art imaginable; en un mot, tout ce qui caractériſe l'eſprit, l'imagination, l'enthouſiaſme; & vous en conclurez que, ſi M. *Linguet* a encore des détracteurs qui

s'efforcent d'obſcurcir ſa réputation Littéraire, c'eſt bien moins à ſes prétendus paradoxes qu'il les doit qu'à l'ardeur de ſon courage & à la ſupériorité de ſes lumières. Ses ennemis n'ont pû lui pardonner ni la chaleur de ſon éloquence, ni le mépris qu'il affecte pour cette ſecte orgueilleuſe & turbulente qui, depuis vingt ans, ſous le nom de Philoſophie, ſemble s'être fait un devoir ſacré & une gloire cruelle d'allarmer la politique, de combattre la Religion, & de perſécuter avec fureur quiconque a la témérité de ſe produire, ſans ſon attache, dans la carrière des Lettres.

Horace de M. l'Abbé Valart & quelques autres ouvrages mis au rabais.

Le Sieur *Edme* Libraire *rue des Carmes au Collège de Preſles près de la Place Maubert*, vient d'acquérir ce qui reſtoit de la belle édition d'*Horace*, un volume *in*-8° donnée par M. l'Abbé *Valart*; il avertit les amateurs qu'au lieu de ſept livres relié que ſe vendoit ce

volume, il le donnera pour cinq livres relié & pour quatre livres broché aux perſonnes qui le prendront d'ici au premier Mai 1772.

Il poſsède auſſi dans ſon magaſin quelques exemplaires de trente-ſix volumes de M. *Duguet*, qui ſont *Explication des Rois*, ſept volumes; d'*Iſaïe*, ſept volumes; *De la Paſſion*, quatorze volumes; de *Job*, quatre volumes; du *Pſautier*, un volume; *Manuel de Piété*, un volume; *Maximes & Avis*, un volume; *Epîtres de S. Paul*, un volume. Ils ſe vendoient ſoixante-dix livres en feuille; il les donnera pour vingt-quatre à ceux qui les prendront tous, & à une livre le volume aux perſonnes qui demanderont quelqu'un de ces ouvrages ſéparément. Le Sr *Edme* vend également toutes ſortes de Livres & achète des bibliothèques. Il prévient qu'il ne répondra qu'aux Lettres qui auront été affranchies.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30 Septembre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

*Lettres sur la Mythologie, dans lesquelles on rapporte les opinions des Anciens en matière de Religion, les pratiques & les cérémonies qui y ont rapport, & où l'on développe le sens le plus caché & le plus mystérieux des Fables du Paganisme; par M. Blackwell, auteur des Recherches sur la Vie & les Ecrits d'Homère, traduites de l'Anglois par M.***, 2 volumes in 12; à Paris chez Hérissant fils Libraire rue des Fossés de M. le Prince.*

L'Objet de ces *Lettres* est de prouver, que ceux des Anciens qui avoient de l'es-

prit & des lumières ne croyoient pas que leurs Dieux fussent des hommes réels, & ne prenoient pas au pied de la lettre tout ce qu'on disoit de leurs qualités personnelles & de leurs aventures; mais que ces Dieux, dans l'esprit des premiers Philosophes, représentoient les différentes parties & les puissances de la Nature. L'auteur entreprend d'expliquer plusieurs de ces emblêmes d'après les Planches qui accompagnent *les Recherches sur la Vie d'Homère.* Voici, par exemple, ce qu'il prétend que les Anciens Sages entendoient par le Dieu *Pan* & la Déesse *Vesta.* » *Pan*, comme » le mot le signifie, est l'ancien em» blême de toutes choses: il représente » l'univers, & il passoit chez les An» ciens pour le premier & le plus an» cien des Dieux. Sa figure est le por» trait de la Nature, & représente » cette apparence grossière qu'elle » avoit jadis, & que j'ai décrite ci» dessus. Sa robe tachetée de léopard » représente le firmament; sa personne » est composée de différentes parties » qui tiennent de l'homme & de la » bête; il est moitié homme & moi-

» tié chèvre, de même que l'Univers
» eſt compoſé d'un eſprit qui gouverne
» toutes choſes, & d'élémens contrai-
» res & prolifiques, ſçavoir, le feu,
» l'eau, la terre & l'air. Il aime à
» courir après les Nymphes, parce que
» la plûpart des productions ne peu-
» vent acquérir leur maturité ſans l'hu-
» midité; & ſemblable à l'*Alma Parens*,
» il eſt extrêmement enclin à la géné-
» ration. Suivant les Egyptiens & les
» plus anciens Sages de la Grèce, il
» n'a eu ni père ni mère, mais il eſt
» né de *Démogorgon*, au même inſtant
» que les Parques fatales: par où ils
» ont voulu dire que l'Univers a été
» produit par une puiſſance qui leur
» étoit inconnue, & a été formé con-
» formément aux relations inaltéra-
» bles & aux aptitudes éternelles des
» choſes, les filles de la *Néceſſité*. Mais
» ſon ſymbole le plus ſignificatif &
» qui exprime le mieux ſa conſtitution
» divine & harmonieuſe, eſt la flute
» dont il joue, laquelle eſt compoſée
» de ſept tuyaux inégaux, mais telle-
» ment aſſortis entr'eux qu'ils pro-
» duiſent l'harmonie la plus parfaite.»

Pour la Déeſſe *Veſta*, elle étoit honorée ſous deux titres différens; les Prêtres de l'Orient la regardoient comme le pouvoir caché du feu ou l'eſprit qui vivifie le globe terreſtre. Mais les Européens l'adoroient comme le ſiége permanent & inébranlable des Dieux & des hommes, comme la terre même, &, par une tranſition aiſée, comme le ſol natal d'une nation ou comme l'habitation fixe d'une famille. L'auteur donne des preuves de ces deux opinions. Il n'a pas de peine à montrer que *Veſta*, comme feu éternel & ſacré, étoit adorée avec le plus profond reſpect, & les cérémonies les plus pompeuſes par toutes les Nations Orientales. Quant à l'autre opinion, il cite ces deux vers d'*Ovide* :

Veſta eadem eſt & Terra, ſubeſt vigil ignis utrique;
Significant ſedem terra focuſque ſuam,

Veſta, ſelon le ſçavant *Poſſidonius*, apprit la première aux hommes l'art de bâtir, & delà vient qu'on la place toujours dans l'intérieur des maiſons pour protéger l'édifice & les perſonnes qui

l'habitent. » Le maître des Dieux, dit » *Platon*, le bienfaisant *Jupiter*, marche » à la tête monté sur un chariot ailé pour » voir & diriger toutes choses ; après » lui viennent les autres Dieux & les » Démons rangés en deux files : mais » *Vesta* seule reste au logis. »

Après ces explications, l'auteur observe très-sensément la ressemblance qui se trouve entre la superstition des Anciens & celle des peuples modernes. Combien, dit-il, n'y a-t-il point de prophéties, de paraboles qui choquent lorsqu'on les prend, comme le vulgaire, dans le sens littéral, & que les Sçavans expliquent dans leur véritable sens ? Ce même vulgaire cependant se moque d'un Egyptien qui adoroit la figure emblématique d'une Divinité représentée avec une tête de chien, de faucon ou de loup. On s'imagine que les Egyptiens instruits croyoient que leurs Dieux avoient réellement ces figures monstrueuses ; que le Dieu *Pan*, par exemple, avoit des pieds de chèvre, & qu'ils adoroient cet animal comme un Dieu. Le peuple, à la vérité, avoit adopté ces ridicules superstitions : mais

il n'en étoit pas de même des Sages & des Magiſtrats éclairés. La preuve que l'auteur en donne eſt cette Hymne d'un Prêtre de Mendès au Dieu *Pan*. En effet, rien n'eſt plus ſublime ni plus philoſophique.

Hymne à Pan.

» Je t'invoque, ô *Pan*, & ſous ton
» nom le Dieu tout-puiſſant, la Nature
» univerſelle, la Terre qui nourrit tou-
» tes choſes, & le feu éternel; car ce
» ſont là tes membres, ô puiſſant *Pan*.
» Viens, ſource heureuſe du mouve-
» ment, qui ramènes les ſaiſons tour
» à tour..... autour de la génération,.....
» Enthouſiaſme divin, & tranſport qui
» échauffes & vivifies l'ame! Tu habites
» parmi les aſtres, & tu règles la ſym-
» phonie de l'Univers par tes chants mé-
» lodieux : c'eſt de toi que viennent
» les ſonges, les viſions & les frayeurs
» ſubites qu'éprouvent les mortels.....
» Tu te plais parmi les rochers, les fon-
» taines & les pâturages de la terre!
» Rien n'échappe à tes regards.....
» Scrutateur de toutes choſes..... tu te

» plais à entendre l'écho de ton harmo-
» nie éternelle. Dieu engendré du tout,
» & qui engendres à ton tour toutes
» choſes! Toi que l'on invoque ſous
» différens noms. Maître ſouverain du
» monde!... qui donnes l'accroiſſement,
» la fertilité & la lumière à toutes cho-
» ſes..... qui habites dans le fond des
» grottes..... redoutable dans ton cour-
» roux, vrai *Jupiter* à doubles cornes.
» C'eſt toi qui as fixé la terre; tu fais
» ſentir ton pouvoir à la mer; l'Océan
» t'obéit, & il n'eſt pas juſqu'à l'air &
» au feu qui ne reconnoiſſent ta puiſ-
» ſance. Tous ces élémens ſuivent la
» route que tu leur preſcris, malgré
» l'inconſtance de leur nature, & four-
» niſſent aux hommes la nourriture dont
» ils ont beſoin. Reçois, ô ſource ſa-
» crée de nos plaiſirs & de nos tranſ-
» ports, nos vœux avec notre encens;
» fais que nous terminions heureuſe-
» ment notre carrière, & éloigne de
» nous tout ce qui peut nous allar-
» mer. »

Dans une *Lettre* fort intéreſſante ſont détaillées les différentes eſpèces de Mythologie & les moyens que cette

grande maîtreſſe des hommes employoit autrefois pour former leur eſprit & règler leurs mœurs. Outre les métaphores des Orientaux & les apologues d'*Eſope*, il y en avoit une troiſiéme eſpèce qui conſiſtoit dans *la repréſentation matérielle de la Vertu & du Vice*. En voici un exemple qui renferme une très-belle morale. C'eſt le *Temple de l'Honneur* qui n'avoit aucune entrée, & dans lequel on ne pouvoit s'introduire que par le Temple de la Vertu. Une autre branche également myſtérieuſe & ſignificative étoit celle que l'on peut proprement appeller la *Mythologie Rituelle*. Elle étoit accompagnée de certaines formules pieuſes & de paroles efficaces. Elle conſiſtoit principalement dans l'*action*, c'eſt-à-dire, dans la pratique de certaines cérémonies inſtituées pour honorer un Dieu ou un Héros, ou pour indiquer les devoirs moraux de la vie. Les préceptes de *Pythagore*, qu'il avoit puiſés chez les Egyptiens, ſuffiſent pour montrer l'eſprit & le but de cette Mythologie pratique. *N'attiſez pas le feu avec le glaive*, dit ce Philoſophe; *ne*

peſez pas ſur le fléau de la balance, ne vous aſſeyez pas ſur le boiſſeau : c'eſt à-dire, ne touchez point d'armes pendant que vous êtes en colère & que la paſſion vous tranſporte ; reſpectez la juſtice dans toute votre conduite, & ſongez au lendemain, &c.

Une autre *Lettre* développe le ſyſtême des anciens Sages ſur le débrouillement du chaos & la création de l'univers ou génération des Dieux qui ſont autant de repréſentations ſéduiſantes de la nature. Il n'y a point à craindre, dit l'auteur, que notre imagination ſoit ſéduite ou notre jugement corrompu par les alluſions de la Mythologie. Un préſervatif fort ſimple eſt de réfléchir que ce ſont des fables qui ne ſignifient rien par elles-mêmes qu'autant qu'elles renferment un ſens caché. Elle a d'ailleurs un autre avantage qui empêche qu'on ne ſoit trompé : c'eſt la facilité de ſe plier à toutes ſortes de ſujets, & d'éclaircir indiſtinctement les opinions les plus oppoſées. Là deſſus M. *Blackwel* nous donne un exemple des différentes formes qu'elle prend ſur le même ſujet, ſur l'amour. Suivant les

uns » il a des aîles ; il reſte toujours en-
» fant ; il s'élève autant qu'il lui plaît ;
» il eſt armé d'un arc & de flêches, &
» il porte un flambeau à la main. « Se-
lon les autres, » ni les Peintres, ni les
» Sculpteurs, ni les Fondeurs n'ont ja-
» mais connu ſa nature, & il ne s'eſt ja-
» mais trouvé d'hommes qui ayent ſçu
» repréſenter la figure & les qualités de
» ce Dieu changeant ; car il n'eſt ni
» mâle, ni femelle, ni Dieu, ni hom-
» me, ni inſenſé, ni ſage ; mais, étant
» un compoſé de différens ingrédiens,
» il prend mille formes différentes &
» change de figure auſſi ſouvent qu'il
» lui plaît. Il eſt intrépide comme un
» Héros & timide comme une femme,
» ſtupide comme un idiot & ruſé com-
» me un politique ; &c. »

En voyant dans *Jupiter*, comme les anciens Mythologiſtes, l'Ether ou le feu pur & inviſible qui pénètre & ſe répand par tout, la ſource de la génération, le principe de la vie, & dans *Junon*, l'air, cette maſſe active dans laquelle les ſemences de chaque choſe paroiſſent être cachées, prêtes à paroître & à ſe reproduire lorſqu'elles rencontrent une

matrice convenable, on trouve le vrai fondement du mariage que les Poëtes font contracter aux Dieux malgré leur parenté. » Il n'eſt pas étonnant que ce » puiſſant agent qui possède toutes les » formes néceſſaires pour entretenir » la génération, prenne des milliers » de formes différentes pour arriver » à ſon but, & ſe transforme dans » les figures des animaux qui peuplent » la terre & la mer ; ni que la maſſe » active qui environne notre globe, » je veux dire l'air dont l'élaſticité pro- » duit des effets ſi ſurprenans à l'ap- » proche du feu, ſoit ſouvent en guerre » avec ſon mari ; les fréquens adultères » de cette puiſſance générative & les » querelles continuelles qu'elle a avec » ſon époux ne ſcandaliſent plus. Si » l'on conſidère dans quelle ſaiſon de » l'année l'air eſt le plus impregné de » ſemence aërienne, que toute la na- » ture eſt enceinte & incline à la » génération, on ne ſera pas ſurpris » que le Coucou ſoit l'oiſeau de *Junon* » & qu'il ſurmonte ſon ſceptre à Argos, » ni que *Jupiter* ſe ſoit transformé en » ce meſſager du printemps la première

» fois qu'il jouit de ſon épouſe. »

Des contradictions mêmes qui choquent lorſqu'on examine ſuperficiellement la Mythologie diſparoiſſent quand on y fait plus d'attention. On donne à *Jupiter* les épithètes de *bienfaiſant* & de *nuiſible*, de *libérateur* & de *deſtructeur*? Comment rapprocher ces extrêmités, ſi ce n'eſt en ſe rappellant ce que diſent de l'Ether les Anciens Philoſophes; qu'il eſt également propre à produire & à détruire, qu'il eſt la cauſe de la génération & de la corruption, &c.

L'auteur prévoit qu'on ſera ſurpris de ce qu'il s'éloigne ſouvent de ce qui eſt conſacré dans les écrits d'*Homère*, de ce qu'il fait ſortir *Pan* immédiatement du chaos, tandis que ce Poëte le fait fils de *Mercure* & petit-fils de *Jupiter*. Il répond à cela que les écrits d'*Homère* ne ſont point la ſource la plus pure de la Mythologie primitive; que les compoſitions des anciens Bardes qui ſe rendirent de l'Egypte dans la Grèce, les Hymnes d'*Orphée* ſur-tout, ſont beaucoup plus sûres; il s'appuie de l'autorité de *Pauſanias*, qui dit que ces hymnes ne tiennent que le ſe-

cond rang pour l'éloquence, mais que la Religion les a adoptées & n'a pas fait le même honneur à celles d'*Homère*.

L'auteur examine enſuite quand cette ſcience Allégorique commença à ſe corrompre; il trouve que la grande & principale ſource de la confuſion dans l'ancienne Théologie, eſt la même qui corrompt aujourd'hui la nôtre, quoique infiniment plus pure, c'eſt-à-dire, la ſtupidité & la ſuperſtition du vulgaire crédule & ignorant, toujours prêt à prendre les images pour la réalité.

Enfin, de ce qu'on ne peut pas expliquer pluſieurs Fables des Anciens ou quelques-unes de leurs cérémonies, il ſoutient avec raiſon qu'il ne faut pas en conclure qu'elles n'ayent aucun ſens. Les premières hiſtoires des Egyptiens ſont entièrement perdues; il nous reſte peu de choſe de celles des Aſſyriens & des Phéniciens, & nous ne tenons ce que nous en ſçavons que de la ſeconde ou troiſiéme main. » Supposons, dit-il, que, par un effet des » calamités qu'éprouva la Nation Ju-

» ve, le Livre de la Loi, dont la con-
» ſervation eſt miraculeuſe, ſe fût per-
» du, & avec lui la mémoire du Ser-
» pent d'airain que leur Légiſlateur fit
» élever dans le deſert, que penſerions-
» nous des ſerpens qu'on élève de nos
» jours dans tout l'Orient en guiſe de
» Taliſmans, à l'imitation de ce mo-
» dèle divin? Peut-être les attribue-
» rions nous au Caducée de *Mercure* ou
» au bâton d'*Eſculape* qui eſt entouré
» d'un ſerpent, ou à la vénération
» qu'ont les Egyptiens pour ce reptile...
» Nous ne ſcaurions où trouver l'origine
» de ce Rit. On peut en dire autant de
» pluſieurs coûtumes qui regnent dans
» le monde. Les hommes ſont à cet
» égard extrêmement dociles, pour ne
» pas dire ſtupides. Un Rit une fois
» reçu, ils le conſervent conſtamment,
» encore qu'ils ignorent les raiſons de
» ſon inſtitution. »

En voilà ſuffiſamment, Monſieur, pour vous faire connoître le ſyſtême du ſçavant Anglois à qui nous devons ces *Lettres*. Le Traducteur a rendu un vrai ſervice à notre Littérature en l'enrichiſſant de cette production eſti-

mable. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on traduiſît un plus grand nombre de pareils ouvrages, au lieu de faire le même honneur à tant de Romans inſipides qui du moins ne devroient ennuyer que l'une des deux Nations. Ces *Lettres* m'ont paru jetter la lumière la plus ſatisfaiſante ſur la Mythologie des Anciens; leur auteur, ce qui eſt aſſez rare, réunit à une très-grande érudition beaucoup de jugement & de ſagacité.

Les Deux Victimes de l'Opinion, Poëme qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771; ſuivi d'un Diſcours ſur les inconvéniens du Luxe: par M. le Prieur; à Paris chez la veuve Regnard & Demonville Libraires Grand' Salle du Palais.

Ces *Deux Victimes de l'Opinion* ſont deux malheureux que le préjugé à flétris & qui, ſe rencontrant dans une ſombre forêt, ſe racontent réciproquement leurs aventures. L'un, deshonoré

avant de naître, doit la vie à une femme que son père a été forcé de prostituer, pour satisfaire la passion d'un créancier barbare. L'autre est fils de l'Intendant d'un riche Financier qui le chasse de chez lui, parce qu'il n'a pas eu le secret de s'enrichir. La femme de cet infortuné vole le Traitant pour subvenir aux besoins de son mari; elle est condamnée au dernier supplice; l'infâmie de sa mort rejaillit sur son époux & son fils, qui ont été obligés d'abandonner la ville, & le malheureux vieillard meurt de misère dans son affreuse retraite.

Vous voyez, Monsieur, que le sujet de ce poëme pouvoit prêter à des détails fort touchans: mais l'Auteur l'a gâté par le style le plus enflé dont nous ayons encore d'exemple; voici les quatre premiers vers:

J'étois las de ramper: honteux d'avoir des maîtres,
Je m'étois détaché de la foule des Etres;
Seul, comme la Nature, indépendant, sans loi,
J'achevois d'exister; je vivois avec moi.

Qu'eſt ce qu'un homme qui ſe *détache de la foule des êtres*, qui eſt *ſeul comme la Nature* & qui *vit avec lui*? *Boileau* appelloit *galimatias ſimple* ce qu'un auteur entendoit, mais ce que les autres ne pouvoient comprendre, & *galimatias double* ce qui étoit également inintelligible pour le lecteur & pour l'auteur lui-même; il me ſemble qu'on pourroit appeller ceci un *triple galimatias*; car la morgue qui y regne doit être comptée pour quelque choſe. Tout le reſte de ce poëme eſt ſemé de vers du même genre.

Sortis de l'univers, planant en liberté,
Nous le peſons au poids de la Poſtérité.....
Au pied d'un chêne creux nous évoquons la Terre.....
Sur ce rocher brûlant l'opinion m'enchaîne.....
La honte qui le ſuit plane encor ſur ſa tombe,
&c, &c, &c.

Vous imaginez peut-être que les confidences des deux infortunés ſe font ſimplement l'une après l'autre: point du tout; quand le premier a dit ſon hiſtoi-

re, l'autre ſe lève, jette un profond ſoupir, l'enviſage & s'enfuit. Quelque tems après il s'élève pendant la nuit un orage épouvantable :

Il me ſembloit entendre à travers mille cris
L'univers écroulé qui tomboit par débris.

C'eſt juſtement cette nuit là que notre homme choiſit pour faire connoître ſes malheurs à ſon nouvel ami, & le conduire à ſon père. Cette imagination giganteſque eſt fort analogue au ſtyle de la pièce : c'eſt, pour ainſi dire, la charge de la manière philoſophique. Ce ſtyle eſt d'autant plus étonnant dans M. *le Prieur*, que ſon *Epître à un Commerçant*, par laquelle il a débuté dans la littérature, eſt remplie de très-beaux vers & n'eſt point du tout écrite de ce ton qu'il ſemble adopter aujourd'hui. Il aura probablement remarqué la bouffiſſure qui caractériſe la plûpart des ouvrages vantés par les Philoſophes de notre ſiecle, & il aura cru qu'il falloit être encore plus enflé que les autres, pour remporter le prix.

Le *Diſcours ſur les inconveniens du*

luxe eſt un peu moins guindé. C'eſt un Sauvage qui détourne ſa Nation du projet de fonder des villes & d'imiter les mœurs Européennes. Ces huit vers m'ont paru les meilleurs de la pièce.

Laiſſez là cet amas de pierres inutiles :
Dequoi vous ſerviront ces défenſes fragiles ?
Croyez-vous, ſi l'Europe envahit vos deſerts,
En adoptant ſes arts, échapper à ſes fers ?
Pour moi, de ces brigands je crains peu le courage :
Mais, s'il me faut choiſir leurs mœurs ou l'eſclavage,
J'atteſte ce grand Dieu qui voit mes pleurs couler,
J'aime mieux les ſervir que de leur reſſembler.

*L'Etude de la Nature, Epître à Madame *** ; Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1772 ; par M. *** ; à Paris chez la veuve Regnard & Demonville Libraires Grand'Salle du Palais.*

Le ſpectacle que l'auteur de cette

pièce expoſe à nos regards eſt immenſe ; toutes les richeſſes de la Nature entrent dans ſon plan : le ciel, les aſtres, les planètes, les végétaux, les minéraux, les animaux de toute eſpéce ; ces vers vous donneront une idée de ſon talent.

O toi qui ſçus mêler aux graces du bel âge
Le goût du vrai Sçavant, les talens du vrai Sage,
Toi qui, preſqu'en naiſſant, loin des chemins battus,
Ouvris à ta raiſon le ſentier des vertus,
Viens, ſublime *Eucharis*, éclaire mon génie,
Pénètre-moi des feux de ta philoſophie,
Et contemple avec moi tous ces tableaux divers,
Ce ſpectacle pompeux qu'étale l'univers.
Mais déja mon eſprit *plane au ſein de l'eſpace,*
Foyer de l'exiſtence & que le vuide embraſſe.
De ces flambeaux ſacrés ſuſpendus ſous les Cieux,
Au plus obſcur atôme inviſible à nos yeux,
De l'aigle qui franchit les champs de la lumière,

A l'insecte inconnu rampant dans la poussière,
Du chêne, au front superbe, & dans les airs caché
Au liseron timide à la terre attaché,
De la vapeur légère à l'océan immense,
La main qui les forma n'a point mis de distance;
Nul degré n'est marqué *dans ses travaux divins.*

Le grand défaut de l'auteur est de s'exprimer plûtôt en physicien qu'en poëte, & de trop prodiguer les termes techniques, comme le *marbre poreux*, *l'ardente pyrite*, *le pistil*, &c. Il y a dans son Epître plusieurs périodes qui commencent avec assez d'harmonie; mais elles ne se soutiennent presque jamais jusqu'à la fin. Ce morceau sur les insectes m'a fait plaisir;

Que son flatte mes sens en ce lieu fortuné!
Que je sens s'aggrandir mon esprit étonné
A l'aspect de ce peuple * ingénieux, immense!

* Les animaux, & premièrement les Insectes,

Ceux-ci traînent dans l'ombre une obſcure exiſtence ;
Ceux-là, fiers de leur être, & d'un éclat nouveau,
S'élancent dans les airs, ſortant de leur tombeau.
Un Dieu, de ſes bienfaits prodigue ſans meſure,
Semble avoir pris plaiſir à former leur parure ;
Comme ſi la beauté, ce don ſi précieux,
Ainſi qu'à nos regards étoit chère à ſes yeux!

Cette pièce eſt accompagnée de notes très-ſavantes & très-curieuſes. On doit pardonner des vers médiocres quand ils donnent lieu à des remarques inſtructives.

Les Vœux Forcés, Lettre d'une Religieuſe à ſa Sœur qu'on ſuppoſe deſtinée au même état, Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771 ; par M. Willemain d'Abancourt ; à Paris chez la veuve Regnard & Demonville Libraires Grand-Salle du Palais.

Ces ſortes de ſujets commencent à de-

venir usés; on ne voit plus que des plaintes de jeunes filles que des marâtres ont fait religieuses. Epîtres, romans, pièces de théâtre : tout en est rempli; le style ne fera pas remarquer cette *Lettre* dans la foule de toutes ces productions; il est très-foible, très-lâche : mais je crois en vérité que j'aimerois encore mieux cette foiblesse là que le style ampoulé des *Deux Victimes*; au moins y trouve-t-on quelques vers naturels comme ceux que vous allez lire :

Heureux qui loin du monde a passé son enfance,
Et des traits de l'Amour méconnoît la puissance!
Il peut, sans qu'il en coûte à sa félicité,
Il peut à l'Eternel offrir sa liberté.
Son hommage est sincère, & d'un regard propice,
Le Ciel, qui juge tout, reçoit son sacrifice.
Des peines qu'il endure il chérit la rigueur;
Et, dégagé de tout, Dieu seul regne en son cœur.

Je suis, &c.

A Paris, ce 3 Octobre 1771.

LETTRE XI.

Eloge de François de Salignac de la Motte-Fénelon, Archevêque de Cambray, Précepteur des Enfans de France. Discours qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoise en 1771; Brochure in-8° de 26 pages; à Paris chez la veuve Regnard & Demonville Libraires Grand'Salle du Palais.

QUI croiroit, Monsieur, que l'Eloge du grand *Fénelon* pût jamais devenir une entreprise *pleine de dangers*? C'est cependant ce qu'annonce l'Epigraphe qui se trouve à la tête de ce Discours, Epigraphe tirée d'*Horace*, & dont l'auteur, en changeant l'ordre des mots, a rompu la mesure & l'harmonie; il a mis *Aleæ periculosæ plenum opus* au lieu de *Periculosæ plenum opus*

opus aleæ. C'eſt ſans doute un défaut de mémoire. Quoiqu'il en ſoit, le Diſcours en queſtion juſtifie cette deviſe; la lecture en ſeroit *dangereuſe*, s'il étoit mieux écrit; mais il pèche également & par le fond des idées qui ſont plus que hardies, & par le ſtyle que vous trouverez tout-à-fait extraordinaire. L'auteur anonyme, au lieu de faire l'éloge d'un Prélat vertueux, humble, éclairé, du Précepteur immortel des Rois, de l'ami de l'humanité, du Héros & de l'Apôtre de la Religion, a trouvé le ſecret funeſte de jetter de l'odieux ſur l'état Eccléſiaſtique, d'invectiver contre la ſcience de la Théologie, d'inſulter aux tendres hommages que l'amour & le reſpect nous dictent pour les jeunes Princes aſſis ſur les marches du Trône; enfin, il oſe arrêter un regard cynique ſur le cœur de ce reſpectable Prélat. Quelques morceaux extraits de ce Diſcours audacieux vous convaincront de ce que j'avance. »Le cours de ſa »vie fait ſoupçonner ce qu'il en dut coû»ter à ſon cœur tendre dans la pratique »de ſes engagemens ſacrés, mais auſtères. »O dévouement qui m'effraye! *Ser-*

» *ment qui néceſſite le parjure !* Renon-» cement Religieux, abandon incon-» cevable, qui plus commun, finiroit » tout, &c. » Il paroît bien que l'auteur n'eſt pas appellé à l'état Eccléſiaſtique. Je veux croire que le dévouement des Miniſtres des Autels ait pour lui quelque choſe d'*effrayant*; qu'il ne *conçoive* pas ce *renoncement religieux*, que les graces d'état ſoient pour lui un langage inconnu; mais au moins ne devoit-il pas traiter de *ſerment qui néceſſite au parjure* celui que l'Egliſe exige des perſonnes qui ont dû s'éprouver, examiner leur vocation & lui demeurer fidèles. Il ne devoit pas dire non plus » que M. *de Cam-*» *bray portoit en lui l'imagination la* » *plus vive & l'ame la plus tendre*, qu'il » devoit ce double & dangereux don à » la nature, & qu'*il lui n'appartenoient* » *ni la puiſſance ni le vouloir de le re-*» *jetter.* » Voilà préciſément la doctrine déſolante des Fataliſtes ou des Calviniſtes. Voici maintenant le langage d'un jeune homme livré, à ſes paſſions, qui juge par ſon cœur de celui de *Fénelon*; d'un Naturaliſte qui rapporte tout au mécaniſme des ſens. » Me feroit-il per-

» mis de rechercher un moment la » cauſe de cette diſparate étonnante, » de cette énorme diſtance entre l'au» teur du *Télémaque* & celui des *Ma*» *ximes des Saints*, entre *Fénelon* & lui» même ? Me pardonneroit-on de croi»re la découvrir dans cette lutte ſecrette » d'un cœur vertueux contre les plus » hautes difficultés de la vertu ; d'un » cœur trouvant dans ſa ſenſibilité l'at» trait de toutes les jouiſſances, & dans » ſa délicateſſe le principe rigoureux » de toutes les privations ; dans ſes qua» lités ſociales un écueil toujours re» produit, & dans les penchans du » cœur de l'homme un combat renaiſ» ſant contre les devoirs d'un état au » deſſus de l'homme ? ..... Plaignons » l'homme & ſuivons le Prélat.... L'âge » des ſens amortis rend à la nature un » homme vertueux qui n'aura plus à la » combattre ; il conſerve la faculté de » ſentir ſans la fatigue de deſirer. » Quel jargon indécent & ridicule ! Et d'ailleurs n'eſt-ce pas ſe créer des chimères pour les combattre ? N'eſt-ce pas chercher bien loin le principe d'une choſe tout-à-fait naturelle ? Pour moi, il

me paroît bien ſimple qu'un homme tel que *Fénelon*, qui conçoit ſur le gouvernement des projets malheureuſement pour nous très-chimériques, ait auſſi des idées de perfection imaginaire ſur des points de Religion. Il n'y a point là de diſparate, & je ne vois aucune diſtance entre l'auteur du *Télémaque* & celui des *Maximes des Saints*, entre *Fénelon* & lui même.

Je paſſe au tableau que trace l'Anonyme de la Révocation de l'Edit de Nantes; Révocation contre laquelle nos Tolérans ne ceſſent de ſe récrier, au lieu d'adopter la ſage déciſion de M. *Anquetil* dans ſon excellent ouvrage de l'*Eſprit de la Ligue*. Selon cet écrivain judicieux, nous voyons bien les maux que cette Révocation a occaſionnés; mais nous ne voyons pas tous ceux dont elle nous a délivrés; & au tribunal de la ſaine politique & de la droite raiſon, il n'y a pas à douter que la ſomme des maux qu'elle nous a épargnés ne ſurpaſſe de beaucoup les malheurs qui en ont été la ſuite. Que de ſang peut-être n'auroit pas fait couler juſqu'à nos jours le fanatiſme de ſujets rebelles!

Un Prince n'a-t-il pas droit de ſévir contre des eſprits inquiets & remuans, perturbateurs du repos public, déſobéiſſans & révoltés ? Quoi donc, parce qu'à ces crimes ils joignent celui de l'héréſie, aura-t-il les mains liées ? Doit-il, en faveur de leurs délires & de leurs erreurs, faire grace à leur rébellion ? Quelle mauvaiſe foi dans nos prétendus Philoſophes, d'avancer qu'on employoit le fer & la perſécution contre des *citoyens paiſibles* *, tandis qu'il eſt conſtant que l'on n'a jamais exercé de rigueur & de violence contre les Hérétiques, à moins que le crime d'Etat ne ſe joignît à leur déſobéiſſance à l'Egliſe. Ecoutez, Monſieur, la déclamation emphatique & furieuſe de l'Orateur anonyme. » Tandis que M. *de Fénelon*, dans le Temple modeſte des *Nouvelles Catholiques*, prêchoit la miſéricorde d'un » Dieu de paix, des *cohortes de bandits enrôlés* (peut-on qualifier ainſi des » troupes réglées ?) ſe répandoient » dans toutes les villes du Royaume

* Aſſertion de M. *de la Harpe* dans ſon *Eloge de Fénelon.*

» au nom du Ciel & des Loix, *pour* » *convertir le ſabre en main & perſuader* » *le piſtolet ſous la gorge..... Louvois*, » à qui il étoit réſervé d'allumer bien- » tôt les flammes du Palatinat..... *Lou-* » *vois*..... cet homme inflexible & dur » qui ſembloit avoir ſoif des grands » déſaſtres, le digne fils du Chance- » lier *le Tellier*, rédigeoit alors ſous ſon » père *cet arrêt d'exhérédation immenſe*; » cet arrêt deſtructeur des bienfaits du » bon *Henri*, des projets du ſage *Col-* » *bert*, & de la gloire de *Louis le* » *Grand*..... Il faut tirer un voile ſur » ces diſſentions Théologiques, ſcan- » dale de l'Egliſe, proſtitution ſacri- » lège de l'eſprit, honte de tous les » partis & malheurs du genre humain, » voué à l'erreur & à l'abus des mots. » Toutes ces déclamations, toutes ces in-vectives de la nouvelle Philoſophie contre la Théologie, ſont devenues faſtidieuſes & dégoûtantes à force d'être répétées. Vous obſerverez, Monſieur, que cette ſublime Philoſophie ne reſpecte rien. Voyez avec quelle frénéſie elle déchire la réputation d'un des plus grands Miniſtres du dernier re-

gne. Liſez encore pour vous en convaincre la peinture révoltante que fait l'anonyme du coſtume qui s'obſerve à l'égard de nos Princes Enfans. » De quel » œil M. de Cambray dut il enviſager » cette *multitude d'abſurdités*, jugées » indiſpenſables; de *minucies* graves, » mais établies, mais conſacrées comme *baſe de l'éducation des Princes*, » *mais militant de concert pour les corrompre*, & qui, ſi nous n'étions François, nous feroient croire à un miracle plutôt qu'à la bonté d'un Roi » né Roi! A quel monſtrueux aveuglement réſerve-t-on *des infortunés* qui » n'ouvrent les yeux que pour contempler un culte idolâtre de leurs » perſonnes; des enfans qui, dès qu'ils » voyent, voyent des hommes proſternés devant eux, c'eſt-à-dire, l'humiliation de toutes les forces devant » toutes les foibleſſes? Quelle doit être » leur première idée dès qu'ils ont preſſenti le reſpect ſuperſtitieux d'une » nourrice tremblante, oſant à peine » toucher aux langes des êtres débiles » qui lui doivent de vivre?.... Cet enfant Roi crie..... Vous l'étonnez pas

» un effroi tumultueux qui lui va bien-
» tôt faire accroire que la nature eſt
» troublée parce qu'il pleure. Il ne
» peut ſe ſoutenir : on le porte en
» pompe. Que penſera-t-il au ſpecta-
» cle de vos proſternations ! Vous vou-
» lez donc qu'il prenne ſon berceau
» pour un autel, lui pour un Dieu ;
» & vous tous alors pour qui vous
» prendra-t-il ? O Princes, *malheureux*
» *de l'être, qui naiſſez dans l'orgueil,*
» *croiſſez dans le menſonge, vivez dans*
» *l'adulation* & la Toute-puiſſance,
» combien ne faut-il pas que vous ſoyez
» nés bons pour n'être pas les plus mé-
» chans des hommes ? » Quelle au-
dace à un particulier de fronder les
uſages reçus dans la Cour de l'Europe la
plus brillante & la plus polie ! Pour-
quoi empoiſonner des pratiques ſage-
ment inſtituées qui expriment & ſer-
vent à nourrir notre reſpect & notre
tendreſſe pour nos Souverains? L'ano-
nyme penſe apparemment comme M.
Thomas, qui, dans ſon Eloge de feu
Mgr LE DAUPHIN ſi judicieuſement
critiqué dans le temps, voudroit *qu'on*
élevât les Princes hors des Cours, qu'on

leur cachât leur rang, qu'on les mît aux prises avec la nature, qu'on les fatiguât sous leur propre ignorance. Je ne vous parle pas de ces *absurdités qui militent*, de ce *culte idolâtre de quelqu'un*, ni de cette nourrice qui touche en tremblant à des langes; il ne manquoit plus que de les lui faire laver avec le même respect, &c, &c, &c.

Le grand *Bossuet* n'est pas plus ménagé par l'anonyme. » Alors vivoit un homme » sublime, aigle de la Chaire, flambeau » de l'Histoire; un homme tel que la » nature n'en doua jamais si puissam- » ment un autre du talent de bien dire, » de la force d'exécuter, de cet essor » d'imagination qui enfante les idées » hautes, de la patience qui rédige & » du courage qui achève; un Orateur » tonnant; un Panégyriste aussi grand » que le Grand *Condé*, quand il le » loue; un homme prodigieux enfin, » qui, à la place de *Fénelon*, eût peut- » être formé pour la France un *Alé-* » *xandre*, au lieu du *Titus* que *Fénelon* » lui préparoit..... Qui le croira?....Cet » homme fut envieux! » Cette décision n'est-elle pas bien tranchante? Est-il vrai

que *Boſſuet* eût formé un *Alexandre*? L'hiſtoire de ce Prélat dement cette aſſertion ; ce n'étoit point là les ſentimens qu'il communiquoit à ſon illuſtre Elève, au Grand *Dauphin*, qui étoit peut être un des Princes à qui l'on eût inſpiré le moins d'ambition.

Au reſte, Monſieur, ce troiſiéme Eloge de *Fénelon* eſt ſemé de penſées brillantes ; ce ne peut être que l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'eſprit. Mais c'eſt moins un Panégyrique qu'un tiſſu d'idées & de réflexions prétendues philoſophiques jettées avec aſſez de négligence & de rapidité. Le ſujet n'eſt point du tout approfondi. L'anonyme gliſſe légèrement ſur les traits les plus frappans de l'hiſtoire du Prélat qu'il veut louer, par exemple, ſur ſon plus beau triomphe, ſur la condamnation qu'il publia lui-même de ſon propre ouvrage. Enfin, cet Eloge paroît écrit de deux ou trois ſtyles différens. Quelquefois on ſeroit tenté de penſer que l'auteur eſt étranger ; *la force vraie*, *la nature jeune*, *le ſacrifice bien entendu de ſoi*, *le plus rude coup des privations*, &c : toutes ces ex-

preſſions gênées ſemblent déſigner quelqu'un à qui la Langue Françoiſe n'eſt pas familière. Mais, ailleurs, ce ſont des termes recherchés & précieux qui ne peuvent venir que de l'un de nos beaux-eſprits modernes. Il n'y a qu'eux qui puiſſent dire, *la perſuaſion fut l'arme de Fénelon & l'aménité ſa politique*; la fable ingénieuſe *déroule ſes tableaux*; une *crudité énergique d'expreſſions*; *les bras d'un faux ami qui vous preſſent contre un cœur traître*; dans le *Télémaque* il *captive l'attention volage que le précepte effarouche*; *la curioſité tourne la page que la leçon faiſoit craindre*; on vit diſparoître de ſa table *une vaiſſelle ſomptueuſe dont ſa dignité avoit ordonné le faſte*, &c, &c, &c.

Lettres Africaines ou Hiſtoire de Phédima & d'Abenſar; par M. Butini; un volume in-12 de 200 pages, à Londres, & ſe trouve à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe.

Mouſa, homme ſage & belliqueux, après avoir langui long-temps dans un

exil obscur, est enfin rappellé, & le souverain de Juida lui donne un Gouvernement; son installation est célébrée par une fête brillante où son fils *Abensar* devient éperdument amoureux de *Phédima*, jeune Africaine, qu'il voit pour la première fois. *Phédima*, que la tendre vivacité & les graces piquantes d'*Abensar* ont séduite, répond aux transports de son amant par des transports plus ardens encore; la liaison se forme; les deux cœurs s'unissent; le mariage est résolu: mais il se présente de grands obstacles. *Haroun*, père de *Phédima*, ne consent à donner sa fille qu'après qu'*Abensar* se sera distingué dans les combats. « De quel droit, dit-il à ce » jeune amant, prétendez-vous à ma » fille? Elle ne sera, elle ne peut être » que l'épouse d'un Héros. Où sont les » ennemis que vous avez vaincus? Le » Jalofe & le Mandingue inondent nos » frontières, & vous songez à faire » l'amour! Jeune homme, venez avec » moi repousser ces fiers ennemis; en- » suite il sera tems de vous reposer; » ensuite la plus aimable citoyenne sera » le prix de la valeur, la couronne du

» patriotiſme : n'eſpérez ma fille qu'à » ce prix ». *Abenſar*, déconcerté, informe ſa chère *Phédima* du mauvais ſuccès de ſa demande, &, pour venger ſon amour des refus obſtinés d'*Haroun*, il veut perſuader à ſa maîtreſſe de ſe retirer avec lui dans quelque ſolitude écartée pour y conſommer leur union. *Phédima*, effrayée d'un tel projet, s'efforce d'en détourner ſon amant ; ſa lettre à *Abenſar* eſt pleine d'images, de pathétique & de ſentiment. Le fils de *Mouſa*, voyant bien qu'il n'obtiendra la main de *Phédima* qu'après avoir obtenu le prix de la valeur, prend les armes & vole avec *Haroun* à la rencontre de l'ennemi, le met en fuite & ſe couvre de gloire. Alors on conduit les deux amans ſur une petite éminence où le Grand-Prêtre les attendoit ; mais pendant la cérémonie une troupe de Jalofes & de Mandingues inveſtit le bourg, enchaîne *Mouſa*, *Abenſar*, *Haroun* & *Phédima*, avec tous les ſpectateurs, qui furent vendus à un Capitaine de vaiſſeaux & menés dans un port où ils furent mis à l'encan. Après

avoir eſſuyé tous les outrages imaginables de la part de ſon maître appellé *Sir Darnley*, *Phédima* devient ſa maîtreſſe ; il l'epouſe. Cependant *Abenſar* avoit ſuivi ſa chère Africaine qui ſe croyoit eſclave ou mort : un jour qu'elle étoit dans un parc, cet amant infortuné l'aborde & lui raconte ce qu'il a ſouffert. *Phédima* tremblante lui annonce qu'elle a un nouvel époux ; elle pleure, elle ſe déſole, elle embraſſe mille fois ſon cher *Abenſar* ; celui ci déſeſpéré ſe retire, & forme le projet d'enlever ſa maîtreſſe à *Darnley*. *Phédima* s'y oppoſe ; le malheureux *Abenſar* ſe met à la tête d'une troupe d'eſclaves déterminés. On crie aux armes ; on s'empare de l'arſenal public. *Darnley* eſt égorgé par deux des conjurés qui ne le connoiſſoient pas. Il alloit à ſa maiſon de campagne où ſon épouſe l'envoyoit, ſous prétexte d'y diriger quelques travaux, mais en effet pour le ſauver de la fureur des ennemis.

Cependant les Négres révoltés ſèment par-tout l'épouvante. *Phédima* voulant

conſerver les jours de ſon époux, dont elle ignoroit encore la mort, ſe déguiſe, prend ſon nom, & ſe prépare à mourir pour lui; elle enſevelit ſes cheveux ſous une énorme perruque & ſe couvre d'un grand chapeau, dont les bords rabattus maſquoient ſa phyſionomie. Comme il étoit nuit, les conſpirateurs s'en ſaiſirent croyant que c'étoit *Darnley:* « c'eſt un Européen, dit un » Négre furieux, ainſi on doit l'égor» ger : je me réſerve le plaiſir de por» ter le premier coup ». On conduit le prétendu *Darnley* à la grande place avec les autres blancs qu'on alloit faire mourir. *Phédima*, ſur le point d'être immolée, reconnoît ſon père *Haroun* & ſon cher *Abenſar* qui avoient le glaive levé pour la frapper; auſſi tôt elle ſe précipite ſur eux, les embraſſe, & dévoile le généreux artifice dont elle s'étoit ſervie pour ſauver ſon époux. Ces différentes ſituations ſont rendues avec beaucoup de naturel & de chaleur. *Phédima*, non contente d'avoir calmé la fureur des autres conjurés, tache de les engager à mettre bas les armes; mais

ceux-ci n'y consentitent qu'à condition qu'on leur rendroit la liberté. Tel fut l'article fondamental de la paix qui fut l'ouvrage de *Phédima*. Sur ces entrefaites, on apprend la nouvelle de la mort tragique de *Darnley*. *Phédima* en est inconsolable; *Abensar* profite de cette circonstance pour lui rappeller ses engagemens : mais c'est après bien des sollicitations & des caresses qu'il a le bonheur de la trouver sensible. L'image de *Darnley* s'efface peu à peu de son cœur; un nouvel amour l'enflamme; elle n'aime, elle ne trouve de beau qu'*Abensar*, qui devient enfin son époux.

Je ne vous présente, Monsieur, que le plan général de ce Roman. Mais, par les divers incidens que l'auteur y fait naître, il paroît qu'il désaprouve hautement l'usage où l'on est de faire le commerce d'esclaves; il voudroit qu'on accordât aux Négres une liberté absolue & qu'on les métamorphosât en artistes, en ouvriers, en manœuvres ou en simples domestiques. Il prétend que le revenu des maîtres en seroit plus

grand & plus sûr ; qu'on ne verroit plus ni vols adroits, ni ventes secrettes, ni menées dangereuses ; qu'au lieu d'esclaves infidèles, fourbes, lâches & corrompus, on auroit des ouvriers laborieux, de braves soldats, d'utiles artistes, des hommes enfin. Les relations des voyageurs, entre autres les *Lettres Edifiantes*, nous représentent les Négres sous un point de vue bien différent : paresseux à l'excès, peu jaloux de l'honneur qui est une chimère pour eux, inconstans par caractère, timides & fiers tout ensemble, jaloux, faux, intéressés, avides de gain, & cependant ennemis de toute sorte de travail : voilà le portait qu'on ne cesse de nous tracer des sauvages en général, j'entends de ces sauvages dont on négocie & qu'on occupe dans nos îles : car ils sont presque tous dépourvus de sentimens honnêtes. On ajoute que la verge & le bâton sont indispensables, si l'on veut en tirer parti. Si les Négres sont tels en effet, on doit les traiter avec rigueur. Qu'on ne dise pas que c'est blesser l'humanité ; on ne l'outrage point : on la venge.

J'avoue qu'il ſe trouve des maîtres impérieux & cruels qui réduiſent leurs eſclaves au rang des bêtes : ils ſont plus ; ſouvent ils les eſtropient ou les mutilent. Voici ce que Sir *Camphel* écrit à Sir *Darnley* qui avoit donné la liberté à tous ſes Négres. « * Tu te félicites, » dans un accès d'enthouſiaſme, d'avoir » adouci le ſort de deux cens malheu- » reux : mais tu pleureras ta généroſité » au jour de la récolte ; au reſte, je te » pardonnerois aiſément d'être fou, ſi » tu ne voulois pas rendre ta folie con- » tagieuſe. Hé ! bon Dieu ! où en ſe- » rois je ſi je m'aviſois de t'imiter ? » J'aurois perdu mes plaiſirs. Lorſque » l'ennui vient m'aſſaillir, ce qui m'ar- » rive aſſez ſouvent, je m'amuſe à houſ- » piller, à frapper un troupeau d'eſ- » claves ; les bonnes gens font des mi- » nes ſi plaiſantes, des contorſions ſi » délicieuſes : c'eſt à mourir de rire ; » s'ils étoient libres, il n'y auroit plus » moyen de les battre ; ma tête ſéche-

* Cette *Lettre* eſt ſuppoſée comme les autres ; mais ce qu'elle contient ſe vérifie tous les jours.

» roit de langueur, & mes mains se » rouilleroient faute d'exercice. . . . . » Eh que gagneront tes Nègres à leur li» berté ? Ils seront moins heureux, & » moins honnêtes gens; la vanité les per» dra ; ils deviendront fiers, orgueilleux, » insolens, &c. » Voilà qui est terrible ; la Jamaïque a cependant vu des *Camphels* ; c'est sans doute de ces ames atroces que se plaint M. *Butini*, c'est peut-être aussi ce qui lui fait désirer de voir les Négres libres. Mais qui sçait si cette liberté qu'il leur souhaite avec tant d'ardeur ne deviendroit point funeste? Un peuple d'esclaves, aussi vils par leurs sentimens que par leur condition, formeroit peut-être un peuple de très méchans citoyens. Quoiqu'il en soit, les *Lettres Africaines* nous offrent un tableau bien avantageux de l'ame de leur auteur. Vous y trouverez, Monsieur, l'amour du vrai, la sensibilité, la vertu & le goût réunis. C'est un éloge que je n'ai pas toujours lieu de faire de ceux qui courent la même carrière. Si quelquefois M. *Butini* ne les égale pas par l'imagination, souvent il les surpasse par la noblesse des sentimens.

Relation ſingulière, ou le Courier des Champs Elyſées; Brochure petit in-8° de 126 pages; à Paris chez Ch. Guillaume rue & Croix des Petits Champs, vis-à-vis l'Hôtel de Luſſan.

Fils, petit-fils, arrière petit-fils d'auteurs, le *Courier des Champs Elyſées* ſe propoſe de marcher ſur les traces de ſes pères. *Mercure* lui apparoît dans un bois où il s'étoit enfoncé pour ſe livrer à quelques poëtiques rêveries; ce Dieu, après lui avoir conſeillé d'abandonner les Muſes, lui apprend que les Deſtins ont rompu l'inſurmontable barrière qui ſépare le ſéjour des humains de l'empire des morts; qu'ils ont ordonné qu'à l'avenir on informeroit les habitans de l'Elyſée de ce qui ſe paſſe ſur la terre, & qu'on choiſiroit un mortel diſcret & vertueux pour leur porter les Gazetes utiles qui renferment les actions des politiques & des guerriers; les Jour-

naux, ouvrages de la critique & du goût; les productions de la poëſie, en un mot, tout ce que les Arts & les Sciences enfanteroient de nouveau. *Mercure* confie cet emploi à l'auteur, & lui commande de ſe trouver le lendemain au même endroit, vers le temps où le ſoleil, fatigué de ſa courſe, va ſe repoſer dans les bras de *Thetis:* car c'eſt alors que s'ouvrent les portes du ſombre empire & qu'on y introduit les ames.

Surpris & charmé de cette apparition, l'auteur ne ſonge plus qu'à ſe fournir d'ouvrages nouveaux; il s'achemine vers les lieux où il croit pouvoir en trouver davantage; chemin faiſant, il rencontre un petit maître qui le conduit au palais de la *Mode;* arrivé dans ce ſejour il apperçoit *Minerve* que le grand *Jupiter* y avoit envoyé pour le préſerver de la contagion qu'on y reſpire. Cette Déeſſe ſecourable le couvre de ſon égide & s'avance avec lui vers la ſalle immenſe & ſuperbe où la *Mode* tient ſa cour. Une nuit éternelle regne dans ce brillant palais; jamais les

rayons du ſoleil n'y pénètrent; mille flambeaux y réparent l'abſence de cet aſtre & forment le ſpectacle le plus délicieux. La *Molleſſe*, la *Volupté*, la *Biſarrerie*, la *Fortune*, le *Luxe*, la *Frivolité*, ſont les principales Déeſſes qui habitent ce ſéjour; chacune d'elles à ſes adorateurs, qui ſont tous des gens ſans mérite : mais la *Mode*, aſſiſe ſur un trône magnifiquement orné, y donne ſans ceſſe des loix, dicte des arrêts irrévocables & regne ſur toutes les autres Déeſſes. Le *Courier*, s'étant approché de la *Frivolité* qui préſide à la Littérature, lui expoſe le ſujet de ſon voyage; cette Déïté lui permet de choiſir parmi les productions nouvelles : en conſéquence il ſe ſaiſit des Gazettes & des Journaux; il prend enſuite *Gaſton & Baïard*, *Ma Philoſophie* & quelques autres ouvrages. Poſſédant ce qu'il deſiroit, il ſort avec précipitation du palais ſous les auſpices de *Minerve* qui diſparoît à l'inſtant. Après avoir donné quelques heures aux paiſibles douceurs du ſommeil, il ſe rend au lieu déſigné par le meſſager du ciel.

Mercure descend de la céleste voûte & le frappe de son caducée ; aussi tôt, emporté par une force divine, il se trouve au palais de *Plutus* qu'il nous décrit fort longuement ; enfin, sorti de ce palais, qui se rencontre, on ne sait pas pourquoi, sur sa route, il arrive à la porte des Champs Elysées ; cette porte est d'ivoire : une serrure d'or en défend l'entrée aux mortels ; *Mercure* l'ouvre avec une clef de même métal, & ils entrent. Le *Courier*, après avoir bu, par ordre du Dieu conducteur, d'une eau qui devoit calmer les transports qui l'agiteroient à la vue de l'Elysée, s'avance &, se prosternant aux pieds de la troupe sacrée, il lui présente ce qu'il apporte ; chacun se saisit de ce qui lui tombe sous la main. Quoique ces ames illustres ne parlassent aucun idiôme connu, & que leur langage fût plutôt une communication d'idées qui n'étoient exprimées par aucun son, le *Courier* les comprit, & cela par un effet de l'eau mystérieuse qu'il avoit bue. Il rapporte leur conversation sur les ouvrages modernes ou plutôt la critique

qu'ils en font : mais comme elle eſt fort longue, je me contenterai de vous dire qu'elle eſt très-déſavantageuſe pour les auteurs de *Gaſton* & *Baïard*, & de beaucoup d'autres ouvrages qui ne ſont pas même connus de nom, & que le *Courier* auroit dû laiſſer dans le néant. Il paroît que ces auteurs ne ſont pas plus goûtés des morts que des vivans, & que les habitans de l'Élyſée, indignés & confus d'avoir de tels ſucceſſeurs, ne ſeront pas tentés une ſeconde fois de ſe faire apporter leurs productions. Si la marchandiſe du *Courier* n'eſt pas meilleure à l'avenir, il eſt probable qu'il perdra ſon emploi ; cependant on avertit M. *Dorat* que ſa *Philoſophie* a eu le bonheur de plaire, malgré les vers foibles qui s'y trouvent, & que cette pièce agréable & badine n'a pas peu conſolé les morts de l'ennui que leur a cauſé la lecture des autres ouvrages qui leur ont été préſentés.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 6 Octobre 1771.

LETTRE

LETTRE XII.

Hiſtoire de l'Egliſe de Lyon, depuis ſon établiſſement juſqu'à nos jours ; par M. Poullin de Lumina, un volume in-4° de près de 600 pages ; à Lyon chez Joſeph Berthoud ; à Paris chez Saillant & Nyon Libraires rue Saint Jean de Beauvais.

APRÈS la Métropole du monde Chrétien, il n'eſt point en Occident d'Egliſe plus ancienne & plus illuſtre que celle de Lyon. Depuis S. *Pothin* * qui la fonda vers le commen-

* Il étoit Grec de Nation, & diſciple de S. *Polycarpe*, Evêque de Smyrne, qui l'avoit été lui-même de Saint *Jean l'Evangéliſte*. Saint *Polycarpe* envoya dans les Gaules S. *Pothin*, qui, par ordre des Magiſtrats de Lyon, fut traîné dans un cachot en haine de la foi ; il y mourut deux jours après ; il étoit âgé de quatre-vingt-dix ans.

cement du ſecond ſiécle, elle compte une ſuite brillante de cent treize Paſteurs, parmi leſquels on remarque beaucoup de Saints, quelques Martyrs, des Princes du Sang de France, de Lorraine & de Savoie. Il eſt d'ailleurs peu d'Egliſes dans toute la Chrétienneté dont les évènemens, les relations, les viciſſitudes, les querelles avec les Souverains pour la domination temporelle, ſoient plus fameuſes & plus multipliées. L'Hiſtoire que M. *de Lumina* vient d'en publier a le mérite des écrits de cette eſpèce, beaucoup d'ordre & de ſimplicité.

Ces Annales ſont renfermées ſous ſix époques. La première comprend ce qu'on peut appeller les beaux ſiécles de l'Egliſe ou ſon âge d'or, c'eſt-à-dire, depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme à Lyon juſqu'à ſa deſtruction par les Sarraſins dans le huitiéme ſiécle. La ſeconde commence au rétabliſſement de la ville par *Charlemagne* ſous l'Archevêque *Leydrade*, & finit au temps de la domination temporelle des Archevêques; c'eſt une des parties les plus curieuſes & les plus intéreſſantes.

La troiſiéme s'étend depuis le temps que les Archevêques eurent acquis le domaine de Lyon juſqu'à celui où l'Empereur *Fréderic I* le leur confirma par une Bulle. La quatriéme, qui va juſqu'à la fin de la domination temporelle des Archevêques, eſt toute remplie de guerres, de négociations & de tranſactions pour le domaine de la ville, qui aboutirent à la faire rentrer ſous la domination de nos Rois. C'eſt pendant cet intervalle que l'héréſie des Albigeois prit naiſſance à Lyon. La cinquiéme époque renferme les évènemens qui ſont ſurvenus depuis la réunion de la ville à la Couronne juſqu'à la fin des troubles occaſionnés par les Calviniſtes & la Ligue. La ſixiéme enfin conduit juſqu'à nos jours.

Un des évènemens les plus ſinguliers de cette Hiſtoire eſt la conduite ſcandaleuſe d'*Agobard*, Archevêque de Lyon, célèbre d'ailleurs par pluſieurs ouvrages dont *Papyre Maſſon* a publié un Recueil au commencement du dernier ſiécle. Ce Prélat, qui mourut en 840, & que l'Hiſtoire peint comme un génie fougueux & entreprenant

ne rougit point de ſervir la haine de *Lothaire*, de *Louis* & de *Pepin* contre leur père *Louis le Débonnaire*. » Il pu» blia une furieuſe apologie en faveur » des trois enfans rebelles, où, après » avoir pris avec l'enthouſiaſme le plus » ardent le Ciel & la terre à témoins » de la vérité des paroles qu'il va pro» férer, il maltraite le pieux Empereur » de la façon la plus atroce, & accuſe » ſant l'Impératrice *Judith* d'adultère, » de magie & d'idolâtrie, il ſoutient » que les enfans de *Louis* ont eu raiſon » de s'armer contre leur père, pour pur» ger le palais des crimes dont elle le » ſouilloit, & finit en diſant que l'Em» pereur ne doit plus s'occuper que du » Royaume des Cieux puiſqu'il s'eſt » rendu indigne de gouverner ceux de » la terre. »

L'auteur parlant des abus étrangers qui dès l'an 1040 affligeoient les Egliſes des Gaules, rapporte un trait qui montre à quels excès on ſe portoit en fait de Simonie. *Philippe I* ayant demandé pour un de ſes ſujets à *Goffridus* Evêque de Chartres le premier bénéfice vacant dans ſon Diocèſe, le Prélat lui

répondit froidement : *je ne puis vous satisfaire parce que je les ai tous vendus par avance depuis long-temps.*

En 1388 le Roi *Charles VI* fut reçu à Lyon par l'Archevêque *Jean de Talaru* & par les habitans, avec de grandes démonstrations de joie. Le Moine de S. Denis qui a écrit la Vie de ce Prince, s'exprime ainsi : » Les bourgeois lui » furent au devant tous vêtus d'une » même livrée ; ils lui avoient déja » envoyé leur présent de bœufs, de » moutons gras & de vin, &, après lui » avoir fait leur compliment à ge- » noux avec offre de leur vie & de leur » bien pour son service, ils le firent re- » cevoir par quatre belles demoiselles, » toutes richement vêtues & parées de » perles & de pierreries avec un dais de » drap d'or sous lequel elles le conduisirent gravement & pompeusement » jusqu'au palais de l'Archevêque. »

Un des Prélats de l'Eglise de Lyon les plus dignes d'éloges & les moins célébres, parce qu'il ne pratiqua que des vertus modestes, & que d'ailleurs il fut éclipsé par la gloire éclatante de

ſon frère, fut *Alphonſe-Louis Duplessis-Richelieu*, l'aîné du grand Miniſtre de ce nom. *Henri IV* lui avoit donné l'Evêché de Luçon; il s'en étoit démis pour entrer chez les Chartreux. Après vingt-un ans de ſilence & de ſolitude, *Louis XIII* lui conféra l'Archevêché d'Aix & peu après celui de Lyon. *Sixte V*, dans la crainte qu'il ne ſe formât des brigues dans le collége des Cardinaux, avoit défendu, par un decret exprès, de revêtir en même temps deux frères de la pourpre Romaine; mais *Urbain VIII* crut pouvoir déroger à cette défenſe en faveur de l'Archevêque de Lyon qu'il fit Cardinal, ayant égard, ainſi qu'il s'exprime, à la grandeur de ſa piété & à la ferveur de ſon zèle pour la pureté de la foi. Quelque temps après *Alphonſe* fut revêtu de la charge de grand Aumonier & décoré du cordon de l'ordre du St Eſprit. Malgré tous ces honneurs accumulés, *Alphonſe de Richelieu* mena toujours une vie ſimple, retirée, ennemie du faſte, uniquement occupé de ſon troupeau. Il mourut en 1653, à 71 ans, après avoir

dit à un de ſes amis qu'il aimeroit beaucoup mieux mourir *Dom Alphonſe* que *Cardinal de Lyon.* Il fut inhumé dans l'Egliſe de la Charité qu'il avoit fait bâtir ; il avoit demandé qu'on mît ſur ſon tombeau cette épitaphe qu'il avoit compoſée lui même : *Pauper natus ſum, paupertatem vovi, pauper morior, inter pauperes ſepeliri volo.*

A la ſuite de l'Hiſtoire de l'Egliſe de Lyon, l'auteur a inſéré le Mandement de M. l'Archevêque actuel contre le livre du Père *Berruyer* & différentes pièces relatives au célèbre procès du même Prélat & de M. l'Archevêque de Paris, au ſujet de l'affaire des Hoſpitalières du Fauxbourg S. Marcel. Toute la France, pleine comme moi de vénération pour les vertus & les qualités éminentes de l'illuſtre Prélat de la Capitale, n'a vu dans ſes démarches que l'obligation où ſe trouve un Paſteur de ſoutenir des droits qu'il croit attachés au ſiége qu'il remplit avec tant de gloire. Le même motif a ſans doute engagé M. l'Archevêque de Lyon à défendre les prérogatives qu'il réclame pour ſon Egliſe. Il ne nous appartient pas de prononcer ſur

de ſi grandes conteſtations, & ces matières reſpectables ne ſont point du reſſort d'un Journal Littéraire.

Poëtique Elémentaire; par M. la Serre de pluſieurs Académies; à Lyon, & ſe trouve à Paris chez Bailly Libraire Quai des Auguſtins.

Il en eſt parmi nous, Monſieur, du deſtin de la Poëſie comme de celui de l'Eloquence; dans l'un & dans l'autre de ces arts, ce ne ſont ni les préceptes, ni même les grands modèles qui nous manquent: c'eſt le génie. A peine en effet comptons-nous un Auteur digne de ſuccéder à la palme des *Boſſuets* & des *Bourdaloues*, au cothurne des *Corneilles* & des *Racines*, à la lyre des *Malherbes* & des *Rouſſeaux*; cependant vit-on jamais plus de Poëtiques & de réflexions ſçavantes ſur la Poëſie? *Ariſtote* en créa le premier la théorie au ſiècle d'*Alexandre*; celui d'*Auguſte* vit naître l'*Epître aux Piſons*; ſous *Léon X Vida* publia ſon poëme didactique, & ſous LOUIS LE GRAND *Boileau*

fit ſon chef-d'œuvre, nous avons vû depuis les Poëtiques ſe multiplier à l'infini. Il paroiſſoit donc ſuperflu de nous en donner une nouvelle; celle que je vous annonce ne renferme rien de neuf, la méthode n'a rien de particulier; un diſcours ſur l'utilité de la Poëſie, un abrégé de proſodie, des chapîtres conſacrés à l'explication de chaque eſpèce avec des définitions & des exemples, l'hiſtoire du genre & des écrivains qui y ont excellé : tout cela compoſe un volume *in*-12 de près de 300 pages. Peut-être l'auteur a-t-il voulu, comme ſon titre l'annonce, réduire en petit format les Poëtiques célèbres, pour les mettre à la portée des élèves d'*Apollon*; en ce cas le deſſein ſeroit louable & l'exécution mériteroit des éloges. Les préceptes contenus dans ce petit ouvrage ſont ſains & les vues judicieuſes : on n'y trouve nulle part l'empreinte du préjugé ni du mauvais goût. Comme vous avez lu les quatre Poëtiques recueillies par M. l'Abbé *Batteux*, je ne vous parlerai de celle-ci que pour vous faire part de ce qui m'y a paru d'intéreſſant & de curieux.

Vous applaudirez au morceau que l'auteur place à la tête de son ouvrage. » J'ose cautionner, dit M. *la Serre*, » pour tous les Poëtes en général, le » mot d'un Auteur Anglois : qu'il n'y » a pas un seul de ceux qui ont écrit des » choses indécentes qui ne fût à bout de » son invention. Dès qu'un Auteur ne » peut plus fournir de ce talent qui » le met au-dessus du gros de son audi- » toire, il faut qu'il en vienne à ce » qu'il a de commun avec eux & qu'il » flatte quelqu'appétit sensuel, puisqu'il » n'a pas de quoi chatouiller une ima- » gination épurée. Que ces écrivains » conviennent que leur peu de res- » pect pour les mœurs décèle le défaut » de talent. Auteurs, n'oubliez jamais » cette belle maxime de *Boileau* : qu'un » ouvrage sévère peut plaire à des liber- » tins, mais qu'un ouvrage trop libre » ne plaira jamais à des hommes sévè- » res. La bonne idée qu'un écrivain » donne de son cœur augmentera celle » qu'il aura donnée de son esprit, & » sa retenue sera au profit de sa répu- » tation ».

Vous trouverez une définition poétique de l'enthousiasme & de ses ef-

fets, qui vous fera plaisir; de même qu'un tableau délicieux de la vie champêtre. Mais j'ai peur qu'on n'abuse d'un précepte que donne l'auteur dans l'article des *Preuves Poëtiques:* il prétend que, dans le grand art de prouver, » ce qui distingue particulièrement la » Poësie, c'est l'*Epiphonème;* cette figure » consiste ou dans une exclamation sen» tencieuse ou dans une réflexion vive: » elle est un dernier coup de pinceau » qui grave un objet dans l'imagina» tion, une pensée dans l'esprit, un » sentiment dans le cœur... Les Poëtes » s'en servent pour terminer tous leurs » raisonnemens ». Cela n'est pas exactement vrai. Nous avons dans la Littérature deux *Epiphonènes* célèbres qui ne sont, ni l'une ni l'autre, à la suite d'un raisonnement; elles terminent naturellement une exposition du sujet.

Tantæ molis erat Romanam condere gentem!
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots!

n'appartiennent à aucune période oratoire. D'ailleurs, il seroit à craindre

que de jeunes élèves ne priſſent ce précepte trop à la lettre : leurs Poëmes pourroient devenir un tiſſu de pointes & d'épigrammes auſſi contraires au bon goût qu'inſupportables à la lecture.

L'exemple de Poëſie imitative, tiré de la traduction de *Pope* par feu M. l'Abbé *du Reſnel*, m'a paru bien digne d'être étudié dans un ſiécle qui néglige trop cette partie du ſtyle poëtique, ſi ſoignée par les *Homères*, les *Horaces* & les *Virgiles*.

Que le Style ſoit doux, lorſqu'un tendre Zéphire
A travers les forêts s'inſinue & ſoupire ;
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruiſſeaux
Traînent languiſſament leurs gémiſſantes eaux :
Mais le Ciel en fureur, la mer pleine de rage,
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage ?
Le Vers comme un torrent en grondant doit marcher.

Qu'*Ajax* soulève & lance un énorme rocher ;
Le Vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous des épis effleurant la surface
Camille, dans un champ, qui part, court & fend l'air,
Le Style suit *Camille* & part comme un éclair.

Vous rappellez-vous, Monsieur, ce morceau de l'Ode de *Dryden* sur le rétablissement de *Charles II*, traduite par M. l'Abbé *Yart*, que l'auteur rapporte en parlant des lyriques Anglois ? Il est plein de force, de chaleur & d'énergie. « Où sont les hommes qui osoient blas-» phémer contre Dieu ? Ils osoient dire » qu'il protégeoit leurs impiétés & qu'il » marquoit par leurs succès l'indulgen-» ce qu'il montroit pour eux. Mortels » insensés ! La grandeur du Très-Haut » ne paroît-elle que dans le bruit » du tonnerre & dans la violence des » vents ? Il a attendu que la tempête » fût dissipée ; il est venu ; la voix de la » paix l'a annoncé : puissent la cruauté » & la destruction n'être le partage que » de la plus affreuse des Furies !.....

» Qu'eſt devenue cette vapeur enflam-
» mée qui a ébloui les peuples & qui
» les a égarés? Où s'eſt retiré l'impoſ-
» teur *Cromwel* & ſon fils? Cette étoile
» que nous avons vu tomber du firma-
» ment, cette Comète immenſe a-t-elle
» porté ſa funeſte fureur à notre Mo-
» narchie? Elle étoit inſatiable de notre
» ſang; ſa queue, étendue ſur nos
» Royaumes, les couvroit de ruines
» & les rempliſſoit d'horreur: cette Co-
» mète terrible a épuiſé deux fois les
» feux dont elle ſe nourriſſoit: nous
» jouiſſons de l'un & de l'autre avec
» joie, & nous rendons grace à l'hiver
» & à la nuit qui les a ramenés ».

L'art du Théâtre en France eſt parvenu à un degré de perfection & de décence qui ne laiſſe plus rien à déſirer que des ſucceſſeurs de ces grands Maîtres qui ont eu le talent de réformer notre ſcène. Quelle obligation n'avons nous pas à un *Corneille*, à un *Molière* ſur-tout, ſi nous conſidérons l'état du Théâtre du tems de nos pères? On repréſentoit des Hiſtoires de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & ces ſortes d'actions ſe nommoient *Myſtères*. Au commence-

ment, les repréſentations ſe faiſoient dans les Egliſes : enſuite on les fit ſur des Théâtres que le peuple nommoit *Paradis*. Pour donner une idée de ces pièces, M. *la Serre* rapporte un échantillon de celle qui eſt intitulée *la Mort de Lazare*.

Lazare ſe plaint d'un grand mal de cœur ; *Marthe* & *Magdeleine* lui conſeillent de ſe coucher, en lui diſant que le repos pourra diſſiper ſon mal. « Ici ſe » couche *Lazare* ſur un beau lit paré, & » *Marthe* eſt d'un coſté & *Magdeleine* » de l'autre, & lui mettent ung cou» vre chef à la tête ». Comme *Lazare* continue à ſe plaindre d'une groſſe fièvre & d'une grande foibleſſe, *Marthe* lui offre des conſerves & des confitures pour lui relever le cœur ; le malade la remercie, & ſe met à ſoupirer après l'arrivée de *Jeſus*. *Magdeleine*, pour le ſatisfaire, ordonne à *Brunamont* de l'aller prier de venir. Lorſque *Brunamont* eſt parti pour exécuter cet ordre, *Lazare* pouſſe de grands ſoupirs de l'abſence du Seigneur, &, après un nombre infini de plaintes, il expire. Peu de temps après *Brunamont* vient rapporter que *Je-*

Jus lui a ordonné de dire que cette maladie de *Lazare* n'eſt pas mortelle, que l'on ne s'inquiète point, & qu'il va venir au plutôt Pendant ce temps-là, *Sophonias* & *Abias*, qui ſont autour du lit du malade, s'écrient qu'il vient de rendre l'eſprit; les deux Sœurs ſe mettent auſſi tôt à pleurer.

MAGDELEINE.

Eſt-il mort?

MANASSÉS.

Sans plus de remort;
Il eſt trépaſſé, n'en doubtez.

MARTHE.

O grief & dolent des confort!
Eſt-il mort?

SOPHONIAS.

ſans plus de remort;
Lever de charongne le mort,
Voſtre cueur aultre part boutez.

MAGDELEINE.

Eſt-il mort?

ABIAS.

Sans plus de remort ;
Il eſt trépaſſé, n'en doutez.

Enfin les deux Sœurs, ne pouvant plus douter d'une ſi triſte vérité, recommencent leurs cris & leurs gémiſſemens. Les autres Juifs, que cette affliction touche moins, ſongent à enterrer promptement *Lazare*, qui déja commence à ſentir mauvais : ce qu'ils exécutent ſans perdre de tems. « Ici quatre Juifs enſeveliſſent *Lazare*, puis le portent en » terre aſſez loing de Béthanie, cependent que tous les autres Juifs ſe aſ» ſemblent, & y peut-on porter tor» ches, armaries & autres triumphes » mortuaires ». Qui l'eût cru, que de pareilles parades donneroient, à quelques ſiécles de-là, naiſſance au *Cid*, à *Cinna*, à *Andromaque*, à *Athalie*, &c. ?

M. *la Serre* rapporte le pour & le contre de tout ce qui a été dit de la *Henriade*. Il venge la mémoire de *Racine* des reproches que lui ont faits les adulateurs de M. *de Voltaire*. Il dé-

plore la décadence de la Poëſie Lyrique; il inſinue les raiſons du peu de goût qu'on paroît avoir en France pour le genre de *Pindare* & d'*Horace*.

Pluſieurs Poëtes ont donné des régles de Poëſie; je ne ſçais ſi M. *la Serre* s'eſt exercé dans cet art brillant: mais, ſi l'on en juge par la vivacité de ſes peintures, par le feu qui anime ſon ſtyle lorſqu'il trace les différens genres de la Poëſie, & par l'attachement qu'il paroît avoir voué à ſes autels & à ſes plus illuſtres favoris, je penſe qu'il pourroit paroître avec honneur dans la lice. S'il ne s'y montre pas, on pourra du moins lui appliquer un éloge qu'*Horace* a conſigné dans ces vers, en parlant de lui-même:

. . . . . Fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet exſors ipſa ſecandi.

Cette *Poëtique Elémentaire* eſt dédiée à M. *de Fleſſelles*, Intendant de la Généralité de Lyon, Membre de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même Ville: Magiſtrat plein d'eſprit, de lumières, de talens; qui réunit le mérite propre à ces deux places, & à tant d'autres.

Le Connoiſſeur, Comédie de Société en trois Actes & en proſe; par M. le Chevalier D. G. N.; à Paris chez Valade Libraire rue S. Jacques.

Vous avez lu, Monſieur, un Conte du *Connoiſſeur* par M. *Marmontel*; il eſt preſque tout entier en dialogue, & ce que dit chaque perſonnage eſt ſéparé par des tirets: ainſi l'on n'a pas eu grande peine à en faire une petite Comédie; tout le ſecret conſiſte à ſubſtituer à ces tirets les noms des Interlocuteurs, & à mettre quelque diſcours pour ſervir de liaiſon dans la bouche du valet & de la ſuivante. Voici pourtant une méprise qui eſt de l'invention de l'auteur de la Comédie. Le *Connoiſſeur*, qui ſe nomme M. *de Fintac*, imagine de donner ſa Pièce au Théâtre ſous le nom de *Célicour*, amant de ſa fille, afin de ne pas courir le riſque de l'évènement.

FINTAC.

O mon cher *Célicour !*..... C'eſt ici le moment où je vais prouver la tendre amitié qui m'uniſſoit à ton père ; je veux te faire un préſent précieux.

CÉLICOUR.

A moi, Monſieur ?

FINTAC.

Oui, mon ami, à toi.

CÉLICOUR.

Par où ai-je mérité ?...

FINTAC.

Tu m'as plu dès le premier abord ; ton eſprit a confirmé mes conjectures toujours juſtes ; j'ai voulu t'éprouver avant de te rendre poſſeſſeur de mon tréſor..... Je ſuis content, & perſonne de ceux qui viennent ici.....

CÉLICOUR, *vivement.*

M. *de l'Exergue ?* .....

FINTAC.

J'avois eu quelques idées en ſa faveur.... mais je ſuis mécontent de lui ; il m'a ſoutenu que mon voile du Palladium étoit ſuppoſé..... Il veut tout ſçavoir..... Cela te convient mieux ; tu es jeune, & je ſerai ravi de faire ton bonheur.

CÉLICOUR, *impétueuſement.*

Comment !..... Monſieur, mon ami, expliquez-vous.

FINTAC, *l'embraſſant.*

Oui..... c'eſt mon enfant, mon unique enfant que je vais te donner.

CÉLICOUR.

Ciel ! je poſſéderois !.... (*A part.*) C'eſt ſa nièce : que je ſuis heureux !

FINTAC, *ſouriant.*

Tu devines donc ?.... Mon ami, je ſçais bon gré de cette ardeur..... Je

vais te la chercher, la mettre en tes mains, te confier un dépôt plus cher que la vie.

CÉLICOUR, *impatient.*

Sans doute.

FINTAC, *revenant tout attendri.*

Ayez pour elle des sentimens d'indulgence ; mais non, suis ton cœur, il te guidera bien.....

CÉLICOUR *le poussant pour le faire sortir.*

Ah, mon père !...

Fintac sort ; *Célicour* est toujours dans l'idée qu'il va ramener *Agathe* sa nièce ; le *Connoisseur* rentre avec un air de mystère.

FINTAC.

Voici ce gage précieux.

CÉLICOUR, *empressé.*

Où donc est-elle ?

FINTAC, *myſtérieuſement.*

Dans ma poche.

CÉLICOUR, *anéanti.*

Dans..... votre poche!.....

FINTAC.

Oui. Je l'ai apportée ainſi pour qu'on ne la voye pas.... parce que les valets.... Il faut du ſecret.....

CÉLICOUR, *ſtupéfait.*

Je n'y conçois rien. Vous avez apporté dans votre poche!....

FINTAC.

Eh oui : elle n'eſt pas bien groſſe, & la voici.

CÉLICOUR, *impétueuſement.*

Quoi?

FINTAC.

Ma Pièce, ma Comédie..... (*Il tire un rouleau de papier.*)

CÉLICOUR.

Votre Comédie !..... (*Apart.*) Où ſuis-je ?.....

FINTAC.

Eh bien ! cette Comédie,..... je te la donne ; on la jouera ſous ton nom,..... tu en auras la gloire, & ta réputation ſera portée juſqu'aux Cieux.

CÉLICOUR.

Pourquoi la donner ſous mon nom ; & non pas ſous le vôtre ?... (*Apart.*) Que je m'étois abuſé !

L'auteur de cette Comédie déclare que, ſi elle a quelque ſuccès, il le devra tout entier à M. *Marmontel.* Il avoit lieu d'eſpérer de la voir ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe ; mais, ayant appris que quelqu'un travailloit ſur le même ſujet pour les Italiens, il s'eſt dépêché de la faire imprimer.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 8 Octobre 1771.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Hiſtoire nouvelle & impartiale d'Angleterre, depuis l'invaſion de Jules Céſar juſqu'aux Préliminaires de la Paix de 1763; traduite de l'Anglois de J. Barrow; 6 volumes in-12; à Paris chez J. P. Coſtard Libraire rue Saint Jean de Beauvais.

IL eſt peu de Nations modernes qui ſoient plus fécondes en grands évènemens, & dont l'Hiſtoire ait été plus ſouvent écrite que celle d'Angleterre, ſoit par les Anglois eux-mêmes, ſoit par les Etrangers. Parmi ces derniers on

eſtimera toujours le P. *d'Orléans* qui, dans ſes *Révolutions d'Angleterre*, a mis tant de préciſion & de profondeur. Les Anglois font un grand cas de l'Hiſtoire de *Rapin Thoiras*; mais l'impartialité a prononcé qu'elle ſeroit plus digne d'éloges, ſi elle n'avoit pas été rédigée par un Proteſtant que les malheurs de ſa Secte avoient aigri. Il paroît qu'on s'accorde à donner la préférence à l'ouvrage immortel de M. *Hume*. Cet Hiſtorien, profitant de toute la liberté dont jouit la Preſſe en Angleterre, ſoutenu par un génie ferme & vigoureux, a développé les annales de ſa Nation avec un jugement, un ordre, une énergie qui a fait dire de lui qu'il reſſembloit à un Ange deſcendu du Ciel pour préſenter à l'Angleterre la vérité de ſon Hiſtoire & le tableau politique de ſon état actuel. Quel dommage que M. *Hume* n'ait pas continué ſa narration juſqu'à nos jours, & que nous n'ayons pas un corps d'hiſtoire complet de la même main!

Celle que je vous annonce, Mr, répare, en quelque ſorte, ce défaut. Le Traducteur ne nous donne aucune no-

tique de l'auteur dont il publie la version ; il ne parle point de la sensation qu'a faite en Angleterre l'Histoire de M. *Barrow*. Si l'on en juge par l'*Avertissement* que l'Anglois a mis à la tête de son ouvrage, il se propose de transmettre à la postérité les fastes de sa Nation avec le pinceau du véritable patriotisme ; il promet que jamais le préjugé, l'adulation, l'intérêt particulier ne dirigeront sa plume, & qu'il marchera dans la carrière de l'Histoire avec cette attention, ce discernement, cette sagesse qui caractérisent les grands modèles de l'antiquité. Il prévient qu'en relevant les fautes échappées aux Historiens qui l'ont devancé, il rend hommage à la richesse de leur composition, à l'éclat de leur coloris qu'il avoue modestement ne pouvoir égaler ; que sa manière est de rapprocher les écrits de ses prédécesseurs pour les fondre dans son ouvrage, après les avoir comparés & discutés, & que, dans les cas où ce parallèle ne peut le conduire à la découverte de la vérité, il a recours aux manuscrits précieux déposés dans le *Musæum* ou Bibliothèque publique de sa Nation.

Ce qu'il y a de certain, Monsieur, c'est que l'auteur, dans le cours de son travail, paroît ne point s'écarter de ces excellens principes. Son style est simple, rapide, plein d'intérêt, & partout l'exacte vérité lui tient lieu de ces ornemens frivoles qui dégradent la majesté de l'Histoire, & flétrissent indignement ses graces naturelles. Le Traducteur a bien pris le ton de son original; sa version est pure, vive, noble, sans affectation, sans périphrases, sans embellissemens postiches.

Quoique l'auteur Anglois ne commence sa narration qu'au moment de l'invasion des Romains sous *César*, il essaye cependant de répandre quelque lumière sur l'obscurité des siécles qui ont précédé cet évènement; il consacre à cet objet une *Introduction* dans laquelle il parle de l'origine des habitans de la Grande-Bretagne, de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leur gouvernement, de leur commerce, de leurs Bardes, de leurs bois sacrés & de leurs cérémonies religieuses. Vous lirez, Monsieur, avec beaucoup de plaisir & d'intérêt cette *Introduction* qui

vous donnera une idée très-avantageuſe des lumières & du ſçavoir de l'auteur. Le commencement ſur-tout eſt, à mon avis, un des tableaux les plus philoſophiques & les mieux raiſonnés ſur les obſtacles qui empêchent les Nations de remonter avec une entière certitude juſqu'aux évènemens qui ont illuſtré leur berceau. » On n'en ſera point ſur-» pris ſi l'on ſe rappelle que la terre » ayant été ébranlée, &, pour ainſi dire, » anéantie par le déluge univerſel, » chaque partie de ſa ſurface ne pré-» ſenta long-temps que des marques » certaines de ruine & de déſola-» tion. Le genre humain effrayé vit » dans ces phénomènes les effets de la » vengeance d'un Dieu irrité; & les ha-» bitans de la terre, errans à travers les » ruines d'un monde dont le boule-» verſement leur paroiſſoit irrépara-» ble, crurent que la nature entière » touchoit à ſon dernier moment, & » qu'ils alloient être cités au tribunal » du Tout-Puiſſant. Dans cet état de » crainte & de terreur ils eurent re-» cours à la Religion..... Ils reconnu-» rent l'Etre Suprême pour leur Sou-

» verain dans la perſonne de ceux qui,
» en qualité de ſes Miniſtres, rempliſ-
» ſoient les fonctions du Sacerdoce.
» Ils leur confièrent le droit d'établir
» des loix & le ſoin de les faire exé-
» cuter. Ce fut ainſi que la Théocra-
» tie commença, & que le pouvoir
» ſuprême fut dépoſé entre les mains
» des Miniſtres de la Religion. Avec
» le temps la terre s'affermit; les pre-
» mières impreſſions de terreur com-
» mencèrent à s'effacer; l'avenir ne
» preſenta plus les mêmes ſujets d'ef-
» froi; l'eſpérance vint donner une
» nouvelle vie au genre humain. Mais
» les Prêtres jaloux de maintenir leur
» pouvoir inventèrent une infinité de
» fictions pour rendre leur exiſtence
» plus reſpectable, & pour perſuader
» au peuple qu'ils communiquoient
» directement avec la Divinité. Plu-
» ſieurs coutumes, qui dans leur ori-
» gine étoient ſages & religieuſes, fu-
» rent corrompues & dégénérèrent en
» de futiles vanités, en des abſurdités
» révoltantes. Telle fut la ſource de
» cette multitude de fables qui ont
» obſcurci l'hiſtoire de la Bretagne dans

» les premiers temps de ſon établiſſe-
» ment. Obſervons de plus que les
» Sciences étoient au berceau, & que
» les anciens monumens furent écrits
» dans une Langue dont l'élégance con-
» ſiſtoit dans les métaphores les plus
» outrées : nous ne ſerons plus ſurpris
» que par la longueur des temps il ait
» été impoſſible d'être inſtruit, d'une
» manière claire & préciſe, de l'origine
» & du paſſage des premiers habitans
» de cette iſle. »

M. *Barrow* conjecture, avec la plûpart des hiſtoriens Anglois, que leurs ancêtres étoient une Colonie Gauloiſe. Il ſe fonde ſur la conformité de mœurs, de Religion & de gouvernement que *Céſar* obſerva entre les deux Nations. L'uſage des habits étoit preſqu'entiérement inconnu dans l'iſle. Les habitans du Midi ſe couvroient de peaux de bêtes ſauvages; mais c'étoit moins pour ſe garantir des intempéries des ſaiſons que pour ne pas bleſſer les yeux des étrangers qui commerçoient avec eux. Ils ſe peignoient le corps de couleur bleue faite avec du ius de guède ou de paſtel. Ils portoient leurs che-

veux extrêmement longs & se rasoient le reste du corps, excepté la lèvre supérieure.

L'historien dit que les premiers Bretons étoient sur-tout renommés par la manière dont ils exerçoient l'hospitalité qu'ils regardoient comme un objet sacré. Cela ne s'accorde guères avec le vers d'*Horace* qui étoit bien à même de connoître les mœurs des Bretons, en conversant avec les guerriers qui, sous les drapeaux de *César*, avoient pénétré en Angleterre. *Horace* disoit au milieu de Rome :

Britannos hospitibus feros.

Ne pourroit-on pas concilier les deux opinions en disant que les Bretons du temps d'*Horace* maltraitoient les Romains qui venoient leur arracher leur liberté, ou que le mot du Poëte a rapport à la coutume qui regnoit alors de faire servir les étrangers de victimes aux sacrifices abominables que ces barbares offroient à leurs Dieux dans des temps de calamités? Je ne vous parle pas de leur Religion; c'étoit la même que celle des Gaulois. Les Druides

étoient en même-temps leurs Souverains & leurs Prêtres. Ce que ce peuple eut de particulier, c'eſt qu'il imagina, dit-on, le premier d'attacher des faulx tranchantes aux moyeux des roues des chars: rien n'égaloit ſon adreſſe à les manier un jour de bataille, à les arrêter, à les faire tourner au plus fort de la courſe ſur le penchant d'une montagne, à les quitter pour joindre l'ennemi, à s'élancer deſſus pour y combattre debout ou aſſis.

Si la ſcience du gouvernement, la diſcipline militaire & les reſſources des finances euſſent égalé la bravoure naturelle des Bretons, peut-être que jamais ils n'euſſent obéi qu'à des maîtres de leur choix. Leur premier vainqueur ne dut ſes ſuccès qu'à la ſupériorité de ſon génie, de ſa valeur & de ſa capacité, & les Romains, en marchant ſous ſes étendards, eurent beſoin de toute la fermeté de leur diſcipline & du ſouvenir de tant de conquêtes pour ſoumettre pendant quelque temps ces tiers inſulaires. Leur païs étoit peu connu lorſque le conquérant des Gaules forma le deſſein d'y porter les ar-

mes de la République & de la réduire en Province Romaine. Malgré les précautions que prit *Cesar* pour ne point échouer, il eut beaucoup de peine à réussir. Après bien du sang versé de part & d'autre, les Romains eurent recours à la négociation. Le brave *Cassibelan*, un des chefs Bretons, dont le bras avoit été le plus funeste aux légions, conclut avec *César* un traité de paix: on convint que la Bretagne payeroit un tribut annuel à Rome. Ce tribut ne fut jamais payé, &, après le départ du vainqueur, les querelles domestiques & les guerres civiles des Romains les empêchèrent de rien tenter contre les Bretons pendant près de 20 ans.

Auguste, après avoir pacifié l'Empire, se proposa de former des établissemens dans la Bretagne. L'armée étoit prête à marcher; le favori de *Mécène* en avoit complimenté l'Empereur,

Serves iturum Cæsarem
In ultimos orbis Britannos.

Cependant ce projet n'eut aucune exécution. Quelques historiens prétendent

que les préſens que quelques Souverains Bretons eurent l'attention de faire parvenir au pied du trône, arrêtèrent la foudre près d'éclater. Les ſucceſſeurs d'*Auguſte* continuèrent à faire ſur la Bretagne différentes tentatives qui eurent aſſez peu de ſuccès. *Oſtorius* Général de *Claude* remporta une victoire ſignalée ſur *Caractacus*, un des principaux chefs des Inſulaires qui fut livré au vainqueur & conduit à Rome.

L'Empereur voulut donner au peuple le ſpectacle d'un illuſtre captif dont les armes avoient arrêté ſi long-temps les aigles Romaines. Le Prince, à la fin de la marche où il parut ſans affecter la crainte ou l'inſolence, s'approcha de *Claude* d'un air aſſûré, &, après l'avoir fixé attentivement, il lui adreſſa ce diſcours touchant : » Si ma modération dans la proſpérité eût été égale » à ma naiſſance & à ma fortune, je » ſerois entré dans Rome, non pas en » captif, mais comme un ami. Toi-» même, *Céſar*, tu n'aurois pas dédaigné l'alliance d'un Prince deſcendu d'illuſtres ancêtres & qui gouvernoit tant de Nations. Mon état

» actuel eſt deshonorant pour moi ; il » te comble de gloire. J'avois des vaſ- » ſaux, des chevaux, des armes & des » richeſſes : dois-tu t'étonner que je n'y » aye renoncé que malgré moi ? Tes » prétentions ambitieuſes à la Monar- » chie univerſelle doivent-elles impo- » ſer à tous les hommes la loi honteuſe » de devenir tes eſclaves ? Si je me » fuſſe rendu d'abord, mes malheurs » & ta gloire n'auroient pas fixé les » regards de tout l'univers ; mon nom » auroit été bientôt enſeveli dans l'ou- » bli ; mais ſi tu me laiſſes aujourd'hui » la vie, je ſerai un monument éternel » de ta clémence. » Ce diſcours pro- noncé avec un mêlange de grandeur & de réſignation, produiſit ſon effet. *Claude* ordonna qu'on ôtat les chaînes de *Caractacus* & de toute ſa famille qu'on avoit traînée à la ſuite du char du triomphateur. *Agrippine* aſſiſe ſur ſon trône, environnée de la pompe mili- taire, fit à cet illuſtre priſonnier l'ac- cueil le plus flatteur. Depuis cette épo- que juſqu'à la deſtruction de l'Empire, les Bretons furent toujours inquiétés par les Romains ; enfin, à la chûte de

ces derniers, la Bretagne recouvra d'elle-même sa liberté ; c'est ce que la Nation appelle le premier période de son histoire. Quelque tems après, les Saxons furent appellés par les Bretons pour repousser les armes des Insulaires du Nord ; ils combattirent sous les mêmes drapeaux près de Stamfort dans la Province de Lincoln. La victoire fut complette & le butin considérable. Les dards & les lances des Ecossois réunis aux Pictes, ne purent résister aux haches & aux sabres des Saxons.

Après cette Histoire générale, l'auteur raconte les évènemens particuliers des différentes petites Souverainetés répandues dans la Grande Bretagne. Il s'étend sur l'irruption des Danois qui d'abord firent de grands progrès. *Alfred* surnommé *le Grand*, & qui méritoit ce titre, fut un des Rois Bretons qui voulut & qui sçut leur résister avec plus de valeur & de succès. C'est lui, c'est ce Prince, immortel dans le cœur des Anglois, que son païs regarde comme le premier instituteur des loix, de la police, de la discipline, & le père des

arts dans cet âge de fer & d'ignorance. Ce Monarque étoit ſçavant, & ſe plaignoit *de ce qu'entre la Tamiſe & la mer on ne pût pas trouver un Eccléſiaſtique en état de traduire le Livre Latin le plus aiſé.* Tous les momens de ce grand homme étoient remplis; il partageoit la journée en trois parties, de huit heures chacune; la première pour le ſommeil, des repas & les exercices; la ſeconde pour la lecture & la prière; la troiſiéme pour les affaires publiques. Pour éviter toute mépriſe dans cette diſtribution, il fit faire ſix cierges de douze pouces de longueur. Chacun de ces cierges brûloit pendant quatre heures; il en confia le ſoin au garde de ſa chambre qui venoit l'avertir de temps en temps de la rapidité avec laquelle les heures paſſoient. Ce Prince mourut en 900.

Les peintures guerrières de M. *Barrow* ſont, en général, rendues, ſi je puis m'exprimer ainſi, avec le feu ſage & réglé qui convient à l'Hiſtoire. Il emploie rarement les couleurs réſervées à la Muſe de l'Epopée ou au génie de l'Ode; & lorſqu'il ſe permet ces écarts, il

faut les attribuer, non au défaut de goût comme à nos écrivains, mais à un vice de terroir qui se fait toujours sentir dans un ouvrage Anglois. » *Guillaume le Conquérant* Duc de Normandie, qui jusqu'alors avoit combattu pour sa gloire, fut contraint » de combattre pour sa propre sûreté. » Il se précipita dans les rangs les plus » épais, encouragea la valeur, ranima » ceux qui languissoient & raffermit » ceux qui balançoient : enfin, il se » comporta comme si la vie sans la victoire eût été un opprobre, & la victoire honorable même au prix de la » vie. Trois fois il conduisit les troupes à la charge, & chaque fois son » cheval fut tué sous lui ; il voloit de » rang en rang, d'escadron en escadron, tantôt à cheval, tantôt à pied, » quelquefois posté au fort de la bataille, quelquefois arrêtant les » fuyards. Il trouva par-tout *Harold* » (Prince Breton son ennemi) ardent » comme lui, aussi brave, mais moins » heureux. Placé au centre des fidèles » Anglois, il paroissoit être l'*axe sur* » *lequel la fortune de ce jour tournoit*....

» Ses troupes paroiſſoient défier le dan-
» ger ; il ſçavoit exécuter en même-
» temps qu'il commandoit..... *Harold*
» déſeſpéré de ſe voir arracher la vic-
» toire des mains, vole ſur le champ
» de bataille ; il rallie ſes troupes &
» les remet en ordre ; enfin, il s'em-
» pare d'une élévation ; il y eſt joint
» par un nombre conſidérable de
» fuyards, & bientôt il ſe trouve en
» état de faire encore face à l'ennemi.»
Harold perdit la bataille & la vie. Sa mort mit fin au gouvernement Anglo-Saxon qui avoit duré environ ſix cens ans. *Guillaume* monta ſur le Trône d'Angleterre en 1066.

M. *Barrow*, à la fin du regne de chaque Prince, en eſſaye le portrait ; la vérité guide ſon pinceau ; ſes traits ſont auſſi éloignés de l'adulation du panégyrique que de la déclamation de la ſatyre. » *Richard I* a été comblé d'éloges
» par pluſieurs hiſtoriens éblouis de
» l'éclat de quelques vaines qualités
» & d'un courage meurtrier que
» l'Europe & l'Aſie avoient éprouvé
» tour-à-tour, mais ſur-tout cette
» dernière partie de l'hémiſphère où

» les Sarrasins se servoient de son
» nom pour en imposer à leurs en-
» fans. On ne peut lui refuser une
» intelligence naturelle & une pé-
» nétration peu commune ; il avoit un
» fond d'éloquence mâle ; sa conver-
» sation étoit aisée, & l'on admiroit
» ses reparties vives & spirituelles :
» tel fut le côté brillant de ce Mo-
» narque. Mais. . . . . il fut cruel,
» impérieux, ambitieux, vindicatif,
» débauché, tyran de sa femme ainsi
» que de ses sujets qui gémirent sous
» le poids de ses victoires. Ce Prince
» étoit grand, beau, bien fait &
» d'une force de corps extraordi-
» naire. Son courage lui acquit le nom
» de *Cœur de Lion*, & la guerre étoit
» plutôt pour lui une partie de plai-
» sir qu'une affaire de nécessité. » Il
y a long-temps, Monsieur, que je
pense qu'il seroit à propos de recueil-
lir quelques portraits pareils, de les
mettre entre les mains des jeunes Prin-
ces destinés à monter sur le Trône, &
de leur faire sentir avec quels senti-
mens d'exécration la postérité juge les
Souverains les plus redoutés. Après le

divin *Télémaque* de *Fénelon*, ce seroit assurément le Livre le plus capable de leur former le cœur & l'esprit.

Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous avertir d'être toujours en garde contre les Historiens Anglois lorsqu'ils parlent des Papes & de tout ce qui a rapport à la Religion Catholique. L'écrivain le plus sage & le plus impartial de cette Nation devient alors un déclamateur forcené. Ce reproche qu'on leur fait avec justice, tombe en particulier sur *Buchanan* & sur *Rapin-Thoiras*.

L'Histoire de M. *Barrow* n'est pas achevée, du moins dans la traduction Françoise. Les six volumes qui paroissent finissent au regne de *Richard III* en 1485. Il est bien à desirer qu'on nous complette cet ouvrage qui me paroît bien conçu & bien exécuté. L'auteur y présente l'esprit de l'Histoire d'Angleterre & non un Dictionnaire fastidieux de faits. J'oublois de vous dire que le Livre est enrichi de plusieurs Portraits des Rois d'Angleterre.

Mémoires d'un Américain, avec une Description de la Prusse & de l'Isle de Saint-Domingue ; deux parties in-12 de 200 pages chacune ; par l'auteur des Lettres d'Affi à Zurac *& de celles d'un* Philosophe Sensible ; *à Paris chez la veuve Regnard & Demonville Libraires Grand'Salle du Palais.*

Ces *Mémoires* présentent le tableau de deux époux malheureux que la fortune poursuit de contrée en contrée, &, qui après avoir été les victimes de l'injustice des hommes & des rigueurs du sort, terminent enfin leurs jours dans l'opulence sans avoir le temps d'en jouir. Je ne suivrai point cette chaîne de revers qui me mèneroit trop loin ; d'ailleurs, vous n'y trouverez guères que des évènemens communs, auxquels on s'est efforcé de donner les plus éclatantes couleurs ; il est peu de nos Romans où l'on ne rencontre de pareils

traits. Mais une façon assez singulière de les présenter distingue les *Mémoires* que je vous annonce des autres ouvrages de ce genre. Vous y verrez, en général, une imagination exaltée qui veut tout peindre en grand. On diroit que le but de l'auteur a été de nous donner un Poëme en prose. On est étonné d'y trouver cette chaleur, ces tours hardis, ces expressions relevées, ces comparaisons fréquentes, ces images fleuries & tout ce brillant cortège de figures qui accompagnent la fiction; ajoûtez à cela des réflexions sur les biens & les maux de l'humanité: telle est à peu près la marche de l'ouvrage. Le fond en est excellent & propre à inspirer la vertu. Mais l'exécution n'en a paru défectueuse. Ce n'est point avec emphase qu'un infortuné doit nous peindre ses souffrances. Une diction naïve & simple laisse voir & soutient la vérité; un style surchargé d'ornemens l'obscurcit & l'accable. On n'est [illegible] tenté de croire un malheureux qui nous raconte ses aventures du style dont il décriroit une assemblée des Dieux, une bataille sanglante ou le renversement d'un Empire.

Dans le cours de ſes voyages l'auteur de ces *Mémoires* s'eſt principalement attaché à connoître l'origine & les mœurs des peuples ; alors ſon ton devient plus naturel. Ce qu'il rapporte des premiers habitans de la Pruſſe me paroît d'autant plus curieux qu'on ne ſçait pas au juſte, comme il le dit, & que les Pruſſiens eux-mêmes ignorent comment on les appelloit autrefois. Leur païs fut habité par des peuples qui étant partis de la Scythie & des extrémités de l'Europe, où eſt la ſource du fleuve Tanaïs, s'arrêtèrent dans cette Province ravagée & abandonnée par les Goths. Ces peuples menoient une vie errante ; ils ne connoiſſoient d'autres fruits que ceux que la nature produit ſans culture ; ils n'avoient aucune Religion, & paroiſſoient n'avoir pas d'idée de la Divinité ; ils regardoient le reſte des hommes comme des êtres indifférens ; chacun d'eux s'iſoloit ; ils vivoient ſans loix, & n'étoient aſſujettis à aucune forme de gouvernement ; ils ſe nourriſſoient de miel ſauvage, de ſang de cheval ou de bêtes féroces qu'ils perçoient de leurs flèches, ou

qu'ils atteignoient à la course; ils suivoient l'impulsion de la nature & saisissoient la première femme qui s'offroit à leurs regards ; leur amour pour elle s'éteignoit avec le desir qui l'avoit fait naître. Ce peuple se multiplia à un si haut point que le nombre prodigieux d'enfans lui fut à charge. Dans cet embarras il forma la cruelle résolution de faire mourir toutes les filles qui naîtroient, & de ne garder que les mâles. Pendant deux ans ce projet barbare s'exécuta. Ses voisins n'en étoient pas moins inquiétés par les courses qu'il faisoit sur leurs terres. Il leur étoit difficile de s'opposer à cette multitude d'hommes qui ravageoient leurs campagnes, & fondoient sur eux comme un torrent. Enfin, fatigués de cette vie vagabonde, ils s'assemblèrent un jour pour faire quelques règlemens. Un de ces barbares qui n'avoit pas l'esprit si grossier que les autres, leur tint ce discours : *Pourquoi nous contentons-nous de tirer des abeilles de quoi nourrir nos corps ? Que n'en prenons nous aussi des instructions & des exemples pour régler notre vie ? Ne*

voyons-nous pas qu'elles ont un Roi à qui elles obéissent ? Elles sont gouvernées avec équité ; celles qui sont oiseuses, sont forcées de travailler ; celles qui sont plus ménagères, plus industrieuses & plus occupées, sont dans les places les plus honorables de leur ruche. Ce discours plut à l'assemblée ; ils élevèrent unanimement ce sage barbare pour leur Roi, qu'ils nommèrent *Vroter* ; c'est le nom qu'ils donnent dans leur Langue au Roi des abeilles. Cet homme avoit un esprit pénétrant, l'ame grande & juste que doit avoir un Roi. Il règla les mariages, & détruisit ce mêlange qui ne peut exister que chez une Nation féroce, & que *Platon*, dans ce délire qu'un Philosophe ne devroit jamais éprouver, autorise dans sa *République*. Il leur donna des loix, leur inspira de la crainte pour les Dieux, & leur fit adorer des serpens, animaux rares dans ces régions froides. Quelque temps après, pour qu'on ne dépeuplât pas les forêts, il leur persuada que les bêtes en étoient les Dieux. Ensuite il partagea la campagne à ses sujets, & consacra quelques forêts. Alors ces barbares devin-

rent plus redoutables. La discipline ajoutée à leur valeur les rendit quelque temps invincibles. Ils ravagèrent la Province des Massoriens, peuples de la Pologne, & défirent plusieurs fois leurs armées. *Conrad* Roi de Pologne, désespérant de résister à des ennemis aussi terribles, résolut d'aller à Rome pour obtenir des secours ; il en sollicita pour lui, pour les Saxons & pour les Allemands, également attaqués par ces Barbares qu'ils ne repoussoient qu'avec peine.

Le Pape, instruit que c'étoit contre des Payens qu'on invoquoit sa puissance, & pressé par les Chevaliers Teutons qui venoient d'être chassés de Syrie par les Sarrasins & qui, de leur côté, lui demandoient une retraite pour leur Ordre, fit partir ces Chevaliers ; ils étoient alors au nombre de trente mille, tous Allemands, selon leur institut, qui ne leur permettoit pas d'en admettre d'une autre Nation. Cette société, qui avoit eu de très-petits commencemens, s'étoit augmentée considérablement & avoit acquis de grands honneurs & des richesses immenses. Ces Chevaliers s'avancèrent

vancèrent dans la Pruſſe & tuèrent un grand nombre d'habitans en différentes batailles. Après les avoir vaincus & en avoir exterminé la plus grande partie, ils forcèrent ceux qu'ils firent priſonniers de recevoir la Religion Chrétienne. Le Pape leur envoya des hommes éclairés pour les inſtruire de ſes dogmes ; mais ils eurent tant d'averſion pour leurs maîtres qu'elle s'étendit juſque ſur les principes qu'ils voulurent leur donner. Dans leur fureur ils attaquèrent l'Archevêque *Adelber*, & lui coupèrent la tête dans le temps qu'il diſoit la meſſe.

Après avoir ſouvent quitté & repris la Religion qu'on leur enſeignoit, ils s'adoucirent enfin & ſe laissèrent perſuader. Ils tuèrent leurs ſerpens & brûlèrent les forêts qui leur avoient ſervi de temple. Les Chevaliers Teutons s'étant enfin rendus maîtres de toute la Pruſſe, leurs familles commencèrent à s'y établir ; & c'eſt d'eux en grande partie que deſcend la Nobleſſe qui l'illuſtre. Leur Ordre devint ſi puiſſant qu'il pouvoit compoſer une armée de ſoixante mille hommes. Les

Princes du Sang Royal ſe faiſoient gloire de les commander : leur Chef avoit tous les honneurs d'un Roi.

Voici le portrait que l'auteur trace des Pruſſiens actuels. » Les mœurs des » habitans riches ou aiſés ſont aſſez » douces ; les Nobles ſont polis & hon- » nêtes ; on ne voit point dans leurs » manières cette hauteur, cette rudeſſe » orgueilleuſe, ſi commune à la Nobleſſe » Allemande. Ils forment entr'eux des » ſociétés qui les rendent lians & affa- » bles. C'eſt dans le grand monde & ſur- » tout avec les femmes que l'homme » perd cet air dur & ſauvage qu'il con- » ſerve dans la ſolitude. Les bourgeois » ſont bons & compatiſſans, mais peu » généreux. Rarement on les entend » médire ; occupés de leurs affaires, » ils paroiſſent prendre un intérêt mé- » diocre à celles des autres. Chacun » ſuit ſon goût & ne craint point de » s'expoſer au ridicule ; leur genre de » vie eſt aſſez uniforme, & reſſemble » à celui des Hollandois. Les hommes » paſſent le matin dans leurs maiſons, » & vont le ſoir ſe délaſſer de leurs » occupations dans des endroits publics

» où ils prennent ces plaisirs que le ci-
» toyen de Genève a si bien décrits
» dans sa Lettre contre les Spectacles,
» & qu'il trouve préférables aux nô-
» tres : là ils oublient leurs affaires
» pour s'occuper de celles de l'Europe.
» Si quelquefois leur conversation
» prend un tour moins sérieux, on ne
» remarque point dans leurs propos
» cette finesse, cette pureté d'expres-
» sions qui annoncent une ame déli-
» cate & adouciſſent ces idées qui ef-
» frayent la pudeur. Lorsque l'ivresse
» les jette dans ce délire qui la carac-
» térise, leur joie devient bruyante,
» leur imagination s'enflamme, & ils
» ne parlent que par éclats. L'artisan,
» plus grossier dans ses manières,
» est bon & sensible ; sa brutalité
» n'est que passagère; son ame concen-
» trée s'ébranle aisément à la voix de
» l'intérêt ; l'espoir du gain le rend
» prompt & ardent ; son caractère est
» froid & sérieux ; il paroît grave mê-
» me au milieu de ses plaisirs..... Les
» femmes sont blondes pour la plû-
» part ; elles ont beaucoup d'embon-
» point ; leur taille n'a ni la finesse ni

» l'élégance de celle des Angloiſes; » elles n'ont point ces figures vives & » enjouées qui enflamment; leur voix, » quoique douce, n'eſt point pénétran- » te; on n'éprouve point près d'elles » ce trouble, cet embarras ſi tendre » qui fait le charme de l'amour. Si » quelquefois leur teint s'anime, c'eſt » plutôt le deſir que le ſentiment qui » l'enflamme. Les femmes de la Cour » plus douces, plus honnêtes que les » autres, ne ſe parent point de cette » dignité froide & impérieuſe qui dé- » figure la beauté en altérant ſes char- » mes, & elles n'en ſont pas moins » reſpectées. »

Cet ouvrage eſt terminé par une deſcription de l'Iſle de Saint-Domingue, où l'auteur nous donne un précis du gouvernement, des loix, des uſages & des mœurs du païs. Mais ce morceau ne renferme rien qui n'ait été déja détaillé par une multitude de Voyageurs dont les Relations ſe trouvent entre les mains de tout le monde.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 10 Octobre 1771.

LETTRE XIV.

Traduction d'anciens ouvrages Latins relatifs à l'Agriculture & à la Médecine Vétérinaire, avec des Notes; par M. Sabourеux de la Bonnetrie, Ecuyer, Avocat au Parlement, & Docteur Aggrégé de la Faculté des Droits en l'Univerſité de Paris, 2 volumes in-8° d'environ 300 pages chacun; prix 9 livres reliés; à Paris chez Didot le jeune Libraire Quai des Auguſtins.

IL eſt aſſez ſingulier, Monſieur, que dans un ſiècle où tant d'auteurs eſtimables conſacrent leurs veilles & leur plume au triomphe de l'agriculture, on ait tardé ſi long-temps à nous donner en François les ouvrages des plus célèbres écrivains qui ayent approfondi

& développé cet art. Le premier volume de l'ouvrage que je vous annonce contient la traduction de l'*Economie Rurale de Caton*; le second celle de l'*Economie Rurale de Varron*. Les noms seuls de ces deux illustres Romains sont faits pour exciter la curiosité.

Porcius Caton, plus connu sous le nom de *Caton l'Ancien* ou de *Caton le Censeur*, peut être regardé comme le premier des hommes de son siècle en tout genre. Il avoit passé par toutes les charges importantes de la République, & mérité les honneurs du triomphe. Il réunissoit, ainsi que *Pline* nous l'apprend, les qualités d'Orateur éloquent, de Sénateur respectable, d'habile Jurisconsulte & de grand Général. Ce Sage, que ses contemporains honoroient comme le protecteur & le père des gens de Lettres, composa plusieurs ouvrages; mais le plus parfait de tous est ce corps de préceptes qu'on nous présente aujourd'hui sous le titre d'*Economie Rurale*. Bien des gens ont prétendu que cet ouvrage n'existoit plus. Le Traducteur prouve très-bien le

contraire. La solidité de ses réponses aux objections de ses adversaires, lève tous les doutes qui peuvent naître de l'ignorance & du préjugé.

Terentius Varron, que le peuple Romain remercia pour n'avoir pas désespéré de la République après la bataille de Cannes, joignoit à cette illustre naissance qui l'éleva successivement aux premières charges de l'Etat, la réputation de l'homme le plus sçavant & le plus judicieux de son siécle. Cet auteur, qui étoit contemporain de *Cicéron*, s'étoit formé un style élégant & pur par la lecture des ouvrages Grecs & Latins. C'est là qu'il avoit puisé cette connoissance profonde de l'Antiquité, tant sur l'Histoire que sur la Fable & sur les Loix, qu'il applique toujours avec intérêt aux choses, souvent même aux mots, dont il explique en toute occasion des étymologies auxquelles on ne peut méconnoître l'auteur du Traité *de la Langue Latine*. L'ordre, les divisions & les sous-divisions auxquelles il a soumis l'agriculture, le jour qu'il a répandu sur cette matière, les métaphores dont il a sçu l'embel-

lir, ont fait dire à *Columelle* que c'eſt ſans contredit l'auteur qui a le plus poli cet art. Son ouvrage, tout ancien qu'il eſt, n'a pas tant ſouffert de l'injure des ſiécles que celui de *Caton l'Ancien.* Cependant M. *Sabourеux* nous aſſûre que la fin du troiſiéme Livre ne nous eſt parvenue que très-défigurée. En effet, la Latinité en eſt un peu barbare, & preſque digne des ſiécles corrompus de la Langue. D'ailleurs, on n'y trouve ni cet ordre, ni cette clarté, ni ce ſens exact qui caractériſent les écrits de *Varron.*

On ſe perſuade difficilement qu'un homme inſtruit & ſenſé puiſſe ajoûter foi aux miſérables ſuperſtitions d'un peuple ignorant & groſſier. Qui croiroit que ce *Caton*, dont Rome étonnée admiroit la profonde ſageſſe, ait pu s'oublier juſqu'au point d'attribuer à de vaines formules de magie un pouvoir ſecret de préſerver ou de guérir des maladies. Cependant ce grand homme croyoit à la puiſſance des charmes; il en recommande même l'uſage dans ſon *Economie Rurale.* Voici ce qu'on lit au Chap. CLX de ſon Livre.» *Char-*

» *me pour guérir les membres démis.*
» Prenez un roſeau verd de la lon-
» gueur de quatre à cinq pied ; fen-
» dez le en deux par le milieu, &
» que deux perſonnes le tiennent ſur
» vos cuiſſes ; alors vous commence-
» rez le charme en diſant : *guériſon au*
» *membre caſſé, motas vœta daries dar-*
» *daries aſtataries.* Vous répéterez ces pa-
» roles avec les deux autres perſonnes,
» juſqu'à ce que les deux extrémités
» du roſeau ſoient réunies, & vous
» agiterez un fer par deſſus. Lorſque les
» extrêmités en ſeront réunies & que
» l'une aura atteint l'autre, vous les
» prendrez & vous les couperez de
» droite & de gauche, après quoi vous
» les attacherez au membre qui ſera
» démis ou caſſé, & il guérira. Re-
» commencez cependant tous les jours
» ce charme, en diſant pour un mem-
» bre caſſé, *guériſon au membre caſſé,*
» *ou au membre démis*, s'il n'eſt que
» démis : ou bien, *huat hanat huat*
» *iſta piſta ſiſta, domiabo damnauſtra* ;
» & de même pour un membre démis,
» on bien encore, *huat haut, haut,*
» *iſta ſis tarſis ardannabon dunnauſtra.*»

J'imagine que perſonne ne s'aviſera de chercher les raiſons ſur leſquelles peut être fondé l'uſage de cet enchantement, non plus que celuide la recette ſuivante. » Sitôt qu'un bœuf tombera malade, » donnez lui au premier moment de » la maladie un œuf de poule crud, » & faites-le lui avaler tout entier. Le » lendemain vous broyerez un pied » d'ail de cypre dans une hémine de » vin que vous lui ferez boire. Il fau- » dra ſe tenir debout en broyant l'ail, » & vous ſervir d'un vaiſſeau de bois » pour lui préſenter cette potion; il fau- » dra que l'animal ſoit auſſi ſur ſes jam- » bes en l'avalant, ainſi que celui qui » la lui fera prendre, & que tous deux » ſoient à jeun. Si vous craignez que » vos bœufs ne tombent malades, pré- » venez la maladie en leur faiſant pren- » dre une compoſition dans laquelle » il entrera trois grains de ſel, trois » feuilles de laurier, trois feuilles de » poireau, trois gouſſes d'oignon de » cypre, trois gouſſes d'ail, trois grains » d'encens, trois pieds de ſavinière, » trois feuilles de rue, trois tiges de cou- » levrée blanche, trois pieds de juſ-

» quiame blanche, trois charbons ar-
» dens & trois *sextarii* de vin. Il faudra
» se tenir debout en triant ces drogues,
» ainsi qu'en les broyant & en les pré-
» sentant à l'animal, & de plus être à
» jeun lorsqu'on les lui présentera. On
» donnera trois fois de cette potion à
» chaque bœuf par trois jours consécu-
» tifs, & on la partagera de façon
» qu'elle soit toute prise dans les trois
» fois. Faites enforte que l'animal en la
» prenant se tienne sur ses jambes,
» ainsi que celui qui la lui présentera.
» Il faudra la lui présenter dans un vais-
» seau de bois. » Si l'*Ecole Vétérinaire* qui fait tant d'honneur à ce siécle, dit M. *Sabourenx*, n'avoit puisé que là les instructions qu'elle donne à ses Elèves, elle n'auroit sûrement pas mérité la protection d'un Ministre que ce seul établissement pourroit rendre respectable à la Postérité comme à nous, quand il ne le seroit pas déja à mille autres titres.

Les plus grands évènemens naissent souvent des plus petites causes. C'est une figue qui ruina Carthage. M. *Sabourenx* rapporte dans une note au Cha-

pitre *ſur la manière de cultiver les figuiers*, que *Caton* ne donnoit jamais ſon avis dans le Sénat, ſans ajoûter qu'il falloit détruire Carthage. Un jour que les Sénateurs aſſemblés délibéroient ſur la guerre, *Caton* leur montra une figue qu'il avoit apportée, & leur demanda depuis quand ils croyoient qu'elle fût cueillie. Comme chacun lui répondit qu'il y avoit peu de temps: *Sçachez donc*, ajouta-t il vivement, *qu'elle pendoit à l'arbre à Carthage il y a trois jours, tant l'ennemi eſt voiſin de nos murs.* Cette réfléxion décida la troiſiéme guerre punique & la chûte de Carthage.

L'Economie Rurale de Varron eſt dialoguée, & le nom de chaque Interlocuteur eſt analogue à l'objet qu'il traite. Au Chapitre des porcs, c'eſt un certain *Scrofa* qui parle. Il faut ſçavoir que *Scrofa* veut dire *Truie*, & que ce n'étoit qu'un ſurnom. M. *Saboureux* en raconte ainſi l'origine d'après *Macrobe*. » Les eſclaves d'un certain *Tremellius* » avoient volé une truie à un de ſes » voiſins & l'avoient tuée. Ce voiſin » fit inveſtir la maiſon de *Tremellius* &

» le ſomma de lui rendre ſa truie. Ce-
» lui-ci, qui étoit inſtruit du vol, &
» qui avoit fait cacher la truie ſous
» des hardes ſur leſquelles étoit cou-
» chée ſa femme, permit au voiſin
» de faire telle perquiſition qu'il vou-
» droit. Arrivé à la chambre à cou-
» cher, il aſſûra avec ſerment qu'il
» n'avoit pas d'autre truie dans toute ſa
» maiſon que celle qui étoit couchée
» là, en montrant l'endroit où étoit
» couchée ſa femme, & ce fut ce ſer-
» ment bouffon qui arrêta les perquiſi-
» tions du voiſin, & qui, ſelon l'auteur
» que nous citons (*Macrobe*) fit donner
» le ſurnom de *Scroſa* à ce *Tremellius*
» & à ſes deſcendans. »

Je terminerai cet article par un bon mot de *Pompée* cité par M. *Sabou-reux* au ſujet de la volière de *Lucullus* décrite par *Varron*. *Pompée* étant ma-lade, les Médecins lui conſeillèrent de manger des grives; mais ſes eſcla-ves, chargés d'en acheter, lui ayant fait entendre qu'elles étoient très-rares dans la ſaiſon où il en demandoit, & qu'on ne pourroit guères en trouver que dans

la volière de *Lucullus*, *Pompée* leur répondit : *c'eſt à dire que ſi Lucullus n'étoit pas voluptueux, Pompée ne pourroit pas vivre.* En conſéquence il voulut qu'on lui achetât des grives à quelque prix qu'elles fuſſent.

Ces deux volumes ſont enrichis de figures & de notes très-inſtructives qui ne ſont pas moins d'honneur à la ſagacité qu'à l'érudition de M. *Sabourreux*. Il ſe propoſe de nous donner encore la traduction de *Columelle*, de *Palladius*, de l'*Art Vétérinaire* de *Végèce*, & de tout ce qui ſe trouve épars dans une multitude d'ouvrages concernant le même objet. S'il remplit ce plan avec autant de diſcernement & de lumières qu'il en a commencé l'exécution, il peut ſe flatter que ſon travail recevra du Public cet accueil & ces éloges qui mettent le ſceau à la bonté des ouvrages vraîment utiles. Sans compter les avantages qu'on peut retirer de celui-ci, il offre un objet piquant à notre curioſité, en ce qu'il nous inſtruit de pluſieurs uſages & coutumes des anciens Romains.

Panégyrique de Sainte Thérèse, Patrone de Sa Majesté l'Impératrice-Reine de Hongrie & de Bohême ; par le P. le Chapelain, Prédicateur de Sa Majesté ; dédié à son Altesse Royale la Princesse Charlotte de Lorraine : nouvelle édition revûe & augmentée ; à Paris chez de Hansy le jeune Libraire rue S. Jacques.

On voit toujours avec plaisir les dernières productions des hommes célèbres. Personne n'ignore avec quel succès l'auteur de cet ouvrage a rempli tour-à-tour les principales chaires de la France. La supériorité de ses talens est si généralement reconnue, la réputation qu'ils lui ont acquise si solidement établie, & le rang distingué qu'il occupe parmi les maîtres de la chaire si glorieusement mérité, qu'il seroit inutile de renouveller ici ses titres à notre estime & aux éloges de la Postérité.

Cet illuſtre Prédicateur n'avoit point intention de prononcer le Panégyrique que je vous annonce lorſqu'il le compoſa. Le païs étranger * où il réſidoit alors lui ſembloit avoir trop peu d'uſage de notre Langue pour ſuivre un Prédicateur François, qui a toujours eu le défaut, au jugement de Paris même, de parler avec trop de viteſſe & de rapidité. Dailleurs, ſon but étoit de donner à ce Diſcours toute l'étendue qu'il méritoit par le fond admirable qu'il préſente, & cependant peu développé juſqu'ici par les Orateurs Chrétiens. » Peu de perſonnes, » dit-il dans ſon *Avertiſſement*, me » ſçauront gré du travail que m'a coûté » l'éloge de Sainte *Thérèſe*; mais du » moins ſervira-t-il à confirmer les en- » fans de ſa Réforme dans la plus » haute idée de leur Inſtitutrice. » L'auteur ſe trompe; on lui ſçaura gré certainement d'avoir érigé un monument aux vertus d'une grande Reine ** en faiſant le Panégyrique d'une Sainte

* Le Païs de Liége.

** L'Impératrice-Reine de Hongrie & de Bohéme porte le nom de *Thérèſe*.

dont cette auguſte Princeſſe porte le nom.

Il étoit difficile de rendre intéreſſant pour les gens du monde un ſujet qui ſemble n'offrir que des extaſes, des apparitions & de pieux raviſſemens. Mais le P. *le Chapelain*, qui vouloit propoſer Sainte *Thérèſe* comme un exemple à ſuivre à tout l'univers chrétien, a ſçu l'enviſager ſous un point de vue qui décèle autant de reſſources dans le génie que de pénétration & de fécondité dans l'eſprit. Voici ſon plan qui eſt très-vaſte, mais dont l'exécution répond parfaitement au deſſin. Les faveurs dont le Ciel a comblé *Thérèſe*, malgré leur ſingularité, n'en ſont pas moins croyables au tribunal même de la ſageſſe du monde. Les vertus diſtinctives de *Thérèſe*, malgré leur ſublimité, n'en ſont pas moins des devoirs pour le commun même des chrétiens du monde. Les écrits inſpirés à *Thérèſe*, malgré leur profonde myſticité, n'en ſont pas moins utiles à tous les vrais Chrétiens dans les diverſes conditions du monde.

Je n'entrerai point, Monſieur, dans

le développement de ces trois propositions. La liaison des raisonnemens ne souffre point qu'on les désunisse ; leur étendue ne permet guères d'en faire un extrait. J'en transcrirai cependant un morceau. Après nous avoir peint le zèle ardent de Sainte *Thérèse* pour les intérêts de la Religion, l'Orateur confond ainsi la coupable indifférence du commun des Chrétiens. » Que répon-
» drez-vous au zèle sans bornes & tou-
» jours agissant que nous offre la con-
» duite de Sainte *Thérèse*, soit dans
» les épîtres & les discours dont elle
» édifie les personnes du siécle, soit
» dans les vœux supplians qu'elle ne
» cesse d'adresser à Dieu pour la con-
» version des peuples ? C'étoit une
» Vierge séparée de ses proches, éloi-
» gnée du commerce du monde par
» son état de solitude ; une Vierge
» qui n'avoit d'autorité sur les per-
» sonnes du siécle que celle qui lui
» étoit conciliée par l'esprit de con-
» fiance dont on honoroit ses vertus ;
» une Vierge à peine capable de veiller
» sur elle-même, tant l'habitude de
» ses infirmités & de ses douleurs avoit

» affoibli ſes forces ; c'étoit une Vier-
» ge ſans ſcience, ſans rapport avec
» les Puiſſances humaines, ſans autres
» reſſources pour travailler au ſalut du
» prochain que celles qui lui étoient
» ſuggérées par l'eſprit de ſa Religion.
» Or, de nous dire que vous êtes
» moins obligés dans vos états à va-
» quer au ſalut de vos frères que cette
» Vierge eſſentiellement ſéparée de la
» ſociété humaine par les liens ſacrés
» qui l'attachoient à la ſolitude ; de
» nous dire que vous êtes moins char-
» gés de la part de Dieu que ne l'étoit
» cette Vierge, de vous intéreſſer à la
» perfection de tant de perſonnes qui
» vous ſont connues par le commerce
» du monde, & dont les mœurs pour-
» roient facilement ſe réformer par le
» crédit que vous donne ou l'aſcen-
» dant de l'amitié ou celui de votre
» autorité ſur elles ; de nous dire que
» cette ſanté non interrompue qui
» vous permet de fréquenter chaque
» jour les compagnies, que cette
» facilité d'eſprit qui vous permet
» de vous y produire avec honneur ;
» que cette capacité même qui vous

» rend propres à réprimer les dif-
» cours licentieux du monde contre
» la foi, que ces talens divers que
» Dieu vous a confiés ne vous obli-
» gent à rien pour la gloire de ce
» même Dieu; comme ſi ces mérites
» différens ne vous étoient donnés que
» pour votre amuſement ou celui de
» la ſociété; de nous dire que, malgré
» la liberté dont vous jouiſſez dans vos
» conditions, vous ne pouvez rien de
» ce que pouvoit *Thérèſe* dans ſon état
» de ſéparation & de dépendance; qu'il
» ne vous eſt pas poſſible d'imiter, en
» quoique ce ſoit, l'ardeur de ſon
» zèle pour l'extirpation des héréſies
» & des ſcandales qui ravagent l'E-
» gliſe; que vous ne pouvez pas, com-
» me *Thérèſe*, ſupplier, conjurer votre
» Dieu de verſer de nouveaux tréſors
» de grace ſur tant d'ames mondaines
» qui ſe perdent viſiblement ſous vos
» yeux; que vous ne pouvez pas, com-
» me cette Sainte, lui offrir quelques
» œuvres de mortification & de péni-
» tence pour obtenir qu'il envoye de
» nouveaux ouvriers à la culture de la
» vigne, abandonnée d'une part &

» ravagée de l'autre ; que vous ne pou-
» vez pas enfin lui demander de vous
» rendre capables, si vous ne l'êtes
» pas en effet, de ramener aux de-
» voirs de sa Religion quelques-uns
» de ses disciples, les plus sensible-
» ment égarés du vrai chemin de l'é-
» ternité ; de nous apporter, dis-je,
» de pareilles excuses pour colorer le
» crime de votre indifférence pour le
» salut du monde, c'est ce que vous
» ne ferez pas sans doute, mes chers
» Auditeurs, parce que ce seroit de
» votre part mentir à l'Esprit-Saint
» qui daigne employer ici ma voix
» pour vous éclairer & vous instruire.
» Car n'est il pas évident qu'il vous
» est infiniment plus facile qu'à l'il-
» lustre *Thérèse* d'exécuter tant de
» pratiques de zèle que son amour ar-
» dent pour J. C. la rendoit ingénieuse
» à remplir ? Vous devez donc, à plus
» juste titre que cette grande Sainte,
» vous faire un devoir à vous mêmes
» de travailler par vos conseils autant
» que par vos exemples à la perfection
» de vos frères ; vous devez donc, à
» plus juste titre que cette Vierge,

» conjurer Dieu d'envoyer de nouveaux » Apôtres à ſon Egliſe, & de faire ceſ- » ſer les ſcandales qui l'affligent, » parce que vous connoiſſez mieux que » cette Vierge & les ſcandales regnans » & le beſoin de nouveaux ouvriers » évangéliques pour les retrancher. Vous » devez donc, à plus juſte titre que cette » Vierge, puiſqu'il vous eſt permis de » communiquer ſans ceſſe avec le » monde, d'éclairer les uns par vos diſ- » cours, de gagner les autres par vos » dons ou vos ſervices, de les édifier » tous par vos vertus; vous devez faire » uſage de tant de moyens que la liberté » de vos conditions met en votre pou- » voir, pour contribuer au ſalut des » Chrétiens foibles, des eſprits mon- » dains, des hérétiques, des incrédules » mêmes & des impies, ſi multipliés » de nos jours dans le Chriſtianiſme. » Ce raiſonnement, tout ſimple qu'il eſt, eſt plein d'éloquence & de chaleur; cependant on voudroit y voir plus de nerf & d'harmonie dans l'expreſſion, qui ſouvent ne ſeconde que foiblement la vivacité de la penſée. Malgré ce dé-

faut, le Panégyrique de Sainte *Thérèse* eſt un Diſcours excellent où l'on retrouve à chaque page cette dialectique preſſante & rapide qui caractériſe le génie de l'Orateur, & qui l'élève ſi fort au deſſus des Prédicateurs de nos jours.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 Octobre 1771.

LETTRE XV.

Idée générale d'une Collection complette d'Eſtampes.

UN de mes amis, nouvellement arrivé d'Allemagne, vient de m'apporter, Monſieur, cet ouvrage imprimé cette année à Léipſic, & je m'empreſſe de vous le faire connoître. Il a pour titre : *Idée générale d'une Collection complette d'Eſtampes, avec une Diſſertation ſur l'origine de la Gravûre & ſur les premiers Livres d'images*, un

volume *in* 8° de 520 pages ſans la Table & les Planches. L'auteur eſt M. *Heineken*, Directeur du Salon des Eſtampes à Dreſde, & qui, après avoir préſidé à la compoſition de la Galerie du feu Comte *de Bruhl*, fut chargé par *Auguſte III*, Roi de Pologne, Electeur de Saxe, de diriger la Galerie de Dreſde, ouvrage qui eſt dans les Cabinets de tous les curieux d'Eſtampes. Appliqué dès ſa jeuneſſe au deſſin, M. *Heineken* a travaillé pendant dix-ſept ans entiers ſous les yeux du Roi de Pologne à enrichir ſa belle collection; il a depuis voyagé en Hollande, en France & en Allemagne, viſitant toutes les Bibliothèques, tous les Cabinets, les amateurs les plus inſtruits, &c, ayant toujours pour objet de ſes recherches les deſſins, les tableaux, les eſtampes, & ne laiſſant échapper aucune occaſion d'acquérir des lumières ſur ſon art. Il a donc tous les titres poſſibles pour être lû avec avidité des connoiſſeurs.

Le but de M. *Heineken* dans cet ouvrage eſt de donner, comme l'indique le titre, l'*Idée générale d'une Collection complette d'Eſtampes*, ou, ſi l'on veut, une

une méthode d'arranger la collection la plus complette en ce genre ; méthode qui paroît à l'auteur la plus propre à remplir cet objet. Le Cabinet Royal de Dresde, si digne, par son étendue & par les Pièces rares qu'il renferme, du goût exquis & des vastes connoissances du feu Roi *Auguste III*, est celui que M. *Heineken* propose pour modèle. Ce Cabinet est partagé en douze classes, dont la première renferme les ouvrages connus sous le titre de *Galeries*, de *Cabinets* & de *Recueils*, tels que le *Cabinet du Roi de France*, la *Galerie* de *l'Archiduc Léopold*, celle de *Vienne*, le *Musæum Florentinum*, la *Galerie de Berlin*, &c, &c. L'auteur joint au titre de chacun de ces ouvrages la liste de chaque pièce qui le compose, la notice des meilleures éditions, les anecdotes sur les Graveurs, & généralement toutes les singularités qui caractérisent ces Livres somptueux que l'on ne trouve guères réunis que dans nos grandes Bibliothèques. Cette première classe est la seule sur laquelle l'auteur se permette d'entrer dans quelques détails; les autres ne présentent que les noms des

Artiſtes les plus célèbres & la liſte de leurs ouvrages.

La ſeconde claſſe eſt deſtinée à l'Ecole Italienne, c'eſt-à-dire aux Artiſtes qui ont appris & qui ont exercé leur Art en Italie, dans quelque païs qu'ils ſoient nés; la troiſiéme claſſe eſt compoſée de l'Ecole Françoiſe; la quatriéme des Ecoles Flamande & Hollandoiſe; la cinquiéme de l'Ecole Angloiſe; la ſixiéme de l'Ecole Allemande, à laquelle on a joint les Eſtampes anonymes. Dans la ſeptiéme claſſe ſont les *Portraits* tant détachés que ceux qui ſont ſuite dans les Livres; dans la huitiéme les Eſtampes qui ont rapport à la Sculpture & à l'Architecture, & dans la neuviéme celles qui concernent les Antiquités. Les dixiéme & onziéme claſſes ſont deſtinées aux Livres & aux Eſtampes qui traitent des cérémonies, des Solemnités, des Ordres de chevalerie, du Blaſon, des Funérailles, & à une Bibliothèque particulière des Livres de l'Art, Bibliothèque relative & reſtreinte aux Eſtampes. Enfin la douziéme & dernière claſſe eſt réſervée pour les *Deſſins* qui

sont un ornement si précieux des Cabinets, pourvû toutefois qu'ils soient vraîment originaux.

Telle est la distribution qui paroît la plus raisonnable à M. *Heineken*, & à laquelle pourtant il laisse la liberté de faire tel changement que l'on voudra. C'est aux connoisseurs qu'il appartient de juger du mérite de cette distribution, & de décider si elle est également satisfaisante dans toutes ses parties. Ce que je puis assûrer, c'est qu'une pareille méthode ne sçauroit être adoptée que pour l'arrangement des plus vastes Cabinets d'Estampes, tels que ceux du Roi, de Dresde, de M. *Mariette*, &c, le plus grand nombre des autres Cabinets étant trop borné pour fournir à cette multitude de divisions & de subdivisions très-propres à mettre de l'ordre dans une grande collection, mais aussi très-fatiguante si elle étoit adaptée aux Cabinets ordinaires.

D'après l'exposé que vous venez de lire, vous jugez aisément, Monsieur, que le Livre de M. *Heineken* est moins fait pour être lû de suite que pour servir de guide à ceux qui veulent arran-

ger des Eſtampes ; il s'y trouve pourtant des morceaux qui méritent d'être diſtingués. En commençant chaque claſſe, par exemple, l'auteur indique communément le premier ouvrage imprimé avec des figures. A la tête de l'*Ecole Françoiſe* vous trouverez que le premier Livre François orné de figures gravées ſur cuivre eſt celui du Carme *Nicolas le Huen*, intitulé *Des Saintes Pérégrinations de Jéruſalem*, & imprimé à Lyon en 1488 *in folio*. J'en ai vû un exemplaire à Sainte Géneviève. Vous y apprendrez encore que le plus ancien Livre François orné de figures en bois eſt une Traduction du *Bélial* publiée en 1482 ſans nom de ville. J'en dis autant des autres Ecoles. Mais la partie du Livre la plus intéreſſante & la plus curieuſe eſt ſans contredit la Diſſertation annoncée dans le titre ſur l'origine de la Gravûre & ſur les premiers Livres d'images ; diſſertation qui ne pouvoit être mieux placée qu'à la ſixiéme claſſe concernant l'Ecole Allemande.

En effet, c'eſt à l'Allemagne qu'il paroît que nous ſommes redevables de l'invention de la Gravûre, &, d'après les

monumens encore subsistans, il semble qu'on peut en fixer l'époque à l'année 1440, & assûrer que les premiers inventeurs demeuroient à *Culmbach* ou à *Nuremberg* ou à *Augsbourg*. Que deviennent dès lors les prétentions des Hollandois, qui, pour s'arroger la gloire de l'invention de l'Imprimerie, fille de la Gravûre, attribuent sans façon à leur Patrie l'honneur d'avoir produit les premiers Graveurs? Rien de moins fondé, selon M. *Heineken*, que cette prétention des Hollandois, dont la fausseté est démontrée par une multitude de raisons sans replique. Lisez, Monsieur, dans l'ouvrage même, cette discussion, & vous serez convaincu. 1°. Que tous les efforts réunis des Ecrivains Hollandois se sont réduits à établir leur prétention sur des oui-dires, sur des rapports de vieillard à un autre vieillard, souvent sur de vaines supercheries. 2°. Que le plus ancien Livre daté que l'on connoisse, je veux dire le *Psautier* de 1457 porte qu'il a été imprimé à Mayence. 3°. Que les Hollandois ne peuvent pas, de leur aveu même, présenter un Livre avec date,

imprimé dans les Païs-Bas, avant les *Visions de Tondal*, ouvrage Flamand publié à Anvers en 1472 *in*-4°, dont il exiſte un exemplaire chez M. *Verduſſen*, Echevin de la même ville. 4°. Que tous les Livres donnés comme imprimés par *Laurent Coſter* à Harlem lui ſont attribués ſans aucun fondement & ſur de ſimples conjectures qui ne prouvent autre choſe que le deſir qu'ont les Hollandois de revendiquer l'honneur d'une invention qui ne leur appartient point. 5°. Enfin que ni M. *Meerman* (celui qui dans ſes *Origines Typographicæ*, 2 volumes *in*-4°, a raſſemblé tout ce que la plus vaſte érudition peut fournir à la défenſe d'une mauvaiſe cauſe) ni aucun de ſes prédéceſſeurs dans la même carrière n'ont pu juſqu'à préſent, malgré les recherches les plus exactes, préſenter aucun document contemporain & authentique dans lequel *Laurent Coſter* fût nommé inventeur de l'Imprimerie ou même Imprimeur.

A tous ces raiſonnemens M. *Heineken* ajoûte le ſilence de *Carl Van Mander* Peintre de profeſſion qui, dans un

ouvrage publié en 1604, parle des Graveurs Hollandois & ne dit pas un mot de *Coſter*. Or, ſi ce dernier avoit gravé à Harlem, eſt-il probable qu'il eût été oublié par un écrivain de cette ville qui travailloit *ex profeſſo* à faire connoître les Peintres & les Graveurs, qui étoit lui même Artiſte, & qui cite juſqu'à un médiocre Graveur Saxon? Cet argument, tout négatif qu'il eſt, eſt d'une force ſenſible; auſſi *Jacques de Jongh* publiant en 1764 une nouvelle édition du Livre de *Mander*, a-t-il cru pouvoir ſe permettre de falſifier le texte de ſon auteur. Ce trait ſeul, rapporté à la page 283 du Livre de M. *Heineken*, ſuffiroit pour décréditer le ſyſtême des Hollandois ſur l'invention de l'Imprimerie.

Les deſcriptions que donne M. *Heineken* des premiers Livres imprimés, tant avec des planches de bois qu'avec des caractères fondus, méritent encore une attention particulière de la part des amateurs de ces ſortes d'antiquités. L'auteur ayant eu l'avantage de voir & d'examiner, avec la plus grande attention, deux, trois & quatre exemplaires du même ouvrage, en parle beaucoup

plus exactement que les autres Bibliographes; il ajoute à ces descriptions fort détaillées des copies gravées des lettres initiales & de quelques fragmens de ces anciens Livres, copies faites avec tant de soin & de précision que l'on croit voir les originaux. Vous trouverez donc ici, Monsieur, de longues discussions sur le fameux *Psautier* Latin imprimé à Mayence en 1457, dont l'auteur a vu cinq exemplaires différens, & dont il donne la lettre capitale & la souscription gravée; sur le *Liber Similitudinum*; sur la *Bible des Pauvres*; sur l'*Apocalypse de Saint Jean*; sur l'*Historia B. Mariæ ex Cantico Canticorum*; sur l'*Ars Memorandi*, l'*Ars Moriendi*, le *Speculum Salvationis*, &c, &c: tous Livres de la première rareté & qu'il est si difficile de trouver bien complets. Ce que l'auteur dit encore (page 141) du *Dante* imprimé à Florence en 1481 *in folio*, édition très rare, est d'autant plus curieux que les Bibliographes en ont parlé avec beaucoup d'inexactitude, & que M. *Heineken* y ajoûte une copie gravée des deux vignettes qui enrichissent l'original.

Je passerois les bornes qui me sont prescrites si je vous indiquois tout ce que ce volume renferme d'intéressant sur l'origine & les progrès de la Gravûre & de l'Imprimerie. Qu'il me suffise de vous inviter à lire le Livre même où vous puiserez une multitude d'observations curieuses sur ces deux Arts. Pendant son séjour à Paris M. *Heineken* a visité toutes les Bibliothèques & les principaux Cabinets des connoisseurs ; il se loue beaucoup de l'accueil qu'il a reçu de M. *Joly* Garde des Estampes du Roi, de M. *Mercier* Abbé de S. Léger de Soissons & Bibliothécaire de Sainte Geneviève, de M. *Mariette*, de M. *Girardot de Préfond*, de M. le Duc *de la Vallière*, de M. *Bourlat de Montredon*, &c, &c. Tous nos amateurs se sont empressés de lui communiquer leurs richesses & de l'aider de leurs lumières. S'il critique avec beaucoup de sévérité les ouvrages François de *Florent le Comte*, de *Papillon*, &c, on ne peut disconvenir de la justesse de sa censure ; j'en dis autant des jugemens qu'il porte sur les *Origines Typographicæ* de M. *Meerman*, sur les *Vindiciæ Typogra-*

phicæ de M. *Schoepflin* que la mort vient d'enlever aux Lettres, &c. Sans approuver l'aigreur de la critique, il faut rendre hommage à son utilité, & convenir que, privés de son flambeau, les Arts & les Lettres ne feroient que des progrès bien lents.

Je ne vous dis rien du style de M. *Heineken*; un Etranger qui écrit dans notre Langue est bien excusable de ne pas la parler correctement; il seroit cependant à desirer que l'auteur eût trouvé à Léipsick un Correcteur François; avec ce secours il eût fait disparoître de son Livre une multitude de fautes qui en rendent la lecture pénible. M. *Heineken* promet de publier à la suite de cet ouvrage un Catalogue raisonné de tous les Livres ornés de planches en bois ou en taille-douce, publiés depuis l'origine de l'Imprimerie jusqu'en 1517. Je ne doute pas du succès de cette nouvelle production qui formera un bon Supplément aux Livres de *Maittaire*, de *Leich*, de *Lackmann*, de *Marchand*, & des autres Historiens de l'Imprimerie.

Folie de la Prudence Humaine ; par Madame Benoiſt, un volume in-12 d'environ 250 pages ; à Paris chez la veuve Regnard & Demonville Libraires Grand'Salle du Palais.

Ce que Madame *Benoiſt* appelle *la Prudence Humaine* paroîtra ſans doute à ſes lecteurs le comble de l'imprudence. Le Marquis d'*Ornay*, l'un des perſonnages de ce Roman, forme le deſſein de marier dans quelques années le jeune Comte d'*Ornay* ſon fils à la fille de je ne ſçais quelle Ducheſſe qui accepte ſon alliance. Il appréhende que le penchant du Comte pour les femmes & les dangers auxquels la jeuneſſe eſt ſans ceſſe expoſée, ne viennent à traverſer ſon projet. Que fait-il pour en aſſûrer l'exécution? La choſe du monde la plus propre à le renverſer tout-à-fait. Il a retiré chez lui une veuve de trente-deux ans, ſans fortune & dont il eſt le bienfaiteur ; cette femme a *des graces, de la beauté, beaucoup d'eſprit & un jugement ſupérieur à ſon ſexe.* Il veut abſolument qu'elle faſſe tous ſes efforts

pour inſpirer de l'amour à ſon fils. Il prévoit bien que ces efforts conduiront le jeune Comte à s'attacher de plus en plus à elle ; mais, ce qu'il ne prévoit pas, & ce qui cependant étoit très-facile à prévoir, c'eſt que, lorſqu'il entreprendra de détacher ſon fils des charmes de la veuve, il n'y pourra parvenir. En effet, quand il eſt queſtion d'épouſer la fille de la Ducheſſe, le jeune homme ardent & ſenſible préfère la mort au malheur d'être ſéparé de la perſonne qui n'a que trop réuſſi à gagner ſon cœur ; il tombe dangereuſement malade ; il eſt réduit à la dernière extrêmité ; enfin, le père lui-même eſt obligé de ſe jetter aux pieds de la maîtreſſe de ſon fils qui ſe fait longtemps prier pour être Comteſſe, de marchande qu'elle étoit jadis, mais qui ſe laiſſe pourtant fléchir. Je vous avouerai, Monſieur, que, dès le commencement de l'hiſtoire, je n'ai pas eu trop bonne opinion de cette femme là, quand j'ai vû qu'à l'âge de trente-deux ans elle ne faiſoit aucune difficulté de demeurer toute ſeule avec des hommes. Cela ne m'a pas ſemblé fort

décent, & je n'ai jamais pu revenir ſur ſon compte quoi qu'elle faſſe la prude dans tout le cours du volume, & que le Marquis ne manque jamais de l'appeller *ſa précieuſe amie*. Quant au ſtyle de cet ouvrage, c'eſt préciſément le même que celui des autres Romans de Madame *Benoiſt*.

Penſe-t-il à la Muſique ?

Cette Eſtampe, de ſept pouces & demi de haut ſur cinq & demi de large, gravée à l'eau-forte par M. *Moreau* le jeune & terminée par M. *le Bas*, d'après le tableau original de *David Téniers*, du Cabinet de M. le Duc *de Praſlin*, & faiſant partie de la Collection, repréſente un grouppe de trois figures. Une jeune & jolie Bergère aſſiſe ſur le gazon eſſaye de jouer de la flute; un Pâtre placé à côté d'elle lui enſeigne à poſer les doigts ſur l'inſtrument; un autre aſſis à ſes pieds tient une cornemuſe, & s'interrompt en regardant tendrement la Bergère. Ce ſujet eſt un des plus galans de *Téniers*; il n'offre point l'image de ces Bergers romaneſ-

ques ornés de pompons, & débitant d'un ſtyle précieux de froids madrigaux. On voit ici la nature ſimple & ſans art ; mais ce qu'on y remarque encore, c'eſt l'expreſſion, la vie, l'ame, le ſentiment ; caractères que le Peintre a ſçu donner à chaque figure, & que l'eſtampe a parfaitement rendus. Une touche large & moëleuſe, un empâtement doux & ſuave, de grandes maſſes de lumière ingénieuſement ménagées ſur la figure principale : tout concourt à produire un effet des plus ſatisfaiſans.

Le Ménage Hollandois.

Dans cette autre Eſtampe de ſept pouces de haut ſur ſix de large, gravée à l'eau-forte par M. *Martiny* & terminée par M. *le Bas* d'après le tableau original d'*Oſtade*, du Cabinet de M. le Duc *de Praſlin*, & faiſant auſſi partie de la collection, on voit l'intérieur d'une maiſon ruſtique ; ſur le devant paroît un vieillard aſſis devant une table qui regarde avec complaiſance un enfant qui ſemble deſirer un flacon qu'une vieille femme lui refuſe en attendant qu'il le demande plus honnê-

tement. Derrière ce groupe eſt un jeune villageois ; à l'air de ſatisfaction qui regne ſur le viſage de celui-ci, on le reconnoît pour le père de l'enfant, qu'il fixe également en paroiſſant applaudir à la leçon donnée par la bonne vieille. Deux autres enfans, ſur un plan plus éloigné, s'amuſent à jouer avec un chien. Cette ſcène eſt pittoreſquement enrichie de divers meubles & uſtenciles analogues aux perſonnages. On ſçait avec quel ſoin *Oſtade* finiſſoit ſes ouvrages ; on connoît la délicateſſe de ſon pinceau & l'art avec lequel il ſçavoit lier tous les détails pour produire l'accord & l'harmonie qu'on admire dans les tableaux de ce Peintre Hollandois. La traduction fidèle que nous préſente cette Eſtampe a le mérite de réunir toutes ces parties. Une pointe légère a rendu avec eſprit toutes les richeſſes de détail, & le burin a ſçu produire avec intelligence, par la dégradation des tons & de la lumière, l'effet piquant & agréable qu'on y remarque. Ces deux Gravûres ſe vendent chez M. *le Bas* rue de la Harpe. Le prix de chacune eſt d'une livre dix ſols.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 14 Octobre 1771.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SIXIÉME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1771.

ELOGE *de François de Salignac de la Motte Fénelon, Archevêque-Duc de Cambray, Précepteur des Enfans de France : Diſcours qui a remporté le Prix de l'Académie Françoiſe en* 1771 : *par M. de la Harpe.* page 3

INSTITUTS *de Chimie de Monſieur Jacques - Reinbold Spielmann, Docteur en Philoſophie & en Médecine, Profeſſeur Public ordinaire en*

Chimie, en Botanique & en Matière Médicale dans l'Université de Strasbourg, Associé des Académies Impériales des Curieux de la Nature & de Pétersbourg, de celles de Berlin, de Mayence & de Heydelberg, & Chanoine du Chapître de Saint Thomas; traduits du Latin sur la seconde édition par M. Cadet le jeune, ancien Apothicaire-Major de l'Hôtel Royal des Invalides 22

L'Honneur François, *ou Histoire des vertus & des exploits de notre Nation depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à nos jours; par M. de Sacy, Tomes V & VI.* 27

Mémoire *sur les Haras: par M. L. B. D. C.* 39

Voyage *autour du monde par la Fré-*

gate du Roi la Boudeuſe *& la Flute* l'Etoile, *en* 1766, 1767, 1768 *&* 1769. 49

LA VIE *de la Vénérable Mère Victoire Fornari, Fondatrice de l'Ordre des Annonciades Celeſtes, &c : ouvrage poſthume de M. Collet ; revu, corrigé & mis au jour par M. l'Abbé de Montis, Docteur en Théologie & Cenſeur Royal.* 64

ELOGE *de Fénelon, &c : Diſcours qui a obtenu l'*Acceſſit *au jugement de l'Académie Françoiſe en* 1771 : *par M. l'Abbé Maury.* 73

LETTRE *de M. Sabbathier, Profeſſeur au Collège de Châlons-ſur-Marne, à l'Auteur de ces Feuilles.* 89

DEUX ESTAMPES *faiſant pendant ſous*

le titre de Troiſiéme *& de* Quatriéme Fête de Village, *gravées à l'eau-forte par M. Martiny & terminées par M. le Bas; d'après les Tableaux de David Téniers, tirés du Cabinet de M. le Duc de Praſlin.* 92

EMBARQUEMENT DE VIVRES, *autre Eſtampe de Mrs Martiny & le Bas, d'après un Tableau de Berghem.* 94

HISTOIRE *Civile & Naturelle du Royaume de Siam & des Révolutions qui ont bouleverſé cet Empire juſqu'en* 1770, *publiée par M. Turpin, &c;* 95

VARIÉTÉS ANGLOISES. 119

MÊLANGES *de Phyſique & de Médecine, &c.* 111

LETTRE *de M. Raphaël le jeune, Elève des Ecoles Gratuites de Deſſin, Ne-*

veu de feu M. Raphaël Peintre de l'Académie de Saint Luc, à un de ſes amis, Architecte à Rome; ſur les Peintures, Sculptures & Gravûres expoſées cette année au Louvre 139

L'OMBRE *de Raphaël l'Oncle, &c.* 140

PLAINTES *de M. Badigeon, Marchand de couleurs, ſur les Critiques du Salon de* 1771. 141

LA MUSE *Errante au Salon.* 143

NOUVEAU ROUGE *en poudre du ſieur Moreau.* *Ibid.*

HISTOIRE *Naturelle de Pline, traduite en François avec le texte Latin rétabli d'après les meilleures Leçons manuſcrites; accompagnée de Notes critiques pour l'éclairciſſement du texte, & d'Obſervations ſur les connoiſſances des Anciens comparées avec les con-*

noissances des Modernes, Tome III in-4°. 145

EXPÉRIENCES *sur la bonification de tous les vins lors de la fermentation, ou l'art de faire le vin; à l'usage de tous les vignobles du Royaume: avec les principes les plus essentiels sur la manière de gouverner les vins: par M. Maupin.* 164

EPÎTRE *d'un Convalescent à son Médecin, qui lui avoit répondu de le guérir, quoique celui qui le traitoit auparavant eût décidé & publié qu'il n'en reviendroit pas.* 166

DISCOURS. *Combien les Lettres, loin d'affoiblir les vertus guerrières, fortifient la valeur & perfectionnent le courage; par M. le Chevalier de Juilly de Thomassin, Brigadier des Gardes du*

Corps du Roi, pour ſa réception à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres d'Angers. 170

LA VIE *du Cardinal d'Oſſat.* 183

LETTRE *ſur la Théorie des Loix Civiles, où l'on examine entr'autres choſes s'il eſt bien vrai que les Anglois ſoient libres, & que les François doivent ou imiter leurs opérations ou porter envie à leur ſort; par M. Linguet.* 197

HORACE *de M. l'Abbé Valart & quelques autres ouvrages mis au rabais.* 215

LETTRES *ſur la Mythologie, dans leſquelles on rapporte les opinions des Anciens en matière de Religion, les pratiques & les cérémonies qui y ont rapport, & où l'on développe le ſens le plus caché & le plus myſtérieux des Fables du Paganiſme; par M. Blackwell, auteur des Recherches ſur la Vie & les Ecrits d'Homère, traduites de l'Anglois par M.***.* 217

LES DEUX VICTIMES DE L'OPINION : *Poëme qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771 ; ſuivi d'un Diſcours ſur les inconvéniens du Luxe : par M. le Prieur* 231

L'ETUDE DE LA NATURE, *Epître à Madame *** ; Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771 ; par M. ***.* 235

LES VŒUX FORCÉS, *Lettre d'une Religieuſe à ſa Sœur qu'on ſuppoſe deſtinée au même état : Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771.* 238

ELOGE *de Fénelon : Diſcours qui a concouru pour le Prix de l'Académie Françoiſe en 1771.* 240

LETTRES *Africaines.* 251

RELATION *ſingulière, ou le Courier des Champs Elyſées.* 260

HISTOIRE *de l'Egliſe de Lyon.* 265